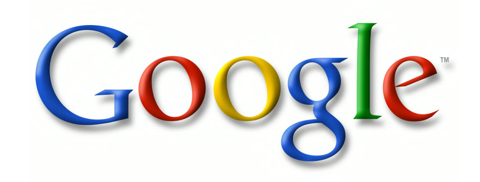






24215
40.9
EX LIBRIS
QVOD INFERIVS SICVT QVOD SVPERIVS.
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

DEMANDE D'EMPRUNT ENTRE BIBLIOTHÈQUES

D'après le Code d'emprunt entre bibliothèques de l'A.L.A.

BT

Date de la demande: 16 juin 1972. Observations: prêt

Bibliothèque emprunteuse

Veuillez remplir la moitié gauche de la formule; envoyer les feuilles A, B et C à la bibliothèque prêteuse; et inclure l'étiquette d'expédition.

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE
Université de Montréal
C.P. 6128, Montréal 101, Canada

PRÊT ENTRE BIBLIOT…

FOR USE ONLY

Destiné à Lamy Fonction doctorat

Plier ⟶ Auteur (si périodique, titre, vol. et année)
Constant, Alphonse-Louis

Titre (indiquez l'édition, l'endroit et la date) (si p…
~~Philosophie occulte~~. 2e … des esprits. Paris Balli…

Cote de classification 24215. 40.9

Vérifié dans (ou origine de la référence)
nuc pré 56 v 120 p 462

Si la publication ne peut être prêtée, prière d'i… microfilm ☐ d'une photocopie.

Bibliothèque prêteuse

Veuillez remplir la moitié droite de la formule; et retourner les feuilles B et C à la bibliothèque emprunteuse.

Harvard University
Widener library
Interlibrary Loans
Cambridge Mass 02138
USA

RAPPORT E…

RAPPORT: Vérifié par 4123…

ENVOYÉ PAR: ☒ TARIF DES LIVRES M…
gerie, port dû ☐ ……… Valeur déclarée: $…

MERCI

POUR LE PRÊT

PRÊTS ENTRE BIBLIOTHÈQUES
Université de Montréal
C.P. 6128
Montréal 101
Canada



LA SCIENCE

DES ESPRITS

RÉVÉLATION DU DOGME SECRET DES KABBALISTES

ESPRIT OCCULTE DES ÉVANGILES

APPRÉCIATION DES DOCTRINES ET DES

PHÉNOMÈNES SPIRITES

PAR

ÉLIPHAS LEVI

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17

LONDRES

Hipp. Baillière, 219, Regent's street

NEW-YORK

Baillière brothers, 440, Broadway

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16

1865


SCIENCES
ET PHILOSO
SOCIÉTÉS SECR
Catalogue

LA

SCIENCE DES ESPRITS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Dogme et Rituel de la haute Magie, 2e édition, 2 volumes in-8. 18 fr.

Histoire de la Magie, 1 volume. 12 fr.

La Clef des grands Mystères, 1 volume. 12 fr.

Le Sorcier de Meudon, 1 volume in-18. 3 fr. 50

Fables et Symboles, 1 volume in-8. 7 fr.

PHILOSOPHIE OCCULTE

SECONDE SÉRIE

LA SCIENCE
DES ESPRITS

RÉVÉLATION DU DOGME SECRET DES KABBALISTES
ESPRIT OCCULTE DES ÉVANGILES
APPRÉCIATION DES DOCTRINES ET DES
PHÉNOMÈNES SPIRITES

PAR

ÉLIPHAS LÉVI

PARIS
GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue de l'École-de-Médecine, 17

LONDRES
Hipp. Baillière, 219, Regent's street

NEW-YORK
Baillière brothers, 440, Broadway

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16

1865

PRÉFACE.

Nous avons annoncé de nouvelles études sur la philosophie occulte.

La première série de ces études a été publiée.

Sous la forme littéraire et poétique de l'apologue, nous avons caché pour le vulgaire et enseigné pour les chercheurs éclairés les plus grands mystères de la science.

Nous abordons aujourd'hui la seconde série, celle qui traite de la science des esprits.

Cette étude est divisée en trois parties.

Dans la première, sous le titre d'esprits réels, nous traitons de Dieu et de l'homme réunis et idéalisés en la personne de Jésus-Christ.

Dans la seconde, sous le titre d'esprits hypothétiques, nous parlerons des anges, des démons et des âmes des trépassés, suivant les doctrines kabbalistiques et magiques.

Dans la troisième, consacrée aux prétendus esprits ou aux fantômes, nous traitons des évocations et nous apprécions les phénomènes et les doctrines spirites.

La science suppose nécessairement Dieu, étudie l'esprit de l'homme dans ses aspirations les plus hautes, examine les hypothèses relatives aux esprits inconnus et rejette les fantômes.

Nous avons dit de Dieu, dans notre dogme et rituel de la haute magie, que Dieu pour nous c'est l'AZOTH des sages.

M. de Mirville, qui n'a pas compris ce mot, l'a expliqué tout naturellement par une faute d'orthographe qu'il nous attribue, et s'imagine naïvement que nous adorons le gaz azote.

Le mot AZOTH, employé par le savant initié Bazile Valentin, pour exprimer l'agent universel, est composé de la première et de la dernière lettre de l'alphabet en hébreu, en grec et en latin.

Il équivaut à l'INRI de la Maçonnerie, et veut dire le principe et la fin, c'est-à-dire l'absolu dans les trois mondes.

Au-dessus de la science c'est Dieu, dans la science kabbalistique c'est l'absolu, dans la physique occulte c'est l'agent universel.

Ce nom exprime donc trois choses :

1° L'hypothèse divine,

2° La synthèse philosophique,

3° La synthèse physique,

C'est-à-dire une croyance, une idée et une force.

Nous ne donnons pas ces explications pour M. de Mirville, qui ne saurait être naïf de bonne foi, et qui a un parti pris de ne pas nous comprendre et de nous injurier quand même.

Ce sont là, nous le savons, les procédés de l'école à laquelle il appartient.

Nous donnons cette explication pour ceux de nos lecteurs qui ne cherchent que la vérité, et nous commençons notre livre.

LA

SCIENCE DES ESPRITS

PREMIÈRE PARTIE

ESPRITS RÉELS

INTRODUCTION

Dieu ou l'esprit créateur, que la science est forcée d'admettre comme première cause;

Dieu qui est l'hypothèse nécessaire à laquelle se rattachent toutes les certitudes;

L'homme ou l'esprit créé dont la vie apparente commence et finit, mais dont la pensée est immortelle;

Le médiateur ou l'esprit du Christ homme surhumain par la pensée, Dieu humanisé par le travail et la douleur :

Tel est le triple sujet de la science des esprits.

L'homme, ne pouvant rien concevoir au-dessus de lui-même, s'idéalise pour concevoir Dieu. Le Christ, par ses sublimes pensées et ses admirables vertus, a réalisé cet idéal. C'est donc en Jésus-Christ qu'il faut étudier Dieu, et comme le médiateur est aussi le prototype et le modèle de l'humanité, c'est encore en lui qu'il faut étudier l'homme considéré exclusivement sous le point de vue de l'esprit.

La science des esprits se résume donc tout entière dans la science de Jésus-Christ.

Les anges et les démons sont des êtres purement hypothétiques ou légendaires ; qu'ils restent dans la poésie, ils ne sauraient appartenir à la science.

Contentons-nous des hommes, étudions Jésus-Christ et cherchons Dieu.

Moins on définit Dieu, plus on est forcé d'y croire. Nier le Dieu indéfini et inconnu, principe existant et intelligent de l'être et de l'intelligence, c'est affirmer témérairement la plus vague et la

plus absurde de toutes les négations; aussi Proudhon, cette contradiction incarnée, a-t-il pu dire avec raison que l'athéisme est un dogme négatif et constitue la plus ridicule de toutes les croyances : la croyance irréligieuse.

Mais un Dieu défini étant nécessairement un Dieu fini, toutes les religions prétendues révélées d'une manière positive et particulière s'écroulent dès que la raison les touche; il n'y a qu'une religion, et Victor Hugo a bien dit lorsqu'il s'est écrié : Je proteste au nom de la religion contre toutes les religions.

Si Dieu eût autorisé Moïse seul, il n'eût pas permis Jésus. S'il eût autorisé Jésus seul, il n'eût pas permis Mahomet. Il ne peut y avoir qu'une loi divine, mais il y a, dans ce bas monde, une multitude de juges et une grande cohue d'avocats qui tentent de rebâtir sans cesse, malgré ses perpétuels écroulements, la Babel des contradictions humaines.

Pascal, cet athée si religieux, ce sceptique superstitieux qui doutait de tout en présence de la logique inexorable des nombres et qui croyait au dieu des Jansénistes sur la foi d'une amulette, Pascal qui, malgré lui, n'était pas catholique par-

ce qu'il voulait être trop catholique, n'a pas craint de dire que, l'Église romaine seule menaçant de l'enfer ceux qui n'adhèrent pas à ses dogmes, il est toujours plus sûr d'y croire, comme si une menace inhumaine était une raison et comme si, en matière de foi, la peur devait légitimement l'emporter sur la confiance.

Faire les ténèbres pour augmenter la peur, redoubler l'obscurité des mystères, exiger l'obéissance aveugle, c'est la magie noire des religions; c'est le secret des sacerdoces ambitieux qui veulent substituer le prêtre à la divinité, le temple à la religion même et les pratiques aux vertus. Ce fut le crime des Mages qui périrent tous dans une réaction fatale; ce fut le crime des prêtres hébreux contre lesquels Jésus vint protester, et qui crucifièrent Jésus.

Eh quoi! le ciel nous imposerait une loi rigoureuse sanctionnée par des supplices éternels, et il ne rendrait pas claire et évidente pour tous la promulgation même de cette loi! Quoi! la vérité ou plutôt le livre fermé qui la contient serait le partage exclusif de quelques fanatiques inexorables, et l'humanité presque tout entière serait abandonnée aux ballottements de l'erreur et à la fata-

lité d'une malédiction infinie! Celui-là seul est un maudit qui peut le croire. Le Dieu qu'il adore ressemble à ces monstrueuses idoles du Mexique dont on humectait sans cesse les lèvres avec des cœurs sanglants. Une religion exclusive n'est pas une religion catholique. Catholique veut dire universel.

S'emparer des forces fatales et les diriger pour en faire le levier de l'intelligence, tel est le grand secret de la magie. Faire appel aux passions les plus aveugles et les plus illimitées dans leur essor, les soumettre à une obéissance d'esclave, c'est créer la toute-puissance. Aussi, mettre l'esprit sous l'empire du rêve, exalter jusqu'à l'infini la cupidité et la peur par des promesses et des menaces qu'on croira surnaturelles parce qu'elles seront contre nature, se faire une armée de la multitude immense des têtes faibles et des cœurs lâches qui deviendront généreux par intérêt ou par crainte, et avec cette armée faire la conquête du monde : voilà le grand rêve sacerdotal et tout le secret politique des pontifes de la magie noire. Au contraire, éclairer les ignorants, affranchir les volontés, dégager les hommes de la crainte et les diriger par l'amour, rendre accessibles à tous la vérité et la justice, n'imposer à la foi que les hy-

pothèses nécessaires à la raison, et amener ainsi tous les peuples à un dogme unique, simple, consolant et civilisateur : voilà la réalité divine, et c'est ce que l'Evangile a donné au monde.

L'Évangile, c'est l'esprit de Jésus, et cet esprit est divin. Voilà notre profession de foi nettement formulée sur la divinité de Jésus-Christ.

Mes paroles sont esprit et vie, a dit ce révélateur sublime ; et la chair ici n'est pour rien.

L'Evangile est l'histoire de son esprit. Ce n'est pas la chronique de sa chair.

Homme par la chair, Dieu par l'esprit.

Il est mort et ressuscité.

Si vous vivez de mon esprit, a-t-il dit à ses Apôtres, votre chair sera ma chair et votre sang sera mon sang, et ces choses si éminemment spirituelles, matérialisées par la stupidité des théologiens barbares, nous ont donné des hosties saignantes et des communions anthropophages.

Le temps est venu de ne plus confondre l'esprit avec la chair. La science des esprits, c'est le discernement de l'esprit, et quand l'esprit de Jésus-Christ sera compris, cet esprit que l'Église appelle et qu'elle adore sous les noms d'esprit de science, d'esprit d'intelligence, d'esprit de force,

d'esprit d'initiative ou de conseil, et, par conséquent, d'esprit de liberté, quand cet esprit, dis-je, sera compris, on ne demandera plus des oracles au sommeil, à la catalepsie, au somnambulisme ou aux tables tournantes. La science des esprits a pour base la connaissance de l'esprit de Jésus-Christ, qui est la plus haute expression des aspirations intelligentes et aimantes de l'humanité.

Jésus, l'homme de lumière et de bonté, a été pressenti et salué d'avance par les initiateurs de tous les cultes. L'Égypte, sous le nom d'Horus, l'adorait dormant encore sur le sein d'Isis; l'Inde le nommait Chrisna et le suspendait aux mamelles de Devaki; les Druides élevaient une statue à la vierge qui devait enfanter; Moïse et les prophètes préludaient par de magnifiques dithyrambes à l'épopée des évangiles; Mahomet le reconnaît et ne proteste que contre l'adoration idolâtrique de sa chair. L'humanité est donc chrétienne depuis le commencement du monde. Accoutrée à l'indienne, à l'égyptienne, à la juive ou à la turque, l'humanité est partout la même et le dogme est universel. Proclamons donc aujourd'hui la catholicité du monde et n'excommunions pas même ceux qui veulent s'isoler dans un ciel dont les nuages

de gloire se formeraient des vapeurs d'un bûcher où brûlerait sous eux et pour eux l'humanité presque tout entière. Un temps viendra, et il est proche, où de telles idées inspireront à tout le monde une telle horreur qu'on n'osera plus les professer tout haut, et que la mémoire des inquisiteurs de tous les cultes sera condamnée à son tour et à jamais par l'inquisition du mépris.

Une des grandes pyramides d'Égypte était à demi cachée par des montagnes de sable. Les hordes nomades du désert avaient de siècle en siècle amoncelé sur elle des constructions hybrides et des immondices, en sorte qu'on ne la voyait plus. Un grand prince arrive, il veut déblayer cette place pour y construire un temple ; on creuse autour du tas d'ordures, on l'escalade, on le démolit et la grande pyramide reparaît dans toute sa majesté.

Ceci est un apologue.

La guerre que la philosophie fait à l'Église ne la détruira pas, mais l'affranchira ; car l'Église, c'est la société des hommes qui sont animés de l'esprit de Jésus-Christ. A mesure que les superstitions religieuses ou plutôt irréligieuses descendent, l'Évangile monte, il est stable, il est éternel, il

est inébranlable, carré par la base et simple comme les pyramides. Il y a toujours une logique dans la puissance; des forces sans raison seraient des forces sans portée et par conséquent sans effet. Si donc l'Évangile est une puissance, c'est qu'il y a une logique dans l'Évangile.

La logique ou la raison, le *logos* de la puissance suprême, c'est Dieu. Cette raison, cette logique universelle éclaire toutes les âmes raisonnables; elle luit dans les obscurités du doute; elle perce, elle pénètre, elle déchire les ténèbres de l'ignorance, et les ténèbres ne peuvent la saisir, la prendre, l'enfermer, l'emprisonner. Cette raison parle par la bouche des sages, elle s'est résumée dans un homme qui a été nommé pour cela le *logos* fait chair, ou la grande raison incarnée.

Les miracles de cet homme ont été des miracles de lumière, c'est-à-dire d'intelligence et de raison. Il a fait comprendre aux hommes que la vraie religion, c'est la philanthropie. Le mot est moderne en français, mais il se trouve textuellement en grec dans l'évangile selon saint Jean. Il leur a fait voir que ce n'est ni dans telle ville, ni sur telle montagne, ni dans le temple qu'il faut chercher Dieu, mais dans l'esprit et dans la vérité. Son en-

seignement a été simple comme sa vie. Aimer Dieu, c'est-à-dire l'esprit et la vérité, plus que toute chose et le prochain comme vous-même, voilà, disait-il, toute la loi.

C'est ainsi qu'il ouvrait les yeux aux aveugles, qu'il forçait les sourds à entendre, et les boiteux à marcher droit. Les merveilles qu'il opérait dans les esprits ont été racontées sous cette forme allégorique si familière aux Orientaux. Sa parole est devenue un pain qui se multiplie, sa puissance morale un pied qui marche sur les flots, une main qui apaise les orages. Les légendes se sont multipliées avec l'admiration toujours croissante de ses disciples. Ce sont des contes charmants, semblables à ceux des *Mille et une Nuits*, et il était digne des siècles barbares que nous croyons avoir traversés et qui ne sont pas encore finis, de prendre ces gracieuses fictions pour des réalités matérielles et grossières, de discuter anatomiquement la virginité maternelle de Marie, d'établir entre les mains de Jésus une boulangerie invisible et miraculeuse pour multiplier les pains au désert, et de voir couler un sang globulaire et séreux, un sang anthropophagique et révoltant, sur les blanches et pures hosties qui

protestent contre le sang et qui annoncent pour jamais la consommation du sacrifice.

L'Évangile n'appartient à la science que comme monument de la foi, et non comme document de l'histoire. C'est le symbole des grandes aspirations de l'humanité. C'est la légende idéale de l'homme parfait. Cette légende, l'Inde l'avait déjà ébauchée en racontant la merveilleuse incarnation de Vischnou dans la personne de Chrisna. Chrisna est aussi le fils d'une vierge. La chaste Devaki allaitant son divin fils se trouve dans le Panthéon indien et semble une image de Marie. Près du berceau de Chrisna se trouve la figure symbolique de l'âne; sa mère l'emporte pour le soustraire à un roi jaloux qui voudrait le faire mourir. Si les Védas n'étaient antérieurs à l'Évangile, on croirait que tout cela est copié de notre Nouveau Testament. Est-ce à dire que tout cela est méprisable et ne contient rien de divin? Nous croyons qu'il faut en arriver à une conclusion diamétralement opposée.

L'esprit de l'Évangile est éternel et sa formule est celle des aspirations de l'humanité aussi anciennes que le monde. L'idée d'une incarnation, c'est-à-dire d'une manifestation de Dieu dans

l'homme, se retrouve dans tous les dogmes des sanctuaires antiques; le livre de l'occultisme, *Siphra Dzeniouta*, qui contient sur Dieu les plus hautes doctrines du judaïsme, nous représente la divinité sortant de l'humanité comme une lumière, et l'humanité descendant de la divinité comme une ombre, en sorte que Dieu, ayant créé l'homme, l'homme à son tour est appelé à réaliser et à créer en quelque sorte l'idée de Dieu.

Que l'Évangile soit un livre symbolique, les Apôtres ne nous l'ont pas caché. Christ est le fondement, dit saint Paul, et sur ce fondement les uns ont bâti avec de la pierre, d'autres avec du bois, d'autres encore avec de la paille. Le feu de l'épreuve viendra, et tout ce qui n'est pas solide sera consumé. C'est ainsi qu'on peut expliquer le choix qu'on a fait plus tard des livres canoniques, et le rejet définitif des Évangiles apocryphes.

Saint Jean, de son côté, nous dit : « Jésus a fait et dit encore beaucoup de choses, et si on voulait les écrire toutes, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on pourrait en faire. » Or, le champ de l'histoire est borné mais celui de l'allégorie est immense, et si saint

Jean n'eût pas voulu indiquer par cette parole la véritable portée des Évangiles, il eût dit une absurdité.

Mais quand les Apôtres se tairaient, l'évidence parlerait assez. Comment faut-il, par exemple, qu'on démontre à des gens raisonnables que le diable, c'est-à-dire le personnage fictif qui représente le mal, n'a pas matériellement et en effet emporté Jésus sur une montagne si haute qu'on pouvait voir de là tous les royaumes de la terre? L'Évangile est plein de semblables histoires composées suivant le génie des Hébreux, qui enveloppaient toujours leur doctrine secrète d'énigmes et d'images; suivant le génie de Jésus lui-même qui, au dire des Évangélistes, ne parlait presque jamais sans paraboles. Le Talmud tout entier est composé suivant cette méthode, et Maimonides dit que les plus évidentes absurdités de ce livre cachent les secrets de la plus haute sagesse. « Nous observerons seulement, dit l'abbé Chiarini, dans sa *Théorie du judaïsme,* que, pour étudier le Talmud, il est en outre indispensable de jeter un coup d'œil sur les antiquités religieuses de tous les peuples d'Orient, afin de ne point mettre, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, sur le

compte du seul judaïsme, le style allégorique et cet amour immodéré des fables sacrées qui est commun à tous les interprètes des religions orientales. »

Est-ce à dire que sous toutes ces allégories la personne réelle du Christ disparaisse et s'anéantisse? Faut-il penser, avec Dupuis et Volney, que l'existence humaine et personnelle de Jésus soit aussi douteuse que celle d'Osiris, aussi fabuleuse que celle de l'Indien Chrisna? Comment oserait-on l'affirmer quand Jésus-Christ est encore vivant dans ses œuvres, encore présent dans son esprit, qui a déjà changé et qui transfigurera certainement toute la face de la terre? On a douté de l'existence d'Homère, mais de quel Homère? De celui des commentateurs peut-être, mais est-ce que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont pas là? Est-ce que ces divins poèmes se sont composés tout seuls? Et qu'il y a loin de ces livres admirables sans doute au poème vivant du christianisme, à cette Iliade des martyrs où les dieux combattent et sont vaincus par des femmes et des enfants? A cette Odyssée de l'Église qui, après tant de persécutions et d'orages, arrive, mendiante sublime, au seuil du palais des Césars, lance d'un

bras victorieux les flèches qui percent les cœurs de ses ennemis et va s'asseoir sur le trône du monde.

L'esprit de Jésus existe bien plus certainement et bien plus évidemment encore que le génie d'Homère. Mais cet esprit est un esprit d'abnégation et de sacrifice, et c'est pour cela qu'il est divin. Moins l'homme se cherche, plus il se trouve. Plus il s'abandonne, plus il mérite l'adoption du ciel. Plus il s'oublie, plus on se souviendra de lui. Voilà, en peu de mots, les grands secrets de la toute-puissance du christianisme. Jésus, qui a donné ces préceptes, a aussi donné l'exemple. Il s'est anéanti en présence de son œuvre. L'homme a passé dans le symbole, et c'est ainsi qu'il s'est fait Dieu. L'Évangile nous dit qu'il a mené ses disciples sur une montagne et qu'il s'est transfiguré en leur présence. Son visage devint un soleil et ses vêtements furent blancs comme la neige, c'est-à-dire que l'homme s'effaça dans la lumière de la révélation nouvelle. Et plus tard la tradition, complétant la légende, dit que Jésus, en montant au ciel, ne laissa rien de lui sur la terre que son esprit répandu dans toute l'Église, et l'empreinte ineffaçable de ses pieds sur le sommet de la montagne.

A quoi bon chercher maintenant soit à Nazareth, soit à Bethléem, le berceau de l'enfant qui fut Jésus-Christ, dans l'espoir de retrouver sur quelque lambeau de ses langes des traces de sa vie purement humaine? L'échoppe de Joseph est renversée depuis longtemps, et des langes du Sauveur blanchis par la Vierge on a fait de la charpie pour les plaies de l'humanité. Jésus est ressuscité. Il n'est plus ici, pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts?

L'Évangile, c'est Jésus transfiguré; c'est l'épopée de son admirable esprit, ce sont les miracles de sa morale représentés par les plus touchantes images. Il ne faut pas effacer un mot de ce livre; il ne faut pas y ajouter une lettre. Car c'est le testament divin de l'homme qui s'est anéanti pour nous. Cherchons-y des lumières pour la foi et non des renseignements pour l'histoire des croyances consolantes et non des probabilités scientifiques. Lorsque les anciens statuaires de l'Orient représentaient les dieux, ils leur donnaient des formes hybrides et monstrueuses, afin de faire comprendre à tous que les dieux ne sont pas des hommes. C'est ainsi que les évangélistes, en semant leur récit de faits matériellement

impossibles ou formellement contradictoires, ont voulu nous faire comprendre qu'ils n'écrivaient pas une simple histoire, mais un profond symbole et qu'ici, comme dans tous les livres sacrés, la lettre qui tue sert de voile à l'esprit qui seul vivifie!

C'est donc une impiété, c'est une véritable profanation, que de rechercher, en dehors de l'empreinte qu'il a laissée sur la montagne en s'élevant au ciel, les traces purement humaines et matérielles de cet homme qui, par le plus parfait des sacrifices, s'est immatérialisé en se confondant de quelque manière avec Dieu. Mais si on voulait pourtant le faire, si les critiques ennemis du christianisme voulaient des documents pour l'histoire de cet homme, ce n'est pas en travestissant l'Évangile et en y cousant des variantes de fantaisie; ce n'est pas en donnant de ses miracles pris à la lettre de grotesques explications qu'ils parviendraient à faire quelque chose de raisonnable. Jésus était juif; il a vécu et il est mort parmi les Juifs.

Ce sont les Juifs qui l'ont connu, qui l'ont rejeté, qui l'ont accusé et condamné, et si dix-neuf siècles après sa glorification on veut reviser son procès, ce sont les Juifs qu'il faut entendre. Or, les Juifs, en dépit des risibles assertions de Dupuis

et de Volney, attestent l'existence réelle de Jésus et l'accusent encore de plusieurs crimes; leurs souvenirs sont consignés dans le Talmud, ce répertoire immense et complet de toutes leurs traditions. Des vies de Jésus, rédigées d'après le Talmud et augmentées des commentaires de la haine, ont été écrites par des kabbalistes et des rabbins. Nous en connaissons deux : le *Sepher Toldos Jéschu* et le *Maasé Talouy*, ou l'histoire du pendu. Nous avons recherché et retrouvé ces livres dont nous donnons une analyse fidèle en écartant seulement les divagations et les injures. On comprendra, en les lisant, pourquoi la grande et antique sagesse d'Israël repousse et dédaigne nos mystères. Quel déplorable malentendu sépare les pères des enfants. Comme si nous disions qu'il y a un autre dieu que Dieu! Comme si David avait blasphémé quand il a dit aux maîtres de la terre : Vous êtes des dieux et vous mourrez comme les hommes; comme si Jésus lui-même n'avait pas dit : Je retourne vers mon Père et votre Père, vers votre Dieu et mon Dieu! mais à quoi bon plaider une cause qui manque de juges? je ne vois ici que des parties intéressées. Je vois le trop illustre M. Renan, je vois M. Veuillot, cet ultramontain si tris-

tement célèbre, et derrière ces deux avocats compromettants, une plèbe plus ardente qu'habile. Pour qui donc écrirai-je? Mon livre sera sans portée pour mon siècle si je ne piétine pas dans un des sillons creusés par ces laboureurs de terrains vagues; mais que m'importe? j'ai voué ma vie à la vérité et je la dirai pour qui voudra et saura l'entendre ; si ce n'est dans un jour, ce sera dans un an, si ce n'est dans un an, ce sera dans un siècle, mais je suis tranquille, car je sais qu'on y viendra. Je n'aurai ni enthousiasme ni découragement. Je ne cherche pas de prosélytes et je ne crains pas les adversaires, je ne veux ni un Thabor ni un pilori, mais je suis résigné à l'un comme à l'autre. La vérité ne vient pas de nous et n'est pas à nous. Insensé est celui qui la cache comme celui qui la révèle et s'en glorifie. J'ai vu des hommes qui la vendaient comme on a vendu le Sauveur; mais ceux qui ont cru la payer étaient des dupes et des fous. La vérité n'est pas une prostituée, elle ne se vend pas, elle se donne à ceux qui l'aiment et qui la cherchent avec une grande sincérité.

L'ignorance où se trouvent la plupart des chrétiens de la théologie des Juifs, de leur exégèse, de

leur Talmud, de leur Kabbale, les empêche de bien comprendre le génie des évangiles nés en Judée. Tous les docteurs juifs s'accordent pour admettre l'allégorie dans les traditions que le peuple élu voulait dérober à l'inintelligence des profanes. Maimonides, nous l'avons déjà dit, trouve d'autant plus de science et de profondeur dans les fables talmudiques, qu'elles paraissent plus dépourvues de bon sens, car l'énormité même des absurdités est un préservatif contre la crédulité aveugle qui prend tout à la lettre, préservatif hiérarchique, si l'on peut parler ainsi, car il n'éclaire que les sages et aveugle de plus en plus les insensés. C'est pour les sages que nous écrivons. Nous donnerons d'abord la notice talmudique sur Jésus, puis nous analyserons rapidement les évangiles canoniques et consacrés pour en faire ressortir le génie; nous chercherons dans les évangiles apocryphes les manifestations excentriques de ce génie universel. Nous étudierons les hypothèses des plus anciens et des plus grands sages du monde. Puis nous reprendrons la question des esprits et des miracles, nous en chercherons le principe, nous examinerons, pour mieux expliquer les anciens, ceux qui s'accomplissent de

nos jours. Nous dirons notre dernier mot sur le spiritisme, et notre livre entier ne sera qu'un hommage au christianisme véritable et à l'éternelle raison.

HISTOIRE DE JÉSUS

SUIVANT LES TALMUDISTES

En l'année six cent soixante-dix-sept du quatrième millénaire après la création du monde, pendant les jours du roi Jannée qui est autrement nommé Alexandre, un grand malheur vint en aide aux ennemis d'Israël.

Il se produisit alors un certain misérable, homme sans conscience et sans mœurs, issu d'un des rameaux retranchés de la tribu de Juda, qui avait nom Joseph Panther.

Cet homme était d'une haute taille, d'une vigueur peu commune et d'une remarquable beauté : il avait passé la meilleure partie de son âge dans les débauches, les rapines et les violences et demeurait à Bethléem, ville de Juda. Il avait pour voisine une veuve dont la fille se nommait Marie, et c'est cette même Marie, coiffeuse de femmes,

dont il est fait mention en plusieurs endroits du Talmud. Cette jeune fille, devenue adolescente, avait été fiancée à un jeune homme nommé Jochanan et qui était doué d'une grande modestie, d'une insigne douceur et de la vraie crainte de Dieu.

Or, il arriva par malheur que Joseph, passant devant la porte de Marie, la regarda et sentit en lui s'allumer pour elle une passion impure ; aussi passait-il et repassait-il sans cesse ; mais elle ne regardait même pas.

La langueur s'empara de lui, et sa mère, le voyant dépérir, lui dit : Pourquoi te vois-je maigrir et pâlir ? Il répondit : C'est que je meurs d'amour pour Marie qui est fiancée à un autre. Sa mère lui dit : Il ne faut pas pour cela te tourmenter et te désespérer, fais ce que je te dirai et tu pourras t'approcher d'elle et en faire suivant ton plaisir. Joseph Panther écouta sa mère, et il rôdait sans cesse devant la porte de Marie, épiant l'occasion qu'il ne trouvait pas. Lorsqu'un soir du sabbat, s'étant habillé comme Jochanan et se voilant la tête de son manteau, il trouva Marie sur sa porte, il la prit par la main, sans lui rien dire, et la conduisit dans la maison. Or elle croyait que c'était Jocha-

nan, son fiancé, et elle lui dit : Ne me touche pa
l'heure où je dois être à toi n'est pas encore venu
et je suis en ce moment protégée contre toi p
les infirmités ordinaires de mon sexe ; mais lu
sans l'écouter, accomplit sur elle son mauvais de
sein et retourna dans sa maison ; puis, vers le m
lieu de la nuit, comme la passion le tourmenta
encore, il se releva, retourna dans la maison
Marie, qui se mit à se plaindre et lui dit avec ho
reur : Comment viens-tu m'outrager une secon
fois, toi que je croyais incapable d'abuser de m
fiançailles, et comment peux-tu ajouter le crin
à la honte, puisque je t'ai dit que l'état où je su
en ce moment doit me rendre sacrée pour to
Mais il ne prenait pas garde à ses paroles. Sans rie
dire lui-même, il satisfaisait son désir, puis il
retira et passa son chemin. Or, après trois moi
on vint dire à Jochanan que sa fiancée était gross
et Jochanan, tout épouvanté, alla trouver son pr
cepteur Siméon, fils de Schetach, et lui ayant r
vélé la chose, lui demanda ce qu'il fallait fair
Son maître lui demanda : As-tu des soupçon
contre quelqu'un ? Jochanan répondit : Je ne pu
soupçonner que Joseph Panther qui est un gran
libertin et qui demeure dans le voisinage. S

maître lui dit : Mon fils, écoute mon conseil et tais-toi. Si cet homme a joui une fois de ta fiancée, il ne se peut faire qu'il ne cherche pas à la revoir. Tâche de le surprendre, appelle des témoins et fais-le juger par le grand Sanhédrin. Le jeune homme s'en alla tout triste, et ne songeant qu'au malheur de sa fiancée et à la honte qui pouvait en retomber sur lui, il abandonna la Judée et s'en alla dans la Babylonie, où il demeura.

Marie ensuite devint mère d'un fils qu'elle appela Jéhosuah, du nom de son oncle maternel, et l'enfant ayant commencé à grandir, sa mère lui donna pour maître Elchanan, et l'enfant faisait de grands progrès, car il avait un esprit bien disposé pour l'intelligence des choses.

Ceci est tiré et traduit textuellement du *Sepher Teldos Jeschu.*

La première jeunesse de Jésus est racontée ainsi qu'il suit par les auteurs talmudistes du *Sota* et du *Sanhédrin* que nous trouvons cités à la page 19 du livre de la dispute de Jéchiel.

Le rabbin Jéhosuah, fils de Pérachiah, qui continuait, après Elchanan, l'éducation du jeune Jésus, l'initia aux connaissances secrètes, mais Jannée ayant fait massacrer tous les initiés, Jéhosuah, pour

échapper à cette proscription, s'enfuit à Alexa
drie en Egypte.

Ce massacre des initiés substitué à celui des i
nocents nous paraît fort remarquable, surtc
si nous nous rappelons qu'au livre Ier des Rois
est dit que Saül, initié depuis peu dans le cen
des prophètes, était un enfant d'un an lorsqu
monta sur le trône. Or, Saül avait en réalité pl
de vingt ans. C'était donc la coutume dans les in
tiations prophétiques de la Judée, comme dans
Franc-Maçonnerie moderne, de désigner le gra
des initiés par un âge symbolique, et l'Évangi
en parlant du meurtre des enfants de deux ans
au-dessous, ne contredirait pas l'assertion du Ta
mud, qui à son tour rendrait historiquement pl
acceptable le récit de l'Évangile. On peut trouv
des traces de la proscription des kabbalistes, tou
jours persécutés et dénoncés par la synagogue o
ficielle, mais on n'en trouve pas de cette abom
nable boucherie de petits enfants qui révolte
nature et qui eût à jamais flétri le règne d'Hérod
si c'est à Hérode, comme le veut l'Évangile, et no
à Jannée, comme le prétendent les talmudistes
qu'il faut attribuer la proscription dont il s'agi

Ici les talmudistes commencent à envelopp

leur pensée d'allégories, et voici ce qu'ils nous racontent : Jésus et son maître Ben-Pérachiah allèrent donc demeurer à Alexandrie, dans la maison d'une dame riche et savante qui les reçut avec honneur et leur offrit tous ses trésors. Cette dame, on le comprend, c'est l'Egypte personnifiée. Le jeune Jésus, l'ayant regardée, dit : Cette femme est belle, mais elle a un défaut dans les yeux qui doit nuire à la rectitude de ses regards. Cette terre est belle, mais c'est un magnifique exil. Son maître alors s'irrita contre lui de ce qu'il avait trouvé quelque beauté à l'Egyptienne et de ce qu'il admirait la terre de la servitude. Jésus lui dit : Il n'y a pas de servitude pour les enfants de Dieu et la terre qui les porte est toujours la terre d'Israël. Ben-Pérachiah maudit alors son disciple et le chassa de sa présence. Jésus se soumit humblement et, se présentant souvent à la porte du maître, il le priait de vouloir bien le recevoir ; le rabbin resta inflexible. Un jour pourtant, comme il lisait les commandements de Dieu qui ordonnent d'aimer le prochain, Jésus se présenta, et le maître, touché de regret, lui fit signe d'attendre, ayant l'intention de se laisser fléchir et de le recevoir ; mais Jésus, comprenant qu'il le repoussait encore une fois, s'en

alla et ne revint plus. Nos pères ont mal fait, disen à ce sujet les docteurs du Talmud, de repousse Jésus sans l'entendre, et surtout de le maudire de deux mains. Ne frappons jamais des deux main celui que nous voulons châtier, gardons-en un pour le relever, le consoler et le guérir! Parol qui contient tout un avenir, parole qui doit u jour amener la réconciliation entre les enfants e les pères ; car, nous aussi, nous avons maudit le Juifs en les repoussant des deux mains ; c'est don maintenant à deux mains aussi que, de part e d'autre, pour expier cette faute réciproque, il fau dra se pardonner et se bénir! Mais revenons à l'histoire de Jésus suivant les auteurs du Talmud

Nous avons vu que le jeune initié avait admin la science de l'Egypte et s'était fait repousser pa son maître pour avoir rêvé une conciliation entr la philosophie de l'exil et la religion de la patrie La persécution contre les kabbalistes s'apaisa e Jésus revint en Judée avec son maître, ou du moins en même temps que lui. Comment avait-il vécu en Egypte? En travaillant sans doute de son état de charpentier. Lorsqu'il rentra dans sa ville natale qui, suivant les talmudistes, n'était pas Nazareth mais Bethléem, il passa devant les ancien

qui étaient assemblés, suivant l'usage, à la porte de la ville, et ne les salua pas; mais son maître Jéhosuah Ben-Pérachiah étant venu à passer, Jésus le salua et excita ainsi les murmures des anciens. En effet, le jeune homme les méprisait comme n'étant pas initiés à la vraie science, et ne reconnaissait pour son supérieur que celui qui lui en avait ouvert la porte. Les anciens s'indignèrent et l'appelèrent fils de femme impure. Ce qui étonna Jésus, car il avait toujours regardé sa mère comme un modèle de pureté. Il alla consulter un de ses oncles, celui dont il portait le nom, et celui-ci lui révéla le malheur de Marie et tout le mystère de sa naissance. Jésus se retira le cœur navré et ne retourna pas chez sa mère, mais il commença à prêcher la science nouvelle, celle de la réconciliation des nations et de la religion universelle qu'il avait rêvée en Egypte. C'est alors que nos auteurs arrivent aux noces de Cana, en Galilée, où Jésus rencontra sa mère et lui répondit durement lorsqu'elle voulut lui parler : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Puis, voyant que la pauvre femme se résignait avec douceur, il eut le cœur touché et, rassemblant ses disciples autour de lui, il leur raconta le crime de Panther

et leur demanda : Croyez-vous que je puisse ho- norer cet homme comme mon père? — Non! ré- pondirent-ils tout d'une voix. — Croyez-vous qu ma mère soit impure? — Non, répondirent-ils en core. — Eh bien, dit Jésus, je n'ai point de père su la terre, mon père c'est Dieu qui est dans le Ciel et quant à ma mère, sa virginité n'a pu être flétri par un crime auquel elle n'a pas consenti. Je l considère comme toujours vierge. Pensez-vou comme moi? — Oui, répondirent les disciples. E c'est pour cela, ajoutent les auteurs juifs, qu Jésus fut dit par tous ceux qui crurent en lu être le fils de Dieu et d'une vierge. Cette his toire apocryphe, toute blessante qu'elle est pou des lecteurs chrétiens, ne manque pas d'une cer- taine grandeur, et l'on peut y remarquer que le plus grands ennemis du christianisme rendent un hommage involontaire à la pureté de Marie et à l'élévation du caractère de Jésus.

Ici commence le récit des miracles, et les tal- mudistes, loin de les nier, semblent prendre à tâche de les exagérer. Le souvenir en était donc encore bien vivant et bien puissant parmi les Juifs. Mais ces miracles, voici comment ils les expli- quent.

Il existe, disent-ils, dans le sanctuaire du Dieu vivant une pierre cubique sur laquelle sont sculptées les lettres saintes dont les combinaisons expliquent les vertus du nom incommunicable. Cette explication est la clef secrète de toutes les sciences et de toutes les forces occultes de la nature. C'est ce qu'on nomme le *Schema hamphoraseh*. Cette pierre est gardée par deux lions d'or qui rugissent dès qu'on veut en approcher. Les lecteurs de nos ouvrages savent ce que c'est que le *Schema hamphoraseh* et reconnaîtront dans les deux lions les gigantesques chérubs du sanctuaire dont la figure monstrueuse et symbolique était capable d'effrayer et de repousser les profanes. Les portes du temple étaient d'ailleurs bien gardées, ajoutent nos rabbins, et la porte du sanctuaire ne s'ouvrait qu'une fois l'an, et seulement pour le grand-prêtre ; mais Jésus avait appris en Egypte les grands mystères de l'initiation, et il s'était fait des clefs invisibles à l'aide desquelles il put entrer sans être découvert. Il copia les secrets de la pierre cubique, les cacha dans sa cuisse, comme dans la mythologie grecque nous voyons Jupiter cacher Bacchus, puis il sortit et commença à étonner le monde. A sa voix les morts se levaient et les lé–

preux étaient guéris ; il faisait remonter du fon
de la mer les pierres qui y étaient ensevelies de
puis des siècles, et ces pierres formaient une mon
tagne sur les eaux, et du sommet de cette mon
tagne Jésus instruisait la multitude. Ici nous re
trouvons avec tout le génie du symbolisme orient
le motif secret de la haine des prêtres contre Jé
sus. Il révélait au peuple la vérité qu'ils voulaien
enfouir pour eux seuls, il avait deviné la théo
logie occulte d'Israël, il l'avait comparée avec l
sagesse de l'Egypte et y avait trouvé la raison d'un
synthèse religieuse universelle. Ils cherchèren
donc à le perdre et envoyèrent auprès de lui u
faux frère nommé Judas Iscariote, pour lui fair
commettre quelques fautes et le livrer à ses enne
mis. Ce fut ce Judas qui amena Jésus à faire, a
moment même où les chefs de la religion étaien
le plus animés contre lui, une entrée triomphal
dans Jérusalem, suivie d'un tumulte dans le tem
ple. Ils firent en même temps courir le bruit qu
Jésus enchantait les arbres et les frappait de stér
lité, qu'il blasphémait contre la loi de Moïse
voulait lui-même se faire adorer comme Dieu
Cependant Jésus venait tous les jours dans le tem
ple; mais, comme les Juifs prient la tête couvert

il se perdait dans cette multitude enveloppée de thaliths blancs. Judas promit aux prêtres de le leur livrer et de faire en même temps un grand scandale qui pût le compromettre aux yeux de tout le peuple. Il vint avec une troupe de gens dévoués aux pharisiens, et se prosternant devant Jésus, il l'adora. Les complices de Judas crièrent au sacrilége et voulurent se jeter sur Jésus. Les disciples de Jésus essayèrent de le défendre. Jésus parvint à s'enfuir et se réfugia dans le Jardin des Oliviers, où il fut poursuivi et repris par les gardes du temple. On le mit alors dans une prison où on le garda quarante jours, pendant lesquels on fit proclamer son acte d'accusation à son de trompe et demander si quelqu'un voulait prendre sa défense; mais personne ne se présenta. Jésus fut donc flagellé comme séditieux, puis lapidé comme blasphémateur, dans un endroit nommé Lud ou Lydda; on le laissa ensuite expirer sur une croix faite en forme de fourche. Quelques-uns de ses disciples qui étaient riches rachetèrent son corps et firent mine de le mettre ostensiblement dans un sépulcre; mais ils l'emportèrent secrètement et l'enterrèrent au fond du lit d'un torrent dont ils avaient détourné les eaux pour creuser sa tombe; puis ils

laissèrent les eaux reprendre leur cours. Ce qui explique comment le corps ne se retrouva plus quand les disciples déclarèrent que leur maître était ressuscité.

A ce récit fondamental les auteurs du *Sepher Toldos Jeschu* ont cousu les fables les plus ridicules, empruntées évidemment à des légendes chrétiennes altérées ou travesties. C'est ainsi que nous y retrouvons l'histoire de l'ascension de Simon le Magicien, attribuée à Jésus-Christ lui-même dans l'intention évidente de confondre le Messie des chrétiens avec le fameux imposteur. C'est ainsi encore que Simon-Pierre ou Céphas y est confondu avec Siméon le Stylite, preuve évidente du peu de valeur historique de ce *Sepher*, qui fut composé évidemment plusieurs siècles après le commencement de l'ère chrétienne. Les documents talmudiques sont plus sérieux, car le *Talmud* est le recueil de toutes les traditions judaïques, et c'est là seulement, en dehors des monuments chrétiens, qu'il faut chercher le souvenir de ce personnage si important pour l'histoire, mais que tous les écrivains profanes ont ignoré ou méconnu.

Ces traditions, empreintes comme elles doivent l'être de mépris et de haine pour le sage que les

Juifs ont crucifié, contiennent des aveux précieux en faveur des croyances chrétiennes.

Des récits du *Talmud* il résulte, en effet, que suivant les traditions judaïques :

1° Jésus a véritablement existé;

2° Qu'il est né à Bethléem;

3° Que sa mère, irréprochable dans ses mœurs, était seulement fiancée à un homme juste et craignant Dieu, incapable par conséquent d'abuser de sa fiancée;

4° Que la naissance extraordinaire de Jésus ne s'explique que par un miracle ou par un attentat que les Juifs ont dû nécessairement supposer, puisqu'ils reconnaissaient la haute moralité de la jeune vierge et n'admettaient pas le miracle ;

5° Que Jésus fut persécuté par la Synagogue à cause du mystère de sa naissance, et plus encore à cause de la supériorité de sa doctrine ;

6° Que cette doctrine supposait l'initiation aux secrets de la plus haute théologie des Hébreux, conforme en beaucoup de points à la philosophie transcendante des initiés égyptiens;

7° Qu'il opérait des choses prodigieuses, guérissant les malades, ressuscitant les morts et devinant les choses cachées;

8° Qu'on ne put le condamner et le faire mourir que par trahison;

9° Que son corps fut introuvable lorsque ses disciples déclarèrent qu'il était ressuscité.

Nous ne pouvons raisonnablement en demander davantage aux docteurs hébreux adversaires de Jésus-Christ.

Les assertions du *Talmud* et du *Sepher Toldos Jeschu* sont répétées dans le *Nizzachon vetus* ou ancien livre de la Victoire, dans la Controverse du rabbin Jechiel et dans d'autres compilations rabbiniques. Le *Sepher Toldos*, auquel les Juifs attribuent une grande antiquité et qu'ils cachaient aux chrétiens avec des précautions si grandes que ce livre fut longtemps introuvable, est cité pour la première fois par Raymond Martin, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, vers la fin du XIIIe siècle. Porchetus Salvaticus, peu de temps après, en publia quelques fragments dont se servit Luther, et qu'on retrouve dans les œuvres de ce réformateur au tome VIIIe de ses œuvres, édition d'Iéna; mais on ne possédait pas encore le texte hébraïque. Ce texte, trouvé enfin par Munster et par Buxtorf, fut publié en 1681 par Christophe Wagenseilius à Nuremberg, et à Francfort dans un recueil intitulé

Tela ignea Satanæ, les flèches brûlantes de Satan.

Ce livre a été évidemment écrit par un rabbin initié aux mystères de la Kabbale, il est écrit par dedans et par dehors, pour nous servir d'une expression de saint Jean, le grand initié chrétien, c'est-à-dire qu'il présente un sens occulte et un sens vulgaire. Les contes absurdes dont il est plein sont des paraboles que l'auteur veut opposer à celles de l'Evangile. On y reproche deux choses à Jésus-Christ : 1° d'avoir surpris ou deviné les grands mystères du temple; 2° de les avoir profanés en les disant au vulgaire qui les a défigurés et mal compris.

Ne pouvant déplacer la pierre cubique du temple, il a, suivant l'auteur du *Sepher Toldos*, fabriqué une pierre d'argile qu'il a montrée aux nations comme étant la vraie pierre cubique d'Israël. Rapprochons de ceci l'aveu qui échappe à saint Paul dans une de ses épîtres : « La nature seule pouvait révéler Dieu aux hommes, et ils sont inexcusables de ne pas le comprendre. Mais puisqu'en effet ils ne parvenaient pas à Dieu par la sagesse, il a fallu les sauver par la folie, et demander à la foi ce qu'on n'obtenait pas par la science.

Quoniam non cognovissent per sapientiam Deum, placuit per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. C'est cette folie de la foi que les Juifs ne veulent pas comprendre et qu'ils nomment une pierre d'argile, comme si la foi, qui est la confiance de l'amour, n'était pas aussi durable et souvent plus invincible que la raison; comme si l'amour, qui est la raison de la foi, n'était pas aussi la raison de l'existence des êtres soumis aux recherches de la science. L'amour trouve ce que la raison cherche, il voit ce qui échappe aux investigations de la science. Quand elle ne sait plus, il commence à croire, et quand la raison épuisée s'arrête et tombe au seuil de l'infini, la foi ouvre ses ailes, s'élance, déchire les nuages, fait descendre jusqu'à terre l'échelle lumineuse de Jacob et sourit doucement en tendant la main à sa sœur.

Peut-être les chrétiens ont-ils d'abord glorifié la foi de manière à faire croire qu'ils renonçaient à la raison; c'est pour cela que les Juifs sont restés près de nous, sévères gardiens des traditions anciennes et protestant éternellement contre toutes les idolâtries. Ce sont des adversaires qui nous surveillent, qui nous avertissent et que nous ramènerons un jour en leur prouvant que toute la

dissidence qui les sépare de nous repose sur un malentendu.

On trouve dans les livres attribués à Hermès ces étranges lamentations du sage Trismégiste : Hélas, mon fils, un jour viendra où les hiéroglyphes sacrés deviendront des idoles ; on prendra les signes de la science pour des dieux, et on accusera la grande Égypte d'avoir adoré des monstres. Mais ceux qui nous calomnieront ainsi adoreront eux-mêmes la mort au lieu de la vie, la folie au lieu de la sagesse ; ils maudiront l'amour et la fécondité, ils rempliront leurs temples d'ossements, ils épuiseront la jeunesse dans la solitude et dans les larmes. Les vierges seront veuves d'avance et s'éteindront dans la tristesse, parce que les hommes auront méconnu et profané les mystères sacrés d'Isis.

Ce que le prophète égyptien annonçait d'avance, les Juifs nous accusent de l'avoir fait. Nous avons méconnu le vrai Dieu, disent-ils, et nous adorons la chair d'un pendu. Nous rendons un culte à ces reliques de la mort que Moïse déclare immondes. Nous vouons nos prêtres et nos religieuses à un célibat que réprouve la nature et que condamne celui qui a dit aux êtres : Croissez et multipliez.

Quant à la morale de nos évangiles, ils confessent qu'elle est pure, ils ne reprochent rien à nos apôtres, et l'auteur du *Sepher Toldos Jeschu* dit que saint Pierre était un serviteur du vrai Dieu, qui vivait dans l'austérité et la pénitence, composant des hymnes et demeurant au sommet d'une tour; qu'il prêchait la miséricorde et la douceur, recommandant aux chrétiens de ne pas maltraiter les Juifs. Mais, ajoute le même auteur, après la mort de Céphas, un autre docteur vint à Rome et prétendit que saint Pierre avait altéré les enseignements du Maître. Il mêla un faux judaïsme aux pratiques chrétiennes, menaça ceux qui ne lui obéiraient pas d'un enfer brûlant et bourbeux; il promettait aux multitudes un miracle en confirmation de sa doctrine; mais comme il relevait orgueilleusement sa tête contre le ciel, une pierre tomba du ciel et l'écrasa. Ainsi périssent tous tes ennemis, Seigneur, ajoute en finissant l'auteur du *Sepher*, et que tous ceux qui t'aiment soient comme le soleil lorsqu'il luit dans toute sa force.

Ainsi, suivant les Juifs qui acceptent le *Sepher Toldos Jeschu*, ce n'est pas le christianisme, c'est l'antichristianisme qui les repousse.

Or, l'antichristianisme apparut en effet dans

l'Église dès les premiers siècles et du temps même des apôtres. L'antechrist, disait saint Jean, c'est celui qui divise Jésus-Christ, et il est déjà en ce monde.

Ailleurs, cet apôtre écrit qu'il n'ose visiter ses fidèles, parce qu'un prélat orgueilleux, nommé Diotrephes, les empêche de le recevoir.

Sachez, disait saint Paul, que déjà le mystère d'iniquité s'accomplit, en sorte que celui qui tient maintenant tiendra jusqu'à sa mort, puis se manifestera le fils de l'iniquité qui s'élève au-dessus de tout ce qui est divin, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu et de se montrer lui-même comme étant Dieu, jusqu'à ce que le Seigneur le détruise par lesprit de sa parole et par la lumière éclatante de son second avénement.

Jésus était un vrai prophète et un vrai sage, disent les Musulmans, mais ses disciples sont devenus insensés et l'ont adoré comme un Dieu.

Cependant, Juifs et Musulmans se trompent, nous n'adorons pas Jésus comme un Dieu différent de Dieu seul. Nous disons avec le Michael des Hébreux : *Quis ut Deus?* Nous disons avec les croyants de l'islam : Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu; mais ce Dieu unique, indicible, universel,

nous l'adorons manifestant la perfection humaine en Jésus-Christ. Nous croyons à une alliance intime de la divinité avec l'humanité, d'où résulte, pour employer le langage des théologiens, non la confusion, mais la communication des idiomes, Dieu adoptant pour les guérir les faiblesses de l'humanité et revêtant cette humanité qu'il élève jusqu'à lui de sa force et de ses splendeurs. Toute âme douée du sens intérieur qui adore, tout cœur souffrant du besoin d'aimer jusqu'à l'infini sentira que, dans cette conception sublime et dans celle-là seulement, l'idéal religieux se détermine et s'accomplit, que tous les rêves dogmatiques et symboliques n'ont pu être que la recherche et l'enfantement de cette synthèse, à la fois divine et humaine, que Dieu en nous et nous en Dieu avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, c'est la paix, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est la charité sur la terre, c'est dans le ciel l'éternité de la vie et du bonheur. Voilà pourquoi aucune religion ne remplacera jamais le christianisme dans le monde. Que pourrait-on ajouter à l'infini ? Quelle idée serait plus grandiose et plus consolante à la fois que celle de l'homme Dieu établissant par son exemple la grande loi du dévouement qui

réalise les sacrifices, et consacrant ainsi pour jamais l'alliance et comme l'identification de Dieu avec l'humanité ?

Les anciens croyaient que toute vérité n'est pas bonne à dire à tous, du moins de la même manière, et ils cachaient la science sous les voiles de l'allégorie. C'est ainsi que les mythologies se sont formées. Ceux qui s'ennuient des symboles mythologiques doivent renoncer à la science du vieux monde dont les monuments sont tous plus ou moins mythologiques.

Notre siècle qui, contre toute évidence, n'admet pas en principe l'inégalité des intelligences, déteste la mythologie. On cherche, maintenant, des faits historiques et positifs jusque dans les théogonies de Sanchoniaton et d'Hésiode. Ce qu'on ne comprend pas, on le traite d'absurdités et de bêtise, et c'est ainsi que M. Renan, mutilant et estropiant les textes de la légende évangélique, a inventé sa prétendue *Vie de Jésus*.

Le Jésus de M. Renan, espèce de pastoureau enthousiaste et livré à je ne sais quel onanisme intellectuel, à moitié fou et à moitié fourbe, faisant bon marché de tout, pourvu qu'on l'adore, est, malgré toute la douce poésie dont l'entou-

rent les réminiscences vraiment chrétiennes de l'auteur, un être ridicule et odieux. Il n'en est pas ainsi du vrai Jésus de la légende évangélique.

Comment, d'ailleurs, M. Renan, qui est, dit-on, un hébraïsant distingué, a-t-il ignoré ou négligé le *Sepher Toldos Jeschu,* les traditions talmudiques et les évangiles apocryphes?

C'est que le génie symbolique faisait horreur à son imagination froide et positive. C'est qu'il voulait plaire aux ignorants dont la paresse intellectuelle repousse tout ce qui demande du travail pour être compris. C'est qu'il lui fallait un succès de vogue, et il faut convenir qu'il a parfaitement réussi.

Mais, arriver à plaire, ce n'est pas arriver à bien faire. Faites donc, pour réfuter M. Renan, quelque chose qui se fasse lire comme son livre, nous disait un grand artiste, qui, en cette circonstance, n'était pas peut-être un grand critique. Nous ne pouvons, au nom de la science, accepter ce défi. En disant la vérité on ne se fera pas lire aussi universellement ni aussi avidement tout à coup, mais on se fera lire par des lecteurs plus distingués, et plus longtemps.

L'Évangile est un livre symbolique, ce qui ne prouve pas que Jésus n'ait pas existé. Rousseau disait que l'inventeur d'une pareille histoire serait plus étonnant que le héros. Nous acceptons pleinement cette parole. Le Jésus, assez grand par l'intelligence et par le cœur pour créer cette admirable légende, est supérieur à celui qu'adore sottement, ou que nie plus sottement encore le vulgaire; il est vraiment l'incarnation toujours vivante du Verbe de vérité, et nous le saluons Fils de Dieu dans tout le resplendissement et dans toute l'énergie du terme.

Jusqu'à présent on n'a vu, de l'Évangile, que la lettre qui tue et l'écorce qui se dessèche; nous venons en révéler l'esprit et la vie. Mes paroles, disait Jésus, sont esprit et vie, et, pour les comprendre, la matière et la chair ne servent de rien.

Mais, pour expliquer ce texte sacré, quelles sont nos autorités?

La science et la raison.

— Mais la foi les a expliqués autrement.

— La foi aveugle, oui; la foi éclairée, non.

— Mais Dieu seul peut éclairer la foi.

— Oui, par la raison et par la science qui sont aussi filles de Dieu.

Cela dit, commençons notre étude.

Christ veut dire oint ou sacré, c'est-à-dire prêtre et roi.

Le christianisme, c'est la religion hiérarchique des âmes et la monarchie du dévouement le plus parfait.

Le christianisme primitif des apôtres de Jésus était une doctrine secrète ayant ses signes, ses symboles et ses différents degrés d'initiation.

Pour les saints ou élus le dogme chrétien était une haute et profonde sagesse; pour les simples catéchumènes, c'était une merveilleuse et obscure révélation. Nous savons que le Maître ne s'exprimait jamais qu'en paraboles et cachait la vérité sous le voile transparent des images, afin de protéger la science nouvelle contre les blasphèmes de l'ignorance et les profanations de la méchanceté : « Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, disait-il à ses disciples, — de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant contre vous, ils ne vous dévorent. » Aussi, Jésus ne mit-il rien par écrit et laissa-t-il à ses apôtres ses traditions et sa méthode d'enseignement.

Or, voici quel était le fond du dogme chrétien :

L'intelligence est éternelle ; elle est expansive parce qu'elle est vivante. La vie de l'intelligence, son expansion, c'est la parole, le Verbe ; le Verbe est donc éternel comme l'intelligence, et ce qui est éternel, c'est Dieu.

Le Verbe se manifeste par l'action créatrice qui produit la forme, il s'est revêtu de la forme humaine, et la chair devenue le vêtement du Verbe a été le Verbe même quand elle en a été l'expression exacte : ainsi *le Verbe s'est fait chair*.

Le Verbe parfait, c'est l'unité divine, exprimée dans la vie humaine. L'homme véritable, c'est notre Seigneur, le chef dont tous les fidèles sont les membres. L'humanité, constituée sur une échelle hiérarchique et progressive, a pour chef celui qui est Dieu, parce qu'il est en même temps le meilleur des hommes, celui qui est mort pour les autres afin de revivre dans tous. Nous ne sommes donc tous qu'un même corps dont l'âme doit être celle de Jésus-Christ, notre prototype et notre modèle, le Verbe fait chair, l'Homme-Dieu.

Tout doit donc en principe être commun entre nous comme entre les membres d'un même corps ; mais, en fait, chaque membre doit se contenter du

rang qu'il occupe, et l'ordre hiérarchique est sacré comme la volonté de Dieu.

Le Christ, en révélant la loi d'unité, qui est la loi d'amour, a armé l'esprit de puissance pour vaincre l'égoïsme de la chair, qui est la division et la mort, et il institua un signe nommé Communion, pour l'opposer à l'égoïsme, qui est l'esprit de division et de partage.

Or, la communion n'était autre chose que la charité figurée par une table commune, et comme le Christ avait livré sa chair à la douleur et à la mort pour léguer à ses fidèles le pain fraternel auquel il attachait dans l'avenir sa pensée persévérante et sa vie nouvelle, il leur disait : Mangez-en tous, ceci est ma chair ! comme il disait du vin de la fraternité : Buvez en tous, ceci est mon sang, car je le répandrai tout entier pour vous assurer à jamais la réalité de ce signe.

La communion, c'était donc la fraternité divine et humaine, et par conséquent aussi la liberté ; car où peut être l'oppresseur parmi des frères dont le père est Dieu même ?

Le christianisme était donc le changement le plus radical et venait bouleverser le vieux monde. Cela explique assez la nécessité des mystères, car

le monde, il y a dix-huit cents ans, devait être encore moins disposé qu'aujourd'hui à se laisser détruire : il avait plus longtemps à vivre.

Toutefois, le Christ ne voulait accomplir de révolutions que par la force morale, sachant bien qu'il n'y a que celle-là qui ne soit point aveugle : il avait planté le grain de sénevé, et il disait à ses disciples d'attendre l'arbre ; il avait caché le levain dans la pâte et il voulait qu'on la laissât fermenter.

La vie du Christ était toute dans sa doctrine, et, pour ses disciples surtout, son existence devait être toute morale. Ce qu'il disait, il le faisait dans le domaine de l'esprit ; c'est pourquoi les livres évangéliques contiennent le dogme et la morale en paraboles, et souvent le Maître lui-même est le sujet des récits allégoriques de ses apôtres.

Nous avons à chercher les preuves de ceci dans les évangiles apocryphes seulement, des raisons de haute convenance nous empêchant d'aborder les évangiles consacrés. Nous n'approuvons ni ne blâmons, toutefois, les travaux du docteur Strauss, n'étant pas juges en Israël.

Commençons par le récit de quelques légendes empruntées à ces anciens livres trop peu étudiés de nos jours.

PREMIÈRE LÉGENDE.

COMMENT UNE FEMME PLEURAIT DE N'ÊTRE POINT MÈRE ET COMMENT ELLE EUT UNE FILLE QUI DEVINT LA MÈRE DE DIEU.

Il y avait une femme nommée Hannah qui était stérile parce que son époux s'était éloigné d'elle.

Cette femme était donc triste et désolée comme la Synagogue lorsqu'elle attendait le Messie.

Vint le temps des nouvelles pâques et elle n'osa se revêtir de ses habits de fête, parce qu'elle n'était pas mère et que ses servantes mêmes lui reprochaient d'être stérile.

Elle s'en alla donc et se laissa tomber sous un laurier.

C'était du temps que Rome venait de soumettre le monde.

Et sur les branches de ce laurier elle vit un nid de moineaux, et elle pleura amèrement en répétant :

Je ne suis point mère.

Alors l'Esprit du Seigneur lui parla et lui dit : Je suis touché de ta douleur, et je te ramènerai ton époux ;

Car mon oreille est toujours inclinée vers les lèvres de ceux qui pleurent.

Tu dis : Je n'ai point mis un homme au monde, et moi je te promets quelque chose de plus heureux : car tu enfanteras la femme sans péché ;

Celle à qui je dirai, par la bouche de l'humanité : Vous êtes ma mère !

La Synagogue enfantera l'Église d'où sortira le principe de l'association catholique ; la servitude engendrera la liberté ; la femme esclave mettra au monde la femme pure et libre.

A ces paroles Hannah sentit ses larmes s'arrêter : elle se leva et elle courut, car elle pressentait que son époux n'était pas loin.

Elle le rencontra qui ramenait son troupeau et qui revenait des champs en disant : Je dormirai cette nuit dans ma maison.

Et elle l'embrassa, puis elle lui dit : Demain, j'aurai cessé d'être stérile.

Il lui fut fait selon ce qu'elle avait cru, et après le terme accompli elle devint mère.

Mais ses compagnes, qui la félicitaient, lui dirent, comme pour tempérer sa joie : Ce n'est qu'une fille.

— Qu'elle soit nommée Marie, répondit Hannah, et que le monde espère, car ma fille aura un fils :

Marie sera mère de Dieu.

Ses compagnes ne comprirent pas ce qu'elle voulait leur dire, mais elles enveloppèrent l'enfant dans des linges blancs et la posèrent dans son berceau neuf, en admirant combien elle était belle.

Quand la petite fille Marie eut trois ans, ses parents la portèrent au temple, et, comme ils l'avaient posée à terre, elle monta toute seule les degrés de l'autel.

Ainsi, dans un âge si tendre, sa religion fut déjà libre et ses croyances ne lui furent point imposées.

Elle resta dans le temple jusqu'à l'âge de quatorze ans et se prit d'amour pour la beauté éternelle. C'est pourquoi elle dit : Je suis la servante du Seigneur.

C'est pourquoi elle ne fut jamais servante d'un homme.

L'esprit d'amour alors n'était point encore descendu sur la terre, et la génération était regardée comme une souillure. L'homme était enfant de la chair, et le christianisme ne l'avait pas fait encore enfant de Dieu.

DEUXIÈME LÉGENDE.

COMMENT DIEU VOULUT QU'UN VIEUX COMPAGNON CHARPENTIER ÉPOUSAT UNE VIERGE DU SANG ROYAL.

Il y avait alors, dans la tribu de Juda, un bon vieillard nommé Joseph, charpentier de son état, homme veuf et père de plusieurs enfants, grand travailleur, bien que médiocrement habile, simple dans ses pensées, mais équitable dans ses jugements, ce qui l'avait fait surnommé le Juste, le véritable modèle de l'homme du peuple, le type du vrai prolétaire.

C'est à lui que devait être confiée la Vierge, parce que le pauvre peuple sait ce que coûte la famille et comprend mieux que personne la sainteté du foyer, la pureté de la jeune fille, et la dignité de la mère.

Joseph donc, ayant entendu sonner les trompettes du Temple, qui annonçaient la quatorzième année depuis la naissance de Marie, jeta sa hache et vint à Jérusalem.

Là se trouvaient des jeunes gens de toutes les tribus qui désiraient la beauté de Marie ; tous songeaient à la joie qu'ils auraient de la posséder; Joseph pensait au bonheur d'être son ami et de travailler pour la nourrir en la laissant maîtresse d'elle-même.

Le grand-prêtre dit aux jeunes gens : Prenez en main des baguettes, et celui dont la baguette fleurira et sur la tête duquel la colombe se reposera, celui-là sera l'époux de Marie.

Mais, lorsque Marie regarda, elle ne trouva fleurie la baguette d'aucun de ces prétendants, qui voulaient devenir ses maîtres, et la colombe ne trouva pas où se reposer.

On appela alors, par dérision, le vieux Joseph qui se tenait à l'écart, et ce fut lui qui eut la baguette fleurie.

Alors la colombe se reposa et Marie lui tendit la main.

Joseph lui dit :

— Comment le Seigneur m'a-t-il choisi pour

être votre époux? car je suis vieux et j'ai de grands enfants.

Marie lui dit :

— Vous êtes juste et vous n'opprimerez pas la vierge que Dieu vous confie. J'ai promis à Dieu que je ne serais pas la servante d'un homme, servez-moi de père.

Car tous ces jeunes gens qui sont ici me désirent sans m'aimer, et je ne consentirai jamais à l'outrage de leurs désirs.

Joseph lui dit :

— Qu'il en soit ainsi, et il l'emmena dans sa maison à Nazareth, où il la laissa et retourna travailler à Capharnaüm.

Or, Marie était de race royale et sacerdotale, et elle apporta en dot, à l'ouvrier Joseph, l'hérédité de la royauté et du sacerdoce.

Ainsi, pour avoir compris la dignité de la Vierge, et s'en être fait le protecteur, le simple ouvrier devint prêtre et roi, et le monde changea de maîtres.

Car Marie n'avait choisi, pour son gardien, ni un prêtre, ni un roi, mais un pauvre vieux charpentier nommé Joseph, et cela parce qu'il était juste.

Et ce fut là le commencement de ce royaume de la justice qui, malgré tous les efforts des méchants, s'établira enfin sur la terre.

TROISIÈME LÉGENDE.

COMMENT LA VIERGE DEVINT MÈRE SANS PÉCHÉ, ET DES ANXIÉTÉS DE JOSEPH.

En ce temps-là, Marie étant sortie pour puiser de l'eau, un jeune homme d'une grande beauté l'aborda près de la fontaine et lui dit : Je vous salue, pleine de grâce.

Marie se troubla et rentra précipitamment chez elle, mais elle y retrouva le même jeune homme qui la salua encore en lui disant : Ne craignez rien, je suis un ange du Seigneur, et c'est lui qui m'envoie vers vous.

Ce qu'il lui dit encore se trouve rapporté dans les Évangiles, où l'on voit que ce jeune homme était l'ange Gabriel.

Mais les Juifs, dans leur malice, prétendirent que c'était un soldat nommé Panther, et que,

pendant plusieurs jours, il revint voir Marie chez elle.

Six mois après Joseph revint à Nazareth et fut consterné en voyant que la Vierge était enceinte.

Il lui demanda comment cela avait pu lui arriver, et elle répondit en pleurant : Je n'ai point failli à mes promesses et je ne suis infidèle ni devant Dieu ni devant vous.

Joseph savait bien qu'il ne l'avait point touchée et ne s'arrogeait aucun droit sur elle, puisqu'elle l'avait choisi seulement pour son ami et son gardien.

Cependant il eut le cœur triste et ne l'interrogea plus, mais il songeait à la renvoyer.

Une nuit qu'il s'était endormi dans cette pensée, une main le toucha et une voix lui parla.

Ouvrant alors les yeux, il vit devant lui le même ange qui était apparu à Marie.

Père Joseph, lui dit-il, tu as promis de protéger Marie, pourquoi veux-tu l'abandonner lorsqu'elle a le plus besoin des soins d'un père et d'un ami?

Elle n'est point à toi, c'est toi qui es à elle ; pourquoi veux-tu l'abandonner?

Tu as promis de respecter les secrets de sa pudeur; tu l'as laissée vierge et tu la retrouves prête à devenir mère. Honore-la toujours comme une vierge et protége-la comme une mère.

Pourquoi proscrirais-tu l'enfant dont tu ne connais pas le père?

Ne sais-tu pas que toujours le père d'un enfant, c'est Dieu?

Aime-le donc à cause de Marie qui s'est confiée à toi, et garde-le à cause de Dieu, son père. Ainsi vous échapperez tous à la méchanceté des hommes, et ta maison sera bénie.

Joseph médita ces paroles pendant le reste de la nuit, et, le matin venu, il vint trouver Marie et lui dit :

Pardonnez-moi, car je vous ai fait rougir moi qui suis votre père; je suis votre ami et je vous ai fait pleurer.

Je pensais à vous renvoyer quand vous allez devenir mère, et qui donc vous aurait reçue si votre vieux Joseph vous avait abandonnée?

Gardez votre secret qui est celui de Dieu; moi je garderai votre enfant qui est aussi celui de Dieu, et que je tiendrai à honneur de pouvoir soigner comme le mien.

Marie lui répondit : Soyez béni, parce que la vérité éternelle a parlé à votre cœur.

Vous pouviez me déshonorer, et vous ne l'avez pas fait.

C'est pour cela que votre nom sera vénérable.

Et quand les générations à venir m'appelleront Marie la bienheureuse, elle vous appelleront Joseph le juste.

Et le Fils de Dieu vous appellera son père, parce que vous ressemblez à Dieu qui est juste et bon, et il vous assistera à votre dernier jour, parce que vous aurez été le fidèle gardien de sa naissance.

QUATRIÈME LÉGENDE.

POURQUOI RIAIT ET PLEURAIT MARIE EN SE RENDANT A BETHLÉEM, ET DE SES DEUX SAGES-FEMMES, ZÉLOMI ET SALOMÉ.

Après cela, Joseph fut obligé de se rendre à Bethléem avec Marie pour obéir à l'édit de César Auguste.

Et, comme ils étaient en chemin, Joseph, regardant Marie qui était assise sur son âne, la vit

qui pleurait et lui dit : Pourquoi pleurez-vous?

Marie lui dit : Je vois un grand peuple qui pleure, et mon enfant se tourmente dans mon sein.

Car ils sont là, couchés sur la terre nue, comme des brebis maigres et tondues jusqu'à la peau, et, pour pasteurs, ils ont des bouchers.

Joseph regarda autour de lui et ne voyait rien. Il pensa que Marie était souffrante à cause de son état de grossesse avancée.

L'instant d'après il la regarda encore et la vit qui souriait, bien que ses yeux fussent encore humides de larmes.

Vous souriez donc maintenant? lui dit-il.

— Oui, répondit Marie, car je vois une multitude qui est dans la joie parce que mon enfant est venu briser leurs chaînes.

— Soyez calme, dit Joseph avec bonté, j'espère que nous arriverons bientôt et que vous pourrez vous reposer ; ne vous fatiguez point par des rêveries et des paroles inutiles.

Alors, un ange se présenta et dit à Joseph : Pourquoi appelles-tu inutiles les paroles que tu ne comprends pas ?

Fais descendre Marie, car le temps presse, et

c'est ici qu'elle doit enfanter, et il lui montrait du doigt l'entrée d'une caverne.

Marie entra donc dans la caverne, qui fut toute remplie de lumière lorsqu'elle mit seule et sans douleurs son enfant au monde.

Cependant, Joseph était sorti pour aller chercher du secours, et il ramena deux sages-femmes, la première nommée Zélomi et la seconde Salomé, en leur disant : Une vierge vient d'enfanter, et elle reste vierge.

Zélomi vit la lumière céleste et crut à la parole de Joseph, parce qu'elle comprit qu'il avait parlé suivant l'Esprit du Seigneur.

Mais Salomé fut incrédule, et parce qu'elle avait voulu toucher Marie, sa main et son cœur se desséchèrent.

Marie alors eut pitié d'elle et lui dit : C'est ainsi que la vaine curiosité dessèche ceux qui veulent juger des choses de l'esprit par le témoignage des sens.

Zélomi représente la foi, et toi tu représentes la raison ; elle sait parce qu'elle croit, et toi tu ignores parce que tu doutes ; elle est saine et agissante, et toi te voici malade et paralysée ; mais si tu embrasses mon enfant tu seras guérie, car tu

deviendras simple comme lui si tu veux consentir à l'aimer.

Salomé crut à la parole de la mère : elle se prosterna devant le petit enfant, le prit dans ses bras et le berça doucement en l'embrassant avec respect.

Alors elle se sentit guérie, et elle s'attacha avec Zélomi au service de Marie et de Jésus.

Jésus fut ensuite porté dans une étable et couché dans une crèche, comme on lit au livre des Évangiles, et les pauvres bergers des campagnes environnantes vinrent saluer cet enfant du peuple nouveau, dont la naissance faisait déjà trembler les rois de l'ancien monde.

CINQUIÈME LÉGENDE.

COMMENT L'ENFANT DU CHARPENTIER ADOUCISSAIT LE FIEL DES SERPENTS.

En ce temps-là le roi Hérode, ayant peur de l'enfant du pauvre ouvrier, fit massacrer tous les enfants de Bethléem.

Car l'égoïsme usurpateur de la terre ne

veut pas qu'il y ait place pour tout le monde, et il a mis la mort en sentinelle aux portes de la vie.

Joseph alors fut forcé de s'enfuir avec Marie et son fils.

Or, comme ils étaient sur les confins de la Judée, ils s'assirent à l'ombre, près d'une caverne près de laquelle aussi jouaient quelques enfants.

Tout à coup deux énormes serpents sortirent en sifflant de la caverne, et les enfants se mirent à fuir en poussant de grands cris.

Mais le petit enfant Jésus fit un signe, et les serpents s'arrêtèrent devant lui comme pour l'adorer, et vinrent en rampant lentement, comme s'ils se fussent assoupis par degrés, poser leurs têtes aux pieds de sa mère.

Joseph voulait alors les frapper de son bâton.

Mais Marie l'en empêcha, en lui disant : Laissez-les vivre, car leur venin s'est changé en douceur, et du moment qu'ils ont cessé de nuire vous n'avez plus le droit de les faire mourir.

Il est écrit de moi que la femme écrasera la

tête du serpent : mais si le serpent pouvait cesser d'être méchant et d'empoisonner ses morsures, pourquoi n'aurais-je pas pitié de lui comme des autres êtres vivants ?

Dieu n'a rien créé d'inutile, et lorsque toutes les créatures seront dans l'ordre qui leur a été assigné, elles cesseront de se nuire les unes aux autres.

N'est-il pas écrit que les dragons mêmes et les serpents de la terre doivent louer Dieu ? Ne détruisez pas, mais instruisez et dirigez les êtres vivants.

Les enfants, qui avaient fui d'abord, voyant que les serpents ne faisaient point de mal à Jésus et à Marie, revinrent pas à pas et s'enhardirent enfin jusqu'à jouer avec ces reptiles, et les serpents se jouaient avec eux sans les blesser et sans s'irriter, car d'un seul regard de ses yeux si doux et d'un geste de sa main si tendre, Jésus les avait désarmés de tout leur venin et de toute leur colère.

SIXIÈME LÉGENDE.

DU GRAND ET MERVEILLEUX TROUPEAU QUI SE RÉUNIT AUTOUR DE L'ENFANT DE LA CRÈCHE.

Lorsque Jésus, dans les bras de sa mère, traversait le désert pour aller en Egypte, les tigres et les lions sortirent de leurs antres et le suivirent ; les panthères se couchaient aux pieds de Marie pour lui servir de coussin lorsqu'elle se reposait ; les licornes creusaient la terre pour en faire jaillir des sources ; les léviathans lui prêtaient leur ombre ; les cerfs et les gazelles se mêlaient sans crainte aux lions et aux tigres ; car Jésus venait donner la paix au monde et répandre sa douceur dans toute la nature.

Cet innombrable troupeau de tous les animaux de la terre, symboles de toutes les passions humaines, marchait autour de la divine mère, et un petit enfant les conduisait.

SEPTIÈME LÉGENDE.

LE PALMIER DU DÉSERT.

Ils vinrent dans une solitude où il n'y avait ni animaux vivants, ni sources, ni fontaines, et comme ils y cherchaient de l'ombre, ils ne trouvèrent qu'un seul palmier.

Marie descendit de sa monture et vint s'asseoir à l'ombre de ce palmier, et voyant qu'il était chargé de fruits, elle dit à Joseph :

— Je voudrais goûter de ces fruits, car la chaleur est excessive.

Joseph lui répondit :

— L'arbre est trop élevé, et je ne suis plus jeune.

Jésus dit alors au palmier : Incline-toi et présente tes fruits à ma mère.

Le palmier alors s'inclina et vint présenter ses fruits à la main de Marie, qui en cueillit et en offrit à Jésus et à Joseph.

Puis, comme il restait ainsi replié sur sa tige et incliné, Jésus lui dit : Relève-toi ! Et le palmier se releva.

Jésus lui dit :

— Donne-nous de l'eau de la source cachée qui alimente tes racines. Et aussitôt d'entre les racines du palmier une source limpide jaillit.

Et Jésus dit encore au palmier :

— Tu ne mourras point, et tu fructifieras de nouveau dans le jardin de mon père.

Car toutes les créatures ont été données aux hommes pour leur usage, et ils doivent soumettre toute la nature par le travail ; alors ils diront aux montagnes : Aplanissez-vous, et les montagnes s'aplaniront ; et aux arbres : Donnez vos fruits, et les arbres s'inclineront ; et aux sources : Montez et jaillissez de la terre, et les sources monteront et jailliront ; et les fils de la femme consoleront leur mère et lui diront : Repose-toi et rafraîchis-toi, car c'est pour te servir que la nature nous obéit.

Un ange alors parut sur la cime du palmier ; il en cueillit une branche et reprit son essor vers le ciel pour replanter le palmier du désert dans les campagnes de l'avenir, qui sera le royaume de Dieu.

Cette terre, où le génie de la fraternité accomplira les miracles du travail, où la mère ne sera

plus la servante de ses enfants, où les justes ne seront plus exilés, où la vérité aura une patrie ;

La terre alors ne sera plus une marâtre, parce qu'elle sera libre, et un antagonisme impie ne la forcera plus d'être stérile.

L'homme alors disposera de la toute-puissance de Dieu, et il parlera à la nature, et la nature obéira.

C'est ce qu'a voulu dire Jacques le Mineur, apôtre du saint Évangile, par cette légende du palmier.

HUITIÈME LÉGENDE.

LES TROIS MALFAITEURS.

Nous avons écrit plus au long cette légende : la voici dans toute sa simplicité, et telle que nous la trouvons dans les évangiles de la Sainte-Enfance.

La sainte famille du Sauveur, proscrit par Hérode, rencontra deux voleurs dans le désert. Ces voleurs se nommaient, selon les uns, Titus et

Dumachus, selon d'autres, Dismas et Gestas, et nous avons suivi l'usage des Hébreux en les appelant, dans notre légende, Johanan et Oreb, c'est-à-dire le Miséricordieux et l'Homme de sang.

L'un, c'était Oreb, voulut égorger la sainte famille.

Mais Johanan s'y opposa, et, servant lui-même de guide aux trois voyageurs, il leur donna l'hospitalité dans sa caverne.

Or, Dieu se souvint de la miséricorde et de l'hospitalité du voleur : Jésus, sur la croix, lui pardonna tous ses péchés et lui promit de lui donner à son tour le jour même l'hospitalité dans le ciel.

Ainsi les pharisiens devaient un jour crucifier trois malfaiteurs, et parmi ces trois devaient se trouver le juste par excellence et le coupable repentant.

Afin qu'on sache que la justice des hommes ne sera qu'un fléau tant qu'elle frappera pour punir et non pour guérir, que tout pécheur qui coopère à un arrêt de mort accepte peut-être la responsabilité du déicide.

Vous tous donc qui êtes sans doute exempts de péché, puisque vous osez jeter la première pierre

au coupable, souvenez-vous des trois malfaiteurs, et prenez garde de frapper au milieu ou à droite, quand vous voulez frapper à gauche !

NEUVIÈME LÉGENDE.

COMMENT, A L'ARRIVÉE DU SAUVEUR EN ÉGYPTE, TOMBÈRENT LES IDOLES D'OR ET D'ARGENT, ET DES ÊTRES DÉPRAVÉS QUI MOURURENT.

Il est écrit dans les évangiles de l'Enfance et dans les chroniques anciennes qu'à la naissance du Sauveur plusieurs miracles s'étaient accomplis.

Ainsi, premièrement, les oracles se turent à Delphes et par toute la terre, ce qui signifie que les anciennes religions avaient fait leur temps, et que le Verbe divin, ayant pénétré plus avant dans l'humanité et s'étant résumé en Jésus, les anciens oracles n'avaient plus rien à dire, si ce n'est pour lui rendre témoignage, comme il arriva en Egypte et ailleurs.

Le second miracle symbolique de l'avénement du Sauveur fut la mort de tous les êtres dépravés qui outrageaient la nature dans l'égarement de leurs désirs ; ce qu'il faut entendre au moral seulement, parce que la pureté et la chasteté venaient de se révéler au monde et de réhabiliter la génération humaine.

On ajoute aussi que toutes les eaux amères devinrent douces et potables, pour faire entendre que la doctrine de fraternité devait adoucir toutes les pensées et servir comme de rafraîchissement aux âmes fatiguées de haine et de colère.

Les anciens évangélistes disent encore que Jésus, lorsque ses parents se levèrent de dessous le palmier miraculeux de la légende précédente, leur abrégea le reste du voyage, et qu'ils se trouvèrent aux portes de Memphis ; alors toutes les idoles de l'Egypte tombèrent prosternées, et la statue d'Isis, laissant échapper de ses bras le simulacre d'Horus, descendit de son piédestal. Toutes ces images poétiques sont faciles à comprendre. La doctrine du Christ abrége, pour l'humanité, les longueurs de l'exil, les cultes sont finis dès qu'ils sont remplacés par un culte plus parfait, et les images confuses cèdent la place aux images plus

exactes, comme ces dernières céderont enfin la place à la réalité.

DIXIÈME LÉGENDE.

COMMENT, LORSQUE JÉSUS REVENAIT D'ÉGYPTE, LES CAPTIFS BRISÈRENT LEURS LIENS.

Les vérités naissantes ne trouvent d'asile assuré nulle part.

Jésus avait dû quitter la Judée pour échapper aux soupçons meurtriers d'Hérode, et voilà que le ressentiment des prêtres allait le poursuivre en Égypte.

Joseph apprit qu'Hérode était mort, et il partit avec Marie et son enfant pour revenir à Nazareth.

On lit, au chapitre treizième de l'évangile de l'Enfance, un des plus anciens parmi les évangiles apocryphes, que la sainte famille, à son retour d'Égypte, passa près d'une caverne où des voleurs retenaient leurs captifs.

A l'approche du saint enfant les voleurs crurent entendre le bruit d'une grande armée et les trompettes des hérauts qui annonçaient l'approche d'un grand roi : alors ils s'enfuirent épouvantés.

Les captifs, demeurés seuls, brisèrent les liens les uns des autres et reprirent tout ce qui leur avait été dérobé ; puis, sortant pour venir au-devant du grand roi et de son armée, ils ne virent qu'un enfant, une jeune femme et un vieillard, et ils leur demandèrent : Où donc est le grand roi qui a épouvanté nos ennemis et nous a fait briser nos chaînes ?

— Il vient après nous, répondit Joseph.

En effet, l'idée chrétienne épouvante les voleurs du vieux monde.

On ne les chasse pas, ils s'enfuient devant la lumière du christianisme qui s'avance, et les pauvres captifs brisent mutuellement leurs chaînes.

Le grand roi et la grande armée que les voleurs ont entendus, c'est le peuple juste dont le règne doit venir après celui du christianisme symbolique, et c'est pourquoi Joseph disait : Il viendra après nous.

Il est étrange de trouver de pareilles idées dans de si anciennes légendes.

Mais nous savons que, dans l'humanité, le sentiment précède toujours la conception, et c'est pourquoi la religion se formule avant la philosophie. Les fables précèdent les dogmes, puis, aux dogmes succèdent les principes, et c'est toujours la même vérité qui germe, fleurit et fructifie, en se développant successivement sous l'influence de ses différentes saisons.

ONZIÈME LÉGENDE.

LES APOLOGUES DE LA SAINTE-ENFANCE.

I

JÉSUS ET LES PETITS OISEAUX.

Un jour, l'enfant Jésus se jouait avec d'autres enfants; ils faisaient des petits oiseaux avec de l'argile, et chacun préférait son ouvrage à celui des autres.

Mais Jésus, ayant béni les petits oiseaux qu'il venait de faire, leur dit : Allez! et ils s'envolèrent.

Il en est ainsi des systèmes religieux aux époques de doute : chacun préfère le sien, mais le meilleur sera celui qui vivra.

II

JÉSUS ET L'ENFANT PRÉCIPITÉ.

Une autre fois, Jésus jouait encore sur une terrasse avec des enfants de son âge.

L'un d'eux se laissa tomber du haut de cette terrasse et mourut.

Ce que voyant, tous les autres s'enfuirent, excepté Jésus.

Alors les parents de l'enfant mort accoururent avec de grands cris et accusaient Jésus de l'avoir précipité.

Jésus, sans faire attention à leurs discours, descendit tranquillement, prit l'enfant par la main, et le ressuscita.

C'est ainsi qu'on accuse l'idée chrétienne des maux qu'elle vient réparer.

III

JÉSUS ET LE GRAIN DE BLÉ.

Un jour, l'enfant Jésus prit un grain de blé, et, l'ayant béni, il le mit en terre.

Ce grain germa et produisit seul de quoi nourrir tous les pauvres du pays, et Joseph en eut encore de reste.

Cette légende, rapportée par Thomas l'Israélite, semble être la première idée du miracle allégorique de la multiplication des pains. Le grain que Jésus a semé, c'est cette parole : Vous êtes frères, associez-vous.

L'association centuplera les ressources de l'humanité, et l'on peut dire en vérité que le pain se multipliera.

DOUZIÈME LÉGENDE

LA MORT DU CHARPENTIER JOSEPH.

Quand vint le temps où le bon vieillard Joseph devait se reposer, ses facultés s'affaiblirent, sa

mémoire s'obscurcit et son intelligence baissa.

Marie le soignait avec tendresse et patience, comme elle avait soigné son enfant.

Vint le moment de l'agonie, et Joseph commença à se tourmenter, en disant : Malheur, malheur à moi ! car j'ai péché durant le cours de ma longue vie, et que deviendra ma pauvre âme si Dieu la juge avec rigueur ?

Les terreurs de l'enfer m'assiégent. Malheur à moi, car j'ai beaucoup travaillé durant ma vie, et ma mort est pleine d'effroi.

Jésus alors s'approcha du lit du malade, et lui dit : Joseph, mon père, homme juste et laborieux, repose en paix.

L'enfer du pauvre travailleur est sur la terre, et comment Dieu pourrait-il, après une vie si pénible et si laborieuse, le tourmenter encore après sa mort ?

Puis, levant les yeux, Jésus vit s'avancer les fantômes de la nuit éternelle, les squelettes aux yeux ardents, les démons horribles aux membres velus et monstrueux, les larves gémissantes et pâles, les griffons noirs aux ailes de chauve-souris, et l'enfer tout entier se mouvant sur des flots d'ombres épaisses comme la baleine de Jonas et

ouvrant une gueule immense comme pour engloutir le monde.

Jésus souffla sur ces hideuses chimères, et elles s'évanouirent comme le souvenir d'un rêve.

Et Joseph ne vit près de lui que Jésus et Marie qui soulevaient sa tête entre leurs mains et essuyaient la sueur glacée de son front, pendant que l'ange de la mort touchait ses yeux avec une branche de lis, dont le parfum semblait répandre sur tous ses traits le repos et le sourire éternels.

Les anges de la foi, de l'espérance et de la charité reçurent son âme, et son corps fut rendu à la terre.

Mais Jésus ordonna qu'il fût préservé de la corruption, car, dit-il, sa mort n'est qu'un sommeil en attendant que le règne des mauvais soit passé.

Alors viendra mon règne, celui de la justice et de la fraternité, et je me souviendrai de mon père, le vieux et courageux travailleur.

Je le réveillerai de son sommeil de mort, et il viendra s'asseoir auprès de moi au banquet de la communion universelle.

Que le tombeau lui soit donc comme la chrysalide pour l'insecte laborieux qui file son linceul

et attend une autre vie plus libre et plus brillante.

Dors, Joseph, dors, pauvre ouvrier ! Quand tu t'éveilleras, tu seras héritier du ciel, et, par le travail, tu pourras conquérir le monde.

TREIZIÈME LÉGENDE.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE.

Après que Jésus, dans une vision, eut repoussé du pied toutes les couronnes de la terre que lui offrait le génie du mal à qui elles appartiennent, et qui lui proposait d'acheter la tyrannie au prix de la servitude, comme cela était dans la loi du vieux monde ;

Après avoir triomphé de la faim, de l'orgueil et de l'ambition du pouvoir, Jésus, le conquérant pacifique, monte sur la montagne, et, entouré de pâtres et de pêcheurs, il commence son premier discours :

Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient !

Ce qui voulait dire : Malheur aux esclaves de

la richesse égoïste, car ils n'amasseront qu'une misère éternelle !

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre !

C'est comme s'il disait :

Malheur à ceux qui veulent régner sur la terre par la violence, car le pouvoir leur échappera !

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

Pauvres et déshérités, espérez donc ! le christianisme vous ouvre la porte d'un heureux avenir !

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !

Comprenons que cela veut dire aussi : Malheur aux hommes sans pitié, car il n'y aura pas de pitié pour eux !

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !

Dieu, c'est la vérité et la justice.

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu !

Un de nos poètes l'a dit : l'amour est plus fort que la guerre. La force brutale passera et s'usera,

mais la raison calme et maîtresse d'elle-même triomphera et prendra toujours une nouvelle puissance !

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le règne du ciel est à eux !

C'est en pardonnant que les martyrs prouvent leur royauté. Qui persécute abdique, et qui souffre résiste. Résister, c'est pouvoir, et pouvoir, c'est régner.

Je ne viens pas détruire, mais accomplir, disait encore le fils du charpentier, se déclarant ainsi l'initiateur du progrès : et ce qu'il disait alors au judaïsme nous pouvons le dire au catholicisme, nous, les hommes du progrès religieux ; nous, ses disciples et les continuateurs de son œuvre !

Si votre justice, disait-il, n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, et nous pouvons dire :

Si vous n'êtes pas meilleurs et plus justes que les plus fervents de l'ancien monde et du moyen âge, vous n'entrerez pas dans l'association universelle du christianisme accompli.

Le Christ a dit : Celui qui injuriera son frère méritera condamnation ; et nous disons : Celui

qui n'aura pas pris soin de son frère, et qui aura traité comme un étranger un seul membre de la famille humaine, méritera d'être renié par la famille et aura part au jugement des fratricides.

Le Christ a dit : Pardonnez toujours, et nous disons : Ne vous offensez même pas du mal qu'on peut vous faire. Les méchants sont des malades, soignez-les, et ne vous irritez pas contre eux.

Il a dit : Songez, avant votre sacrifice, si votre frère n'a pas quelque chose contre vous, et allez vous réconcilier avec lui avant votre prière. Et nous disons : Avant de vous asseoir à table, demandez-vous si votre frère ne manque de rien ; portez d'abord une part de votre pain à celui qui en manque, puis venez vous asseoir au banquet de la communion, et Dieu vous reconnaîtra pour ses enfants.

Il a dit : Celui qui abandonne sa femme est un adultère, et celui qui repousse sa compagne la pousse dans la prostitution. Et nous disons : Celui qui prostitue une femme, outrage sa mère, et celui qui marie sa fille pour de l'argent, vend sa fille, et celui qui achète ou vend une femme, la prostitue ; car l'essence du mariage, c'est l'a-

mour (1), et des relations conjugales sans amour, c'est l'impureté.

Le Christ a dit : Ne jurez point, mais que votre parole soit sacrée. Et nous disons : Pour que la parole soit sacrée, il faut qu'elle soit libre. Affranchissons l'intelligence ; ne fermons la bouche qu'au mensonge. Celui qui étouffe la parole vraie est un déicide. Condamner, ce n'est pas répondre. Persécuter une idée, c'est la sanctionner. Un homme intelligent qui parle hors de saison peut avoir tort, pour en juger il faut l'entendre. Celui qu'on force à se taire a toujours raison. Quant à la perversité et à la sottise, le bon sens lui-même leur impose silence.

Il a dit : Tends la joue gauche, si l'on te frappe sur la droite ; et si l'on te prend ta tunique, abandonne aussi ton manteau. Et nous disons à nos frères : Lorsqu'on vous a calomniés pour avoir dit vrai, exposez-vous encore à l'injustice, et quand vous aurez souffert l'injure et la calomnie, exposez-vous avec joie à la misère et à mourir dans le

(1) Par amour nous n'entendons pas la loi physique des sexes ; l'amour, c'est l'absolu des sentiments et des affections humaines ; nos affections sont régies par la loi *chrétienne* et doivent être une *monarchie*.

mépris. Plus vos ennemis vous frappent, plus ils s'affaiblissent; plus vous souffrez, plus vous êtes forts.

Le Christ a dit : Ne soyez pas hypocrites. Et nous disons : Rendez l'honnêteté possible pour tous, parlez moins de morale, et soyez moins infâmes. Soyez franchement et modestement des hommes, et ne cherchez pas à voiler les turpitudes de la brute sous les ailes d'un ange.

Il a dit : On ne peut servir Dieu et l'argent. Et nous disons : La propriété ne se fait pas respecter, quand elle n'a pas pour origine le travail, et pour règle la fraternité dans l'association.

Il a dit : Ne jugez point, et vous ne serez point jugés.

Et nous disons : Opérez la transformation de la pénalité en hygiène morale, relevez celui qui tombe et ne le frappez pas ; donnez aux maladies morales des soins moraux, et non des châtiments impies ; ne tournez pas dans un cercle sanglant en punissant le meurtre par le meurtre, car en agissant ainsi vous donnez une sorte de raison aux assassins et vous perpétuez une guerre de cannibales. Si vous voulez que l'homicide soit vraiment un crime, faites qu'il ne soit jamais un droit, et sou-

venez-vous de ce condamné, qui disait : En assassinant, j'ai joué ma tête ; vous gagnez, je paie : nous sommes quittes.

Et dans sa pensée, il ajoutait : Nous sommes égaux.

Le Christ a dit : Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera ajouté par surcroît.

Et nous disons : Le règne de Dieu, ce n'est pas le règne de la famine pour Lazare et des orgies du mauvais riche. Le règne de Dieu, c'est le soleil pour tous, et la terre pour tous, c'est la fraternité du travail, c'est la prostitution rendue impossible par le respect de la femme, c'est l'échelle sociale accessible dans tous ses degrés au travail et au mérite de tous. C'est le travail pour tous ; c'est la famille pour tous, c'est la propriété pour tous, c'est la royauté de la raison, c'est le sacerdoce de l'amour, c'est la communion de chacun à tous et de tous à chacun, c'est l'unité divine et humaine, Dieu vivant dans l'humanité, le Christ ressuscité et vivant dans le grand corps du peuple chrétien, la liberté progressive et soumise à l'ordre, l'égalité relative dans l'ordre de la hiérarchie, et la fraternité distribuant tout à tous,

selon les lois de l'harmonie, qui est l'éternelle sagesse.

QUATORZIÈME LÉGENDE.

QUELQUES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST QUI NE SONT PAS DANS LES ÉVANGILES CANONIQUES ET QUI NOUS ONT ÉTÉ CONSERVÉES PAR LA TRADITION DES PREMIERS SIÈCLES.

Jésus était un jour avec ses disciples sur les confins de la Judée qui avoisinent le désert, et ils s'égarèrent dans les montagnes.

Ils rencontrèrent un berger qui était couché à l'ombre d'un sycomore et lui demandèrent leur route.

Le berger, qui était nonchalant, ne prit la peine ni de se lever, ni de leur répondre, mais étendit seulement le pied dans la direction où ils devaient aller, puis ne les regarda même plus.

Comme ils s'en allaient, ils rencontrèrent une jeune fille qui revenait de la fontaine, portant sur sa tête une cruche d'eau.

Ils lui demandèrent aussi leur chemin, et non-seulement la jeune fille le leur indiqua, mais, toute

chargée qu'elle était, elle se mit à marcher devant eux et ne les quitta qu'après les avoir remis dans leur route.

Maître, dit saint Pierre, quelle sera la récompense de cette jeune fille si diligente et si charitable?

— Elle épousera le berger paresseux, répondit Jésus.

Et, comme les disciples étaient étonnés, il leur dit : Le bonheur de la femme est d'être mère, et, lorsqu'elle sauve, par son amour, l'homme à qui elle fait partager ses propres vertus, elle est mère deux fois, car son époux, et l'enfant que lui donne son époux, ont également besoin d'elle.

Tout sacrifice fait par amour augmente l'amour, et tout ce qui augmente l'amour augmente le bonheur. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.

Alors Jean, le disciple bien-aimé, s'étant approché du Maître, lui dit : Je crois à votre parole et je sais qu'il en sera ainsi dans votre royaume.

Le bonheur du dévouement y sera le premier prix du sacrifice, et l'on y récompensera celui qui fera le bien en lui fournissant l'occasion de faire plus de bien encore.

Mais dites-moi quand viendra votre règne, et à quel signe les hommes le reconnaîtront.

Jésus répondit : Quand deux ne seront qu'un, quand ce qui est au dedans sera au dehors, et quand l'homme avec la femme ne seront plus ni homme ni femme ;

C'est-à-dire quand l'antagonisme aura cessé entre l'intelligence et l'amour, entre la raison et la foi, entre la liberté et l'obéissance ;

Quand la pensée évangélique, qui est la fraternité, sera réalisée par les formes politiques et sociales ;

Et quand la femme sera la sœur pure et l'épouse bien-aimée de l'homme, devant la société comme devant Dieu, sans qu'il y ait d'antagonisme ou de rivalité entre les deux sexes.

Cette parole, rapportée par le pape saint Clément, auteur contemporain des Apôtres, est tout le programme du renouvellement social opéré par l'idée chrétienne.

Jésus dit encore : La vie est une banque ; soyez d'habiles changeurs. Celui qui donne gagne plus que celui qui reçoit. Si donc vous tenez à vous enrichir, donnez.

QUINZIÈME LÉGENDE.

LA DROITE ET LA GAUCHE DE JÉSUS, LE THABOR ET LE DÉSERT, LE PEUPLE ORGANISÉ PAR GROUPES.

Jésus se révéla à ses trois disciples les plus intelligents, comme le centre de l'humanité, se plaçant, dans le passé, entre Moïse, l'homme d'ordre et de doctrine, et Élie, l'homme de la protestation et de la prophétie insoumise.

Telle est la signification de cette transfiguration du Thabor où Pierre voulait bâtir trois tabernacles, un pour Moïse, un pour le Christ, et le troisième pour Élie : mais le temps de la synthèse n'était pas encore arrivé.

N'oublions pas que les évangélistes ont mis en action toute la partie ésotérique ou cachée de l'Évangile, et que pour dire : Jésus éleva l'esprit de ses disciples à une grande hauteur et leur fit concevoir toute la vérité de sa doctrine, ils disent : Jésus les conduisit sur une montagne et, se transfigurant devant eux, il leur apparut tout resplendissant de lumière, en sorte que son visage était

brillant comme le soleil, et ses vêtements éblouissants comme la neige.

Jean et Jacques lui dirent alors : Maître, faites-nous asseoir l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, quand votre royaume sera venu.

Jésus leur dit : Je puis vous donner part à mon calice et à mon baptême ; mais de s'asseoir à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point à moi de vous l'accorder, cette place étant réservée à ceux qui sont prédestinés de mon Père.

Ainsi, Jésus attendait encore deux hommes pour compléter sa doctrine et achever son œuvre : l'homme de la droite, c'est-à-dire l'homme d'ordre et d'organisation ; et l'homme de la gauche, c'est-à-dire l'homme d'expansion, d'amour et d'harmonie.

Quant à l'organisation sociale, Jésus l'a sommairement indiquée dans la parabole de la multiplication des pains, où nous lisons que Jésus divisa le peuple par groupes de cent et de cinquante, *secundum contubernia*, selon qu'ils demeuraient ou pouvaient demeurer ensemble.

Puis il partagea à tous les cinq pains et les deux poissons qui représentent la première avance de la pauvreté croyante à l'association, et l'association

multiplia tellement ces faibles ressources que, de ce qui resta, on put emplir douze corbeilles.

Ici, ce que nous affirmons sur le symbolisme des miracles évangéliques est assez prouvé par l'absurdité de la lettre et l'impossibilité matérielle du fait, comme le docteur Strauss s'est donné trop de peine à le démontrer.

Mais le sens de la parabole est admirable, la parabole est nécessaire quand la vérité est dangereuse ou inutile à dévoiler.

Aussi Jésus avait-il dit : J'ai encore beaucoup de choses à vous enseigner, mais vous ne pourriez pas les porter à présent. L'esprit d'intelligence viendra et vous enseignera la vérité tout entière.

D'abord tout le vieux monde devait s'en aller en dissolution et périr ; puis cet esprit devait venir et renouveler la face de la terre.

Nous sommes peut-être à l'heure de la dissolution universelle, mais nous rassurons notre cœur et nous espérons : car, sur les ruines, nous voyons déjà planer la céleste colombe, et le souffle de la révélation renouvelée soulève déjà les nuages de l'Orient.

SEIZIÈME LÉGENDE.

CE QUE C'EST QUE LA COMMUNION.

Pour montrer que tous ont droit au pain qui nourrit et au vin qui fortifie, Jésus, parlant au nom de l'humanité, a dit du pain : Ceci est ma chair, et du vin : Ceci est mon sang.

Et le pain est vraiment la chair de l'humanité, comme le vin est véritablement le sang de ceux qui en boivent; car le pain renouvelle la chair, et le vin réchauffe le sang.

Or, Jésus, parlant au nom de l'humanité même, a dit : Le pain que j'ai conquis par mes travaux et par ma mort, c'est ma chair, et je la donne à tous, afin que tous en mangent ; le vin est à moi, c'est mon sang, et je le répandrai pour tous, afin que tous en boivent et vivent de ma vie.

C'est ainsi que le Christ constituait l'unité divine et humaine, en lui donnant pour base la communion du pain et du vin, à laquelle tous sont appelés de la part de Dieu et qu'on ne peut refuser à personne.

Ainsi, celui qui prive injustement son frère de sa part à la communion du pain, déchire et s'approprie un lambeau de la chair du Christ ; il mange ainsi ce qui devait être la chair de son frère, et par cette anthropophagie déicide, au lieu de communier avec l'humanité, il communie avec ses bourreaux. Mais pour que la communion du pain soit possible en réalité et sans figures, il faut qu'il n'y ait plus de paresseux. « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. »

Et pour que la communion du vin ne soit pas un désordre, il faut qu'il n'y ait plus d'ivrognes. Avis au peuple !

DIX-SEPTIÈME LÉGENDE.

LE JUGEMENT DE JÉSUS.

Nous ne répéterons pas ici les faits rapportés par les quatre évangélistes, parce qu'ils sont connus de tout le monde.

Le grand drame de la passion est, depuis dix-huit siècles et demi, le jugement écrit des prêtres

et des rois, la sanglante condamnation des lois du vieux monde, et la protestation immortelle des condamnés contre une société déicide.

Un seul des évangiles apocryphes ou secrets, celui de Nicodème, ajoute au récit des quatre quelques circonstances très-remarquables ; les voici :

Lorsque Pilate fit entrer Jésus dans le prétoire pour l'interroger, les aigles de Rome et les images des dieux que portaient les vexillaires s'inclinèrent d'elles-mêmes devant le roi de l'avenir.

Les Juifs irrités s'écrièrent : César est trahi. Voici qu'on rend à cet homme les honneurs de l'empire.

Pilate lui-même fut étonné, et demanda aux vexillaires ce que signifiait ce qui venait d'arriver : ceux-ci protestèrent que c'était contre leur volonté, et qu'ils n'y pouvaient rien.

Pilate fit venir les hommes les plus robustes du prétoire et les plus hostiles à Jésus (car ce furent eux qui, une heure plus tard, le flagellèrent et le couronnèrent d'épines), puis il leur confia les enseignes, en leur recommandant de les tenir ferme ; et les simulacres divins s'inclinèrent une seconde fois devant Jésus, à la vue de tout le monde, et

il fut prouvé que la force des hommes ne peut rien contre le changement des idées, et que les signes religieux les mieux protégés par le pouvoir tombent d'eux-mêmes et s'inclinent devant les symboles proscrits que le progrès révèle, protestent contre le jugement des hommes et sympathisent avec l'agonie des martyrs.

Jésus fut donc interrogé en secret par Pilate, puis il fut ramené devant les Juifs, et ses accusateurs furent entendus; c'étaient, comme on sait, les princes des prêtres, les anciens du peuple, les pharisiens, les scribes et les docteurs, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de considérable et de respecté dans la nation juive.

Pilate demanda s'il n'y avait pas aussi quelques témoins à décharge. D'abord, il se fit un grand silence, car les rares amis de Jésus avaient peur.

Enfin Zachée, le publicain, éleva timidement la voix pour dire que Jésus avait bu et mangé dans sa maison, puis lui avait touché le cœur par la sagesse de ses discours. Les rires et les huées de la foule ne le laissèrent pas achever, car les publicains étaient regardés comme des hommes infâmes, et les pharisiens firent valoir le témoignage de Zachée comme une preuve de plus contre Jésus.

Après Zachée, ce fut une femme toute éplorée qui se jeta aux pieds du proconsul ; on ne lui laissa pas même proférer une seule parole : un cri de réprobation s'éleva de toute la foule : C'est Magdeleine la prostituée, c'est celle qui répand sur les pieds de ce vagabond les parfums précieux qu'elle paie de sa personne ; elle est digne de lui, et il n'est pas indigne d'elle ! Anathème sur les infâmes !

Cependant, l'aveugle de Jéricho venait de percer la foule et criait en étendant les mains pour se faire écouter : J'étais né aveugle, et Jésus m'a rendu la vue !

— C'est un raca ! crièrent les prêtres ; ne l'écoutez pas, il ne mérite aucune croyance : nous l'avons chassé de la Synagogue.

— J'étais mort, et il m'a ressuscité, dit alors un homme de Béthanie nommé Lazare.

— Pilate et les Romains se mirent à rire : les Juifs sadducéens poussèrent des cris sauvages, et Lazare fut chassé par les licteurs.

Alors une dame riche et considérée s'avança et dit : Je suis veuve, je me nomme Séraphia, et j'étais affligée d'un flux de sang qui me faisait lentement mourir.

Un jour, Jésus passait, accompagné d'une foule de pauvres qu'il instruisait, de femmes du peuple qu'il consolait, et de malades qu'il avait guéris.

Je m'approchai de lui sans rien dire, et je touchai seulement la frange de son vêtement : alors, je fus frappée de vénération et d'épouvante, car je me sentais guérie.

A ces paroles, les Juifs commencèrent à murmurer; toutefois ils contenaient leurs clameurs, parce que Séraphia était riche et généralement respectée.

Pilate alors prit la parole et dit : Faites retirer cette dame, elle ne peut être admise à témoigner dans cette affaire, car, selon vos lois, qui sont celles de tout l'Orient, le témoignage d'une femme est nul en justice.

Après Séraphia, personne n'osa plus élever la voix en faveur de Jésus ; ceux qu'on regardait comme les honnêtes gens l'accusaient, et il n'avait pour le défendre que des personnes sans aveu, des gens suspects de lèpre ou de débauche, de la populace et des femmes.

Il fut donc condamné, et l'on ne trouva pas d'expression pour résumer ses crimes ; on écrivit par dérision : C'est le roi des Juifs.

Séraphia, qui fut depuis nommée Véronique, voyant que son témoignage n'avait pu sauver son Sauveur, alla en pleurant l'attendre au passage lorsqu'il sortait de la ville, chargé de sa croix, et malgré les cris des bourreaux et les bourrades des soldats, elle s'approcha de lui et lui essuya le visage avec un linge fin qui garda l'empreinte sanglante des traits de Jésus.

Et les martyrs des premiers siècles n'eurent point d'autre image de leur maître que les traces de sang qui marquaient la place des traits de Jésus sur le linge de Séraphia.

DIX-HUITIÈME LÉGENDE.

PIERRE ET JEAN.

Jésus avait un disciple peu intelligent, mais dont il se savait aimé, et qui croyait vaillamment en lui. C'était le caractère simple et ardent du travailleur; il avait toutes les vertus et tous les défauts du peuple, aussi prompt au découragement qu'à l'entreprise, mais, au demeurant, toujours

ami de son maître et disposé à donner sa vie pour lui. Ce disciple était un homme du port, nommé Simon. Jésus le prit pour le type vivant du travail courageux, et lui dit : Tu es la pierre sur laquelle je fonderai mon association (*ecclesiam*), et les portes (1) de l'enfer, c'est-à-dire les puissances de ce monde, ne prévaudront jamais contre elle. La pierre brute qui a été rejetée par les architectes de la société présente deviendra la pierre angulaire d'une société nouvelle : je te donnerai les clés du royaume de l'intelligence et de l'amour, qui est le royaume des cieux, et c'est toi qui réaliseras les volontés de Dieu sur la terre. Ceux-là seuls seront enchaînés, que tu enchaîneras, et ceux-là seront libres, que tu auras délivrés, car tu es l'homme du travail, et je te fais mon représentant devant l'avenir.

L'Église, avant la venue de l'esprit d'intelligence, a cru voir dans ces paroles la consécration du pouvoir absolu et infaillible des papes, et un Alexandre VI s'est prétendu l'héritier légitime des promesses faites à Pierre, l'homme de foi, le

(1) « Porte » veut dire « puissance, gouvernement, » etc., dans le style oriental. On dit encore « la porte ottomane » pour désigner le gouvernement turc.

travailleur et le martyr. Toutefois, les premiers papes n'étaient que les représentants du peuple devant Dieu, et, pour cela même, de Dieu devant le peuple, puisque c'était le peuple qui les choisissait; et c'est pour cela que les grands pontifes des beaux temps du catholicisme ont été des tribuns qui résistaient aux empereurs, châtiaient les crimes des grands, et défendaient les peuples contre les vices de leurs maîtres.

Tant que la papauté a régné, elle a été sainte; la corruption pour elle devait être la déchéance. Quand tu seras vieux, dit Jésus à Pierre, un autre te ceindra et te fera aller où tu ne voudras pas. Triste tableau de la servitude temporelle où est tombée la papauté déchue!

Cependant, la papauté est un principe, c'est la première monarchie chrétienne, et le christianisme ne se régénérera point sans elle.

L'apôtre Pierre fut jusqu'au bout l'image du génie laborieux et méconnu; on le crucifia comme son maître, et on lui mit la tête en bas, tant les bourreaux avaient peur de le voir debout. Jésus le lui avait miraculeusement prédit, à ce que raconte la légende, car lorsque Pierre sortait de Rome pour fuir la persécution de Néron, le Sau-

veur lui apparut, portant sa croix, et lui dit : Je vais à Rome, où je dois être crucifié une seconde fois. Pierre comprit que le christianisme devait conquérir sa délivrance par le martyre, il retourna donc sur ses pas et revint mourir.

Jésus avait un autre disciple qui est appelé le disciple de l'amour, et qu'on représente toujours jeune parce que, suivant la légende, il ne devait pas mourir. Jean est l'évangéliste de la synthèse, et il rattache au christianisme tout le génie de Platon, dans la philosophie du Verbe. Jésus avait résumé toute la loi en deux paroles : Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres. Saint Jean fait tenir l'amour de Dieu dans l'amour du prochain, et affirme que personne n'a jamais vu Dieu, mais que nous voyons les hommes, et qu'en eux nous devons aimer la divinité qui les anime. Aimer Dieu dans l'humanité, telle est donc toute la religion ; notre siècle, en adoptant cette formule, n'a fait que résumer la doctrine de saint Jean.

Saint Paul dit que la foi et l'espérance passeront, mais que la charité ne passera point. Cette parole est la promesse du règne de la fraternité, et c'est parce que l'avenir appartient à l'amour que le personnage mystique de saint Jean est sup-

posé immortel par les légendaires. Il dormait, disait-on, dans son cercueil, et son souffle agitait doucement la poussière de sa tombe.

Il attendait le retour de son maître, semblable aux vierges sages qui ont eu soin de se pourvoir de l'huile de la charité pour rallumer leur lampe, quand il plaira à Dieu de se manifester de nouveau. On disait en effet qu'une huile merveilleuse suintait du tombeau de saint Jean et rendait la santé aux malades. C'est ainsi que la légende fait suite à l'Evangile et en adopte les images, comme l'Evangile reproduit, en les expliquant, les grandes figures de la Bible. Mais dans tout l'ensemble des livres sacrés et de la tradition mystique, un apôtre prend soin de nous en prévenir, la lettre tue, et l'esprit vivifie. C'est pourquoi, lorsque les cultes doivent mourir, ils se matérialisent en s'attachant à la lettre de la parole, et l'esprit leur échappe en agrandissant son expansion, comme l'homme fait abandonne les vêtements de son enfance.

Le signe caractéristique de saint Jean, le dernier des évangélistes, est un aigle, symbole de liberté, d'intelligence et de souveraineté, parce que le règne de l'amour, en facilitant le progrès, doit rendre tous les hommes affranchis pour leur tra-

vail et leur vertu, tour à tour, les aînés de la famille humaine, prêtres, rois et propriétaires du monde.

Fecisti nos reges et sacerdotes et regnabimus super terram.

Vous nous avez fait prêtres et rois, et nous régnerons sur la terre. (Saint JEAN.)

C'est pour cela que, dans ces derniers temps, l'aigle a reparu dans le monde.

C'est pour cela que la guerre ne sera que la préparation de l'empire universel.

Le véritable empire, c'est la paix ; l'aigle vainqueur se reposera sur le tonnerre et fixera le soleil.

Ce ne sera plus l'aigle du conquérant, ce sera l'aigle de l'évangéliste.

DIX-NEUVIÈME LÉGENDE.

LA VISION D'AASWERUS.

Marche ! avait dit le Juif Aaswerus au Christ accablé sous sa croix. — Marche ! lui a répondu

le Sauveur du monde, jusqu'à ce que je revienne ici, et que je te dise : Repose-toi !

Depuis ce temps, Aaswerus fait sans cesse le tour du monde ; et tous les ans, vers la Pâque, il revient où fut sa maison maudite, pour voir s'il n'y rencontrera pas Jésus. Il marche, il marche, il arrive, brisé, haletant, prêt à tomber mort de fatigue ; il arrive, et ne trouve personne.

Il lève les yeux et voit dans le ciel toujours implacable une main qui lui montre l'Occident ! Marche ! lui crie une voix qui semble être un éternel écho de la sienne au jour du crime, et le vieil Aaswerus courbe la tête ; le sanglot de délivrance qui se gonflait déjà dans son cœur retombe silencieux et sans larmes ; il recommence son voyage éternel.

A l'époque où les croisés prirent Jérusalem, le Juif Errant avait entendu dire que le Christ était revenu sur la montagne sainte ; il n'y trouva qu'un prêtre entouré de soldats. — Un Juif ! un Juif ! crièrent quelques hommes aux mains sanglantes... Marche ! marche ! dirent les soldats en frappant le vieillard de leurs bâtons et en l'aiguillonnant avec la pointe de leurs lances. —

Aaswerus secoua la tête et se remit en route au milieu des malédictions de la foule.

Hélas ! murmura-t-il, la croix ne peut encore m'absoudre, puisqu'elle n'a pas encore enseigné le pardon à ses défenseurs ! Les hommes ne l'adorent que comme un instrument de supplice et un souvenir de vengeance ! Les insensés, ils veulent venger celui qui les sauvait en pardonnant, et ils ne sentent pas qu'ils se condamnent eux-mêmes en anéantissant le pardon de l'Homme-Dieu ! Ils ne savent pas que la persécution exercée par des chrétiens est le reniement des martyrs et la réhabilitation de leurs bourreaux !

Aussi, lorsque Aaswerus rencontra depuis les Juifs persécutés par les chrétiens, il les engageait à mourir plutôt que d'abjurer les croyances de leurs pères, et lui-même, son bâton séculaire à la main, la barbe et les cheveux hérissés au vent, il les conduisait d'exil en exil !... Et pourtant mieux que personne il comprenait que Jésus est le fils unique de Dieu !

Plus tard, il vit tomber les croix et se dresser les échafauds, il entendit parler de la sainte guillotine, et n'en fut pas étonné ; les inquisiteurs n'avaient-ils pas inauguré déjà les fêtes de la

mort au nom de la Croix sainte? Le culte était le même, et l'autel seul était changé. On parlait alors aussi d'humanité et de progrès; c'était juste : la hache est plus expéditive et moins cruelle que le sanglant pilori du Golgotha.

Il vit ensuite recommencer les solennités du Veau d'or : depuis longtemps, il sait comment se terminent de pareilles orgies, et quand on lui demande : Que fait à cette heure le fils du charpentier? — il répond, en branlant la tête : Un cercueil!

Car il sent que le temps est proche, et sa marche semble se ralentir; il regarde à son tour le siècle qui passe et les événements qui se précipitent.

Le jour où le successeur de Pierre tomba pour s'être appuyé sur un sceptre, et sortit de la ville éternelle maudit et exilé à son tour, Aaswerus entra dans le Vatican désert, et, le coude appuyé sur le siége vide des papes, il laissa tomber sa tête sur sa main et parut sommeiller un instant.

Il revit en songe la campagne de Jérusalem, revêtue de sa fertilité première; la vigne aux gigantesques raisins de la Terre promise, les oliviers, chargés de fruits, couvraient les collines,

et les vallées étaient pleines de lauriers-roses et de rosiers en fleurs.

La montagne de Moria était couverte d'un peuple innombrable, formé des députés de tous les peuples de la terre, et sur la cime du mont sacré s'élevait un autel immense.

Au milieu de l'autel, montait jusqu'aux nuages un gigantesque chandelier d'or, surmonté d'un soleil radieux, et au milieu de ce soleil apparaissait, blanche et transparente, la divine hostie du sacrifice de l'amour, la synthèse du froment, le symbole de l'unité divine et humaine, le pain de l'union sociale et de la communion universelle.

Devant l'autel, un vieillard était debout, tenant d'une main un pain blanc et léger, semblable à celui de l'ostensoir, et de l'autre main un calice.

Une musique céleste se fit entendre, et du front de toutes les phalanges s'élevèrent des nuages d'encens.

Plusieurs hommes, revêtus d'habits splendides, apportèrent une table qu'ils couvrirent d'un linge blanc.

L'un de ces hommes portait le costume des souverains pontifes de la loi chrétienne, un autre, celui du chef des imans, un troisième était vêtu

comme les grands-prêtres de la loi judaïque, un quatrième portait les ornements du grand Lama, et tous les quatre agissaient et priaient de concert, et semblaient s'aimer comme des frères.

C'était le jour où le Christ sortit autrefois du tombeau, et déjà plus de deux mille fois le monde en avait célébré l'anniversaire, mais aucun n'avait été aussi splendidement solennel que celui-là.

La musique cessa ; le silence se fit dans la foule, et tous les yeux se tournèrent vers l'Occident.

Alors, on vit paraître un autre vieillard, dont les cheveux et la barbe couvraient la poitrine et les épaules ; il jeta son bâton de voyage, se redressa avec un long soupir et se laissa revêtir d'une robe blanche en levant vers le ciel des yeux pleins de larmes.

Il regarda l'hostie, et s'écria en pleurant : C'est lui ! Il regarda le prêtre qui, choisi par le suffrage de tous, faisait, ce jour-là, l'office de pontife universel, et répéta : C'est lui ! Il regarda la foule silencieuse et recueillie, et étendit les bras en action de grâces, en disant encore : C'est lui ! c'est lui vivant dans tous, c'est lui seul partout et toujours !

Alors, le prêtre du peuple descendit de l'autel,

un siége fut placé devant la Table sainte, sur laquelle on déposa l'hostie et le calice, et le pasteur dit, en s'adressant au vieillard : Repose-toi, Aaswerus !

Puis, les pontifes de tous les cultes passés vinrent, après le sacrificateur de l'association universelle, donner le baiser de paix à la barbe blanche du maudit réconcilié.

Puis, tous se tenant debout autour de la table, communièrent avec lui.

Aaswerus alors se sentit vivre d'une vie nouvelle, il lui sembla qu'il était lui-même le Christ et que, rompant lui-même des pains qui se multipliaient sur la Table sainte, il les partageait à la multitude.

Ainsi finit le rève du Juif Errant; un bruit d'armes et des cris d'angoisse le réveillèrent : c'étaient les brigands des nations qui se partageaient la ville sainte.

Il sortit du palais des papes qui chancelait sur des tombeaux entr'ouverts, et se remit en marche pour continuer le tour du monde que, peut-être bientôt, il ne recommencera plus.

Ne le plaignez pas, vous tous qui le rencontrerez courbé, haletant et poudreux ; il est plus heu-

reux que tous les grands politiques de notre siècle et que les derniers rois de ce monde ; il sait où il va.

VINGTIÈME LÉGENDE.

LE RÈGNE DU MESSIE.

Lorsque l'esprit d'intelligence se sera répandu sur la terre, il viendra un temps où l'esprit de l'Evangile sera la lumière des nations.

On comprendra que le principe de la puissance est la souveraine raison, comme il est dit au commencement, si longtemps mal compris, de l'évangile selon saint Jean.

Alors, le Christ renaîtra tous les jours, non plus symboliquement sur les autels, mais réellement et corporellement sur toute la surface de la terre.

N'a-t-il pas dit que le moindre d'entre nous c'est lui ? Ainsi, alors la naissance de tout enfant sera un Noël, et tous les hommes respecteront le Sauveur les uns dans les autres.

Le Christ alors ne sera plus seulement pauvre,

affamé, proscrit, sans épouse et sans enfants, poursuivi et crucifié ; il sera riche comme Job après son épreuve, il sera dans l'abondance de toutes choses, il sera époux, il sera père, il régnera et pardonnera souverainement à ceux qui l'auront persécuté.

Car, un jour, toutes les nations ne seront qu'une nation, tous les trônes seront soumis à un seul trône, et sur ce trône s'asseoira un juste qui aura l'esprit de Jésus-Christ, et qui sera ainsi Jésus-Christ lui-même, comme nous pouvons tous être lui, lorsqu'il est en nous.

Ce roi réconciliera l'Orient avec l'Occident et le Nord avec le Midi. Il donnera aux peuples la vraie liberté, parce qu'il rendra inébranlables les bases de la justice.

En réprimant la licence, il supprimera la misère. Tous auront le droit et les moyens de bien faire ; nul n'aura le droit de s'abrutir et d'être vicieux.

La pénalité sera remplacée par l'hygiène morale, les coupables seront regardés comme des malades et soumis au traitement des aliénés. La grande expiation de la Croix suffit à toutes les offenses humaines, et supprimera un jour l'écha-

faud, devenu exécrable du moment qu'il est inutile.

On n'accordera plus d'existence réelle à l'erreur, car le vrai seul existe, et le mensonge est fugitif comme le rêve. Il n'y aura donc plus qu'une religion dans le monde, et le pontife universel déclarera, du haut de la suprême autorité, que les juifs, les mahométans, les bouddhistes, etc., sont des chrétiens mal instruits, dont il est le chef et le père. Il les bénira et les convoquera au grand concile des nations. Il ouvrira pour eux le trésor inépuisable des indulgences et des prières, et donnera réellement et en vérité sa bénédiction à la ville et au monde.

Ce sera alors l'époque du retour de l'enfant prodigue ; il n'a plus rien, mais son frère lui prêtera, et il travaillera pour reconquérir sa richesse. Ce sera l'heure où les vierges folles, ayant enfin de l'huile dans leurs lampes, reviendront frapper à la porte, et si l'époux refuse de leur ouvrir, les vierges sages leur tendront la main et les feront entrer par la fenêtre ; car le dernier mot du christianisme, c'est solidarité, reversibilité, charité universelle ; et je vous dis en vérité qu'il n'est pas un saint dans le ciel qui ne soit prêt à des-

cendre dans l'enfer, pour en délivrer les pauvres âmes, fallût-il ensuite y rester seul à leur place et en fermer à jamais les portes sur lui. Concevez-vous un ciel superposé à un enfer ? un banquet éternel en face d'un éternel bûcher, une maison de paix et de prières sur une cave pleine de sanglots et de tortures ? Un seul rêve doit remplir le sommeil éternel de chaque juste : la délivrance d'un réprouvé ; et si ce rêve était sans espérance, il deviendrait un cauchemar, plus terrible que les supplices mêmes de l'enfer.

C'est ainsi que les gnostiques, c'est-à-dire *ceux qui savaient*, en d'autres termes, les initiés du christianisme primitif, interprétaient les oracles rendus par l'esprit de Jésus-Christ ; ils furent suivis par les disciples d'Origène, mais l'Eglise les condamna, et eut raison de les condamner, car ils divulguaient les doctrines secrètes et profanaient les mystères du Maître.

Il ne faut pas, en exagérant l'espérance du vulgaire, ôter à la loi sa sanction terrible, et le dogme de l'éternité de l'enfer n'exprime, après tout, que le divorce éternel entre le bien et le mal.

Les apocryphes, c'est le côté révolutionnaire de l'esprit de Jésus ; son côté hiérarchique, édifiant

et constituant, appartient de droit à l'Église enseignante, dont il ne nous appartient pas d'usurper les fonctions.

A la suite de ces légendes si naïvement orientales, nous pourrions ranger les récits, évidemment symboliques, de la légende dorée, les actes apocryphes des apôtres, l'histoire du géant Christophore plié en deux sous le poids mystérieux d'un enfant, le martyre de sainte Foi, de sainte Espérance et de sainte Charité, et tant d'autres inspirées par le même esprit et toutes brillantes des mêmes merveilleuses couleurs. Un souffle d'inspiration nouvelle avait passé sur le monde, et ce souffle était celui de Jésus-Christ. Ce qui distingue les évangiles apocryphes des évangiles canoniques, c'est peut-être plus d'audace dans les fictions et moins de prudence dans l'indication des tendances révolutionnaires et radicales ; mais c'est partout le même génie émancipateur du pauvre, protecteur du faible, la même tendresse maternelle pour les orphelins de la société, la même foi, humaine parce qu'elle est divine, et divine parce qu'elle est humaine. Les histoires merveilleuses varient, parce que la forme de la parabole

est arbitraire. C'est l'esprit seul qui vivifie. Ces histoires, d'ailleurs, sont essentiellement juives, et on peut les comparer avec les apologues du Talmud ; on peut les taxer d'un mysticisme et d'un idéalisme exagérés ; mais quels rêves magnifiques, si on les prend seulement pour des rêves ! Ce sont des photographies d'aspirations collectives ; ce sont les paraboles posthumes de Jésus, revivant tout entier dans ses disciples ; ce sont les oracles, non pas des tables tournantes, mais des tables eucharistiques, et voilà comment les esprits divins parlent après leur mort, si tant est qu'ils puissent mourir. Mais non, les grandes pensées ne meurent pas et n'ont pas besoin, pour se transmettre, de coups frappés contre les murs. Elles remuent les âmes et non les meubles, elles frappent les cœurs et non les pierres ou les planches ; elles sont comme des arbres qui jettent leur semence et reproduisent des forêts. En vain, on veut les captiver et les circonscrire, elles ont une séve qui fait éclater les barrières et qui renverse les prisons ; elles courent comme l'incendie dans les bois morts. Ne cherchez plus Jésus dans le tombeau où les prêtres l'avaient mis, il est ressuscité ; il n'est plus ici, ne cherchez pas le vivant parmi les morts !

Que nous veulent donc ces larves et ces vampires qui, dans des cercles de prétendus spirites, essaient d'amoindrir l'Homme-Dieu ! Qu'avons-nous à faire d'un Jésus sans divinité et sans miracles ? Ses plus grands miracles ne sont-ils pas ceux de son esprit ? Voulez-vous écrire son histoire ? Écrivez l'histoire du monde transfiguré par son génie. Sa vie, c'est sa doctrine, et sa doctrine vit encore. Je vous donne un Jésus de marbre, a dit Renan. Eh ! qu'avons-nous affaire de votre marbre ? nous avons un Jésus d'esprit et de chair, son esprit est partout. Sa chair palpite dans la poitrine innocente de nos enfants, son sang réchauffe et rajeunit le cœur de nos vieillards. Philosophe de marbre, gardez votre statue sans âme, et laissez-nous notre Homme-Dieu !

Alfred de Vigny a écrit que la légende est souvent plus vraie que l'histoire, parce que la légende raconte, non les actes souvent incomplets et avortés, mais le génie même des grands hommes et des nations. C'est à l'Evangile surtout qu'il faut rapporter cette belle pensée. L'Evangile n'est pas simplement le récit de ce qui a été, c'est la révélation sublime de ce qui est et de ce qui sera tou-

jours. Toujours le Sauveur du monde sera adoré par les rois de l'intelligence, figurés par les mages; toujours il multipliera le pain eucharistique, pour nourrir et consoler les âmes; toujours, quand nous l'invoquerons dans la nuit et dans la tempête, il viendra à nous en marchant sur les flots, il nous tendra la main et il nous sauvera en nous faisant passer sur la tête des vagues; toujours il guérira nos langueurs et rendra la lumière à nos yeux; toujours il apparaîtra à ses croyants lumineux et transfiguré sur le Thabor, expliquant la loi de Moïse et réglant le zèle d'Élie.

Les miracles de l'Éternel sont éternels. Admettre le symbolisme des merveilles de l'Evangile, c'est en agrandir la lumière, c'est en proclamer l'universalité et la durée. Non, ces choses ne se sont point passées telles qu'on les raconte, elles ne se passeront jamais, elles restent éternellement. Les choses qui se passent sont des accidents qui passent, les choses que le génie divin révèle par le symbolisme sont d'immuables vérités.

Lisez les Pères des premiers siècles, passez aux grandes époques du christianisme, écoutez saint

Augustin aspirant à l'infini, et saint Jérôme songeant au ciel, au bruit de l'empire romain qui s'écroule; écoutez tonner l'éloquence de saint Jean Chrysostome et de saint Ambroise, puis redescendez de là aux divagations spirites de M. Home, ou aux élucubrations panthéistiques d'Allan Kardec, vous sourirez de pitié et de dégoût.

Eh quoi, la mort serait une amère déception! Les réalités de l'autre vie seraient la dérision de nos aspirations en celle-ci! Le vrai paradis serait moins resplendissant que celui du Dante, et le véritable enfer moins terrible que son enfer! Quoi, les esprits *désincarnés* se promèneraient comme ceux de Swedenborg avec des chapeaux sur la tête, et viendraient obséder les vivants pour leur faire écrire des pauvretés! Mais vous ne voyez donc pas que l'enfer du moyen âge avec ses horreurs grandioses serait préférable à cette ridicule déchéance des âmes! Que Dieu me torture s'il existe un dieu capable de me torturer, mais qu'il ne me rende pas idiot. J'aimerais mieux le diable et ses cornes que les maisons de Victorien Sardou construites en clefs de sol et en pattes de mouches, et que ces fleurs idéales écloses sous le crayon

des *Mediums*, et qui ressemblent à des pustules de lèpre vues au microscope. Réveillez-vous, pauvres spirites, vous ne sentez donc pas que vous avez le cauchemar?

SECONDE PARTIE

ESPRITS HYPOTHÉTIQUES

OU

THÉORIES DES KABBALISTES SUR LES ANGES, LES DÉMONS, ET LES AMES DES MORTS.

Sur les choses que notre science en cette vie ne saurait atteindre on ne peut raisonner que par hypothèses. L'humanité ne peut rien savoir de surhumain, puisque le surhumain est ce qui dépasse la portée de l'homme ; les phénomènes de décomposition qui accompagnent la mort semblent protester au nom de la science contre ce besoin inné de croire à une autre vie qui a enfanté tant de rêves. La science cependant doit tenir compte de ce besoin, car la nature, qui ne fait rien d'inutile, ne donne pas aux êtres des besoins qui ne doivent pas être satisfaits. La science donc, forcée

d'ignorer, doit supposer au moins l'existence de choses qu'elle ne connaît pas, et ne saurait mettre en doute la continuation de la vie après le phénomène de la mort, puisque rien de brusquement interrompu ne se fait remarquer dans le grand œuvre de la nature qui, suivant la philosophie d'Hermès, n'agit jamais par soubresauts.

Les choses qui sont au-delà de cette vie peuvent être supposées de deux manières, ou par les calculs de l'analogie, ou par les intuitions de l'extase; en d'autres termes, par la raison ou par la folie.

Les sages de la Judée avaient choisi la raison, et ils nous ont laissé dans des livres généralement ignorés leurs magnifiques hypothèses. En les lisant, on comprend tout d'abord que nos croyances en sont sorties comme des fragments inexpliqués, et que l'absurdité apparente de nos dogmes disparaît lorsqu'on les complète par les grandes raisons de ces vieux maîtres. On est étonné aussi d'y trouver réalisées et terminées philosophiquement toutes les aspirations les plus belles et les plus grandioses de notre poésie moderne. Gœthe avait étudié la Kabbale, et l'épopée de Faust est sortie des doctrines du Sohar. Swedenborg, Saint-Simon et Fourier semblent avoir vu la divine

synthèse kabbalistique à travers les ombres et les hallucinations d'un cauchemar plus ou moins étrange, suivant les différents caractères de ces rêveurs. Cette synthèse est en réalité ce que la pensée humaine peut aborder de plus complet et de plus beau.

Les livres qui traitent des esprits suivant les kabbalistes sont la *Pneumatica kabbalistica* qui se trouve dans le *Kabbala denudata* du baron de Rosenroth, le *Liber de revolutionibus animarum* par Isaac de Loria, le *Sepher Druschim*, le livre de Mosché de Corduero, et quelques autres moins célèbres. Nous en donnons ici, non pas l'abrégé seulement, mais en quelque manière la quintessence. Nous y avons joint les trente-huit dogmes kabbalistiques, tels qu'on peut les voir dans la collection des kabbalistes publiée par Pistorius. Ces dogmes résument à peu près toute la science, et si nous nous sommes contenté d'y joindre une rapide explication, c'est que dans nos précédents ouvrages nous avons développé la science dont ces dogmes sont l'expression.

CHAPITRE Ier

UNITÉ ET SOLIDARITÉ DES ESPRITS.

Suivant les kabbalistes, Dieu crée éternellement le grand Adam, l'homme universel et complet, qui renferme dans un seul esprit tous les esprits et toutes les âmes.

Les esprits vivent donc à la fois de deux vies, l'une générale, qui leur est commune à tous, et l'autre spéciale et particulière.

La solidarité et la reversibilité chez les esprits tient donc à ce qu'ils vivent réellement les uns dans les autres, illuminés tous des lumières d'un seul, affligés tous à cause des ténèbres d'un seul.

Le grand Adam était figuré par l'arbre de vie, il s'étend au-dessus et en dessous de la terre en branches et en racines; le tronc c'est l'humanité, les diverses races sont les branches, et les individus innombrables sont des feuilles.

Chaque feuille a sa forme, sa vie particulière et sa part de séve, mais elle ne vit que par la

branche, comme la branche ne vit elle-même que par le tronc.

Les méchants sont les feuilles sèches et les écorces mortes de l'arbre. Ils tombent, se corrompent et se changent en fumier qui retourne à l'arbre par les racines.

Les kabbalistes comparent encore les méchants ou les réprouvés aux excrétions du grand corps de l'humanité.

Ces excrétions servent de fumier à la terre qui donne des fruits pour nourrir le corps ; ainsi la mort retourne toujours à la vie, et le mal même sert au renouvellement et à la nourriture du bien.

La mort ainsi n'existe pas, et l'homme ne sort jamais de la vie universelle. Ceux que nous appelons morts vivent encore en nous, et nous vivons en eux; ils sont sur la terre parce que nous y sommes, et nous sommes dans le ciel parce qu'ils y sont.

Plus on vit dans les autres, moins on doit craindre de mourir. Notre vie, après la mort, se prolonge sur la terre en ceux que nous aimons, et nous puisons dans le ciel pour la leur donner la sérénité et la paix.

La communion des esprits du ciel à la terre et de la terre au ciel se fait naturellement sans trouble et sans prodiges ; l'intelligence universelle est comme la lumière du soleil, qui se repose à la fois sur tous les astres, et que les astres se renvoient pour s'éclairer les uns les autres pendant la nuit.

Les saints et les anges n'ont pas besoin de paroles ni de bruit pour se faire entendre ; ils pensent dans notre pensée et ils aiment dans notre cœur.

Le bien qu'ils n'ont pas eu le temps d'accomplir, ils nous le suggèrent et nous le faisons pour eux, ils en jouissent en nous, et nous en partageons avec eux la récompense, car les récompenses de l'esprit s'agrandissent lorsqu'on les partage, et ce qu'on donne à un autre, on le double en soi-même.

Les saints souffrent et travaillent en nous, et ils ne seront heureux que quand l'humanité tout entière sera heureuse, puisqu'ils font partie de l'indivisible humanité.

L'humanité a dans le ciel une tête qui rayonne et qui sourit, sur la terre un corps qui travaille et qui souffre, et dans l'enfer, qui pour nos sages

n'est qu'un purgatoire, des pieds qui sont enchaînés et qui brûlent.

Or, la tête d'un corps dont les pieds brûlent ne peut sourire qu'à force de courage, de résignation et d'espérance ; la tête ne peut être joyeuse quand les pieds brûlent.

Nous sommes tous les membres d'un même corps, et l homme qui cherche à supplanter et à détruire un autre homme ressemble à la main droite qui, par jalousie, chercherait à couper la main gauche.

Celui qui tue se tue, celui qui injurie s'injurie, celui qui vole se vole, celui qui blesse se blesse, car les autres sont en nous et nous sommes en eux.

Les riches s'ennuient, se haïssent entre eux et se dégoûtent de la vie ; leur richesse même les torture et les accable, parce qu'il y a des pauvres qui manquent de pain.

Les ennuis des riches sont les angoisses des pauvres qui souffrent en eux. Dieu exerce sa justice par l'intermédiaire de la nature, et sa miséricorde par l'entremise de ses élus.

Si tu mets ta main au feu, la nature te brûlera sans pitié ; mais un homme charitable pourra panser et guérir ta brûlure.

La loi est inflexible, mais la charité est sans bornes.

La loi damne, mais la charité pardonne. Par lui-même, le gouffre ne rend jamais sa proie, mais on peut y jeter une corde à celui qui s'est laissé tomber.

CHAPITRE II.

LA TRANSITION DES ESPRITS OU LE MYSTÈRE DE LA MORT.

Quand l'homme s'endort du dernier sommeil, il tombe d'abord dans une sorte de rêve avant de se réveiller de l'autre côté de la vie.

Chacun voit alors dans un beau songe ou dans un terrible cauchemar le paradis ou l'enfer auxquels il a cru pendant son existence mortelle.

C'est pour cela que souvent l'âme épouvantée se rejette violemment dans la vie qu'elle vient de quitter, et que des morts, bien morts lorsqu'on les a ensevelis, se réveillent vivants sous la tombe.

L'âme alors, n'osant plus mourir, se consume en efforts inouïs pour conserver la vie en quelque sorte légumineuse de son cadavre.

Elle aspire pendant leur sommeil la vigueur fluidique des vivants et la transmet au corps enterré dont les cheveux poussent comme une herbe vénéneuse et dont un sang rouge colore les lèvres.

Ces morts sont devenus des vampires; ils vivent conservés par une maladie posthume qui a sa crise comme les autres, et qui finit par des convulsions horribles pendant lesquelles le vampire, pour tâcher de s'anéantir lui-même, se dévore les bras et les mains.

Les personnes sujettes au cauchemar peuvent se faire une idée de l'horreur des visions infernales. Ces visions sont le châtiment d'une croyance atroce et assiégent surtout les croyants superstitieux et les ascètes fanatiques : l'imagination s'est créé des tourmenteurs, et ces monstres, dans le délire qui suit la mort, apparaissent à l'âme avec une effroyable réalité, l'entourent, l'attaquent, et la déchirent en cherchant à la dévorer.

Le sage, au contraire, est accueilli par des

visions heureuses, il croit voir ses amis d'autrefois venir au devant de lui et lui sourire. Mais tout cela, avons-nous dit, n'est qu'un rêve, et l'âme ne tarde pas à se réveiller.

Alors elle a changé de milieu, elle est au-dessus de l'atmosphère qui s'est solidifiée sous les pieds de son enveloppe devenue plus légère. Cette enveloppe est plus ou moins lourde, il en est qui ne peuvent s'élever au-dessus de leur nouveau sol; il en est d'autres au contraire qui montent et planent à volonté dans l'espace comme des aigles.

Mais des liens de sympathie les rattachent toujours à la terre sur laquelle ils ont vécu, et sur laquelle ils se sentent vivre plus que jamais, parce que, le corps qui les isolait étant détruit, ils ont conscience de la vie universelle et prennent part aux joies et aux souffrances de tous les hommes.

Ils voient Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire présent partout dans la justesse infinie des lois de la nature, dans la justice qui triomphe toujours à travers tout ce qui arrive, et dans la charité infinie qui est la communion des élus. Ils souffrent, avons-nous dit, mais ils espèrent parce qu'ils

aiment, et ils se trouvent heureux de souffrir. Ils savourent paisiblement la douce amertume du sacrifice et sont les membres glorieux, mais saignants toujours, de la grande victime éternelle.

Les esprits créés à l'image et à la ressemblance de Dieu sont créateurs comme lui, mais, comme lui, ils ne peuvent créer que leurs images. Les volontés audacieuses et déréglées produisent des larves et des fantômes, l'imagination a le pouvoir de former des coagulations aériennes et électro-magnétiques qui reflètent un instant les pensées, et surtout les erreurs de l'homme ou du cercle d'hommes qui les met au monde. Ces créations d'avortons excentriques épuisent la raison et la vie de ceux qui les font naître, et ont pour caractère général la stupidité et la malfaisance, parce qu'elles sont les tristes fruits de la volonté déréglée.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur intelligence pendant leur existence restent, après la mort, dans un état de torpeur et d'engourdissement plein d'angoisses et d'inquiétude ; ils ont peine à reprendre conscience d'eux-mêmes, ils sont dans le vide et dans la nuit, ne pouvant ni monter, ni descendre, et incapables de correspondre soit avec

le ciel, soit avec la terre. Ils sont tirés peu à peu de cet état par les élus qui les instruisent, les consolent et les éclairent, puis ils obtiennent d'être admis à de nouvelles épreuves dont la nature nous est inconnue, car il est impossible que le même homme renaisse deux fois sur la même terre. Une feuille d'arbre, une fois tombée, ne se rattache plus à la branche. La chenille devient papillon, mais le papillon ne redevient jamais chenille. La nature ferme les portes derrière tout ce qui passe et pousse la vie en avant. Le même morceau de pain ne saurait être mangé et digéré deux fois. Les formes passent, la pensée reste et ne reprend plus ce qu'elle a usé une fois.

CHAPITRE III.

DE LA HIÉRARCHIE ET DE LA CLASSIFICATION DES ESPRITS.

Il existe des esprits élevés, il en est d'inférieurs, il en existe aussi des médiocres.

Parmi les esprits élevés, on peut distinguer aussi les plus élevés, les moins élevés, et ceux qui tiennent le milieu.

Il en est de même pour les esprits médiocres et pour les esprits inférieurs.

Ceci nous donne trois classes et neuf catégories pour les esprits.

Cette hiérarchie naturelle des hommes a fait supposer par analogie les trois rangs et les neuf chœurs des anges, puis, par inversion, les trois cercles et les neuf degrés de l'enfer.

Voici ce que nous lisons dans une ancienne Clavicule de Salomon, traduite pour la première fois de l'hébreu :

« Je te donnerai maintenant la clé du royaume des esprits.

Cette clé est la même que celle des nombres mystérieux de Jézirah.

Les esprits sont régis par la hiérarchie naturelle et universelle des choses.

Trois commandent à trois par le moyen de trois.

Il y a les esprits d'en haut, ceux d'en bas, et ceux du milieu ; puis, si vous retournez l'échelle sainte, si vous creusez au lieu de monter, vous

trouvez la contre-hiérarchie des écorces ou des esprits morts.

Sache seulement que les principautés du ciel, les vertus et les puissances ne sont pas des personnes, mais des dignités.

Ce sont les degrés de l'échelle sainte le long de laquelle montent et descendent les esprits.

Michaël, Gabriel, Raphaël et les autres ne sont pas des noms, mais des titres.

Le premier des nombres, c'est un.

La première des conceptions divines nommées *Séphiroth*, c'est Keter ou la couronne.

La première catégorie des esprits est celle d'Hajoth Haccadosch ou es ilntelligences du tétragramme divin dont les lettres sont figurées dans la prophétie d'Ézéchiel par des animaux mystérieux.

Leur empire est celui de l'unité et de la synthèse.

Ils correspondent à l'intelligence.

Ils ont pour adversaires les *Thamiel* ou bicéphales, démons de la révolte et de l'anarchie, dont les deux chefs toujours en guerre l'un contre l'autre sont *Satan* et *Moloch*.

Le second nombre est deux, la seconde Séphire est *Chocmah* ou la sagesse.

Les esprits de sagesse sont les *Ophanim*, nom qui signifie les roues, parce que tout fonctionne dans le ciel comme d'immenses rouages semés d'étoiles. Leur empire est celui de l'harmonie. Ils correspondent à la raison.

Ils ont pour adversaires les *Chaigidel* ou les écorces qui s'attachent aux apparences matérielles et mensongères. Leur chef ou plutôt leur guide, car les mauvais esprits n'obéissent à personne, est Béelzébub, dont le nom signifie le Dieu des mouches, parce que les mouches fourmillent sur les cadavres en putréfaction.

Le troisième nombre est trois.

La troisième Séphire est BINAH ou l'intelligence.

Les esprits de Binah sont les *Aralim* ou les forts.

Leur empire est la création des idées ; ils correspondent à l'activité et à l'énergie de la pensée.

Ils ont pour adversaires les *Satariel* ou vélateurs, démons de l'absurdité, de l'inertie intellectuelle et du mystère.

Le chef des Satariel est *Lucifuge*, appelé faus-

sement et par antiphrase *Lucifer*, comme les Euménides, qui sont les furies, sont appelées en grec *les Gracieuses*.

Le quatrième nombre est quatre; la quatrième Séphire est Gédulah ou *Chesed*, la magnificence ou la bonté.

Les esprits de Gédulah sont les *Haschmalim* ou les lucides.

Leur empire est celui de la bienfaisance; ils correspondent à l'imagination.

Ils ont pour adversaires les *Gamchicoth* ou les perturbateurs des âmes.

Le chef ou le guide de ces démons est Astaroth ou Astarté, la Vénus impure des Syriens, qu'on représente avec une tête d'âne ou de taureau et des mamelles de femme.

Le cinquième nombre est cinq, la cinquième Séphire est Géburah ou la justice.

Les esprits de Géburah sont les *Séraphim* ou les esprits brûlants de zèle.

Leur empire est celui du châtiment des crimes.

Ils correspondent à la faculté de comparer et de choisir.

Ils ont pour adversaires les *Galab* ou incendiaires, génies de la colère et des séditions, dont

le chef est *Asmodée*, qu'on appelle aussi le *Samaël noir*.

Le sixième nombre est six ; la sixième Séphire est Tiphereth, la suprême beauté.

Les esprits de Tiphereth sont les *Malachim* ou les rois.

Leur empire est celui de l'harmonie universelle.

Ils correspondent au jugement.

Ils ont pour adversaires les *Tagariri*m ou les disputeurs, dont le chef est Belphégor.

Le septième nombre est sept ; la septième Séphire est Netsah ou la victoire ; les esprits de Netsah sont les *Eloïm* ou les dieux, c'est-à-dire les représentants de Dieu.

Leur empire est celui du progrès et de la vie ; ils correspondent au *sensorium* ou à la sensibilité.

Ils ont pour adversaires les *Harab-Sérapel* ou les corbeaux de la mort, dont le chef est Baal.

Le huitième nombre est huit ; la huitième Séphire est Hod ou l'ordre éternel ; les esprits de Hod sont les *Beni-Eloïm* ou les fils des dieux.

Leur empire est celui de l'ordre ; ils correspondent au sens intime ; ils ont pour adversaires les

Samaël ou les batailleurs, dont le chef est *Adramelech*.

Le neuvième nombre est neuf; la neuvième Séphire est *Jésod* ou le principe fondamental.

Les esprits de Jésod sont les Chérubim ou les anges, puissances qui fécondent la terre et qu'on représente dans le symbolisme hébreu sous la figure de taureaux.

Leur empire est celui de la fécondité.

Ils correspondent aux idées vraies.

Ils ont pour adversaires les *Gamaliel* ou les obscènes, dont la reine *Lilith* est le démon des avortements.

Le dixième nombre est dix; la dixième Séphire est MALCHUTH ou le royaume des formes.

Les esprits de Malchuth sont les *Ischim* ou les virils, ce sont les âmes des saints, dont le chef est Moïse (1).

Ils ont pour adversaires les méchants qui obéissent à Nahéma, le démon de l'impureté.

Les méchants sont figurés par les cinq peuples maudits que Josué devait détruire.

(1) N'oublions pas que c'est Salomon qui parle.

Josué ou Jéhosua le sauveur est la figure du Messie.

Son nom se compose des lettres du tétragramme divin changé en pentagramme par l'addition de la lettre Schin יהשוה.

Chaque lettre de ce pentagramme représente une puissance du bien attaquée par un des cinq peuples maudits.

Car l'histoire réelle du peuple de Dieu est la légende allégorique de l'humanité.

Les cinq peuples maudits sont les *Amalécites* ou les agresseurs, — les *Géburim* ou les violents, — les *Raphaïm* ou les lâches, — les *Néphilim* ou les voluptueux, — et les *Anacim* ou les anarchistes.

Les anarchistes sont vaincus par le Jod, qui est le sceptre du père.

Les violents sont vaincus par le He, qui est la douceur de la mère.

Les lâches sont vaincus par le Vau, qui est le glaive de Michaël et la génération par le travail et la douleur.

Les voluptueux sont vaincus par le second He, qui est l'enfantement douloureux de la mère.

Les agresseurs enfin sont vaincus par le Schin, qui est le feu du Seigneur et la loi équilibrante de la justice.

Les princes des esprits pervers sont les faux dieux qu'ils adorent.

L'enfer n'a donc d'autre gouvernement que la loi fatale qui punit la perversité et qui corrige l'erreur, car les faux dieux n'existent que dans l'opinion fausse de leurs adorateurs.

Baal, Belphégor, Moloch, Adramelech ont été les idoles des Syriens; idoles sans âme, idoles maintenant anéanties et dont le nom seul est resté.

Le vrai Dieu a vaincu tous ces démons comme la vérité triomphe de l'erreur. Cela s'est passé dans l'opinion des hommes, et les guerres de Michaël contre Satan sont des figures du mouvement et du progrès des esprits.

Le diable est toujours un dieu de rebut.

Les idolâtries accréditées sont des religions dans leur temps.

Les idolâtries surannées sont des superstitions et des sacriléges.

Le panthéon des fantômes à la mode, c'est le ciel des ignorants.

L'égout des fantômes dont la folie même ne veut plus, c'est l'enfer.

Mais tout cela n'existe que dans l'imagination du vulgaire.

Pour les sages, le ciel c'est la suprême raison, et l'enfer c'est la folie.

On comprend que nous employons ici le mot ciel dans le sens mystique qu'on lui donne en l'opposant au mot enfer.

Pour évoquer les fantômes, il suffit de s'enivrer ou de se rendre fou. Les fantômes sont les compagnons de l'ivresse et du vertige.

Le phosphore de l'imagination abandonnée à tous les caprices des nerfs surexcités et malades se remplit de monstres et de visions absurdes.

On arrive aussi à l'hallucination en mêlant la veille au sommeil par l'usage gradué des excitants et des narcotiques ; mais de pareilles œuvres sont des crimes contre nature.

La sagesse chasse les fantômes et nous fait communiquer avec les esprits supérieurs par la contemplation des lois de la nature et l'étude des nombres sacrés. »

Ici le roi Schlomoh s'adresse à son fils Roboam.

« Souviens-toi, mon fils Roboam, que la crainte d'Adonaï n'est que le commencement de la sagesse.

« Maintiens et conserve ceux qui n'ont pas l'intelligence dans la crainte d'Adonaï, qui te donnera et te conservera ma couronne.

« Mais apprends à triompher toi-même de la crainte par la sagesse, et les esprits descendront du ciel pour te servir.

« Moi, Salomon, ton père, roi d'Israël et de Palmyre, j'ai recherché et obtenu en partage la sainte Chocmah qui est la sagesse d'Adonaï.

« Et je suis devenu le roi des esprits tant du ciel que de la terre, le maître des habitants de l'air et des âmes vivantes de la mer, parce que je possédais la clé des portes occultes de la lumière.

« J'ai accompli de grandes choses par la vertu du Schéma Hamphorasch et par les trente-deux voies de Jézirah.

« Le nombre, le poids et la mesure déterminent la forme des choses : la substance est une, et Dieu la crée éternellement.

« Heureux celui qui connaît les lettres et les nombres.

« Les lettres sont des nombres, et les nombres des idées, et les idées des forces, et les forces des *Eloïm*. La synthèse des Eloïm, c'est le Schéma.

« Le Schéma est un, ses colonnes sont deux, sa puissance est trois, sa forme est quatre, son reflet donne huit, qui multiplié par trois vous donne les vingt-quatre trônes de la sagesse.

« Sur chaque trône repose une couronne à trois fleurons, chaque fleuron porte un nom, chaque nom est une idée absolue. Il y a soixante-douze noms sur les vingt-quatre couronnes du Schéma.

« Tu écriras ces noms sur trente-six talismans, deux sur chaque talisman, un sur chaque côté.

« Tu diviseras ces talismans en quatre séries de neuf chacune, suivant le nombre des lettres du Schéma.

« Sur la première série tu graveras la lettre Jod figurée par la verge fleurie d'Aaron, sur la seconde la lettre He, figurée par la coupe de Joseph.

« Sur la troisième, le Vau figuré par l'épée de David, mon père.

« Et sur la quatrième, le He final, figuré par le sicle d'or.

« Les trente-six talismans seront un livre qui contiendra tous les secrets de la nature. Et par

leurs diverses combinaisons tu feras parler les génies et les anges. »

(Ici s'arrête le fragment de la Clavicule de Salomon.)

CHAPITRE IV.

LES DOGMES KABBALISTIQUES

(*tirés de la collection des Kabbalistes de Pistorius*).

1

Novem sunt hierarchiæ.
Neuf est le nombre hiérarchique.

C'est ce que nous avons expliqué dans le chapitre précédent.

2

Schema misericordiam dicit, sed et judicium.
Le nom divin signifie miséricorde, parce qu'il veut dire jugement.

L'infini, exerçant sa puissance sur le fini, doit nécessairement punir pour corriger et non pour se venger. Les forces du péché n'excèdent pas celles du pécheur, et si le châtiment était plus grand que l'offense, le punisseur devenu bour-

reau serait le véritable criminel, tout à fait inexcusable et digne seulement lui-même d'un éternel supplice. Le torturé outre mesure, agrandi par l'infini de la peine, deviendrait Dieu, et c'est ce que les anciens ont figuré par Prométhée qu'immortalisent les morsures de son vautour et qui doit détrôner Jupiter.

8

Peccatum Adæ fuit truncatio Malchuth ab arbore sephirotica.

Le péché d'Adam, c'est Malchuth tombé de l'arbre séphirotique.

Pour avoir une existence personnelle et indépendante, l'homme a dû se détacher de Dieu. C'est ce qui arrive à la naissance. Un enfant qui vient au monde est un esprit qui se détache du sein de Dieu pour venir goûter le fruit de l'arbre de la science et jouir de la liberté. C'est pourquoi Dieu lui donne une tunique de chair. Il est condamné à mort par sa naissance même qui est son péché; mais, par ce péché qui l'émancipe, il force Dieu à le racheter et il devient le conquérant de la véritable vie qui n'existe pas sans la liberté.

4

Cum arbore peccati Deus creavit seculum.

L'arbre du péché a été l'instrument de la création du monde.

Les passions de l'homme l'excitent au combat de la vie; mais elles l'entraîneraient à sa perte s'il n'avait pas la raison pour les vaincre et les asservir. C'est ainsi que se crée en lui la vertu qui est la force morale, et les tentations sont nécessaires pour cela. Car la force ne se produit qu'en raison de la résistance. C'est ainsi que, suivant le Sohar, Dieu pour créer le relatif a fait un trou dans l'absolu. Le temps semble une lacune dans l'éternité, et il est dit dans la Bible que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme. Or, on ne se repent que d'une faute, et la création est pour ainsi dire le péché de Dieu même.

5

Magnus aquilo fons est animarum.

Le grand aquilon est la source des âmes.

La vie a besoin de chaleur. Les peuples émigrent du nord au midi, et les âmes inertes ont soif d'activité. C'est pour trouver cette activité

qu'elles viennent au monde. Elles ont froid dans leur inaction primitive, car leur création est inachevée. L'homme doit coopérer à sa création. Dieu le commence, mais lui-même il doit se finir. S'il ne devait ni naître, ni mourir, il dormirait absorbé dans l'éternité de Dieu, et ne serait jamais le conquérant de sa propre immortalité.

6

Cœlum est Keter.
Le ciel est Keter (la Couronne).

Les kabbalistes n'ont pas de nom pour désigner le monarque suprême, ils ne parlent que de la couronne qui prouve l'existence du roi, et disent ici que cette couronne c'est le ciel.

7

Animæ a tertio lumine ad quartam descendunt, inde ad quintam ascendunt. Dies unus. Post mortem noctem subintrant.

Les âmes filles de la troisième lumière descendent jusqu'à la quatrième, puis elles s'élèvent à la cinquième, et c'est un jour. Quand la mort arrive, c'est la nuit.

En Dieu comme dans l'humanité, le nombre trois exprime la génération, l'amour; c'est la

troisième personne ou conception divine, c'est ce que le kabbaliste veut exprimer par cette troisième lumière, d'où descendent les âmes pour arriver à la quatrième, qui est la vie naturelle et élémentaire. De là elles doivent s'élever à cinq qui est l'étoile pentagrammatique, le symbole de la quintessence, le symbole de la volonté qui dirige les éléments. Puis il compare une existence à un jour suivi d'une nuit pour faire pressentir un réveil suivi d'une existence nouvelle.

8

Sex dies geneseos sunt sex litteræ Bereschith.

Les six jours de la Genèse sont les six lettres du mot בראשית

9

Paradisus est arbor Sephiricus. In medio magnus Adam est Tiphereth.

Le paradis, c'est l'arbre Séphirique ; le grand Adam qu. est au milieu est Tiphereth.

10

Quatuor flumina ex uno fonte. In medio unius sunt sex et dat decem.

Les quatre sources d'Éden sortent d'une source au milieu de laquelle il y en a six, et le tout donne dix.

Ces trois articles signifient que l'histoire du paradis terrestre est une allégorie. Le paradis terrestre, c'est la vérité sur la terre. La description que donne la Bible de ce jardin contient les nombres sacrés de la Kabbale. L'histoire de la création du monde, qui précède la description d'Eden, est moins un récit qu'un symbole exprimant les lois éternelles de la création, dont le résumé est contenu dans les six lettres hiéroglyphiques du mot בראשית.

11

Factum fatum quia fatum verbum est.

Un fait est une fatalité, parce qu'une fatalité est une raison.

Une raison suprême dirige tout, et il n'y a point de fatalité : tout ce qui est devait être. Tout ce qui arrive doit arriver. Un fait accompli est irrévocable comme le destin ; mais le destin, c'est la raison de l'intelligence suprême.

12

Portæ jubilæum sunt.

Les portes sont un jubilé.

Il y a cinquante portes de la science suivant les kabbalistes, c'est-à-dire une classification

générale en cinq séries de dix sciences particulières formant ensemble la science générale et universelle. Lorsqu'on a parcouru toutes ces séries, on entre dans la jubilation du vrai savoir, figurée par le grand jubilé qui a lieu tous les cinquante ans.

13

Abraham semper vertitur ad austrum.

Abraham se tourne toujours vers le vent du midi.

C'est-à-dire vers le vent qui amène la pluie. Les doctrines d'Abraham, c'est-à-dire de la Kabbalah, sont des doctrines toujours fécondes. Israël est le peuple des idées réelles et du travail productif. Conservant le dépôt de la vérité souffrante avec une admirable patience, travaillant avec une rare sagacité et une infatigable industrie, le peuple de Dieu doit faire la conquête du monde.

14

Per additionem He Abraham genuit.

C'est par l'addition de He qu'Abraham est devenu père.

Abraham se nommait d'abord Abram. Dieu ajouta, dit la Bible, un He à son nom en lui

annonçant qu'il serait le père de la multitude.

Le He est la lettre féminine du tétragramme divin. Il représente le verbe et sa fécondité, il est le signe hiéroglyphique de la réalisation.

Le dogme d'Abraham est absolu, et son principe est essentiellement réalisateur.

Les juifs en religion ne rêvent pas, ils pensent, et leur action tend toujours à la multiplication, tant de la famille que des richesses qui entretiennent la famille et lui permettent de s'augmenter.

15

Omnes ante Mosem per unicornem prophetaverunt.

Tous les prophètes qui sont venus avant Moïse n'ont juré que par la licorne.

C'est-à-dire n'ont vu qu'un côté de la vérité. La corne, dans le symbolisme hébreu, signifie la puissance, et surtout la puissance de la pensée. La licorne, animal fabuleux qui n'a qu'une corne au milieu du front, est la figure de l'idéal ; le taureau au contraire ou le *chérub* est le symbole de la force qui est dans la réalité. C'est pour cela que Jupiter Ammon, Osiris, Isis, sont représentés avec deux cornes au front ; c'est pour cela

que Moïse est aussi figuré avec deux cornes, dont l'une est la trompette du Verbe et l'autre la corne d'abondance.

16

Mas et fœmina sunt Tiphereth et Malchuth.

L'homme et la femme sont la beauté de Dieu et son royaume.

La beauté révèle Dieu. La nature se montre fille de Dieu, parce qu'elle est belle. On a dit que le beau est la splendeur du vrai, et cette splendeur éclaire le monde, elle est sa raison d'être. Ce beau, c'est l'idéal, mais cet idéal n'est vrai qu'autant qu'il se réalise. L'idéal divin est comme le mari de la nature, c'est lui qui la rend amoureuse et qui la fait devenir mère.

17

Copula cum Tiphereth et generatio tua benedicetur.

Épouse la suprême beauté, et ta génération sera bénie.

Si le mariage est saint, la postérité sera sainte. Les enfants naissent vicieux, lorsqu'ils sont conçus dans le péché. Il faut relever et ennoblir l'amour pour sanctifier le mariage. Si les êtres humains en se rapprochant cèdent à un instinct qui leur est commun avec les animaux, ils enfan-

teront des animaux à forme humaine. Le vrai mariage unit à la fois les âmes, les esprits et les corps, et les enfants qui en proviennent seront bénis.

18

Dæmon est Deus inversus.
Le diable, c'est Dieu retourné.

Le diable n'est que l'antithèse de Dieu, et s'il pouvait avoir une existence réelle, Dieu certainement n'existerait pas.

Le diable est menteur comme son père, a dit Jésus. Or, quel est le père du diable? Le père du diable, c'est le mensonge. Le diable nie ce que Dieu affirme. La conséquence de cela, c'est que Dieu nie ce que le diable ose affirmer. Le diable affirme sa propre existence, et Dieu, en faisant toujours triompher le bien, donne à Satan un démenti éternel.

19

Duo erunt unum. Quod intra est fiet extra et nox sicut dies illuminabitur.
Deux ne feront qu'un. Ce qui est au dedans se produira au dehors, et la nuit sera éclairée comme le jour.

Dieu et la nature, l'autorité et la liberté, la foi et la raison, la religion et la science, sont des

principes éternels qu'on n'est pas encore parvenu à concilier. Ils existent pourtant, et puisqu'ils ne peuvent s'entre-détruire, il faut bien qu'ils se concilient.

Le moyen de les concilier. c'est de les bien distinguer et de les équilibrer l'un par l'autre. L'ombre est nécessaire à la lumière. Ce sont les nuits qui marquent et mesurent les jours. Que la femme ne cherche pas à se faire homme et que l'homme n'usurpe jamais l'empire de la femme, mais que tous deux ils s'unissent pour se compléter. Plus la femme reste femme, plus elle mérite l'amour de l'homme; plus l'homme est homme, plus il inspire de confiance à la femme.

La raison, c'est l'homme; la foi, c'est la femme.

L'homme doit laisser à la femme ses mystères, la femme doit laisser à l'homme cette indépendance qu'il aime à lui sacrifier. Que le père ne discute jamais les droits de la mère dans son domaine maternel; mais que la mère n'attente jamais à la souveraineté paternelle de l'homme. Plus ils se respecteront l'un l'autre, plus étroitement ils s'uniront. Voilà la solution du problème.

20

Pœnitentia non est verbum.

Se repentir, ce n'est pas agir.

La vraie pénitence ne consiste ni dans les regrets ni dans les larmes. Lorsqu'on s'aperçoit qu'on fait mal, il faut se retourner immédiatement et bien faire. A quoi bon, si j'ai pris une fausse route, me frapper la poitrine et me mettre à pleurer comme un enfant ou comme un lâche? Il faut revenir sur mes pas et courir pour regagner le temps perdu.

21

Excelsi sunt aqua australis et ignis septemtrionalis et præfecti eorum. Sile.

L'eau est reine dans le Midi, et le feu dans le Nord. Garde le silence sur cet arcane.

Gardons le silence, puisque les maîtres le commandent. Ajoutons seulement à leur formule celles-ci, qui peuvent servir à l'expliquer :

L'harmonie résulte de l'analogie des contraires;

Les contraires sont gouvernés par les contraires au moyen de l'harmonie;

Le roi des harmonies est le maître de la nature.

22

In principio, id est in Chocmah.

Au commencement, c'est-à-dire par la sagesse.

La sagesse est le principe de tout ce qui existe éternellement, tout commence et finit par elle, et quand l'Écriture sacrée parle d'un commencement, elle désigne la sagesse éternelle. Au commencement était le Verbe, c'est-à-dire dans la sagesse éternelle était le Verbe. Supposer que Dieu, après une éternité d'inaction, s'est décidé à créer, c'est supposer deux énormes absurdités : 1° une éternité qui finit ; 2° un Dieu qui change. Le mot *Bereschith* qui commence la Genèse signifie littéralement dans la tête ou par la tête, c'est-à-dire dans la pensée ou par la pensée, qui en Dieu est la sagesse éternelle.

23

Viæ æternitatis sunt triginta duo.

Il y a trente-deux voies qui conduisent à l'Éternel.

Ces trente-deux voies sont les dix nombres et les vingt-deux lettres.

Aux dix nombres se rattachent des idées absolues, comme à l'unité l'être; à deux, l'équilibre; à trois, la génération, etc.

Les lettres représentent les nombres en hébreu, et les combinaisons de lettres donnent des combinaisons de nombres et aussi d'idées qui suivent avec exactitude les évolutions des nombres; ce qui fait de la philosophie occulte une science exacte qu'on pourrait appeler l'arithmétique de la pensée.

Le livre occulte qui sert à ces combinaisons est le Tarot, composé de vingt-deux figures allégoriques des lettres et des nombres et de quatre séries de dix portant les symboles analogues aux quatre lettres du nom divin le *Schema* tétragrammatique.

Ces séries peuvent se réduire chacune à neuf, puisqu'il n'y a, en effet, que neuf chiffres, et que le dénaire est la répétition de l'unité.

Quatre fois neuf donne trente-six, nombre des talismans de Salomon, et sur chaque talisman il y avait deux noms mystérieux, ce qui donne les soixante et douze noms du *Schemah hamphorasch*.

M. de Mirville demande à qui nous persuaderons que le *Tarot* avec ses figures païennes soit

le *Schéma hamphorasch* des rabbins. Nous ne voulons le persuader à personne. Nous sommes en mesure de le prouver à qui voudra prendre la peine de l'étudier avec nous.

Il est vrai que les figures païennes, égyptiennes, etc., n'appartiennent pas au judaïsme orthodoxe. Le *Tarot* existait dans l'Inde, dans l'Égypte et même dans la Chine, en même temps que chez les Hébreux. Celui qui est venu jusqu'à nous est le *Tarot* samaritain. Les idées sont juives, mais les symboles sont profanes et se rapprochent beaucoup des hiéroglyphes de l'Égypte et du mysticisme de l'Inde.

24

Justi aquæ, Deus mare.

Les justes sont les eaux, Dieu est la mer.

Toutes les eaux vont à la mer et toutes en viennent, mais toutes les eaux ne sont pas la mer. Ainsi, les esprits viennent de Dieu et retournent à Dieu, mais ils ne sont pas Dieu. L'esprit universel, l'univers vivant, l'idole du panthéisme n'est pas Dieu. L'être infini animé d'une vie infinie révèle Dieu et n'est pas Dieu. En tant que principe

de l'être et des êtres, Dieu ne saurait être assimilé ni à l'être ni à aucun des êtres. Qu'est-ce donc que Dieu? C'est l'incompréhensible sans lequel on ne comprend rien. C'est celui que la foi affirme sans le voir, pour donner une base à la science. C'est la lumière invisible dont toute lumière visible est l'ombre. C'est ce que le génie humain rêve éternellement en sentant que lui-même il n'est que le rêve de son rêve. L'homme fait Dieu à son image et à sa ressemblance, et il s'écrie : C'est ainsi que Dieu m'avait fait. C'est ainsi que Dieu se fait homme. C'est ainsi que l'homme se fait Dieu. Cherchons Dieu dans l'humanité, et nous trouverons l'humanité en Dieu.

25

Angeli apparentiarum sunt volatiles cœli et animantia.

Les oiseaux du ciel et les animaux de la terre sont les anges de la forme extérieure.

Les animaux sont innocents et vivent d'une vie fatale; ils sont les esclaves de la nature extérieure et inférieure, comme les anges sont les serviteurs de la nature divine et supérieure; ils portent les

figures analytiques de la pensée qui se synthétise dans l'homme; ils représentent les forces spécifiées de la nature; ils sont venus dans le monde avant l'homme pour annoncer au monde la venue prochaine de l'homme, et sont les auxiliaires de son corps comme les anges du ciel sont les auxiliaires de son âme. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. La série distribue l'harmonie, et l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

26

Litteræ nominis sunt Danielis regna.

Les lettres du tétragramme sont les royaumes de Daniel.

Les animaux d'Ézéchiel figurent les forces célestes, et ceux de Daniel représentent les puissances de la terre. Il y en a quatre, suivant le nombre des éléments et des points cardinaux. L'Éden de Moïse, jardin circulaire divisé en quatre par quatre fleuves qui coulent d'une source centrale, la plaine circulaire d'Ézéchiel (*circum duxit me in gyro*) vivifiée par les quatre vents, et l'océan de Daniel dont l'horizon circulaire est

partagé par quatre animaux, sont des symboles analogues les uns aux autres et contenus dans les quatre lettres hiéroglyphiques qui composent le nom de Jéhovah.

27

Angelus sex alas habens non transformatur.

L'ange qui a six ailes ne se transforme jamais.

L'esprit parfaitement équilibré ne change plus. Les cieux symboliques sont au nombre de trois : le ciel divin, le ciel philosophique, et le ciel naturel. Les ailes de la vraie contemplation, celles de la pensée éclairée et celles de la science conforme à l'être, voilà les six ailes qui donnent la stabilité aux esprits et qui les empêchent de se transformer.

28

Litteræ sunt hieroglyphicæ in omnibus.

Les lettres sacrées sont des hiéroglyphes complets qui expriment toutes les idées.

En sorte que par les combinaisons de ces lettres, qui sont aussi des nombres, on obtient des combinaisons d'idées toujours nouvelles et rigoureu-

sement exactes comme des opérations d'arithmétique, ce qui est la plus grande merveille et la suprême puissance de la science kabbalistique.

29

Absconde faciem tuam et ora.
Voile ta face pour prier.

C'est l'usage des Juifs, qui, pour prier avec plus de recueillement, enveloppent leur tête d'un voile qu'ils appellent thalith. Ce voile est originaire de l'Égypte et ressemble à celui d'Isis. Il signifie que les choses saintes doivent être cachées aux profanes, et que chacun ne doit compte qu'à Dieu des pensées secrètes de son cœur.

30

Nulla res spiritualis descendit sine indumento.
L'esprit ne descend jamais sans vêtement.

Les vêtements de l'esprit sont en raison des milieux qu'il traverse. Comme la légèreté ou la pesanteur des corps les fait monter ou descendre, ainsi l'esprit se revêt pour descendre et se dépouille pour monter. Nous ne saurions vivre dans l'eau, et les esprits dégagés des corps terrestres

ne sauraient vivre dans notre atmosphère, comme nous l'avons dit et répété ailleurs.

21

Extrinsecus timor est inferior amore, sed intrinsecus superior.

Extérieurement la crainte est inférieure à l'amour, mais intérieurement l'amour est inférieur à la crainte.

Il y a deux craintes, la crainte intéressée et la crainte désintéressée, la crainte de la peine et celle du mal.

Or, la crainte du mal, étant l'amour de la justice tout pur et désintéressé, est plus noble que l'amour intéressé de ceux qui ne font le bien que par l'attrait des récompenses.

22

Nasus discernit proprietates.

Le nez discerne les propriétés.

Dans le symbolisme du Sohar, la longanimité divine est figurée par la longueur du nez qu'on donne à l'image allégorique de Dieu. L'humanité au contraire est représentée avec un nez court,

parce qu'elle comprend peu et s'irrite facilement. En style vulgaire, avoir du nez signifie avoir de la finesse dans le jugement et du tact dans la conduite de la vie. L'odorat du chien est une sorte de divination. Pressentir, c'est en quelque manière flairer.

22

Anima bona, anima nova filia Orientis.

L'âme bonne est une âme neuve qui vient de l'orient.

Il y a deux bontés : la bonté originelle qui est l'innocence, et la bonté acquise qui est la vertu. L'âme nouvelle, fille de l'Orient, est pure comme le jour qui se lève, mais elle doit traverser l'épreuve où sa candeur se ternira, puis elle devra se purifier par le sacrifice. Tout cela se fera-t-il dans une seule ou dans plusieurs incarnations? C'est ce qu'il nous est difficile de savoir. Nous avons dit pourquoi les incarnations successives nous semblent impossibles; ajoutons que les kabbalistes du premier ordre ne les ont jamais admises. Au lieu de réincarnation, ils admettent l'embryonnat, c'est-à-dire l'union intime de deux âmes, l'une déjà trépassée, et l'autre encore vi-

vante sur la terre; celui qui est mort ayant encore des devoirs à accomplir sur la terre et le faisant par l'intermédiaire du vivant. De cette manière les personnalités restent intactes, et Élie, sans cesser d'être Élie, peut revivre dans Jean le baptiseur. C'est ainsi que Moïse et Élie apparaissent sur le Thabor comme assesseurs de Jésus-Christ; mais dire que Jésus était une réincarnation de Moïse, ce serait anéantir ou la personne de Moïse ou celle de Jésus.

34

Anima plena superiori conjungitur.

Quand une âme est complète, elle s'unit à une âme supérieure.

Les âmes s'unissent par la pensée et par l'amour sans tenir compte des espaces. De soleil à soleil, d'univers à univers, elles peuvent non-seulement correspondre, mais se rendre présentes les unes aux autres. C'est ainsi que s'accomplissent, suivant les rabbins, les deux phénomènes de l'embryonnat et du protectorat. Nous avons dit ce qu'ils entendent par l'embryonnat; le protectorat est l'assistance d'une âme affranchie qui aide une

âme en peine, l'assomption d'un esprit militant par un esprit glorieux et triomphant; en d'autres termes l'assistance d'un saint qui se fait l'ange gardien d'un juste. Ces hypothèses sont consolantes et belles; c'est tout ce que nous en pouvons dire, elles se déduisent du dogme de la solidarité des âmes résultant de leur création et de leur existence collectives.

25

Post deos rex verus regnabit super terram.

Quand il n'y aura plus de faux dieux, un vrai roi régnera sur la terre.

L'idolâtrie est le culte du despotisme arbitraire, et les rois de ce monde sont faits à l'image des dieux que la terre adore. Un dieu qui punit infiniment des êtres finis après les avoir créés fragiles et leur avoir imposé une loi qui contrarie tous les penchants de leur nature, sans que cette loi même soit clairement promulguée pour tous, ce Dieu autorise toutes les barbaries des autocrates. Quand les hommes concevront un Dieu juste, ils auront des rois équitables. Les croyances font l'opinion, et c'est l'opinion qui consacre les pou-

voirs. Le droit divin de Louis XI était bien en rapport avec le Dieu de Dominique et de Pie V. C'est au Dieu de Fénelon et de saint Vincent de Paul que nous devons la philanthropie et la civilisation modernes. Quand l'homme progresse, Dieu marche; quand il s'élève, Dieu s'agrandit; puis l'idéal que le monde s'est fait réagit sur le monde. Le rayonnement de la pensée humaine s'arrêtant sur l'objectif divin, se reflète sur l'humanité; car cet objectif n'est autre chose qu'un miroir. Ce reflet du monde idéal devient la lumière du monde réel. Les mœurs se forment d'après les croyances, et la politique est le résultat des mœurs.

36

Linea viridis gyrat universa.

La ligne verte circule autour de toutes choses.

Les kabbalistes, dans leurs pantacles, représentent la couronne divine par une ligne verte qui entoure les autres figures. Le vert est l'alliance des deux couleurs principales du prisme, le jaune et le bleu : figures des Eloïm ou grandes puissances qui se résument et s'unissent en Dieu.

37

Amen est influxus numerationum.

Amen est l'influence des nombres.

Le mot *amen*, qui termine les prières, est une affirmation de l'esprit et une adhésion du cœur. Il faut donc, pour que ce mot ne soit pas un blasphème, que la prière ait été raisonnable. Ce mot est comme une signature mentale; par ce mot le croyant s'affirme et se fait lui-même à la ressemblance de sa prière. *Amen*, c'est l'acceptation d'un compte ouvert entre Dieu et l'homme. Malheur à celui qui compte mal, car il sera traité comme un faussaire! Dire *amen* après avoir formulé l'erreur, c'est vouer son âme au mensonge personnifié par Satan. Dire *amen* après avoir formulé la vérité, c'est faire alliance avec Dieu.

TROISIÈME PARTIE.

ESPRITS PRÉTENDUS OU FANTOMES

VISIONS, ÉVOCATIONS, PHÉNOMÈNES DE NÉCROMANCIE

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS.

CHAPITRE Ier.

LES ESPRITS DANS LA BIBLE.

L'ESPRIT D'ÉLIPHAS ET L'OMBRE DE SAMUEL ÉVOQUÉE PAR LA PYTHONISSE D'EUDOR.

Un jour on comprendra la Bible, on saura quels trésors de science primitive sont cachés sous tant de symboles et de figures; on saura que la Genèse, par exemple, n'est pas seulement l'histoire de la formation d'un monde, mais l'exposé des lois éternelles qui président à la création incessante et toujours renouvelée des êtres;

on déchiffrera ces hiéroglyples, qui ont tant fait rire Voltaire; on saura comment un cherub, c'est-à-dire un taureau (celui d'Europe et de Mithra), peut veiller le glaive au poing à la porte du jardin de la science. Maintenant ces allégories sont voilées, et les grands monuments de l'antiquité hiératique restent debout, enveloppés de leur solitude et de leur silence, comme les grandes pyramides, qui poursuivent l'œil sans rien dire de précis à la pensée, et dont on ne sait positivement si elles sont des monuments scientifiques ou des tombeaux.

Parmi les livres de la Bible, il en est un qui nous étonne surtout par la magnificence de la forme poétique et par ses mélancoliques profondeurs; nous voulons parler du livre de Job, la plus ancienne peut-être, mais à coup sûr la plus remarquable synthèse qui nous soit restée du dogme philosophique et magique de l'ancienne initiation.

Ce livre explique l'origine et la raison d'être du mal, il indique le but de la vie humaine et de ses souffrances. C'est la légende de l'affligé. L'allégorie est transparente, les noms même des personnages révèlent non des individus, mais des

types. Job, dont le nom signifie « l'affligé, » est visité dans sa détresse par trois faux amis, qui, sous prétexte de le consoler, ne font que le tourmenter et que l'affliger davantage. L'un est Eliphaz, le zélateur de Dieu ou le puritain de ce temps-là. Le second est Baldad, l'amant des vieilles idées. Le troisième est Sophar, le philosophe ténébreux et malveillant. Ils viennent visiter Job dans la terre de Hus, dont le nom signifie « conseil, » et, avec toute l'innocence féroce de la sottise, ils réunissent leurs efforts pour le pousser au désespoir.

Le premier qui parle est Éliphaz, et comme il représente la crédulité hautaine, il apporte à l'appui de ce qu'il avance le témoignage d'un esprit.

Quelqu'un, dit-il, lui a parlé, quelqu'un d'inconnu dont il n'a pas vu le visage, mais il a tremblé de frayeur, les poils de sa chair se sont hérissés, et il a senti passer devant son visage comme un petit souffle qui murmurait des paroles incertaines. Il a tendu avidement l'oreille et il a recueilli de son mieux les fils rompus de ce chuchotement d'une ombre. Voilà un médium des anciens jours, et l'on voit, en lisant ce passage,

que l'auteur du livre de Job connaissait à merveille le génie des visionnaires et le caractère distinctif des visions.

On attribue le livre de Job à Moïse, et ce n'est pas sans raison, car la beauté de ce poème ne le cède en rien aux hymnes du grand prophète des Hébreux; c'est la même inspiration, c'est la même grandeur dans les images. Mais, qu'il soit ou non de Moïse, ce livre sacré est l'œuvre d'un grand hiérophante, et la science la plus haute s'y trouve unie aux plus sublimes aspirations de la foi.

Il faut donc étudier et peser avec soin les paroles de cet ouvrage. Et remarquons d'abord que l'homme aux visions, le médium, comme on parlerait de nos jours, est, des trois amis de Job, le plus triste et le plus désespérant. Ses doctrines font douter de la vertu et conduisent au néant ou à l'enfer la grande majorité des hommes. Or, qui lui a suggéré ces dogmes de désespérance? Un esprit qu'il ne connaissait pas, mais dont ses terreurs nocturnes ont recueilli et commenté les paroles : voici ce qu'il raconte.

« Une parole mystérieuse m'a été dite, et fur-
« tivement en quelque sorte mon oreille a re-
« cueilli les fils rompus de son murmure.

« Dans l'horreur de la vision nocturne, au mo-
« ment où le sommeil s'empare ordinairement
« des hommes,

« La peur m'a pris et le tremblement, et tous
« mes os ont été glacés d'épouvante.

« Et comme un esprit passait devant moi, tous
« les poils de ma chair se sont hérissés.

« Quelqu'un était là dont je ne distinguais
« pas le visage, et j'ai entendu comme un petit
« souffle qui me parlait. »

Remarquons bien toutes les circonstances : c'est au moment où la nuit est la plus profonde, à l'heure où le silence de la nature prépare les âmes à la crainte, et dans ce moment où la veille devient douteuse, où l'âme flotte dans les premières vapeurs du sommeil, quand déjà la raison est enchaînée.

Une terreur sans cause apparente saisit alors le visionnaire, son sang s'agite et se retire vers le cœur, les extrémités sont froides, il tremble comme s'il avait la fièvre, le frisson parcourt son épiderme, ses cheveux et sa barbe se hérissent, et c'est dans cet état précurseur des hallucinations qu'il croit voir ou sentir un esprit passer.

Un fantôme se dessine vaguement dans l'ombre, il cherche et ne trouve pas le visage de cette figure, et il entend comme au fond de lui-même une voix qui ressemble à une faible respiration, voilà le phénomène naturel parfaitement caractérisé : c'est un cauchemar du premier sommeil, c'est l'âme du songeur qui se fait peur à elle-même. Il écoute avec effroi l'écho nocturne et affaibli de ses propres pensées, et il les formule avec une pénible attention en paroles de désespoir.

L'homme, dit-il, tenterait vainement d'être juste devant Dieu ; Dieu trouve la perversité jusque dans le cœur de ses anges. Troupeau sans intelligence, l'humanité se presse autour de l'abîme et tous doivent tomber pour jamais dans la nuit béante de la mort. La créature fait tache dans le ciel et Dieu se hâte de l'effacer ; ils passent tous et meurent sans avoir trouvé la sagesse.

C'est ainsi que la nuit prêche la nuit et que la mort annonce la mort. Le cauchemar inconnu ne révèle que l'ignorance et voue son croyant à un cauchemar éternel. Préservez-nous, Seigneur, dit David au livre des Psaumes, de la chose effrayante qui se promène dans la nuit.

Ce souffle léger, ce râle qu'on entend à peine, ce spectre sans visage caractérisent d'une manière saisissante l'illusion et l'errreur : c'est presque le néant et le silence, c'est le vent qui semble parler à voix basse en frôlant les plis raides du linceul, c'est la réminiscence qui s'éteint dans l'onde mobile et envahissante du rêve; et l'homme que le rêve emporte ne sait plus s'il dort ou s'il veille ; il raisonne pendant son sommeil, et, en s'éveillant demain, il parlera comme s'il rêvait encore.

On ne saurait trop admirer avec quel art l'auteur du livre de Job dessine le caractère du superstitieux représenté par Eliphaz ; sa science a commencé par une terreur nocturne ; aussi n'est-elle que découragement et terreur. Elle est noire comme la nuit, aveugle et sans visage comme le fantôme. C'est l'orgueil d'un aliéné qui se complait dans sa démence et qui se console de désespérer en se donnant la joie amère de pousser les autres au désespoir.

Tous les criminels par religion mal entendue ont été des visionnaires ; Jacques Clément et Ravaillac étaient hantés par des ombres inconnues et entendaient pendant leurs insomnies le petit

souffle d'Eliphaz. La voix qui dit : « Tue » et celle qui dit : « Désespère et meurs », sortent également du tombeau.

Mais ce tombeau, c'est celui de notre raison, et les morts ne reviennent que dans nos rêves ; aussi l'état de médiomanie est-il une extension du rêve, c'est le somnambulisme avec toute la variété de ses extases. Qu'on approfondisse les phénomènes du sommeil, et l'on aura raison de tous les mystères du spiritisme.

Voilà pourquoi la loi mosaïque, aussi bien que la loi chrétienne, condamnait les esprits de Python et ceux qui devinent par Ob. Expliquons ces expressions : Python est un mot que les interprètes hébreux ont emprunté pour exprimer le grand serpent astral, le feu vital inintelligent, le tourbillon fatal de la vie physique, celui qui entoure la terre en se mordant la queue et que le soleil perce de tous côtés de ses flèches, c'est-à-dire de ses rayons ; le serpent qui a tenté Ève et qui aplatit sa tête sous le pied de la femme régénérée en cherchant toujours à lui mordre le talon. Ob, c'est la lumière passive, car les kabbalistes hébreux donnent trois noms à cette substance universelle, agent de la création qui prend toutes

les formes en s'équilibrant par la balance de deux forces. Active, elle se nomme Od ; passive elle se nomme Ob ; équilibrée, on l'appelle Aour. Od s'écrit par « vau daleth, » ce qui signifie hiéroglyphiquement amour et puissance ; Ob, par « vau beth, » signifie amour et faiblesse ou attrait fatal ; Aour, par « aleph-vau-resch, » signifie principe d'amour régénérateur. (Voyez, dans notre *Dogme et rituel de la haute magie*, les concordances des lettres hébraïques avec les hiéroglyphes et les nombres des grandes clés du *Tarot* samaritain.) Ceux qui devinent par Ob sont donc les interprètes de la fatalité. Or, on consent à la fatalité lorsqu'on la consulte ; on s'abandonne à elle en la choisissant pour oracle. On donne ainsi des arrhes à la mort, on affaiblit son libre arbitre. Ceux qui coopèrent à cette divination ressemblent à des empiriques qui vendraient publiquement des poisons, et Moïse, suivant les mœurs de son pays et de son temps, n'était pas trop sévère lorsqu'il les condamnait à mort.

Le chevalier de Richembach, en appelant Od la lumière astrale, a retrouvé l'un des vrais noms kabbalistiques de la lumière universelle, mais il ne l'a pas appliqué avec exactitude en le générali-

sant. Od, c'est la lumière dirigée ou même directrice ; c'est la lumière astrale élevée à l'état de lumière de gloire. Quant au fluide somnambulique, il faut l'appeler Ob, car c'est son véritable nom, et nous sommes forcés de reconnaître que nos véritables somnambules, lorsqu'elles ne sont pas dirigées par un magnétiseur puissant en Od, sont des devineresses par Ob ou par l'esprit de Python dont parle l'Écriture-Sainte. Ceux qui les consultent commettent donc cette imprudence ou cette impiété qui poussa Saül, abandonné de Dieu, dans l'antre de la pythonisse d'Endor.

Quelques commentateurs, parmi lesquels il faut compter saint Méthodius, surnommé Eubulius, évêque de Tyr au commencement du IVe siècle, ont regardé la pythonisse d'Endor comme une habile intrigante qui trompa la crédulité du roi d'Israël. Elle feint d'abord de ne pas reconnaître le roi, puis, tout à coup, comme si son démon lui révélait la vérité, elle tombe aux genoux de Saül. Ce coup de théâtre lui réussit, le prince maniaque la rassure et se montre tout disposé à la croire ; il lui ordonne d'évoquer Samuel. La pythie alors fait mille contorsions et se laisse tomber lourdement à terre. Que vois-tu ?

lui crie Saül tout tremblant. — Je vois des dieux qui sortent de la terre où je vois monter les puissances de la terre. — Que vois-tu encore? — Je vois un vieillard enveloppé dans un manteau. — C'est Samuel, dit le crédule monarque. Alors la sorcière, sans doute secrètement dévouée à David, fait sortir de son ventre une voix lugubre. C'est Samuel qui éclate en reproches et en menaces. Saül, plus mort que vif, ne veut plus ni boire ni manger, il est vaincu d'avance; il marche à la bataille comme au supplice; les Philistins l'entourent sur la montagne de Gelboë, et il se laisse tomber sur son glaive au lieu de se défendre. N'a-t-il pas laissé chez la devineresse son libre arbitre et sa raison ? Roi déchu et incapable désormais de régner, homme indigne de conduire des hommes, lui qui avait prononcé la peine de mort contre les sorciers et contre ceux qui les consultent, il se montre roi du moins en mourant, et fait en se tuant lui-même un dernier acte de justice.

Il répugnait avec raison au savant évêque de Tyr de penser que la paix d'une tombe comme celle de Samuel pouvait être troublée par les évocations sacriléges d'une femme réprouvée; il

se souvenait d'ailleurs de cette parole si décisive de l'Évangile dans la parabole du mauvais riche : CHAOS MAGNUM FIRMATUM EST. Le grand chaos s'est affermi, en sorte que ceux qui sont en haut *ne peuvent plus* redescendre en bas; et à ce sujet notre savant ami, le regrettable M. Louis Lucas, faisait une remarque très-judicieuse. La nature, disait-il, ouvre à la vie toutes ses portes en ayant soin de les refermer derrière elle pour qu'elle ne recule jamais. Voyez la séve dans les plantes, voyez les sucs nourriciers dans l'alambic des entrailles, voyez le sang dans les veines; un mouvement régulier les pousse toujours en avant, et lorsqu'ils sont passés les conduits se resserrent et s'étranglent. Les vivants d'une sphère supérieure, ajoutait-il, ne peuvent pas plus retomber dans la nôtre que l'enfant déjà né ne peut rentrer au sein de sa mère; nous le pensons comme lui et nous ne croyons pas que l'âme de Samuel ait pu venir de l'autre monde maudire encore une fois le malheureux Saül. Pour nous, la pythonisse d'Endor était une voyante à la manière des extatiques de Cahagnet, elle se mit par le somnambulisme en communication avec l'âme sombre du roi d'Israël et en évoqua les fantômes. C'est du fond

de la conscience du meurtrier des prêtres et des prophètes, et non pas du creux de la terre que se dressait le spectre sanglant de Samuel, et lorsque la sibylle répétait d'une voix de ventriloque des anathèmes et des menaces, elle les lisait écrits par le remords dans la pensée même de Saül.

CHAPITRE II.

(suite du précédent)

LES MORTS RESSUSCITÉS. — LE FILS DE LA SUNAMITE. — LE TOMBEAU D'ÉLISÉE.

Les anciens Hébreux croyaient comme les modernes à l'immortalité de l'âme. Moïse pourtant n'en fait aucune mention dans le Pentateuque. Ce dogme, en effet, était réservé pour les initiés, et pour le retrouver dans toute sa splendeur il faut pénétrer dans les sanctuaires de la Kabbale. Moïse, dont le grand œuvre était d'éloi-

gner son peuple de l'idolâtrie, savait que la foi mal éclairée en l'immortalité de l'âme conduit au culte des ancêtres, et il ne voulait pas que les Hébreux fussent des Chinois. Il ne voulait pas que le peuple d'Abraham et de Jacob emportât d'Égypte le fétichisme des cadavres, il ne voulait pas donner au temple du Dieu vivant un sous-sol peuplé de momies. La conservation des cadavres, en effet, est un outrage à la nature, car c'est une prolongation artificielle de la mort. Moïse craignait aussi d'encourager la nécromancie, et semblait prévoir de loin l'épidémie des tables parlantes et des esprits frappeurs.

Il est dangereux de surexciter l'imagination des multitudes, et le christianisme plus tard n'a pas échappé à ce danger. Le rêve du ciel a trop fait négliger la terre, et l'on ne s'est pas assez rappelé que, suivant la parole du Maître, la volonté de Dieu doit être faite *sur la terre comme au ciel*. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, dit Hermès Trismégiste, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas : quand la barbarie est sur la terre, elle est aussi dans le ciel que se figurent les hommes. J'en prends à témoin le fanatisme du moyen âge et le dieu des inquisiteurs.

La religion de Moïse est une raison sans tendresse, et le christianisme a été d'abord une tendresse sans raison. Il faut pardonner beaucoup à ceux qui ont beaucoup aimé. Adorer les morts qui nous sont chers, c'est une erreur sans doute, mais est-ce un crime impardonnable? Il n'y a pas de morts pour nous d'ailleurs, tout est vivant. Nos reliques mêmes, ces débris d'ossements qui font tant d'horreur au puritanisme judaïque, ne sont plus des fragments de cadavres. Ranimées par la foi commune, arrosées des douces larmes de l'espérance, réchauffées par la charité de tous, elles sont des semences de résurrection et des gages de vie éternelle. Israélites, accordez quelque chose à la sainte folie de l'amour et vous nous ramènerez plus aisément à la sévérité du dogme par l'indulgence de la raison!

Croire à la résurrection des morts, c'est croire à l'immortalité de l'âme. Or, les Hébreux croyaient à la résurrection des morts. Élie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta, Élisée celui de la Sunamite, et un mort qu'on jette au hasard dans le sépulcre de ce prophète ressuscite au contact de ses ossements. Les deux résurrections du fils de la veuve et de celui de la Sunamite semblent un peu trop

calquées l'une sur l'autre. Quoi qu'il en soit, le récit de la dernière contient des détails d'opérations magnétiques très-dignes d'être remarqués. L'enfant de la Sunamite est mort d'une congestion cérébrale par suite d'une insolation. Élisée envoie d'abord son serviteur Giezi en lui confiant son propre bâton : Tu le dirigeras, lui dit-il, vers le visage de l'enfant et tu le lui feras toucher. Giezi part avec la baguette ; mais soit maladresse, soit manque de foi, son opération ne produit rien, et il revient sans avoir réussi. Alors, Élisée se rend lui-même près de l'enfant et entreprend de le réchauffer par incubation et insufflation. Il lui met son visage sur le visage, ses mains sur les mains, ses pieds sous les pieds; puis, sans doute pour reprendre des forces, il s'interrompt et se promène dans la chambre; enfin, il recommence son incubation magnétique, et l'enfant revient à la vie. C'est ce que nous lisons au quatrième livre des Rois.

Nous avons dit, dans notre *Dogme et Rituel de la haute magie*, qu'une résurrection ne nous paraît pas impossible tant que l'organisme vital n'est pas détruit.

La nature, en effet, n'accomplit rien par

soubresaut, et la mort naturelle est toujours précédée d'un état qui tient un peu de la léthargie. C'est une torpeur qu'une grande secousse ou le magnétisme d'une puissante volonté peuvent vaincre, et c'est ce qui explique la résurrection de ce mort jeté sur les os d'Élisée.

L'homme était probablement dans cette léthargie qui précède ordinairement la mort. Ceux qui le portaient sont effrayés en voyant venir une horde de brigands du désert, ils jettent au hasard le cadavre dans le sépulcre ouvert du prophète pour le dérober aux infidèles. L'âme du mort planait sans doute dans les basses régions de l'atmosphère, mal détachée encore de sa dépouille mortelle; la frayeur de sa famille se communiqua sympathiquement à cette âme, elle eut peur que ses restes ne fussent profanés par les incirconcis et rentra violemment dans son corps pour le soulever et le sauver. On attribua sa résurrection au contact des ossements d'Élisée, et le culte des reliques date logiquement de cette époque. Il est certain que les Hébreux, qui regardent comme sacré le livre où est racontée cette histoire, ne doivent pas trouver mauvais le culte que les catholiques rendent aux ossements et aux autres

restes de leurs saints. Pourquoi, par exemple, le sang de saint Janvier aurait-il moins de vertu que le squelette d'Élisée?

CHAPITRE III.

LES ESPRITS DANS L'ÉVANGILE.—DÉMONS, POSSÉDÉS ET APPARITIONS.

Jésus appelle Satan « le prince de ce monde » ; c'est donc une puissance qui exerce son empire sur la terre.

Ce n'est pas une puissance spirituelle, car alors elle exclurait celle de Dieu.

Jésus dit qu'il l'a vue tomber du ciel comme la foudre ou sous la forme de la foudre. C'est donc une puissance matérielle analogue à l'électricité.

Jésus dit que Satan est menteur ainsi que son père, parce que le père de Satan c'est l'esprit de mensonge qui donne une personnalité à l'erreur.

Se servir mal des forces de la nature, c'est engendrer Satan.

Concevoir tout sans Dieu, c'est concevoir Satan. Le diable, c'est un panthéisme sans tête.

C'est l'homme avec une tête de bouc.

C'est l'instinct animal mis à la place de la raison régulatrice.

C'est l'ombre qui nie le corps.

C'est le pot qui nie le potier.

C'est le cauchemar, c'est l'absurde de la raison niant l'absurde de la foi.

C'est le hasard s'affirmant contre la règle; c'est la grimace insultant à la beauté; c'est le néant qui dit : Je suis Dieu.

Satan, c'est la folie, et les possédés du démon, ce sont les fous.

L'un est muet, l'autre déchire ses vêtements et se cache dans les tombeaux; un autre se jette tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau, et semble atteint de la monomanie du suicide. Qu'est-ce que tout cela? Des maladies mentales, et Jésus, attribuant à Satan, c'est-à-dire à l'électricité dévoyée, la plupart des autres maladies, dit en parlant d'une femme informe et pliée en deux : Voyez cette fille d'Abraham qui a été liée par Satan! On

voit que Satan est ici la personnification du mal même physique. Liée par Satan veut dire évidemment ici liée par une affection nerveuse ou rhumatismale. D'ailleurs, le serpent de la Genèse ne saurait être le Satan de Milton. C'était le plus insinuant et le plus rusé des animaux, dit le texte sacré, et Dieu, pour le punir, le condamne à ramper sur son ventre et à manger la terre; supplice qui ne ressemble en rien aux flammes traditionnelles de l'enfer. Il est vrai aussi que le serpent réel et non allégorique rampait avant le péché d'Ève et n'a jamais mangé la terre; il s'agit donc ici d'une allégorie; il s'agit de ce feu astral qui rampe et qui ronge, de ce feu terrestre qui alimente la vie physique en donnant la mort. Il en est de même du Satan qui peut rendre infirmes ou paralytiques les vieilles filles d'Abraham. Que penser aussi de cette légion de démons qui, chassés du corps d'un possédé, demandent comme une grâce de se réfugier dans un troupeau de pourceaux qui deviennent furieux et courent se noyer dans le lac de Tibériade? N'est-ce pas là évidemment une parabole judaïque, dont le but est de montrer combien le pourceau est un animal impur?

S'il faut prendre à la lettre de pareilles histoires, Voltaire a mille fois raison de s'en moquer. Mais on sait que la lettre tue et que l'esprit seul vivifie. Nous ne disons pas pour cela que le fait en lui-même soit impossible. La rage des chiens se communique aux hommes, pourquoi la rage des hommes ou certaines folies furieuses ne se communiqueraient-elles pas aux animaux? Mais que des anges déchus, que de purs esprits condamnés à l'enfer trouvent du soulagement à se noyer sous des formes de pourceaux; que le Sauveur du monde, la raison suprême incarnée, consente à cette hideuse et ridicule malfaisance, c'est cela que le bon sens le plus vulgaire ne saurait admettre. Il y a évidemment sous ce récit, révoltant en apparence, quelque chose de caché.

Quand un esprit immonde est chassé du corps d'un homme, dit le Sauveur, il va parcourant les lieux arides et cherchant le repos qu'il ne peut trouver; alors il dit : Je retournerai dans la maison que j'ai quittée. Il va donc, et, retrouvant cette maison nettoyée et parée, il va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, ils rentrent tous ensemble, ils s'établissent, et l'état du ma-

lade devient pire qu'il n'était d'abord. S'il fallait entendre ce discours symbolique dans le sens des démonomanes, Jésus lui-même en guérissant les possédés aurait fait de mauvaises actions, puisque, suivant sa propre doctrine, il les exposait par là à une obsession sept fois plus cruelle. Mais il s'agit ici des maladies mentales, qu'on empire souvent en voulant les guérir. Si vous chassez une illusion de la tête d'un fou, il en reviendra bientôt sept autres plus insensées que la première. C'est pour cela que Jésus cachait à la multitude les hautes vérités de sa doctrine et ne les révélait au petit cercle des initiés qu'en les enveloppant de paraboles. Il craignait l'esprit impur qui se nomme légion ou multitude. Je veux, disait-il, que ces gens-là entendent sans entendre, qu'ils voient sans voir, car j'ai peur qu'ils ne se convertissent. Hélas! il pressentait les guerres de religion, les massacres et les bûchers; il voyait de loin l'empire romain s'écroulant dans le sang des persécutions, et le fanatisme haineux condamnant à mort la piété qui prie et qui pardonne. Il chassait un démon muet, c'était le culte des idoles, et il voyait venir sept démons bavards, les sept péchés capitaux érigés en doc-

teurs de l'Église. C'est pourquoi il engageait à se taire quand lui-même, peut-être, il en avait déjà trop dit. Aussi, quand il est trahi et renié par les siens, calomnié et maudit par les prêtres, accusé devant les juges, livré aux clameurs de la vile multitude qui demande sa mort, il se renferme dans le silence le plus absolu, il ne répond rien à Pilate, il ne veut rien dire à Hérode; que leur dirait-il, et à quoi bon? Ils sont indignes et incapables de l'entendre. Enfin, lorsqu'il a épuisé jusqu'à la lie la coupe de l'ingratitude, lorsqu'il se sent mourir dans un supplice atroce sans avoir pu faire autre chose, pour les hommes qu'il a tant aimés, que de les rendre plus coupables et plus méchants, son cœur se brise, il semble douter de lui-même, et pousse ce cri terrible : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné !

Lorsqu'il expira, dit l'Évangile, la terre trembla, le soleil s'obscurcit, le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, les morts en sortirent et apparurent à plusieurs personnes. S'il fallait prendre ces choses à la lettre, l'histoire ferait certainement une mention quelconque de ce formidable événement. Le tremblement de

terre aurait été universel, et l'obscurcissement du soleil est autre chose qu'une simple éclipse. Quelles sont les pierres qui se fendirent? Toutes les pierres. Les villes alors durent s'écrouler. Quelques pierres? Lesquelles? et pourquoi celles-ci plutôt que celles-là? Les morts sortirent de leurs tombeaux? Dans quel état? tels qu'ils y étaient? à l'état de putréfaction et de squelettes, ou avec des corps nouveaux? Ce fut alors une véritable résurrection. Mais l'Ecriture appelle Jésus-Christ le premier-né d'entre les morts, c'est-à-dire le premier des ressuscités, et à ce moment Jésus venait seulement de mourir. La lettre ici ne soutient donc pas un seul instant l'examen, il faut recourir à l'esprit, c'est-à-dire à l'allégorie.

Jésus-Christ meurt en effet, et le vieux monde tremble; il ne se remettra pas de cette secousse, et le colosse romain va tomber débris par débris. Le voile du temple se déchire, c'est-à-dire que les plus secrets mystères de la religion judaïque sont dévoilés, c'est l'humanité divine ou la divinité humaine. Le soleil s'obscurcit, c'est-à-dire que les anciens cultes d'Orient qui prenaient le soleil pour la plus parfaite image de Dieu ont perdu

leur vertu. Un soleil vivant vient d'apparaître sur la terre, il disparaît pour renaître, les jours de l'âme ont trouvé leur flambeau. Les pierres se fendent, c'est-à-dire que les cœurs les plus durs ne peuvent résister à la douce violence du grand sacrifice. Les tombeaux s'ouvrent d'eux-mêmes, car la mort vient de laisser échapper les clés des portes éternelles. Les morts se soulèvent et semblent ressusciter d'avance, parce que la mort triomphante de la plus grande des victimes vient de porter un coup mortel à la mort même, et que l'immortalité de l'âme se rend visible en quelque sorte sur la terre. Tel est le sens, le vrai sens, le seul sens possible et raisonnable des paroles sacrées prises à la lettre par tant d'enfants parmi lesquels il faut ranger les théologiens imbéciles du moyen âge.

Pour ce qui est des apparitions de Jésus-Christ lui-même, nous n'y toucherons pas, car elles sont du domaine exclusif de la foi. Nous ferons remarquer seulement qu'elles ne favorisent en rien les idées du spiritisme, car Jésus-Christ apparaît non comme mort, mais comme vivant. Ce n'est pas en esprit, c'est en chair et en os qu'il se trouve au milieu de ses disciples, il les

invite à le toucher, il leur demande à manger, il mange, en effet, et boit au milieu d'eux. Saint Thomas le touche et lui trouve un corps palpable et réel. Cependant ce corps passe à travers les portes fermées. Ce sont là des choses de l'autre monde et que rien certainement ne saurait expliquer en celui-ci. Ce corps palpable et réel, ce corps qui a de la chair et des os, ce corps qui se nourrit de pain et de miel, paraît et disparaît comme une fantasmagorie. Il y a là évidemment quelque mystère. Les premiers chrétiens, forcés de se cacher, avaient leurs paraboles et leur occultisme. Ils écrivaient pour être compris seulement des initiés. L'histoire de l'apparition aux voyageurs d'Emmaüs peut jeter quelque jour parmi ces ombres.

Deux voyageurs passaient non loin du bourg d'Emmaüs, c'étaient des disciples de Jésus, et ils s'entretenaient tristement de la mort violente de leur maître. Un voyageur inconnu les aborde et leur reproche leur tristesse; il leur explique les écritures, il leur rappelle surtout les paroles du maître avant de mourir : « Vous ne ferez qu'un avec moi comme je ne fais qu'un avec mon Père. Celui qui me voit voit mon Père, et celui qui vous

verra me verra. Celui qui vous écoute m'écoute, et quand vous serez deux ou trois rassemblés en mon nom, je serai là au milieu de vous. »

En parlant ainsi on arrive à l'hôtellerie, le voyageur prend le pain, le bénit et le partage, comme Jésus-Christ avait fait avant la Cène; alors les yeux des deux disciples s'ouvrent, ils reconnaissent que, suivant sa parole, Jésus-Christ est réellement présent au milieu d'eux; ils le comprennent ressuscité et toujours visible parmi les siens, toujours présent dans son Église. Ils communièrent donc de la main de Jésus-Christ même, et après la communion ils ne le virent plus. Ici est exprimé avec retenue et d'une manière voilée tout le mystère du sacerdoce. Le prêtre qui dit la messe est réellement Jésus-Christ pour la foi des spectateurs, et la preuve de ceci, c'est que le prêtre en prononçant les paroles sacramentelles ne dit pas : Ceci est le corps du Christ, mais bien, comme a dit le Maître : Ceci est mon corps. Le croyant alors ne voit plus le prêtre, il voit Jésus-Christ lui donnant son corps et il reçoit réellement le corps sacré de Jésus-Christ; mais, après le sacrifice, Jésus a disparu, et l'on ne s'occupe plus guère du brave curé qui,

en débitant tout bas les versets de son *Te Deum*, s'en retourne à la sacristie.

Dans l'église de Saint-Gervais à Paris on voit une peinture murale de Gigoux, qui représente à merveille, selon nous, le mystère de la résurrection du Sauveur. Ce n'est pas un coup de tonnerre, ce n'est pas un sépulcre qui éclate au milieu des soldats bouleversés, c'est une tombe qui s'ouvre d'elle-même, c'est une lumière qui éclot comme une fleur matinale, douce encore comme le crépuscule, mais assez puissante déjà pour éclairer vivement les spectateurs de cette scène. Le Christ ne s'envole pas, il marche en avant avec la placidité du calme éternel. Son geste est celui de l'enseignement des choses divines, on croit voir son auréole s'élargir lentement avec des nuances irisées, et autour de lui commence à se dérouler un ciel nouveau. Les gardes ne sont ni foudroyés, ni terrifiés, ils sont saisis et comme paralysés par une stupeur, qui n'est pas sans admiration et peut-être sans une vague espérance, car n'est-ce pas pour eux, les pauvres mercenaires du monde romain, que le Rédempteur vient de triompher de la mort? Tout est calme dans ce tableau, et le peintre est arrivé aux

plus sublimes effets par la plus grande simplicité. Lorsqu'on a vu ce tableau, on le revoit toujours dans son souvenir, et involontairement on le contemple avec une émotion qui ne se fatigue pas. Le sentiment qu'on éprouve est comme un ravissement pour la pensée, comme une extase pour le cœur.

C'est aux arts surtout qu'il faut demander les révélations du progrès. Ce que le philosophe ne sait pas dire encore, ou n'ose pas dire, l'artiste le devine, et il nous fait rêver d'avance ce qu'un jour nous devons savoir.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE SAINT SPIRIDION ET DE SA FILLE IRÈNE.

Vers le milieu du quatrième siècle, à Trémithonte dans l'île de Chypre, vivait le saint évêque Spiridion, l'un des pères du concile de Nicée. C'était un doux et vénérable vieillard.

pauvre comme le Christ, pénitent comme un ascète, et charitable comme un apôtre. Il avait été marié, et sa femme en mourant lui avait laissé une fille nommée Irène, qui voua son âme à la prière et son corps à la virginité. Il demeurait avec elle, dans une cabane entourée d'un petit jardin que l'évêque cultivait lui-même.

Il était le conseil de toute la contrée, Irène en était la providence : elle soignait les malades et visitait les pauvres, les enrichissant de courage et leur faisant l'aumône de tous les trésors de son cœur. Puis elle priait, elle jeûnait, elle veillait, si bien que sa santé déclinait en même temps que son âme se détachait de plus en plus de la terre.

A peine sortie des Catacombes, l'Église chrétienne, que Constantin venait de couvrir de sa pourpre, semblait alors être atteinte du mal qui consuma Hercule lorsqu'il eut touché la robe sanglante de Déjanire; elle se déchirait les entrailles, l'arianisme agressif et une orthodoxie turbulente se la disputaient par lambeaux. L'astucieux et cruel Constance venait de rafraîchir avec le sang de sa famille la pourpre du manteau de Constantin. Julien étudiait la philosophie dans Athènes,

et au milieu du misérable conflit des théologiens et des rhéteurs, pressentant, sans vouloir s'y résigner, le vaste écroulement de l'empire, il rêvait les vertus d'un autre âge, et, dans la solitude des vieux temples abandonnés, il pleurait en songeant à la gloire des anciens dieux.

Le christianisme, en effet, vouait le vieux monde à la mort, et faisait des saints sans améliorer les mœurs publiques ; bien au contraire, la putréfaction se hâtait de faire place à la vie nouvelle. L'Église temporelle avait déjà d'affreux évêques, comme Georges de Cappadoce, les saints croyaient plus que jamais à la fin prochaine du monde et fuyaient au désert. Spiridion et sa fille étaient des ascètes comme saint Paul l'Ermite et comme saint Antoine, mais ils avaient compris que toute la vie divine est dans l'esprit de charité. Spiridion était donc resté évêque, et pour faire comprendre à nos lecteurs comment il entendait la charité, nous allons raconter une anecdote de sa vie.

C'était à la fin d'un carême, d'un carême tel que les faisait Spiridion ; les maigres aliments de la sainte quarantaine étaient épuisés, on était au jour du Vendredi-Saint. Spiridion devait

passer cette journée et la suivante sans prendre aucune nourriture, il n'avait donc rien chez lui, rien qu'un morceau de chair de porc suspendu à la fumée du foyer et réservé pour les fêtes de Pâques, lorsque vient frapper à sa porte un voyageur exténué de fatigue et de besoin. L'évêque de Trémithonte le reçoit avec empressement et l'entoure de soins paternels; mais il s'aperçoit bientôt que son hôte va s'évanouir d'inanition. Que faire? il est tard, point d'habitation prochaine, la ville est assez éloignée. Spiridion n'hésite pas. Il coupe un morceau de viande salée, la fait cuire et la présente au voyageur. Celui-ci la repousse avec étonnement et épouvante : Je suis chrétien, mon père, dit-il à l'évêque, comment donc aujourd'hui m'offrez-vous de la chair à manger! Me croyez-vous capable d'insulter ainsi par mon intempérance à la mort du Christ, notre maître?

— Je suis chrétien comme vous, mon fils, lui répond doucement Spiridion, et, de plus, je suis évêque, c'est-à-dire pasteur et médecin. C'est comme médecin que je vous présente ces aliments, les seuls qu'il soit en mon pouvoir de vous offrir. Vous êtes épuisé, et demain peut-être

il serait trop tard pour vous sauver la vie ; mangez donc ces aliments que je bénis, et vivez. — Jamais, réplique le voyageur, car vous me conseillez ce que vous ne feriez pas vous-même.

— Ce que je ne ferais pas pour moi peut-être, dit le vieillard, mais ce que je ferais certainement pour vous, comme vous allez le faire pour moi qui vous en prie. Tenez, voulez-vous que je porte à ma bouche un peu de cette viande pour vous engager à en faire usage sans scrupule ?

Et saint Spiridion prit et mangea un peu de viande de porc pour engager son hôte à en faire autant ; car la charité, suivant lui, était une loi plus impérieuse que celle de l'abstinence et du jeûne.

Voilà quel était saint Spiridion de Trémithonte, voilà sans doute quelle était aussi sa fille Irène.

Ces deux anges de la terre n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Quand Spiridion allait visiter son diocèse, Irène gardait l'ermitage et y recevait les pauvres, les pèlerins et les chercheurs de bons conseils ; tout ce qu'elle faisait ou disait était approuvé d'avance par son père, et Irène, de son côté, ne disait que les choses que Spiridion

lui-même eût dites, et faisait avec une merveilleuse divination les bonnes œuvres qu'il eût faites.

Ces deux saints furent momentanément séparés par ce travail de renaissance que nous avons coutume d'appeler la mort. Ce fut la plus jeune qui fut appelée la première à la délivrance. Irène s'éteignit doucement, comme une lampe dont l'huile est épuisée. Spiridion lui rendit les derniers devoirs, mais il ne la pleura point, car elle ne l'avait pas quitté, il la sentait plus que jamais unie à sa pensée et à son cœur. Il lui semblait qu'il avait une double mémoire et une double pensée. Irène avait trouvé peut-être son paradis dans l'âme bienheureuse de Spiridion.

Ces détails étaient nécessaires pour expliquer l'anecdote qui va suivre.

Pendant une absence de Spiridion, un chrétien partant pour un long voyage avait remis entre les mains d'Irène une somme d'argent qui était toute sa fortune. Irène avait enfoui le dépôt et n'en avait parlé à personne.

Lorsque le chrétien fut de retour, Irène était morte, et grand fut l'étonnement du saint évê-

que en s'entendant réclamer un dépôt dont il n'avait pas connaissance.

Il se rendit alors sur le tombeau d'Irène et l'appela trois fois à haute voix. Irène alors répondit du fond de la tombe et dit : Mon père, mon père, que me voulez-vous? C'est du moins ce que rapportent les légendaires.

— Qu'as-tu fait de l'argent que notre frère t'avait confié? dit Spiridion.

— Mon père, je l'ai enfoui à telle et telle place.

Le père creusa et trouva le dépôt intact.

Évidemment cette histoire est controuvée quant aux détails, mais elle peut être vraie quant au fond.

Personne ne supposera que l'âme des morts et surtout celle des justes soit enfermée dans la tombe pour y sentir la lente corruption de la chair et des ossements.

Irène n'était donc pas dans la terre. Que le saint homme se soit rendu sur la tombe de sa fille pour évoquer des souvenirs et obtenir par sympathie magnétique une intuition de seconde vue, il n'y a rien là qui nous semble impossible. Nous croyons à l'union intime des âmes saintes

que la mort ne saurait séparer. Dieu remplit la distance qui sépare le ciel de la terre, et n'y laisse pas de vide entre les cœurs. Les souvenirs d'Irène ont donc pu se communiquer à Spiridion ; et d'ailleurs, qui sait si la sainte fille n'avait pas autrefois parlé à son père de ce dépôt ? Son grand âge et les soins nombreux de son épiscopat lui avaient peut-être fait oublier cette confidence. Ne nous arrive-t-il pas souvent d'admirer comme une pensée nouvelle ce que nous avons dit ou même écrit autrefois ? De combien de réminiscences vagues ne sommes-nous pas poursuivis, et qui pourra dire toute la place qu'occupent les souvenirs déjà plusieurs fois effacés dans les rêveries de notre veille et dans les rêves de notre sommeil ?

Nous rapprocherons de cette révélation d'Irène à Spiridion son père, une aventure plus récente et moins connue.

Il s'agit de Sylvain Maréchal, un bonhomme excentrique du siècle dernier, qui se croyait positivement athée.

Sylvain Maréchal n'admettait donc pas l'existence de Dieu, et, pour être logique, il niait également l'immortalité de l'âme ; il avait fait de

mauvais vers pour défendre cette mauvaise cause. C'était d'ailleurs un homme honorable, aimé de sa femme et estimé de ses amis.

Lorsqu'on lui parlait de la mort, il disait ordinairement que c'était le grand sommeil, et ajoutait sentencieusement ce distique, l'un de ses péchés contre Apollon :

Dormons jusqu'au bon temps,
Nous dormirons longtemps.

Lui que le progrès de son siècle n'avait conduit qu'à l'athéisme, il doutait un peu du progrès et ne croyait guère, à ce qu'on voit, à la venue d'un temps meilleur, l'athéisme n'étant ordinairement que le désespoir d'une croyance découragée.

Les gens qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme meurent, hélas! comme les autres. Sylvain Maréchal vit venir l'heure du grand sommeil. Sa femme et une amie nommée madame Dufour veillaient auprès de lui; l'agonie avait commencé. Tout à coup le mourant, comme s'il se rappelait quelque chose, fait un grand effort pour parler. Les deux dames se penchent vers lui..... Alors, d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine, il

dit ces mots : *Il y a quinze.....* et la voix expira. Il essaya de reprendre et murmura encore une fois : *Quinze ;* mais il fut impossible d'entendre le reste. Ses lèvres remuèrent de nouveau un peu, puis, faisant un grand soupir, il mourut.

La nuit suivante, madame Dufour, qui venait de se coucher, n'avait pas encore éteint sa lampe, lorsqu'elle entendit sa porte s'ouvrir doucement. Elle mit la main devant la lumière et regarda. Sylvain Maréchal était au milieu de sa chambre, vêtu comme de son vivant, ni plus triste ni plus gai.

— Chère dame, lui dit-il, je viens vous dire ce que je n'ai pu achever hier : il y a quinze cents francs en or cachés dans un tiroir secret de mon bureau ; veillez à ce que cette somme ne tombe pas en d'autres mains que celles de ma femme.

Madame Dufour, plus étonnée qu'effrayée de cette pacifique apparition, dit alors au revenant :

— Eh bien, mon cher athée, je pense que vous croyez maintenant à l'immortalité de l'âme.

Sylvain Maréchal sourit tristement, branla lé-

gèrement la tête, et ne répliqua qu'en répétant une dernière fois son distique :

> Dormons jusqu'au bon temps,
> Nous-dormirons longtemps.

Puis il sortit. La frayeur prit alors madame Dufour, ce qui prouve qu'alors seulement elle fut complétement éveillée ; elle se jeta hors du lit pour courir à la chambre de son amie, madame Maréchal, qu'elle rencontra venant, de son côté, chez elle, pâle et tout effarée. — Je viens de voir M. Maréchal, dirent en même temps les deux femmes ; et elles se racontèrent les détails à peu près identiques de la vision qu'elles venaient d'avoir chacune de son côté.

Les quinze cents francs en or furent trouvés dans un tiroir secret du bureau.

Nous tenons cette histoire d'une amie commune des deux dames qui la leur avait souvent entendu raconter. Nous la croyons vraie, mais nous pensons que les dames, lorsqu'elles virent le fantôme, étaient déjà tombées dans un état de demi-sommeil. Préoccupées des dernières paroles de Maréchal, elles les rapprochèrent avec la lucidité particulière aux rêves des personnes affligées de

mille petites circonstances qu'elles avaient sues sans les remarquer et qui s'étaient gravées dans leur réminiscence involontaire; le mourant, d'ailleurs, avait projeté avec force sa volonté dans ces deux âmes sympathiques; ce qu'il voulait leur dire, il leur avait communiqué la force de le deviner. Elles le revirent absolument, comme on voit en rêve, avec ses habits de tous les jours et sa manie de réciter de méchants vers; elles le virent comme on voit toujours les morts, dans une espèce de miroir rétrospectif; elles le virent comme une somnambule l'aurait vu, ainsi que le secret de sa cachette et de son or.

Il y a là un phénomène très-remarquable d'hallucination collective et simultanée, avec identité de seconde vue; mais il n'y a rien qui puisse prouver quelque chose en faveur des évocations et du retour des trépassés.

Quoi qu'il en soit du fantôme de Sylvain Maréchal, son incrédulité posthume nous rappelle une pensée fort singulière de Swedenborg. La foi, dit-il, étant une grâce qu'il faut mériter, Dieu ne l'impose jamais à personne, même après la mort. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer, dans le monde des esprits, des incrédules qui

nient plus que jamais ce qu'ils ont toujours nié, et qui échappent à l'évidence de l'immortalité en supposant qu'ils ne sont pas morts, mais seulement atteints de quelque maladie mentale qui a déplacé le siége de leurs sensations. Ils vivent toujours comme ils vivaient sur la terre, se plaignant seulement de ne plus voir ce qu'ils voyaient, de ne plus entendre ce qu'ils entendaient, de ne plus goûter ce qu'ils goûtaient, de ne plus posséder ce qu'ils possédaient; ils vivent ainsi d'une fausse existence, protestant contre la véritable vie, et toujours trompés dans leur ennui par l'espérance de la mort. Ces imaginations du mystique suédois sont aussi ingénieuses qu'effrayantes et suffiraient pour nous expliquer, sinon le sommeil léger d'Irène dans son tombeau de Trémithonte, du moins la double visite nocturne de Sylvain Maréchal, le lendemain de sa mort, pour des intérêts matériels et mesquins, si, aux suppositions tirées de l'imagination des mystiques, nous ne préférions mille fois les simples hypothèses de la science et de la raison.

CHAPITRE V.

MYSTÈRES DES INITIATIONS ANTIQUES. — LES ÉVOCATIONS PAR LE SANG. — LES RITES DE LA THÉURGIE. — LE CHRISTIANISME ENNEMI DU SANG.

Les mystères de la folie sont les mystères du sang. Ce sont les mouvements déréglés du sang qui troublent la raison des gens éveillés, comme ils produisent, pendant la nuit, le dérèglement des rêves. La folie et certains vices sont héréditaires, parce qu'ils résident dans le sang : le sang est le grand agent sympathique de la vie ; c'est le moteur de l'imagination, c'est le *substratum* animé de la lumière magnétique ou de la lumière astrale polarisée dans les êtres vivants ; c'est la première incarnation du fluide universel, c'est de la lumière vitale matérialisée. Il est fait à l'image et à la ressemblance de l'infini ; c'est une substance négative dans laquelle nagent et s'agitent des milliards de globules vivants et aimantés, globules gonflés par la vie et tout vermeils de cette insaisissable plénitude. Sa naissance est la plus grande

de toutes les merveilles de la nature. Il ne vit que pour se transformer ; c'est le Protée universel : il sort des principes où il n'était pas contenu, il devient de la chair, des os, des cheveux, des tissus particuliers et délicats, des ongles, de la sueur, des larmes. Il ne s'allie ni à la corruption ni à la mort : quand la vie cesse, il se décompose ; qu'on parvienne à le ranimer, à le refaire par une aimantation nouvelle de ses globules, et la vie recommencera. La substance universelle, avec son double mouvement, est le grand arcane de l'être ; le sang est le grand arcane de la vie.

Aussi, tous les mystères religieux sont aussi des mystères de sang. Il n'y a pas de cultes sans sacrifices, et le sacrifice non sanglant ne pouvait exister que comme transsubstantiation d'un sang véritable, toujours fumant, toujours parlant, toujours criant, dans sa vertu divinement expiatoire, sur l'autel comme sur le Calvaire. Les dieux de l'antiquité aimaient le sang, et les démons en avaient soif. C'est ce qui a fait penser au comte Joseph de Maistre que le supplice supplie, que l'échafaud est un supplément de l'autel, et que le bourreau est un appendice du prêtre.

C'est à la vapeur du sang, dit Paracelse, que

l'imagination emprunte tous les fantômes qu'elle enfante. Les visions sont le délire du sang : agent secret des sympathies, il propage l'hallucination, comme un virus subtil ; lorsqu'il s'évapore, son sérum se dilate, ses globules se gonflent, se déforment et donnent des corps aux fantaisies les plus bizarres ; lorsqu'il monte au cerveau exalté de saint Antoine ou de sainte Thérèse, il leur apparaît en réalisant pour eux des chimères plus étranges que celles de Callot, de Salvator ou de Goya. Personne n'inventerait les monstres que sa surexcitation fait éclore : c'est le poëte des rêves ; c'est le grand hiérophante du délire.

Aussi, dans l'antiquité comme au moyen âge, évoquait-on les morts par l'effusion du sang. On creusait un fossé, on y versait du vin, des parfums enivrants et le sang d'une brebis noire ; les horribles sorcières de la Thessalie y joignaient le sang d'un enfant. Les hiérophantes de Baal ou de Nisroch, dans une exaltation furieuse, se faisaient des incisions par tout le corps et demandaient soit des apparitions, soit des miracles, aux vapeurs de leur propre sang : alors tout commençait à tournoyer devant leurs yeux égarés et malades ; la lune prenait la teinte du sang répandu, et ils croyaient la

voir tomber du ciel; puis commençaient à sortir de terre, à voltiger, à ramper, à se traîner des choses hideuses et informes : on voyait se former des larves et des lémures; des têtes pâles et sordides comme les vieux suaires, et toutes barbues des moisissures de la tombe, venaient se pencher sur la fosse et tiraient leur langue sèche pour boire le sang répandu. Le magicien, tout affaibli et tout blessé, s'escrimait contre elles avec le glaive jusqu'à l'apparition de la forme attendue et de l'oracle. C'était ordinairement le dernier rêve de l'épuisement, le paroxysme de la démence; c'est alors que l'évocateur tombait souvent comme foudroyé, et, s'il était seul, si de prompts secours ne lui étaient administrés, si un puissant cordial ne le rappelait à la vie, le lendemain on le trouvait mort, et l'on disait que les esprits s'étaient vengés.

Les mystères de l'ancien monde étaient de deux sortes. Les petits mystères concernaient l'initiation au sacerdoce; les grands étaient l'initiation au grand œuvre sacerdotal, c'est-à-dire à la théurgie. La théurgie, mot terrible, mot à double sens, qui veut dire création de Dieu. Oui, dans la théurgie on apprenait au prêtre comment il doit créer les dieux à son image et à sa ressemblance,

en les tirant de sa propre chair et en les animant de son propre sang. C'était la science des évocations par le glaive et la théorie des fantômes sanglants. C'est là que l'initié devait tuer l'initiateur; c'est là qu'Œdipe devenait roi de Thèbes en donnant la mort à Laïus. Nous tâcherons d'expliquer ce que ces expressions allégoriques ont d'obscur. Ce qu'on peut entrevoir déjà, c'est qu'il n'y avait pas d'initiation aux grands mystères sans effusion de sang, et sans l'effusion du sang même le plus noble et le plus pur. C'est dans la crypte des grands mystères que Ninyas dut venger sur sa propre mère le meurtre de Ninus. Les fureurs et les spectres d'Oreste furent l'œuvre de la théurgie. Les grands mystères étaient la sainte vehme de l'antiquité, où les francs-juges du sacerdoce pétrissaient de nouveaux dieux avec la cendre des anciens rois détrempée dans le sang des usurpateurs ou des assassins. Étaient-ils donc eux-mêmes des assassins, ou du moins des bourreaux? Non; car le droit au sacrifice leur était dévolu par le consentement universel des nations. Le prêtre n'assassine pas, il n'exécute pas, il sacrifie; et c'est pour cela que Moïse, nourri du dogme des grands mystères, choisissait pour tribu sacerdotale celle

qui avait su le mieux, suivant l'expression même de la Bible, consacrer ses mains dans le sang. Ce n'étaient pas seulement Baal et Nisroch qui demandaient alors des victimes humaines; le Dieu des Juifs aussi avait soif du sang des rois, et Josué lui offrait des hécatombes de monarques vaincus. Jephté sacrifiait sa fille; Samuel coupait en morceaux le roi Agag sur la pierre sacrée du Galgal. Moïse, comme les anciens initiateurs aux grands mystères, était allé avec Josué, son successeur, dans les cavernes du mont Nébo, et Josué était revenu seul. Jamais on ne retrouva le cadavre, car, dans les grands mystères, on possédait le secret du feu dévorant. Nadab et Abiu, Coré, Dathan et Abiron en firent la triste expérience. Quand Saül fut rejeté de Dieu, c'est-à-dire condamné comme usurpateur du sacerdoce et profanateur des mystères, il devint le jouet des hallucinations, car les grands hiérophantes avaient le secret des fantômes. C'est alors qu'Achitophel lui conseilla le massacre de tous les prêtres, comme si l'on pouvait jamais les massacrer tous. Le sang des sacrificateurs est une semence de nouveaux sacrifices. Vous faites le 2 septembre, et la Saint-Barthélemy est justifiée. Vous

croyez punir Torquemada, et vous préparez de hautes œuvres à Trestaillon. Le prêtre qui conduit Louis XVI à l'échafaud, et qui lui dit avec l'autorité suprême du pontife : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » semble accomplir seul, avec la Convention pour ministre subalterne, le grand sacrifice de la Révolution. La victime même, en tombant, révèle et consacre le prêtre. Je mettrai sur toi un signe, dit Adonaï à Caïn, pour te rendre inviolable et pour que personne n'ose porter la main sur toi. Abel fut la première victime, Caïn fut le premier prêtre du monde.

Abel, pourtant, avait exercé avant Caïn une sorte de sacerdoce, et il avait le premier versé le sang des créatures de Dieu. Il offrait au Seigneur, dit la Bible, les prémices de son troupeau; Caïn, au contraire, ne présentait à Dieu que des fruits. Dieu repoussa les fruits et préféra le sang; mais il ne rendit pas Abel inviolable, parce que le sang des animaux est plutôt la figure que la réalisation du véritable sacrifice. C'est alors que l'ambitieux Caïn consacra ses mains dans le sang d'Abel; puis il bâtit des villes et fit des rois, car il était devenu souverain pontife. Si, plus tard, Judas Iscariote eût fait pénitence au lieu de se

suicider, il eût fait une rude concurrence à saint Pierre. Saint Pierre, en effet, était, après Judas seulement, le plus sanguinaire des apôtres.

Est-ce pour cela seulement qu'il méritait d'être le premier pape? Loin de nous l'idée d'une sacrilége ironie ! Nous révélons la grande loi sacerdotale, et nous n'insultons pas pour cela à la papauté. Nous voulons dire que le sacrificateur assume sur lui et résume en lui tous les crimes du peuple, et qu'il est purifié le premier par le sang tout-puissant de la victime. C'est du moins ce que pensaient les hiérophantes de l'ancien monde, lorsque, dans la crypte des grands mystères, ils venaient s'offrir, la tête couverte d'un voile, au glaive de leurs successeurs. Œdipe avait tué Laïus sans le connaître, et tous les grands initiés à la science d'Œdipe expiaient à leur tour le meurtre symbolique de Laïus. C'est ainsi que, dans la Maçonnerie, qui garde encore de nos jours la tradition symbolique des anciens mystères, on parle toujours de venger la mort du fabuleux Hiram. L'homme qui se sent malheureux sans avoir la conscience d'être juste, se croit facilement puni pour une faute involontaire; il croit avoir tué son propre bonheur : le besoin d'expiation lui fait

rêver le sacrifice, et c'est le sacrifice qui fait les prêtres en consacrant l'autel sanguinaire des dieux.

Jésus, le seul initiateur qui n'ait tué personne, meurt pour l'abolition des sacrifices sanglants. Il est alors plus grand que tous les pontifes; et que serait-il donc, s'il n'était pas Dieu? Il s'est fait Dieu sur le Calvaire; mais ses disciples, en le reniant et en le vendant, se sont faits prêtres, et ils ont continué le vieux monde, qui durera tant que le prêtre aura besoin de vivre de l'autel, c'est-à-dire de manger la chair des victimes.

Et il y a de prétendus sages qui vous disent que le christianisme expire et que le monde de Jésus-Christ s'en va! C'est le vieux monde qui expire, c'est l'idolâtrie qui s'en va. L'Évangile a seulement été annoncé; il n'a pas régné sur la terre. La catholicité, c'est-à-dire l'universalité d'une seule religion, n'est encore qu'un principe que bien des gens regardent comme une utopie. Mais les principes ne sont pas des utopies; ils sont plus forts que les peuples et les rois, plus durables que les empires, plus stables que les mondes. Le ciel et la terre peuvent passer, a dit le Christ; mes paroles ne passeront point.

Nous lisons dans les Actes des apôtres que saint Pierre eut une vision. Il voyait une grande nappe couverte d'animaux purs et impurs, et une voix lui disait : Tue et mange! Ainsi se révéla pour la première fois le mystère de la papauté temporelle. Depuis lors les souverains pontifes ont cru pouvoir tuer pour manger. Jésus-Christ jeûnait et ne tuait pas; il avait même dit à saint Pierre : Remets ton épée dans le fourreau, car celui qui frappe de l'épée périra par l'épée. Mais c'est là une de ces paroles qui ne pouvaient être comprises avant la venue de l'esprit d'intelligence et d'amour qui, comme on le voit bien, n'a pas encore établi son règne définitif en ce monde.

Les souverains pontifes des anciens cultes étaient donc tous des sacrificateurs d'hommes, et tous les dieux du sacerdoce ont aimé la chair et le sang. Moloch ne différait de Jéhovah que par défaut d'orthodoxie, et le Dieu de Jephté avait des mystères semblables à ceux de Bélus. Les moines du moyen âge se tiraient régulièrement du sang, comme les prêtres de Baal; car la continence perpétuelle, cette divinité stérile, est une idole qui veut du sang : la force vitale qu'on veut soustraire à la nature, il faut la verser sur l'autel

de la mort. Nous avons dit que le sang est le père des fantômes, et c'est par les fantômes du sang que les prêtres de Babel et d'Argos troublèrent la raison de Ninyas et d'Oreste. Sémiramis et Clytemnestre avaient été vouées aux dieux infernaux ; et leurs légendes se ressemblent de telle sorte qu'on les croirait calquées l'une sur l'autre. Ninus était le roi des prêtres : Sémiramis voulut être la reine des peuples, et s'assura, par un crime, la possession de la couronne de Ninus. Le monde politique n'avait pas alors de tribunal qui pût juger cette femme, tant elle se justifia par de grandes choses. Elle semait le monde de merveilles. Ses envieux soulevaient contre elle les multitudes : elle venait seule, et les révoltes s'apaisaient. Mais elle avait un fils que les prêtres gardaient pour otage : Ninyas était initié aux grands mystères ; et il avait juré de venger Ninus, dont il ne connaissait pas encore le meurtrier. Sémiramis, de son côté, était obsédée de fantômes et de remords. La femme, chez elle, l'emportait secrètement sur la reine, et souvent elle descendait seule dans la nécropole pour pleurer et frémir sur les cendres de Ninus. C'est là qu'elle rencontra Ninyas, poussé par les hiérophantes : entre le fils et la mère se

dressa le spectre du roi assassiné. Sémiramis était voilée; le fantôme ordonna de frapper. Le jeune initié s'avance : Sémiramis pousse un cri et lève son voile, elle a reconnu Ninyas : « Non, tu n'es plus Ninyas, dit le spectre, tu es moi-même, tu es Ninus sorti de la tombe! » Et il sembla absorber le jeune homme en lui-même et se confondre avec lui de telle sorte que la reine ne vit plus devant elle que le spectre de Ninus, pâle et le glaive sacré à la main. Elle retira alors le voile sur sa tête et présenta son flanc, comme devait faire plus tard Agrippine. Quand Ninyas revint à lui, il était couvert du sang de sa mère : « Est-ce donc moi qui l'ai tuée? s'écriait-il avec égarement. — Non, répondait Sémiramis en l'embrassant pour la dernière fois, nous sommes deux victimes; et le sacrificateur, ce n'est pas toi : je meurs, assassinée par le grand-prêtre de Bélus! »

Tels étaient les prêtres de Babylone, tels furent ceux de Mycènes et d'Argos : Calchas demande le sang d'Iphigénie; Clytemnestre maudit les prêtres et venge sa fille par le meurtre d'Agamemnon; Oreste, poussé par les oracles, tue sa mère, et va chercher jusqu'au fond de la Chersonèse Taurique l'idole sanglante de la Diane vengeresse.

Devons-nous être étonnés de ces attentats contre la famille, quand, des siècles plus tard et en plein christianisme, nous voyons un prêtre romain, le terrible Jérôme, écrire à son disciple Héliodore : « Si ton père se couche sur le seuil de la « porte, si ta mère découvre à tes yeux le sein « qui t'a nourri, foule aux pieds le corps de « ton père, marche sur le sein de ta mère, et « les yeux secs, accours au Seigneur qui t'ap- « pelle ! »

Tels sont les sacrifices de la chair et du sang qui consomment le grand œuvre de la théurgie. Le Dieu pour lequel on a marché sur le sein de sa mère, on doit le voir désormais l'enfer sous les pieds et le glaive exterminateur à la main. Il poursuivra l'ascète comme un remords, il ira savourer dans la solitude les terreurs de l'enfer et les désespoirs de la pensée. Moloch ne brûlait les enfants que pendant quelques secondes ; il appartenait aux disciples du Dieu qui meurt pour racheter le monde de créer un Moloch nouveau dont le brasier est éternel !

M. Renan, dont nous ne voudrions pas avoir écrit le malencontreux ouvrage, y a mis cependant une bonne parole, qui rachète, à nos yeux

bien des défauts. Cette parole, la voici : « Per« sonne ne fut moins prêtre que Jésus. » Distinguons toutefois, car il s'agit du prêtre de l'antiquité, qu'on retrouve malheureusement encore dans les temps modernes. Saint Jérôme était, à son insu, un hiérophante des grands mystères ; saint Vincent de Paul est le type du nouveau prêtre, du véritable prêtre chrétien, cette réincarnation perpétuelle de Jésus-Christ.

L'ÉGLISE A HORREUR DU SANG. Dans cette ineffaçable maxime se résume tout l'esprit du christianisme.

L'Église a horreur du sang, et repousse loin de son sein tous ceux qui aiment à le verser. Le prêtre chrétien ne peut exercer les fonctions d'accusateur public, ou de juge, sans devenir irrégulier, c'est-à-dire incapable d'exercer les fonctions saintes. Ainsi donc, les inquisiteurs meurtriers n'étaient pas des prêtres chrétiens, c'étaient des sacrificateurs de l'ancien monde qui mentaient au christianisme. Un pape ne peut condamner personne à mort. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, mais il ne sait pas les égorger. Un pape ne saurait faire la guerre. Quand Jules II faisait le soudard, il n'agissait plus

en pape, c'était encore un tyranneau du Bas-Empire. Le bon Pie IX, qui a, dit-on, des visions, doit être obsédé par les spectres de Pérouse et de Castelfidardo ; alors il doit avoir horreur de ses propres mains, lui qui est le chef suprême de l'Église, car l'Église a horreur du sang.

Sacrifier les autres pour soi, voilà le vieux monde, le monde de Jupiter et de Saturne, le monde des Césars et des augures. Se sacrifier pour les autres, voilà le monde nouveau, le monde du Christ, le monde de l'avenir. Tuer pour vivre, voilà la grande fatalité des grands mystères. Mourir afin que les autres vivent, voilà le droit divin et la liberté de l'initiation humaine au triomphe de la raison. La divinité et l'humanité se sont étroitement unies en Jésus-Christ, et qui frappe l'une blesse l'autre. Juges de la terre, prenez-y garde : tout homme désormais appartient au Christ ; il a payé de son sang innocent l'humanité coupable tout entière. Tout coupable est appelé au repentir, et tout homme qui peut encore se repentir doit être sacré comme Caïn. Savez-vous pourquoi Dieu gardait si précieusement le sang de Caïn? C'est que chacune des gouttes de ce

sang valait une goutte de sang rédempteur, et, pour que la rançon fût efficace, il ne fallait pas qu'une seule parcelle de la chose rachetable se perdît.

Le sang d'Abel criait vers Dieu, dit la Bible. Qui donc pouvait le faire taire? Pour éteindre cette voix il fallait une voix plus puissante, celle du sang de Jésus-Christ. Le sang d'Abel demandait justice : Abel n'était qu'un homme, et le sang de Jésus avait seul assez de force pour crier que la justice, chez Dieu, c'est le pardon. Qui donc avait pu lui dire cela? Jésus-Christ seul le savait pour le dire au monde, et, s'il le savait, c'est qu'il était Dieu!

Aussi pouvait-il seul abolir le sacerdoce de sang et instituer la prêtrise du sacrifice volontaire. C'est ce qu'il a fait, c'est ce que les martyrs ont compris, c'est ce que les saints comme Vincent de Paul ont essayé, non pas vainement, mais si difficilement encore sur la terre, et vous osez dire que le christianisme s'en va! Je vous demande s'il est venu au monde autrement que comme une parole incomprise et un prodige contesté? Je vous demande si le sang d'Abel a cessé de crier, et si le sacerdoce a échappé définitivement...

vement aux mains sanglantes des enfants de Caïn?

On dit que tous les ans, à Naples, le sang du martyr Gennaro se liquéfie et bouillonne comme s'il ne pouvait se reposer; on dit qu'en plusieurs endroits de la France le vin des calices est redevenu du sang, et que les hosties consacrées se sont rougies d'une sueur semblable à celle de l'agonie au jardin des Oliviers. C'est que les martyrs sont solidaires les uns pour les autres; c'est que le sang non expié crie contre les effusions du sang nouveau. Le sang de saint Janvier proteste contre l'inquisition encore vivante dans la triste cervelle des Gaume et des Veuillot. Le vin de l'Eucharistie redevient du sang pour défendre aux indignes prêtres de le boire, et les hosties s'injectent des nuances du meurtre, comme si le Christ découragé renonçait à la transsubstantiation et redevenait un cadavre.

Quand le Christ devient un cadavre, c'est qu'il se prépare à ressusciter, et nous croyons que la résurrection du christianisme est prochaine; mais ce n'est pas ce que nous avons à prouver ici. Demeurons dans notre sujet et constatons seulement que le règne des dieux de sang est fini. Ne ver-

CHAPITRE VI.

LES DERNIERS INITIÉS DE L'ANCIEN MONDE : APPOLLONIUS DE THYANE, MAXIME D'ÉPHÈSE ET JULIEN. — LES PAÏENS DE LA RÉVOLUTION. — UN HIÉROPHANTE DE CÉRÈS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le sacrifice de soi-même pour les autres a quelque chose de si insensé en apparence, mais de si sublime en réalité, que cet antagonisme qu'on y trouve entre la raison égoïste et l'enthousiasme du dévouement justifie complétement le *Credo quia absurdum* du paradoxal Tertullien. La foi, comme l'antique Minerve, naquit toute armée et se posa tout d'abord en triomphatrice. La nature elle-même, la sainte et immortelle nature, sembla vaincue un instant, parce qu'elle était surpassée. Le jour où un homme mourut volontairement pour sauver les autres, le surnaturel fut prouvé.

Alors les sages de ce monde et les raisonneurs s'étonnèrent ; ils cherchèrent dans l'Évangile le

sang valait une goutte de sang rédempteur, et, pour que la rançon fût efficace. il ne fallait pas qu'une seule parcelle de la chose rachetable se perdît.

Le sang d'Abel criait vers Dieu, dit la Bible. Qui donc pouvait le faire taire? Pour éteindre cette voix il fallait une voix plus puissante, celle du sang de Jésus-Christ. Le sang d'Abel demandait justice : Abel n'était qu'un homme, et le sang de Jésus avait seul assez de force pour crier que la justice, chez Dieu, c'est le pardon. Qui donc avait pu lui dire cela? Jésus-Christ seul le savait pour le dire au monde, et, s'il le savait, c'est qu'il était Dieu!

Aussi pouvait-il seul abolir le sacerdoce de sang et instituer la prêtrise du sacrifice volontaire. C'est ce qu'il a fait. c'est ce que les martyrs ont compris, c'est ce que les saints comme Vincent de Paul ont essayé, non pas vainement, mais si difficilement encore sur la terre, et vous osez dire que le christianisme s'en va! Je vous demande s'il est venu au monde autrement que comme une parole incomprise et un prodige contesté? Je vous demande si le sang d'Abel a cessé de couler, et si le sacerdoce a échappé définiti-

vement aux mains sanglantes des enfants de Caïn?

On dit que tous les ans, à Naples, le sang du martyr Gennaro se liquéfie et bouillonne comme s'il ne pouvait se reposer; on dit qu'en plusieurs endroits de la France le vin des calices est redevenu du sang, et que les hosties consacrées se sont rougies d'une sueur semblable à celle de l'agonie au jardin des Oliviers. C'est que les martyrs sont solidaires les uns pour les autres; c'est que le sang non expié crie contre les effusions du sang nouveau. Le sang de saint Janvier proteste contre l'inquisition encore vivante dans la triste cervelle des Gaume et des Veuillot. Le vin de l'Eucharistie redevient du sang pour défendre aux indignes prêtres de le boire, et les hosties s'injectent des nuances du meurtre, comme si le Christ découragé renonçait à la transsubstantiation et redevenait un cadavre.

Quand le Christ devient un cadavre, c'est qu'il se prépare à ressusciter, et nous croyons que la résurrection du christianisme est prochaine; mais ce n'est pas ce que nous avons à prouver ici. Demeurons dans notre sujet et constatons seulement que le règne des dieux de sang est fini. Ne ver-

sons donc plus le sang, ne l'agitons plus, même pour en faire sortir des dieux. Laissons en paix les morts, car les oracles du sang répandu sont frères des oracles de la tombe. La table tourne parce que le sang s'agite; laissez le sang se calmer, et les prétendus esprits se tairont.

Oui, spirites, les esprits qui parlent dans les tables sont les esprits de votre sang. Vous vous épuisez pour animer le bois, comme ces prêtres du Mexique qui croyaient donner une âme à leurs idoles en les barbouillant de sang fraîchement répandu. Ce que vous faites, on le faisait avant la venue de Jésus-Christ; on l'a fait et on le fait peut-être encore dans l'Inde; on le fait surtout chez les sauvages, où les jongleurs entourent de chevelures saignantes l'autel de leurs manitous, qu'ils conjurent et font parler. Le magnétisme, c'est la projection des esprits du sang, et vous magnétisez vos meubles en appauvrissant votre cerveau et votre cœur.

CHAPITRE VI.

LES DERNIERS INITIÉS DE L'ANCIEN MONDE : APPOLLONIUS DE THYANE, MAXIME D'ÉPHÈSE ET JULIEN. — LES PAÏENS DE LA RÉVOLUTION. — UN HIÉROPHANTE DE CÉRÈS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le sacrifice de soi-même pour les autres a quelque chose de si insensé en apparence, mais de si sublime en réalité, que cet antagonisme qu'on y trouve entre la raison égoïste et l'enthousiasme du dévouement justifie complétement le *Credo quia absurdum* du paradoxal Tertullien. La foi, comme l'antique Minerve, naquit toute armée et se posa tout d'abord en triomphatrice. La nature elle-même, la sainte et immortelle nature, sembla vaincue un instant, parce qu'elle était surpassée. Le jour où un homme mourut volontairement pour sauver les autres, le surnaturel fut prouvé.

Alors les sages de ce monde et les raisonneurs s'étonnèrent ; ils cherchèrent dans l'Évangile le

secret de la puissance du christianisme et ne le trouvèrent pas. Ils ne virent qu'une compilation mystique de paraboles juives et d'allégories égyptiennes; ils résolurent d'opposer un livre à ce livre et un homme à Jésus-Christ, et c'est ainsi que fut écrite la vie d'Apollonius de Thyane. Ce monument contemporain des Évangiles n'a pas été assez étudié : on y trouve des histoires et des symboles; la fable y coudoie la vérité, mais cette fable est toujours une doctrine présentée sous le voile de l'allégorie. C'est ainsi que le voyage d'Apollonius dans l'Inde, et sa visite au roi Hiarchas dans le pays des Sages, figurent le dogme entier d'Hermès et contiennent tous les signes convenus, tout le secret des anciens sanctuaires, c'est-à-dire le grand œuvre de la science et de la nature. Les dragons de la montagne sont les métalloïdes ignés qui contiennent le mercure philosophique; le puits où se trouvent les réservoirs de la pluie et du vent est le caveau où fermente le feu électro-magnétique alimenté par l'air et excité par l'eau. Il en est de même des autres symboles. Le roi Hiarchas ressemble, à s'y tromper, à ce fabuleux Hiram, auquel Salomon demandait les cèdres du Liban et l'or d'Ophir. Remarquons

que Jésus ne demande rien aux rois de son temps et que lorsque Hérode l'interroge il dédaigne de lui répondre.

Apollonius est sobre ; il est chaste comme Jésus, et comme lui il se dévoue à une vie errante et austère. La différence essentielle entre l'un et l'autre, c'est qu'Apollonius favorise les superstitions et que Jésus les détruit ; qu'Apollonius excite à verser le sang et que Jésus maudit les œuvres du glaive. Une ville est affligée de la peste, Apollonius arrive, le peuple, qui le regarde comme un thaumaturge, se presse autour de lui et le conjure de faire cesser le fléau. La peste qui vous afflige, la voilà ! s'écrie le faux prophète en montrant un vieux mendiant. Lapidez cet homme, et la contagion cessera. On sait de quoi est capable une multitude furieuse de superstition et de peur. Le vieillard disparaît sous un monceau de pierres. Philostrate ajoute qu'on déblaya ensuite la place du meurtre et qu'on n'y trouva autre chose que le cadavre d'un gros chien noir ; et ici l'absurde n'arrive pas à justifier l'atroce. Jésus ne faisait lapider personne, pas même la femme adultère ; il ne rejetait pas les fléaux publics sur la tête du pauvre Lazare, que le mauvais riche repoussait

du seuil de sa porte, et dont les chiens avaient pitié. Pour remède à la misère, cette peste aux yeux des heureux, il donnait le paradis et non le dernier supplice. Apollonius ici n'est qu'un misérable sorcier, et Jésus est le fils de Dieu.

Apollonius a des visions; il assiste en esprit au meurtre du tyran de Rome, et il pousse des cris de joie. Courage! dit-il en s'adressant aux assassins; frappez, immolez ce monstre! Jésus n'a pas une parole de malédiction contre Hérode et contre Pilate, et prie même pour eux en même temps que pour ses bourreaux, lorsqu'il dit cette parole sublime : Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font!

Le génie d'Apollonius est une brillante folie qui se révolte et qui proteste, celui de Jésus est une raison modeste qui accepte et qui se soumet.

Avec Apollonius de Tyane, le vieux monde semblait avoir dit son dernier mot; mais la Providence, qui est belle joueuse, lui donna encore Julien, afin qu'il pût essayer encore une fois de prendre sa revanche. Julien était un philosophe comme Apollonius et un empereur comme Marc-Aurèle. Mais c'était aussi un sophiste à la ma-

nière de Libanius, et il donnait toute sa confiance à des charlatans comme Jamblique et Maxime d'Ephèse. Jamais cet esprit raide et guindé n'avait pu comprendre les doux mystères de la crèche. Julien n'aimait pas les femmes et n'avait pas d'enfants, il était chaste moins par sacrifice que par mépris du plaisir; sa rudesse philosophique allait jusqu'à lui faire négliger les soins les plus vulgaires de la propreté. Il avoue, dans le *Misopogon*, que ses cheveux et sa barbe étaient hantés par les insectes les plus sordides, et il s'en fait presque un mérite. Ici le César *pediculosus* devient véritablement grotesque. « Oh! le beau menton de bouc! oh! le barbu mal peigné! » chantaient les habitants d'Antioche. Julien croit répondre en reprochant aux chanteurs leur mollesse et leurs débauches. Comme si les vices des uns pouvaient autoriser la malpropreté de l'autre. Ce héros crasseux, qui avait reçu malgré lui du christianisme une teinte ineffaçable de philanthropie, était, par religion, amateur des sacrifices et du sang. Quel victimaire que ce grand philosophe! quel boucher que cet excellent prince! disaient les prédécesseurs de Pasquino. Aussi le voyait-on toujours les vêtements retroussés et les mains pleines d'en-

trailles fumantes. On n'était plus au temps où les princes grecs, chantés par Homère, égorgeaient et dépeçaient eux-mêmes les victimes. Julien ne comprenait ni son époque ni la dignité de son rang. Néron avait pu se faire histrion parce que, suivant la belle expression de Tacite, la terreur lui faisait raison du mépris; mais Julien, trop bon pour se faire craindre, trop désagréable pour se faire aimer, ne pouvait échapper au ridicule en exerçant les fonctions dégoûtantes des sacrificateurs antiques. On le sacrifia enfin lui-même, et le monde chrétien applaudit.

On assure qu'après sa mort on ouvrit les portes d'un petit temple qu'il avait fait murer avant de partir pour son expédition de Perse, et qu'on y trouva le cadavre d'une femme nue suspendue par les cheveux et le ventre ouvert. Est-ce une invention de la haine ou la révélation d'un mystère? Cette femme était-elle une martyre ou une victime volontaire? Nous penchons vers cette dernière idée. Une jeune fanatique s'était trouvée peut-être alors qui avait voulu opposer son sacrifice à celui du Christ pour la prospérité du règne de Julien et le retour aux anciens dieux. L'empereur avait fermé les yeux et le grand pontife avait seul assisté

à l'holocauste. Le temple muré, la victime sanglante suspendue entre le ciel et la terre comme une prière palpitante, tout cela ressemble à une parodie du crucifiement. On sait qu'à une époque toute rapprochée de nous de jeunes filles se faisaient ainsi crucifier pour le triomphe de la protestation janséniste, et, si l'on songe aux rites barbares qui déshonoraient la religion de Julien, on ne rejettera pas immédiatement comme une calomnie posthume l'histoire de la femme sanglante et du temple muré. Julien avait été initié aux grands mystères par Maxime d'Éphèse, et il croyait à la vertu toute-puissante du sang.

C'est en effet par un baptême de sang que Maxime d'Éphèse l'avait consacré aux anciens dieux. Julien, conduit dans la crypte du temple de Diane à demi nu et les yeux bandés, reçut des mains de Maxime un couteau, et une voix mystérieuse lui ordonna de frapper une pâle figure humaine qu'on lui laissa seulement entrevoir; le bandeau fut remis sur les yeux du néophyte, on conduisit la main de Julien et on lui fit toucher une chair toute chaude et toute vivante; il y plongea le glaive sacré, puis on le força de se prosterner sous la fontaine qu'il venait d'ouvrir. Une

aspersion chaude et nauséabonde le fit tressaillir, mais il garda le silence et reçut jusqu'au bout la consécration du sang versé. Par ce sang, disait Maxime, je te lave de la souillure du baptême. Tu es le fils de Mithra et tu as plongé le glaive dans le flanc du taureau sacré. Que l'ablution du taurobole te purifie! Julien venait-il de sacrifier un homme? n'avait-il immolé qu'un taureau? c'est ce que lui-même alors devait ignorer; mais que ces rites aient été ceux des grands mystères, nous n'en saurions douter, puisque nous les retrouvons encore dans les traditions de l'illuminisme et dans les anciens rituels de la maçonnerie, héritière, comme le savent tous les érudits en cette spécialité, des doctrines et des cérémonies de l'ancienne initiation.

Suivant l'usage des historiens anciens, Ammien Marcellin a composé une belle harangue qu'il met dans la bouche de Julien mourant, comme si un homme qui a le foie traversé par un dard pouvait songer à faire des harangues. Ici nous aimons mieux croire à la tradition chrétienne qu'à l'histoire sophistique. Or, voici ce que dit cette tradition : Lorsqu'on eut retiré le javelot à trois tranchants de la blessure de Julien,

lorsque son sang coulait à flots et qu'il se sentait défaillir, il remplit ses deux mains de ce sang qu'il perdait et les éleva vers le ciel en prononçant ces mystérieuses paroles : Tu as vaincu, Galiléen ! On a pris ces paroles pour un blasphème, mais n'était-ce pas bien plutôt une rétractation tardive ? L'initié du taurobole comprenait trop tard que le sacrifice de soi-même l'emporte sur le sacrifice des autres. Il sentait qu'en donnant son propre sang pour les hommes, le Christ a pour jamais abrogé les sacrifices sanglants de l'ancien monde. Le souverain pontife de Jupiter donnait sa démission en offrant à son tour au ciel son propre sang au lieu de celui des boucs et des taureaux. Oui, semblait-il dire, toi que par mépris j'appelais Galiléen, tu es plus grand que moi et tu m'as vaincu ! Tiens, voilà mon sang que je te donne comme tu as donné le tien. Je meurs et je reconnais que tu es mon maître ! Tu as vaincu, Galiléen !

Les mains du malheureux empereur s'affaiblirent, son sang retomba sur sa tête, et l'on crut qu'il avait voulu les secouer contre le ciel. Il se purifia peut-être ainsi des souillures du taurobole et renouvela les traces effacées de son baptême. Son

acte de repentir fut méconnu et laissa peser l'anathème sur sa mémoire. Mais il avait été bon et juste, et Dieu ne laisse pas périr à jamais ceux qui ont aimé et cherché le bien même dans les ombres de l'erreur.

C'est sur la foi des fantômes évoqués par Maxime d'Ephèse que Julien avait cru à l'existence réelle de ses dieux, et ces fantômes étaient les hallucinations du sang. On assure que Julien, épuisé par les jeûnes préparatoires et tout tiède encore de son baptême de sang, vit passer devant lui toutes les divinités du vieil Olympe. Il les vit non pas tels que les représentent les poètes de l'antiquité, mais tels qu'ils existaient alors dans l'imagination désenchantée des multitudes, vieux, décrépits, misérables, abandonnés. Ce n'étaient plus les grandes divinités d'Homère, c'étaient les dieux grotesques de Lucien, tant il est vrai que les prétendus esprits qu'on évoque sont des mirages ou des reflets d'une imagination collective. Le spiritisme visionnaire, c'est la photographie des rêves.

Les photographies mentales sont d'ailleurs plus durables que les photographies solaires, car, si les premières s'effacent, on peut les renouveler

toujours en rejetant son esprit dans les mêmes aberrations.

Nous avons vu en 93 les derniers initiés aux grands mystères, les philanthropes de l'école de Julien, poursuivre à travers un nuage de sang le fantôme de la liberté. Nous avons vu en quelque sorte s'échapper de la tombe des Brutus grotesques et des Publicola sordides qui juraient par la sainte guillotine en invoquant les dieux. Saint-Just rêvait un monde gouverné par des vieillards laboureurs et vertueux décorés d'une ceinture blanche. Robespierre se créa lui-même grand-pontife, et, suivant la loi sanglante des antiques mystères, il dut périr sous le couteau de ceux qu'il avait initiés ; tous philosophes et apostats comme Julien, ils périrent comme lui en désespérant de l'avenir. Mais moins généreux que lui, ou peut-être moins sincères, ils périrent sans présenter au ciel l'offrande de leur propre sang et sans avouer qu'encore une fois le Galiléen avait vaincu.

Voilà où conduisent les rêves, voilà ce que produit l'évocation des morts. Si l'on avait laissé dormir dans leur tombe les Brutus et les Cassius, si les spectres de l'aréopage et du forum ne s'étaient

pas dressés dans la cervelle échauffée de ces hommes dont la raison était si bien représentée par une femme dissolue, on n'eût pas jeté par milliers les enfants de la France dans la gueule dévorante du Moloch révolutionnaire. Mais les larves qui nous viennent d'outre-tombe sont toujours froides et altérées ; les fantômes demandent du sang, et quand les têtes se désorganisent au point d'enfanter des visions, les mains sont bien près de commettre des crimes.

— Donnez-moi des flèches! s'écriait Quanctius Aucler, qu'un faible hiérophante de Cérès venge la nature outragée! Il s'agissait de tuer les prêtres; mais notre homme, que l'hallucination révolutionnaire avait rendu conplétement fou, voulait les tuer à coups de flèches, afin de donner à leur supplice une couleur plus antique. Ce Quanctius Aucler, qui se disait hiérophante de Cérès, a laissé un livre curieux intitulé la *Trëicie*, où il demande sérieusement le retour au culte de Jupiter, puisqu'on ne pouvait pas s'en tenir au règne de Saturne. Mais la Révolution ne voulut adorer ni Saturne ni Jupiter; elle fut elle-même Saturne, et, suivant la sombre prophétie de Vergniaud, elle dévora tous ses enfants.

CHAPITRE VII.

LES ESPRITS AU MOYEN AGE. — LE DIABLE JOUE TOUJOURS LE PREMIER ROLE DANS LA COMÉDIE DES PRODIGES. — L'ARCHEVÊQUE UDON DE MAGDEBOURG. — LE DIACRE RAYMOND. — LES VAMPIRES. — LES MAISONS HANTÉES.

Tant que dure cette enfance de la raison moderne qu'on appelle le moyen âge, les forces secrètes de la nature, les phénomènes de magnétisme, les hallucinations surtout, dont les cloîtres sont l'abondante pépinière, font croire à l'influence presque continuelle des esprits. Les fantômes aériens que l'imagination crée et poursuit dans les nuages, deviennent des sylphes, les vapeurs de l'eau sont des ondines, les vertiges du feu sont des salamandres, les émanations enivrantes de la terre sont des gnomes, les lutins dansent avec les fées au clair de la lune. Tout le sabbat est déchaîné. La raison sommeille, la critique est absente, la science est muette. Abeilard expie cruellement ses hom-

mages prématurés à l'intelligence et à l'amour. Les morts remuent, les tombeaux parlent, sans qu'on s'avise de soupçonner qu'on a inhumé des vivants. L'Evangile seul brille au milieu de ces ténèbres profondes, comme une lampe toujours allumée dans une église pleine d'épouvantes et de mystères. Or, l'Evangile déclare que les morts ne peuvent et ne doivent jamais revenir; que l'ordre de la Providence s'y oppose. Voici le texte qu'on ne saurait trop répéter pour l'opposer aux rêveries des spirites; on le trouve vers la fin du seizième chapitre de saint Luc :

« Suivant l'ordre de toutes choses, entre vous et nous le grand chaos s'est affermi, en sorte que, d'ici, ON NE PEUT ALLER VERS VOUS, et que, de là où vous êtes, ON NE PEUT VENIR ICI » (c'est Abraham qui parle au mauvais riche).

Le mauvais riche répond : « Je te prie, père, d'envoyer le Lazare dans la maison de mon père. Car j'ai cinq frères, et Lazare les avertira afin qu'ils ne viennnent pas à leur tour dans ce lieu de tourments. Et Abraham lui dit : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. » Et lui, il dit : « Non, père Abraham; mais si quelqu'un d'entre les morts va les visiter, ils feront péni-

tence. » Abraham répondit : « S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils n'écouteraient pas même un mort qui serait ressuscité. »

Ce passage est infiniment remarquable et contient toute une révélation sur l'ordre éternel et immuable des destinées de l'homme. Nous y voyons la force de la nature qui pousse la vie en avant et referme les portes derrière elle pour qu'elle ne recule jamais. Les échelons de l'échelle sainte s'affermissent à jamais sous les pieds de ceux qui montent, et *ils ne peuvent plus*, entendez-vous bien ? ILS NE PEUVENT PLUS redescendre pour revenir. Remarquons encore qu'Abraham n'admet la possibilité du retour de Lazare sur la terre que par voie de résurrection et non d'obsession spirite. Car, suivant l'un des grands dogmes de la kabbale, l'esprit se dépouille pour monter, et il faut qu'il se revête pour descendre. Il n'y a qu'un moyen possible pour qu'un esprit déjà affranchi se manifeste de nouveau sur la terre : il faut qu'il reprenne son corps et qu'il ressuscite. Il y a loin de là à se fourrer dans une table ou dans un chapeau.

Voilà pourquoi la nécromancie est horrible. C'est qu'elle constitue un crime contre nature.

Le nécromancien n'a-t-il pas la témérité de vouloir secouer l'échelle sainte afin de faire tomber les esprits qui montent ? Cela ne se peut pas sans doute, et le sacrilége évocateur ne sera assailli que par ses propres vertiges. Aussi, les meilleurs théologiens du moyen âge ont-ils dit que les morts restent irrévocablement où la justice de Dieu les a envoyés, et que le démon seul répond à l'appel des magiciens et prend la forme des trépassés qu'on appelle pour égarer la conscience humaine, et faire croire aux sorciers qu'ils peuvent troubler à leur gré l'empire des âmes et de Dieu.

C'est dire, en termes allégoriques, précisément ce que nous disons dans le langage de la raison et de la science. Le démon, c'est la folie, c'est le vertige, c'est l'erreur; c'est la personnification de tout ce qui est faux et insensé. Ici, nous tendons à M. de Mirville une main qu'il ne prendra certainement pas. Laissons-lui son diable de carton, qu'il fait jaillir de ses gros livres comme d'un joujou à surprise : M. de Mirville est un enfant.

Nous insistons ici sur l'autorité de l'Évangile et des théologiens, parce qu'il s'agit de choses qui sont exclusivement du domaine de la foi. La science n'admet rien qu'elle ne puisse démontrer : or, la

science ne saurait démontrer la continuation de la vie humaine après la mort. Elle n'admet donc pas les esprits ; et le titre de notre livre, *la Science des esprits*, serait un paradoxe s'il ne signifiait science des hypothèses relatives aux esprits.

La science est purement humaine, et la foi ne saurait raisonnablement s'affirmer divine, si elle n'est immensément collective. C'est cette collectivité qui mérite aux croyances le nom de religion, c'est-à-dire lien moral qui rattache les hommes les uns aux autres.

La science ne saurait nier le besoin qu'ont les hommes de religion, pas plus que le phénomène des grandes associations religieuses. En tant que la religion est dans la nature de l'homme, elle appartient à la science qui étudie l'homme ; mais cette science doit se borner à constater, sans se laisser influencer par lui, le phénomène de la foi.

Une croyance isolée ne mérite pas le nom de foi, car foi signifie confiance : se défier de toute autorité sociale et n'avoir confiance qu'en soi-même, c'est être fou. Le catholique croit à l'Église, parce que l'Église représente pour lui l'élite des croyants. Voilà ce qui justifie la foi du charbonnier. Or, le charbonnier n'est pas seulement

croyant en matière de religion, il doit l'être aussi en matière de science : ira-t-il nier ou contester le génie de Newton, parce qu'il ne comprend rien à ses théorèmes ? Je ne suis pas expert en peinture, mais je m'en rapporterais volontiers à Ingres, à Paul Delaroche, à Gigoux ; et ces grands artistes, qui peuvent n'être pas experts en théologie, en exégèse, en kabbale, ne seraient pas raisonnables s'ils ne s'en rapportaient pas à ceux qui ont spécialement étudié ces hautes sciences. Je ne comprends peut-être pas toujours ce qu'ils peuvent dire sur les arcanes de la peinture, pourquoi se fâcheraient-ils si mes livres ne sont pas pour eux parfaitement clairs ? Il me suffit que des hommes de science spéciale et de jugement les comprennent, et il sera très-raisonnable de s'en rapporter à ceux-là.

Tel est donc le fond de la foi. C'est la confiance de ceux qui ne savent pas en ceux qui savent ; et comme la formule des croyances doit toujours emprunter à la science la base de ses hypothèses, comme on ne peut pas raisonnablement croire ce que la science démontre faux, comme il est nécessaire que la science admette au moins la possibilité des hypothèses, comme les hypothèses de

la foi sont celles que la science avoue ne pouvoir jamais transformer en axiomes ou en théorèmes, il s'ensuit qu'en matière de foi surtout l'autorité est nécessaire, et que cette autorité doit être collective, hiérarchique et universelle, en d'autres termes, catholique. C'est ce que nous avions à prouver.

Au moyen âge la foi est aveugle, parce qu'elle n'admet pas la critique et ne s'appuie pas sur la science, qui fait défaut. Il s'ensuit que le raisonnement est faible et que les rêveries abondent. La médecine, par exemple, n'ose pas s'occuper de l'âme, et c'est à l'âme qu'on attribue les affaiblissements du cerveau. Les hallucinés sont alors des inspirés, soit de Dieu, soit du diable; les femmes hystériques sont des possédées; les maniaques sont des âmes que Dieu conduit par des voies mystérieuses. Tout est possible alors, tout est permis dans l'ordre prétendu surnaturel, excepté pourtant les évocations auxquelles l'enfer seul peut obéir, et qui troublent inutilement l'ordre immuable de la nature et le silence éternel des tombeaux.

L'Évangile affirme que les âmes du ciel ne peuvent redescendre et que les âmes de l'enfer

ne peuvent remonter. Restent celles du purgatoire. Mais celles-ci, vouées à l'expiation, ne peuvent plus pécher, et n'ont par conséquent pas le pouvoir de tourmenter les vivants et de les induire en erreur. Le purgatoire, disent les théologiens, est un enfer résigné, parce qu'il y reste l'espérance. On y souffre, on y aime, on y prie, mais on ne peut pas en sortir avant le temps marqué par l'éternelle justice. Que peuvent avoir de commun ces reclus de l'expiation et de la prière avec les divagations, tantôt stupides, tantôt grivoises, des tables parlantes? Comment le démon même, cette personnification sauvage et grandiose de l'incurable orgueil et du désespoir sans remède, descendrait-il à des lazzis d'arlequin ou à des moralités de M. Prud'homme? Le diable du moyen âge est souvent narquois, nous voulons bien en convenir; mais qui ne voit ici, derrière les cornes du bouc, passer les oreilles de la mère folle, de cette satire gauloise qui parfois s'en prend à Dieu même des sottises de ses ministres et fait le roman comique de *Beelzébuth* comme elle a fait le roman du *Renard*?

Le diable, d'ailleurs, n'a jamais cessé de faire sa demeure dans la conscience des mauvais prê-

tres, et les supercheries des vieux sanctuaires se reproduisaient souvent avec les anciens vices dans les temples du Dieu nouveau. Si des bruits inexpliqués troublaient le silence des campagnes, c'étaient des âmes qui demandaient des prières, et les prières, pour le prêtre, c'est de l'argent. D'autres fois aussi d'invraisemblables récits ne dénonçaient qu'un miracle et servaient à cacher un crime; nous n'en citerons pour exemple que la terrible légende d'Eudes ou Udo, archevêque de Magdebourg. C'était un prélat trop savant pour son siècle, et qui semblait vouloir, avant l'époque marquée par la Providence, commencer la révolution religieuse réservée au génie médiocre, mais opiniâtre, de Luther. Udo de Magdebourg s'était déclaré contre le célibat des prêtres; il avait tiré de son cloître une abbesse dont il faisait presque publiquement sa concubine, en attendant qu'il pût la nommer sa femme. Le jeune clergé commençait à s'éparpiller dans la voie du scandale; les vieux prêtres étaient sombres et attendaient.

Voilà qu'un matin l'archevêque est trouvé sans vie dans le chœur de sa cathédrale; la tête, séparée du tronc, grimaçait dans une mare de sang;

le corps était en chemise. Évidemment l'archevêque avait été arraché de son lit et traîné dans l'église, où on l'avait décapité. Quels étaient donc les bourreaux, ou, pour mieux dire, les assassins ?

La femme qui partageait la chambre d'Udo raconta en tremblant qu'une voix terrible s'était fait entendre. Elle disait, sur un ton de psalmodie :

Cessa de ludo,
Lusisti satis Udo ;

rimes barbares qu'on pourrait traduire par celles-ci :

Repose toi donc,
Assez de plaisir Udon.

Puis une porte secrète de l'appartement s'ouvrit, et des hommes noirs se jetèrent sur l'archevêque, qu'ils arrachèrent du lit et entraînèrent avec eux. La femme n'avait plus rien vu ni rien entendu ; elle s'était évanouie de frayeur.

Or il y avait dans le chapitre de la cathédrale de Magdebourg un chanoine nommé Friédrich, qui passait pour un saint et menait la vie d'un ascète.

Ce chanoine veillait cette nuit-là dans l'église, et priait Dieu de faire cesser les scandales de l'archevêque. La grande nef était silencieuse ; le ciel était sans lune, et le vieux prêtre frissonnait dans la profondeur de la nuit, lorsque tout à coup la porte de la sacristie s'ouvre avec fracas, et l'on entend des hurlements étranges mêlés à des cris étouffés. Un personnage vêtu de blanc, et portant au dos de grandes ailes, vient allumer les cierges du maître-autel. Friedrich alors put voir un homme que des manières de démons tenaient étroitement garrotté; puis son attention fut attirée de nouveau sur la porte ouverte de la sacristie : une procession singulière entrait dans l'église.

En tête marchaient, reconnaissables à leur costume traditionnel et à leurs insignes légendaires, les saints protecteurs de l'église de Magdebourg ; puis des anges vêtus de blanc, précédant une femme de haute taille qu'à son manteau bleu et à sa couronne d'or on devait reconnaître pour la Vierge ; après elle venaient d'autres anges vêtus de noir et de rouge, au milieu desquels saint Michel apparaissait, armé d'un large coutelas ; enfin, entouré de céroféraires portant des torches allumées, marchait un homme couronné d'épines et

portant une longue croix à la main. Tout ce clergé de l'autre monde prit place dans le chœur. Le Christ, ou du moins celui qui en faisait le personnage, s'assit à la place même et sur le trône de l'archevêque, et les démons commencèrent à accuser Udo, qu'ils tenaient au milieu d'eux lié et probablement bâillonné. Le coupable n'eut rien à répondre. La Mère de Dieu fit mine de prier pour lui; puis, quand le démon parla des scandales du prélat et de la religieuse séduite, la Vierge abaissa son voile et se retira en faisant un geste de dégoût. Le juge alors fit signe à saint Michel; le coutelas flamboya et s'abattit, puis les cierges et les torches s'éteignirent, et tout disparut dans l'ombre.

Le chanoine Friedrich se demanda s'il n'avait pas fait un rêve, et s'avança en tremblant dans le chœur. Arrivé au pied de l'autel, il sentit que la dalle était humide, et se heurta contre une masse inerte. La lampe même de l'autel était éteinte, et Friedrich dut retourner chez lui pour se procurer de la lumière; mais l'émotion et l'épouvante l'empêchèrent de retourner à l'église, et ce fut seulement le matin que les servants de la cathédrale, en ouvrant les portes, virent le cadavre décapité.

Le corps du maudit ne fut pas inhumé en terre sainte; les taches de son sang ne furent pas lavées sur les dalles du chœur : on les couvrit seulement d'un tapis, et lorsqu'on installait un nouvel archevêque de Magdebourg, le chapitre et le clergé le conduisaient solennellement à cette place; on levait le tapis et l'on faisait voir au prélat le sang du sacrilége Udo.

Rien dans les sombres légendaires du moyen âge ne nous paraît épouvantable comme cet assassinat attribué à Jésus-Christ; et, certes, si la séparation des deux mondes n'était pas infranchissable pour ceux qui sont montés plus haut; si le Sauveur lui-même pouvait, sans troubler l'ordre éternel de la Providence, se rendre encore présent parmi nous autrement que dans son Évangile et son Eucharistie, ne serait-il pas venu lui-même paralyser et terrasser les acteurs de cette tragédie infâme? ne serait-il pas venu délier et relever le malheureux Udo en lui disant, comme à la femme adultère : Allez, et ne péchez plus? — Si les esprits de l'autre monde pouvaient s'armer d'un glaive matériel pour atteindre les coupables de la terre, est-ce que Torquemada eût pu achever tranquillement ses auto-da-fé? Est-ce qu'Alexan-

dre VI, qui empoisonnait les hosties et se livrait publiquement à des incestes, ne méritait pas bien mieux qu'Udo de Magdebourg d'être décapité par les anges, non pas la nuit et dans le secret d'une église déserte, mais en plein soleil, *urbi et orbi,* devant Rome tout entière et devant l'univers entier? Mais il n'appartient qu'aux hommes, aux fléaux, à la vieillesse et à la maladie de donner la mort. Dieu est le père de la vie; il ne charge pas plus ses anges d'être les valets de nos échafauds qu'il n'a chargé ses prêtres d'être les pourvoyeurs de l'enfer.

Supercherie intéressée d'une part, ignorance de l'autre, phénomènes inexpliqués mais non inexplicables, voilà toutes les causes qui justifient l'intervention prétendue des esprits pendant tout le cours du moyen âge. L'étude de la nature était alors abandonnée pour une scholastique barbare; on jurait sur la foi d'Aristote et du maître des sentences; la peur de l'enfer empêchait qu'on ne s'occupât du monde, et la pensée de la mort faisait négliger la vie. On sait l'histoire de ce diacre Raymond, à qui la terreur de l'enfer causa un cauchemar posthume, dont le résultat fut la fondation de la Grande-Chartreuse par saint Bruno;

contagion de la peur, transmission épidémique du délire. Si la sainteté, dans ce temps-là, consistait en une plus grande frayeur de l'enfer, quel homme fut plus saint que le malheureux diacre Raymond? Tombé dans une léthargie d'épouvante que tout le monde prend pour la mort, il se raidit trois fois dans son suaire et se redresse dans son cercueil en criant : Je suis accusé ! — je suis jugé ! — je suis damné ! Puis il retombe, vaincu cette fois et véritablement tué par la terreur. On cesse alors la cérémonie funèbre, on éteint les cierges et l'on va jeter le corps dans quelque trou creusé à la hâte. Qui sait si cette fois c'était bien définitivement la mort et si le malheureux ne se réveilla pas une quatrième fois sous terre pour se sentir enterré vivant et se ronger les poings de désespoir !

Nous avons admis dans nos précédents ouvrages la possibilité du vampirisme, et nous avons même cherché à l'expliquer. Les phénomènes qui se produisent actuellement en Amérique et en Europe appartiennent certainement à cette horrible maladie. On appelle improprement vampires certains monomanes qui, comme le sergent Bertrand, sont poussés fatalement à se repaître de la

chair des morts ; mais les véritables vampires sont des morts qui aspirent et épuisent le sang des vivants. Les médiums ne mangent pas, il est vrai, la chair des morts, mais ils aspirent par tout leur organisme nerveux le phosphore cadavéreux ou la lumière spectrale. Ils ne sont pas vampires, mais ils évoquent les vampires. Aussi sont-ils tous débiles et malades, faibles d'esprit et de corps et fatalement enclins aux hallucinations et à la folie. Les pratiques énervantes de l'évocation les épuisent vite, et ils tombent dans une consomption lente comparable à celle que le docteur Tissot décrit comme une suite des habitudes solitaires. Le spiritisme c'est l'onanisme des âmes.

La loi de Moïse veut qu'on mette à mort ceux qui consultent les *oboth*, c'est-à-dire les fantômes de l'*ob* ou de la lumière passive. Ce grand législateur voulait, par de rigoureux exemples, préserver son peuple de la contagion du vampirisme et des abîmes de l'hallucination spectrale. Nous ne croyons pas même que le simple somnambulisme magnétique eût trouvé grâce devant ses yeux. Nous ne sommes plus au temps de Moïse, et le Code pénal du prophète hébreu est heureusement abrogé comme celui de Dracon. Nous ne

Mirville qui, ici, suivant une méthode qui est la sienne, semble n'avoir pas même lu la citation dont il fait usage. L'air de cette chambre devait être vicié, puisque la lumière s'y éteignait. Le bras du fantôme était une vision de l'asphyxie ; la porte une fois ouverte et le courant d'air établi, le spectre a disparu. On pourrait rapprocher de cette histoire un fait tout récent que nous avons lu, il y a quelques années, dans les journaux.

Il y avait dans un endroit qu'on cite, et chez des personnes qu'on nommerait au besoin, une chambre hantée. Un savant résolut d'y coucher et y coucha. Vers le milieu de la nuit il éprouve une oppression horrible, une douleur d'estomac pleine de déchirements et d'angoisses, et il voit, dans une lueur phosphorescente, un affreux démon vert pomme qui était accroupi sur sa poitrine et qui lui fouillait les entrailles avec ses ongles. Il pousse un râlement qui est entendu, on vient à son secours, on donne de l'air à la chambre, et le savant, revenu à lui, se sent malade et reconnaît les symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic. On le tire de la chambre fatale, des réactifs lui sont administrés, il se rétablit et peut se livrer à un examen sérieux et attentif de la chambre hantée.

menaçant, qui semblait implorer de nous assistance ; et pour qu'on ne me soupçonne pas d'avoir voulu forger quelque fable, on me pardonnera d'en appeler au témoignage de Nicolas Tuba, homme de mérite et d'une grande autorité, qui me demanda à venir avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance s'assurer de la réalité des choses. Ils veillèrent donc avec nous, et quoique les lumières fussent allumées, ils virent bientôt, et en même temps que nous, paraître ce même fantôme avec ses mille évolutions, ses clameurs, ses épouvantements, qui firent croire mainte et mainte fois à nos compagnons, malgré tout leur courage, qu'ils allaient en être les victimes. Toute la maison retentissait des gémissements de ce spectre, toutes les chambres étaient infestées à la fois; mais lorsque nous approchions de lui, il paraissait reculer, surtout fuir la lumière que nous portions à la main. Enfin, après un tapage indicible de plusieurs heures, et lorsque la nuit tirait à sa fin, toute la vision s'évanouit.

« De toutes les expériences que je fis alors, une mérite surtout d'être citée, car, à mes yeux, ce fut le plus grand de ces prodiges et le plus effrayant.... La nuit était venue, et, après avoir

fermé ma porte avec un fort cordon de soie, je m'étais couché. Je n'avais pas encore dormi, et ma lumière n'était pas encore éteinte, lorsque j'entendis mon fantôme faire son tapage ordinaire à la porte, et, peu de temps après, la porte restant fermée et attachée, je le vis, chose incroyable ! s'introduire dans la chambre par les fentes et les serrures. A peine entré, il se glisse sous mon lit, et Marc, mon élève, ayant aperçu toute cette manœuvre, glacé d'épouvante, se mit à pousser des cris affreux et à appeler au secours. Moi, voyant toujours la porte fermée, je persistais à ne pas croire à ce que j'avais vu, lorsque je vis ce terrible fantôme tirer de dessous mon lit un bras et une main avec lesquels il éteignit ma lumière. Celle-ci éteinte, alors il se mit à bouleverser non-seulement tous mes livres, mais tout ce qui se trouvait dans ma chambre, en proférant des sons qui nous glaçaient les sens. Tout ce bruit ayant réveillé la maison, nous aperçûmes des lumières dans la chambre qui précède la mienne, et en même temps nous vîmes le fantôme ouvrir la porte et s'échapper par elle. Mais voilà ce qu'il y a de plus étonnant : il ne fut aucunement vu par tous ceux qui apportaient de la lumière !.... »

M. de Mirville, qui cite aussi ce fait, ajoute :

« On sent combien il est facile d'expliquer en gros les phénomènes qu'on rapporte en quatre lignes, mais nous voyons combien chacune vient ajouter à la difficulté de la solution. Alexandre était fou dans ce moment, soit ; mais avec lui, son élève, son domestique, et Tuba, et les jeunes gens, et toute la maisonnée, et toute la ville de Rome qui ne voulait plus de cette maison..., il y avait donc dans cette maison une cause hallucinatrice pour tout le monde? Quelle était cette cause?... Une cause qui, ne pouvant ouvrir les portes du dehors, passait par les fentes, mais ouvrait très-bien de l'intérieur. »

Ce qui caractérise surtout cette histoire, et ce que M. de Mirville ne saurait voir, c'est le défaut absolu de logique et de vraisemblance qui caractérise les hallucinations et les rêves. Une porte fermée par un simple cordon de soie est plus facile à ouvrir du dehors que du dedans, en poussant de manière à rompre le cordon, et c'est le contraire qui arrive ; l'Esprit qui est entré par le trou de le serrure n'a pas besoin d'ouvrir la porte pour sortir, et il se donne cette peine inutile. Il n'est pas visible pour tout le monde, quoi qu'en dise M. de

Mirville qui, ici, suivant une méthode qui est la sienne, semble n'avoir pas même lu la citation dont il fait usage. L'air de cette chambre devait être vicié, puisque la lumière s'y éteignait. Le bras du fantôme était une vision de l'asphyxie ; la porte une fois ouverte et le courant d'air établi, le spectre a disparu. On pourrait rapprocher de cette histoire un fait tout récent que nous avons lu, il y a quelques années, dans les journaux.

Il y avait dans un endroit qu'on cite, et chez des personnes qu'on nommerait au besoin, une chambre hantée. Un savant résolut d'y coucher et y coucha. Vers le milieu de la nuit il éprouve une oppression horrible, une douleur d'estomac pleine de déchirements et d'angoisses, et il voit, dans une lueur phosphorescente, un affreux démon vert pomme qui était accroupi sur sa poitrine et qui lui fouillait les entrailles avec ses ongles. Il pousse un râlement qui est entendu, on vient à son secours, on donne de l'air à la chambre, et le savant, revenu à lui, se sent malade et reconnaît les symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic. On le tire de la chambre fatale, des réactifs lui sont administrés, il se rétablit et peut se livrer à un examen sérieux et attentif de la chambre hantée.

Il reconnaît qu'elle est tapissée d'un papier vert pomme coloré au moyen d'une préparation arsenicale. Alors tout s'explique pour lui. En effet on changea le papier de cette chambre, et le fantôme homicide ne revint plus.

C'est en étudiant de près les prodiges qu'on découvre les lois secrètes de la nature.

Voilà, par exemple, une maison qui attire les pierres comme un fer aimanté attire la limaille de fer. C'est étrange, n'est-ce pas? mais c'est aussi ce qu'on devait dire lorsqu'on a remarqué, pour la première fois, les phénomènes de l'aimant. On découvrira bientôt qu'il existe des aimants spéciaux dans les trois règnes de la nature, et que la maison lapidée devait attirer les pierres comme le médium écossais Home ou la jeune paysanne Angélique Cotin attiraient les meubles. La vie de l'homme se répand sur les choses qui sont à son usage, et les prescriptions de la Bible prouvent que la contagion de la lèpre s'attachait aux maisons comme aux hommes. Pourquoi n'y aurait-il pas des maisons malades d'aimantation déréglée comme il y avait alors des maisons lépreuses? Ce qui est certain, c'est que la nature est harmonieuse et régulière, c'est qu'elle obéit à des lois ri-

goureusement exactes dans le résultat de leur action et qu'elle ne donne jamais de démentis ni à son auteur, ni à elle-même. Son miracle permanent, c'est l'ordre éternel. Les prodiges passagers sont des accidents prévus par l'harmonie universelle et ne prouvent pas plus l'intervention des esprits que les météores ne prouvent l'existence des astres. La raison suprême est comme le soleil : insensé qui ne la voit pas !

PHÉNOMÈNES MODERNES

CHAPITRE Ier.

LES TABLES TOURNANTES ET PARLANTES.

L'existence de l'aimant universel spécialisé dans les métaux, dans les plantes, dans les animaux, dans les hommes, était connue des anciens hiérophantes. C'est à cette force mystérieuse qu'ils donnaient les noms d'Od, d'Ob et d'Aour, chez les Hébreux. C'est la double vibration de la lumière universelle et vitale. Lumière astrale dans les astres, lumière magnétique dans les pierreries et les métaux, magnétisme animal chez les animaux et chez l'homme. Tout, dans la nature, en révèle l'existence.

Les expériences de Mesmer et de ses successeurs ont prouvé que le magnétisme animal peut communiquer aux objets inertes la vie et la volonté de l'homme. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner du phénomène si multiplié de nos jours des tables tournantes et parlantes; mais l'ignorance aime à s'étonner, parce qu'en s'étonnant elle s'émerveille, et qu'en s'émerveillant elle s'enchante, puis elle ne veut plus être désenchantée, et n'écoute pas les simples diseurs de vérité.

La vérité presque tout entière sur les tables merveilleuses se trouve très-simplement et très-clairement exprimée dans une lettre d'un savant anonyme que cite M. A. Morin. « Croyez bien, dit ce savant, qu'il n'existe, dans les tables, ni esprits, ni revenants, ni anges, ni démons; mais il y a de tout cela si vous voulez, quand vous voulez, et comme vous voulez, puisque cela dépend de votre imaginative, de votre tempérament, de vos croyances intimes, anciennes ou nouvelles. La *Mensambulance* n'est qu'un phénomène mal observé par les anciens, incompris par les modernes, mais parfaitement naturel, qui touche à la physique d'une part et à la psychique de l'autre; mais il était incompréhensible avant la découverte de

l'électricité et de l'héliographie, parce que, pour expliquer un fait de l'ordre spirituel, nous sommes obligés de nous appuyer sur le fait correspondant de l'ordre matériel, comme les anciens poëtes le faisaient par des comparaisons et les prophètes par des paraboles.

« Or, vous savez que le daguerréotype a non-seulement la faculté d'être impressionné par les objets, mais aussi par l'image des objets. Eh bien! le phénomène en question, qui devrait s'appeler la *photographie mentale*, ne produit pas seulement les réalités, mais aussi les rêves de notre imagination, avec une telle fidélité que nous y sommes trompés, ne pouvant distinguer une copie prise sur le vif d'une épreuve prise sur l'image.

« Cette photographie mentale, direz-vous, est une chose bien extraordinaire, bien merveilleuse. — On en a dit autant de la photographie ordinaire, puis on s'y est familiarisé. Il en sera de même de la nouvelle découverte : on s'habituera, et chacun vérifiera, en faisant des tables comme on fait du daguerréotype, les uns bien, les autres mal, car il faut pour réussir un ensemble de précautions et de conditions indispensables au succès. Le premier maladroit, le premier étourdi venu

n'est pas plus en état d'obtenir *une bonne épreuve* d'un côté que de l'autre.

« La magnétisation d'un guéridon ou d'une personne est absolument la même chose, et les résultats sont identiques ; c'est l'envahissement d'un corps étranger par l'électricité vitale intelligente ou la pensée du magnétiseur et des assistants.

« Rien ne peut donner une idée plus juste et plus facile à saisir que la machine électrique rassemblant le fluide sur son conducteur, pour en obtenir une force brute qui se manifeste par des éclats de la lumière, etc. Ainsi l'électricité accumulée sur un corps isolé acquiert une puissance de réaction égale à l'action, soit pour aimanter, soit pour décomposer, soit pour enflammer, soit pour envoyer ses vibrations au loin. Ce sont là des effets sensibles de l'électricité *brute* (1) produite par des éléments bruts; mais il y a évidemment une électricité corespondante produite par la pile cérébrale de l'homme : cette électricité de l'âme, cet éther spirituel et universel qui est le *milieu ambiant de l'univers* métaphysique ou in-

(1) Brute est le nom donné par la table pour la distinguer de l'électricité intelligente.

corporel, a besoin d'être étudié avant d'être admis par la science, qui ne connaîtra rien du grand phénomène de la vie avant cela.

« L'électricité cérébrale, qui n'est plus pour moi et mes collaborateurs à l'état d'hypothèse, paraît avoir besoin, pour se manifester à nos sens, du secours de l'électricité statique ordinaire ; de sorte que si celle-ci manque dans l'atmosphère, quand l'air est très-humide par exemple, on ne peut obtenir aucun mouvement des tables, qui vous disent clairement le lendemain ce qui leur manquait la veille.

« L'intelligence d'une table actionnée est le résumé ou, si vous le voulez, le reflet de l'intelligence des personnes qui l'actionnent, on peut même dire de tout un salon attentif et en harmonie de sentiments et de croyances. D'autres fois, ce n'est que la répercussion des idées d'une seule personne plus influente par sa volonté, qui peut même paralyser ou activer de loin le guéridon et lui imposer tel ordre d'idées qu'il lui plaît.

« Il n'est nullement besoin que les idées soient nettes dans le cerveau des personnes : la table les découvre et les formule d'elle-même, en prose ou en vers, et toujours en termes propres ; elle

demande souvent du temps pour remplir certains bouts-rimés ; elle commence un vers, le rature, le corrige ou le retourne à notre instar ; elle joue, plaisante et rit avec nous comme le ferait un interlocuteur bien élevé. Si les personnes sont sympathiques et bienveillantes les unes pour les autres, elle se met au ton général de la conversation, c'est l'esprit du foyer ; mais si on lui demande une épigramme contre une personne absente, elle emporte la pièce. Quant aux choses du monde extérieur, elle en est aux conjectures comme nous ; elle compose ses petits systèmes philosophiques, les discute et les soutient comme un rhéteur des plus retorts. En un mot, elle se fait une conscience et une raison à elle, avec les matériaux qu'elle trouve en nous.

« Tout cela vous paraîtra bien bizarre, bien incroyable ; mais, après vérification, vous en arriverez là comme nous.

« Les Américains sont persuadés que ce sont des morts qui reviennent ; d'autres, que ce sont des esprits, d'autres des anges, d'autres des démons, et il arrive précisément à chaque groupe le reflet de sa croyance, de sa conviction préconçue : ainsi les initiés des temples de Sérapis,

de Delphes, des Branchides et autres établissements théurgico-médicaux de ce genre, étaient-ils bien convaincus d'avance qu'ils allaient entrer en communication avec les dieux adorés dans chaque sanctuaire ; ce qui ne manquait pas d'avoir lieu.

« A nous, qui savons la valeur du phénomène, il ne nous arrive aucune chose que nous ne puissions expliquer sans peine d'après nos principes ; nous sommes parfaitement sûrs qu'après avoir chargé un guéridon de notre *influx* magnétique, nous avons créé une intelligence analogue à la nôtre, qui jouit comme nous de son libre arbitre, et peut converser avec nous, discuter avec nous, avec un degré de lucidité supérieure, attendu que la résultante est plus forte que l'individu, ou le tout plus grand que la partie.

« La meilleure condition est de n'avoir pour collaborateurs que des enfants presque sans influence mentale ; c'est à peu près comme si vous étiez seul en présence de votre conscience et en conversation intime avec vous-même, sauf que le raisonneur éphémère formule ce qui n'était qu'à l'état de chaos ou de nébuleuse dans votre conscience.

« Il n'est pas une réponse des oracles anciens qui ne trouve son explication naturelle d'après la théorie dont nous avons la clef. N'accusons plus Hérodote d'avoir radoté dans ses récits les plus étranges que nous tenons pour aussi vrais et sincères que tous les autres faits historiques consignés dans les récits de tous les écrivains du paganisme.

« Le christianisme, qui avait pris à tâche de délivrer le monde de ces croyances superstitieuses dont il avait reconnu l'inanité et les dangers sans en découvrir les causes, a eu les plus grands combats à livrer pour détruire les oracles et le sibyllisme; il a dû employer plus que la persuasion, et l'établissement de l'inquisition n'a pas eu d'autre but; lisez *Ammien Marcellin* et les violences des premiers empereurs chrétiens contre les consulteurs de tables, et les sermons de Tertullien contre ceux qui interrogeaient *Capellas et Mensas* (Chèvres et Tables).

« Il n'a pas fallu moins de dix-sept siècles et demi pour avoir raison des sorciers par le fer et le feu; les derniers survivants furent Urbain Grandier et Cagliostro: mais le phénomène étant naturel renaissait tantôt sous la forme des trem-

bleurs de saint Médard, tantôt sous celle des hallucinés de saint Pâris, dont Talleyrand a constaté la réalité dans sa jeunesse, en crucifiant une sibylle avec l'abbé de Lavauguillon, sans lui faire de mal. Mesmer a ressuscité la chose.

« Ce phénomène est aussi ancien que l'homme, puisqu'il lui est inhérent. Les prêtres de l'Inde et de la Chine l'ont pratiqué avant les Égyptiens et les Grecs. Les sauvages et les Esquimaux le connaissent ; c'est le *phénomène de la Foi*, source de tous prodiges ; quand la foi s'affaiblit, les miracles disparaissent. Celui qui a dit : « avec la foi, on transporte les montagnes, » ne s'étonnerait pas qu'on soulevât un guéridon. Avec la foi, le magnétiseur enlève un rhumatisme, et les bergers de la campagne obtenaient du pied de leur chèvre, comme nous obtenons du pied de nos tables, des réponses analogues aux croyances intimes des interrogateurs, aussi étonnés de voir formuler leurs pensées, leurs instincts et leurs sentiments, que le sauvage est étonné de voir refléter sa figure dans une glace. Les plus mal partagés sont ceux qui croient causer avec le démon qui répercute leurs rêves et quelquefois l'état de leur conscience.

« L'homme, en se regardant au miroir de la table,
« S'y voit parfois si laid qu'il se prend pour le diable.

« Plus il y a de croyants réunis par une foi quelconque autour d'une table, plus la pile est chargée, plus les résultats en sont puissants et merveilleux.

« Les premiers chrétiens rassemblés autour de la sainte table pour communier en Dieu voyaient Dieu, comme ceux qui ont foi en la magie et la sorcellerie voient des enchantements et de la sorcellerie partout. Les hôtes du festin de Balthasar ont vu sur les murailles la menace née dans leur conscience contre l'auteur de pareilles orgies, et rien de plus. Ceux qui croient aux apparitions, à des taches phosphorescentes, à des bruits étranges, sont également servis selon leurs idées ; car il est fait à chacun selon sa foi. Celui qui a prononcé ces profondes paroles, était bien le Verbe incarné ; il ne se trompait pas et ne voulait pas tromper les autres ; il disait la vérité, que nous ne faisons que répéter ici sans plus espérer qu'on l'accepte.

« L'homme est un microcosme ou petit monde ; il porte en lui un fragment du grand Tout à l'état

chaotique. La tâche de nos *semidei* est de débrouiller la part qui leur est échue par un travail mental et matériel incessant. Ils ont leur corvée à remplir par l'invention perpétuelle de nouveaux produits, de nouvelles moralités, et la mise en ordre des matériaux bruts et informes départis par le Créateur, qui les crée à son image pour créer à leur tour et compléter l'œuvre de la création, œuvre immense qui ne finira que quand le tout sera tellement parfait, qu'il sera devenu semblable à Dieu et capable de se survivre à lui-même. Nous sommes bien loin de ce moment final, car on peut dire que tout est encore à faire, à refaire et à parfaire ici-bas, institutions, machines et produits.

Mens non solum agitat sed creat molem.

« Nous vivons dans la vie, ce milieu ambiant intellectuel qui entretient dans les hommes et les choses une solidarité nécessaire et perpétuelle; chaque cerveau est un ganglion, une station du télégraphe névralgique universel en rapport constant avec la station centrale et avec toutes les autres, par les vibrations de la pensée.

« Le soleil spirituel éclaire les âmes comme le soleil matériel éclaire les corps, car l'univers est double et suit la loi des couples. Le stationnaire ignorant interprète mal les dépêches divines et les rend d'une façon souvent fausse et ridicule. Il n'y a donc que l'instruction et la vraie science qui puissent détruire les superstitions et les non-sens répandus par les ignares traducteurs placés aux *stations de l'enseignement* chez tous les peuples de la terre. Ces aveugles interprètes du Verbe ont toujours voulu imposer à leurs élèves l'obligation de jurer sans examen, *in verba magistri*.

« Nous ne demanderions pas mieux, hélas! s'ils traduisaient exactement les voix intérieures qui ne trompent que les esprits faux. C'est à nous, disent-ils, à débrouiller les oracles, nous en avons la mission exclusive, *spiritus flat ubi vult*, et il ne souffle que sur nous, disent-ils.

« Il souffle partout, et les rayons de la lumière spirituelle éclairent toutes les consciences; mais comme il y a des hiboux qui fuient la lumière, il y a aussi des corps réfringents et beaucoup qui sont dénués de la faculté réflectible. C'est la majorité; et quand tous les corps et tous

les esprits réfléchiront également cette double lumière, on y verra beaucoup plus clair qu'aujourd'hui. »

Nous croyons avec le savant de M. Morin que les phénomènes actuels nous mettent sur la voie des plus grandes et des plus importantes découvertes. Cette photographie mentale des idées courantes est quelque chose d'immense qui nous révèle la grande communion de la vie. Une âme unique en effet entretient la vie dans toute la nature, *mens agitat molem.*

Cette âme est active chez les êtres intelligents et passive chez les autres. Or, ce qui est actif agit sur ce qui est passif et lui emprunte même sa force. L'homme peut prendre au lion sa vigueur, au singe son agilité et son adresse, il peut aussi imposer au lion et au singe sa propre pensée, et s'en servir comme d'instruments : tout cela est une question de magnétisme.

Croyez-vous que le grand peintre, par exemple, trouve chez le marchand les couleurs dont il fait rayonner sa toile? Non, sa pensée commande au soleil qui lui abandonne ses reflets. Toute puissance intellectuelle est une magie,

et la matière mise au service de l'esprit devient intelligence.

Le jour pour se manifester a besoin de la nuit, et, comme le dit M. A. Morin dans quelques vers assez heureux dont nous complétons la pensée :

Le temps pour Apollon est venu d'abdiquer ;
Nous savons à présent quel génie invoquer.
Sa force est :
TOUT LE MONDE ;
Il se nomme :
PERSONNE ;
— Celui qui ne l'a pas est celui qui le donne ; —
Ainsi que dans l'aimant le pôle négatif
Est le constant agent de l'effet positif.
La nature muette inspire la parole,
L'ignorance publique a créé le symbole,
Et l'homme de génie est peut-être, en deux mots,
Celui qui tire à lui l'esprit de tous les sots.

La Fontaine faisait plus : il tirait à lui le génie des bêtes, ou plutôt il leur prêtait le sien, et les faisait parler bien mieux que nos *mediums* ne font parler les guéridons. Le monde appartient au génie. Il dit à la pierre : sois vivante ! et la pierre se lève et s'anime. Le statuaire fait les dieux ; puis vient la foi, et les dieux parlent, les statues roulent

les yeux, le marbre pleure. Pure imagination, direz-vous : oui, souvent, mais pas toujours ; et la preuve en est que les tables remuent et parlent réellement. On ne sait pas encore de quelles forces peut disposer l'aimantation humaine ; et quand les prodiges de la foi deviendront les conquêtes de la science, l'homme, élevé au-dessus de toutes les superstitions, aura pris sa place dans l'univers ; il comprendra qu'il est né pour commander à la nature, et qu'il est ici-bas le plénipotentiaire de Dieu.

La photographie est, certes, une des plus belles et des plus curieuses découvertes de ce siècle : mais, dans ce bon temps d'autrefois, que regrettent si sincèrement MM. Veuillot et de Mirville, l'inventeur de cette belle chose n'eût-il pas été accusé de magie, et les masses ignorantes n'eussent-elles pas été persuadées que ces peintures instantanées et merveilleuses étaient l'ouvrage des malins esprits ? Qu'eût-on pensé alors du stéréoscope, cette double lorgnette qui donne du relief à un reflet et change un fantôme en statue ? Un voyageur emporte les Alpes dans sa poche ; on met le dôme de Saint-Pierre de Rome dans un étui. Joignez le microscope au stéréoscope, et

vous verrez se dresser entre vos mains, dans toute leur effrayante hauteur, les colosses des Pyramides, que vous pourrez contempler à votre aise à travers le trou d'une aiguille!... Voyons, notre cher monsieur de Mirville, est-ce que votre diable ne s'en mêle pas vraiment un peu? Non, n'est-ce pas? Mais, quant à la photographie mentale des tables parlantes, c'est bien autre chose : oui, c'est autre chose, en effet; mais c'est une autre chose tout à fait analogue à la première.

De même que la photographie solaire reproduit avec une fidélité désespérante les taches et les verrues d'un visage, la photographie astrale reproduit le néant des vaines conversations, la témérité des conjectures et les faux pas des sottes pensées. On connaît les prétendues révélations de Victor Hennequin; le medium Rose nous affirme qu'Escousse et Lebras ont été Roméo et Juliette, et rencontre dans *Saturne* l'infortuné Lesurques, qui est devenu jardinier. Ceci nous rappelle un couplet d'une chanson amphigourique de Vadé :

La reine Cléopâtre
Rôtissait dans son âtre

Des marrons
Que Caron
Jette aux poules.
Tandis que Zorobabel,
Faisait cuire, en Israël,
Des moules.

C'est le rêve dans toute son incohérence. Puis il évoque madame Lafarge, et lui fait confesser qu'elle fut coupable : outrage impie à la tombe d'une malheureuse, dont la mémoire, protégée par un doute devant l'opinion publique, touche à l'honneur d'une famille honorable dont quelques membres vivent encore et croient à l'innocence de Marie. Un autre medium, jadis savant, depuis tourneur de tables et halluciné, croit recevoir les baisers d'une femme qu'il a aimée ; puis bientôt son amante d'outre-tombe devient jalouse, d'autres lèvres posthumes ont effleuré la bouche flétrie et démeublée du vieux Girard. Et la nouvelle Diane de ce grotesque Endymion (nous osons à peine le répéter après qu'il n'a pas craint de l'écrire), c'est la mère de Dieu elle-même. A côté de ces énormités, nous voyons sortir du crayon des *mediums* des pages qui peuvent n'être encore écrites nulle part, mais qu'on se souvient d'avoir

déjà lues partout, tant ces verbiages sont communs et se ressemblent. Parfois le prétendu Esprit copie tout naïvement un auteur qu'il croit sans doute peu connu. Celui qui écrit ce livre fut étonné un jour de relire, sous la signature de Platon, dans un numéro de la *Vérité*, journal spirite de Lyon, une page de son introduction à l'*Histoire de la Magie*. Le crayon fait de plates chansons, qu'il signe Béranger, et attribue des capucinades à Lacenaire : c'est un tohu-bohu d'âneries prétentieuses et de réminiscences tronquées ; c'est une lanterne magique sans lumière, c'est le sabbat des plus pauvres diables qu'on puisse imaginer ; c'est le chaos des extravagances. Puis, à côté de cela, des aperçus pleins de finesse, des hypothèses hardies et des lambeaux de vraie science, cousus avec les vieilles ficelles de Tabarin ou de Jocrisse. Apollonius de Thyane écrit des tirades saint-simoniennes et les signe « saint Augustin » ; saint Augustin déclame contre l'Église catholique, saint Louis parle comme Jean Journet, saint Vincent de Paul fait des phrases, et le grand saint Eloi n'a plus même le bon esprit de vouloir remettre à l'endroit les chausses du roi Dagobert. C'est le bruit anarchique des foules, c'est le quiproquo des cohues,

c'est la confusion des masses photographiées pendant qu'elles se meuvent ; c'est l'esprit impersonnel et multiple qui noie bêtement les animaux dans lesquels il se réfugie, l'esprit que chasse de partout la douce influence du Verbe de vérité, et qui se nomme légion.

CHAPITRE II.

DERNIER MOT SUR LE SPIRITISME.

Quelque chose d'étrange et d'inouï se passe en ce moment dans le monde. Le christianisme, en mettant toutes nos espérances dans la mort, avait dégoûté les hommes de la vie : et voilà qu'une croyance nouvelle semble vouloir nous rattacher à la vie en anéantissant la mort.

Pour la secte spirite, en effet, la mort n'existe plus. La vie présente et la vie à venir, séparées à peine par une mince cloison que peuvent percer les esprits, ne sont plus qu'une seule et même vie. Nous sommes entourés de ceux que nous avons ai-

més, ils nous voient, ils nous touchent, ils nous font signe, ils nous écrivent, ils marchent avec nous et portent la moitié de nos fardeaux. Parfois même, leur main se rend visible et palpable pour s'unir à la nôtre. Le miracle se vulgarise et nous pouvons le reproduire à volonté. Plus de larmes coulant sur les tombes, plus de deuil, plus de couronnes funéraires en mémoire de ceux qui ne sont plus, car, en vérité, loin d'avoir cessé d'être, ceux-là sont plus vivants que nous. Le berceau du petit enfant se soulève de lui-même en se balançant et dit à la pauvre désolée que son pauvre ange est toujours resté près de son cœur. Le vieux mur écroulé qui séparait autrefois pour jamais les deux existences de l'homme est comme la cloison qui séparait les demeures de Pyrame et de Thisbé, il laisse passer les paroles, il n'arrête même pas les baisers. Quel rêve divin, quelle douce folie! Aussi est-ce par milliers qu'il faut compter les adeptes de la science nouvelle. Ne serait-il pas trop cruel de les détromper si toutefois ils se trompent, car ils s'appuient sur des raisonnements auxquels on ne peut rien répondre et marchent entourés de prodiges. Leur morale en apparence est pure et leur doctrine ne contre-

dit le dogme catholique que pour opposer d'humbles espérances à de trop excessives rigueurs. Tout cela est si précieux, si surprenant, si beau, qu'on se laisse facilement envahir par une crédulité flatteuse, et l'on ne réfléchit pas assez pour voir que la prétendue religion nouvelle anéantit le culte et la hiérarchie, rend le sacerdoce inutile, détruit le temple au profit de la tombe, substitue aux sacrements des vivants le contact douteux et problématique des morts. Dans ces évocations multipliées, la raison se fatigue, la foi se matérialise, les grandeurs sévères de la théologie se transforment en petitesses romanesques et sentimentales, on y parle d'un Christ presque aussi ridicule que celui de M. Renan et d'une Vierge Marie qui vient tous les soirs donner des baisers sur la bouche au vieux Girard de Caudemberg. D'un autre côté, ce méchant M. de Mirville, qui ne nous pardonne pas de l'avoir appelé bon, embouche la trompe infernale et proclame le règne de Satan. Son bedeau, M. Gougenot Desmousseaux, lui présente le goupillon pour exorciser le prince des ténèbres. Les injures pleuvent au lieu d'eau bénite. Les prud'hommes voltairiens nient bêtement les faits pour n'avoir pas à se préoccu-

per des causes. Le respectable M. Velpeau explique par un léger craquement des muscles du mollet des coups qui brisent les tables et semblent démolir les murailles. Pour beaucoup de gens, l'Américain Home n'est qu'un habile jongleur, un plus grand nombre encore rit, hausse les épaules et ne veut pas même entendre parler de tout cela, et au milieu de ce chaos la vraie science, grave, silencieuse et triste, étudie, observe et attend.

Elle ne saurait toutefois garder un éternel silence, autrement elle serait la mort. Le temps arrive où il faut nécessairement qu'elle parle pour prendre la défense de cette éternelle raison qui est la base de toute justice. Il faut qu'elle parle pour annoncer au monde la plus grande et la plus nécessaire de ses révolutions, celle qui doit renverser le despotisme de la folie pour fonder l'empire de la sagesse, celle qui doit réconcilier à jamais l'intelligence avec la foi.

L'adhésion ferme de l'esprit aux hypothèses nécessaires et raisonnables, c'est la foi, et cette foi, on peut dire aussi que c'est la raison.

L'adhésion obstinée de l'esprit aux hypothèses impossibles et déraisonnables, c'est la superstition, c'est le fanatisme, c'est la folie.

Le Dieu des sages, c'est la raison vivante et universelle; le Dieu des fanatiques et des superstitieux, c'est la folie absolue.

Mais la folie absolue, c'est le mensonge absolu, c'est le mal, c'est le diable: les superstitieux adorent le diable.

La religion des superstitieux peut donc être rejetée sans examen.

Lorsqu'on dit que le vrai chrétien doit sacrifier la raison à la foi, on ne parle pas d'une manière exacte. Sacrifier sa raison à la foi, c'est soumettre en matière de religion son propre jugement à l'autorité universelle, ce qui est très-sage et très-raisonnable. Saint Paul ne demande-t-il pas une obéissance raisonnable? Tout le monde sait cela, mais personne ne veut le comprendre, et de tout temps les hommes de mauvaise foi, pour avoir le prétexte de se battre entre eux, ont cultivé le malentendu.

La foi sans raison, c'est la folie. Tel pensionnaire de Bicêtre croit fermement et opiniâtrement qu'il est le roi de France. Pourquoi est-il fou en croyant cela? Parce qu'il n'a pas raison de le croire, ou parce qu'il le croit sans raison.

Vintras croit fermement qu'il est le prophète Élie et que l'archange saint Michel, déguisé en vieux mendiant, s'entretient familièrement avec lui. Ses disciples prétendent qu'il a raison de le croire, et ils apportent pour preuves de prétendues prophéties et de prétendus miracles. Or, il se trouve que les prophéties sont des divagations et des déclamations confuses, les miracles des phénomènes dégoûtants et de nature à ridiculiser les choses les plus saintes. Ici la raison publique corrige la raison privée, et l'on trouve que Vintras et ses disciples sont, je ne dirai pas des sectaires qu'il faut combattre, mais des malades qu'il faut soigner.

La foi est la confiance de l'âme humaine en une raison plus haute que sa propre raison. La foi élève donc la raison de l'homme, au lieu de l'abaisser ; l'abîme du ciel commence pour nous où finit la hauteur des montagnes, la foi commence nécessairement où la science finit. Je ne puis croire le contraire de ce que je sais, et je ne puis savoir le contraire de ce que je crois sans renoncer immédiatement soit à ma science, soit à ma foi. L'objet de la foi est donc nécessairement l'hypothèse ; mais l'ob-

jet de la foi raisonnable c'est l'hypothèse nécessaire.

Qu'on ne nous dise pas que la foi est une grâce et non une déduction philosophique : le bon sens aussi est une grâce, et une grâce malheureusement beaucoup plus rare que la foi. Nos mauvaises passions dépravent notre jugement. Un méchant n'est jamais raisonnable, et le ciel n'accorde la véritable raison qu'aux hommes de bonne volonté.

Croyez, et vous serez intelligents, disait le Christ aux pauvres d'esprit et aux humbles en les appelant au salut par la foi. Soyez vraiment intelligents, et vous croirez, pouvons-nous dire maintenant aux savants et aux penseurs. C'est-à-dire vous croirez sagement, au lieu de croire follement, car, bon gré mal gré, il faut toujours que l'homme croie. Providence ou fatalité, il existe une cause première. Ordre ou chaos, il existe quelque chose dans l'infini. Mais l'ordre dans un seul coin de l'univers est la négation du chaos. La vie essentiellement directrice et dirigée dans tous ses phénomènes est la négation de la fatalité. Le vrai *credo quia absurdum* est celui de l'homme qui nie. En face de l'être,

en effet, il faut être fou pour venir affirmer le néant.

L'être, étant infini, peut être connu dans ses manifestations finies. Le connu conduit par l'hypothèse soit nécessaire, soit seulement raisonnable, à la divination de l'inconnu relatif; mais, au-delà de toute hypothèse possible, reste toujours l'inconnu infini, dont on ne peut rien penser ni rien dire. C'est dans cet inconnu insondable, indéterminé, indicible, que les anciens kabbalistes adoraient Dieu sans chercher jamais à le comprendre.

Où la science s'arrête, la foi commence, et la foi puise ses révélations hypothétiques dans les aspirations du cœur toujours plus insatiable e plus courageux que l'esprit. Or, le cœur humain peut s'appuyer sur une force ou se laisser égarer par une faiblesse. — La force, c'est le sentiment héroïque du sacrifice. — La faiblesse, c'est le rêve amollissant de l'égoïsme satisfait.

Pour suppléer à l'insuffisance de la science, on peut donc faire appel ou à l'exaltation des sentiments généreux, ou à la surexcitation des instincts lâches.

L'exaltation des sentiments généreux donne la

foi dans le sacrifice et, par conséquent, dans le travail régulier, dans l'obéissance, dans la hiérarchie, dans l'abnégation du sens propre, pour se soumettre au sens commun. L'Église alors s'élève, la société est une milice, avec ses grades et sa discipline obligatoire pour tous. La plus puissante intelligence alors se manifeste par la plus grande docilité. Rien de plus clairvoyant, en effet, que l'obéissance aveugle, rien de plus digne de la liberté que le sacrifice de la liberté même. Un soldat qui ne peut plus obéir ne peut plus vivre, et lorsque son général lui commande des choses qu'en conscience il ne saurait faire, il ne déserte pas, il meurt.

Le sentiment exalté, mais juste, qui crée l'obéissance au drapeau, s'appelle l'honneur. Le sentiment exalté, mais juste, qui crée l'obéissance à l'Église, se nomme la foi.

Le rêve égoïste opposé à la foi. c'est l'hérésie. C'est le soldat qui veut vaincre en s'isolant, c'est le croyant excentrique qui veut accaparer pour lui seul les avantages de la société. C'est l'homme qui veut communiquer avec Dieu sans intermédiaire et qui se fait une révélation pour lui seul. Comme si le Dieu de l'humanité pouvait être ex-

communié, comme si le fond de la religion n'était pas l'esprit de charité, et comme si l'esprit de charité était ailleurs que dans l'association des sacrifices et le concours hiérarchique à la création et à la conservation sociale et ecclésiastique de la foi!

Cette haute raison qu'on appelle l'Église absorbe et doit absorber tous les raisonnements individuels. Le Christ, en se révélant au monde, a fait taire les oracles, parce que les oracles ne sont pas la raison. Qu'importe, en effet, un phénomène que la science n'explique pas encore, et que peut-il contre une raison? Si je voyais une absurdité s'écrire en lettres de feu dans le ciel, j'admirerais le phénomène, mais je ne serais pas assez fou pour admettre l'absurdité. Maintenant que la voix du Christ n'est plus écoutée, on ressuscite les oracles. Les tables parlent, les plumes écrivent d'elles-mêmes, les pierres crient, et que crient-elles? que disent les tables? qu'écrivent les crayons des médiums? Tout cela répète sur tous les tons et en toutes les langues que les hommes sont fous quand ils ne prennent pas pour base la sagesse de Dieu, qui est dans l'esprit de charité.

Luther, un jour, eut la visite d'un esprit; était-il blanc, était-il noir? c'est ce que le réformateur ne saurait dire; il penche à croire toutefois que cet esprit était le diable. Et voilà le diable qui argumente contre le moine, et voilà le moine convaincu par les arguments du diable, et c'est ainsi que la réforme est venue au monde. Spirites et tourneurs de tables, voilà toute votre histoire. Une voix vous parle, vous ne savez quelle voix. Plus d'une fois vos prétendues révélations pullulent de contradictions et de mensonges. Mais vous voilà délivrés de la hiérarchie, vous en savez plus long que votre curé et que le pape.

L'autre monde se révèle à vous directement ou par l'intermédiaire d'êtres inférieurs à vous, d'êtres ignorants et malades, de pauvres aliénés qui dorment ou ne savent pas ce qu'ils écrivent, et vous voilà comme Israël forts contre Dieu. Vous arrangez à votre manière le dogme éternel. Vous niez ceci, vous admettez cela, vous vous faites des paradis de fantaisie et des enfers très-supportables; avec cela vous pouvez débiter de la morale, cela fait toujours bon effet, et avec vous on sait que cela n'oblige à rien.

Car: d'une proposition absurde la conséquence

ne saurait être examinée, parce qu'elle n'existe pas.

Vous dites : Dieu désapprouve la raison et encourage la folie.

C'est comme si vous disiez : le diable désapprouve la folie et encourage la raison; or, le péché c'est la folie, et la vertu c'est la raison.

Vertu folle et péché sage sont des termes qui ne s'accordent pas.

Comment donc ne voyez-vous pas que vous prenez Dieu pour le diable, et le diable pour Dieu?

Selon vous, le diable serait le dieu de la raison!

Et Dieu serait le démon de la folie! Rentrez en vous-mêmes et réfléchissez.

Ainsi, après les foudres des prophètes, après l'auréole des apôtres, après les splendeurs des pères, après la patiente, laborieuse, mais incomplète raison des scholastiques, après les courageux désespoirs de la réforme et de la philosophie, Dieu, à bout de ressources, envoie des tables parlantes pour épeler en cabriolant le mot graveleux de Cambronne, assaisonnement obligé d'une doctrine idiote, encouragement à des pratiques

qu'on pourrait appeler l'onanisme de la pensée. Et c'est Dieu, non, c'est votre Dieu à vous, qui est réduit à des expédients pareils ! et vous passez devant Bicêtre sans ôter votre chapeau et sans fredonner le refrain de Béranger :

Salut à ma patrie !

La foi en Dieu est la ferme adhésion de l'esprit aux hypothèses nécessaires de l'intelligence. Saint Paul les formule en ces termes :

Accedentem ad Deum oportet credere, quia est et inquirentibus se remunerator sit.

Que Dieu est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.

La foi en Jésus-Christ et en son Église est la ferme adhésion de l'âme aux hypothèses nécessaires du cœur. Si Dieu est, il est bon; s'il est bon, il nous aime; s'il nous aime, il doit remédier efficacement à nos maux. Il doit venir à nous qui ne pouvons pas aller à lui. L'incarnation, la rédemption, les sacrements, le dogme immuable, la hiérarchie indéfectible deviennent alors nécessaires, et tout cela se prouve encore par l'existence réelle, et toujours présente dans l'Église,

d'une puissance évidemment divine qui change les ignorants en sages, les faibles en héros, les plus simples femmes, et jusqu'à de pauvres enfants, en véritables anges de la terre.

Cette puissance, malheur à qui la méconnaît, honte à qui lui résiste et la nie :

C'est l'esprit de charité !

Le foi de l'intelligence qui affirme Dieu seul, est la foi de Moïse.

La foi du cœur qui affirme l'Église est la foi de Jésus-Christ.

La foi de Moïse, c'est Dieu inaccessible à l'homme.

La foi de Jésus-Christ, c'est Dieu présent dans l'humanité.

Inaccessible à la pensée, mais toujours présent à l'amour, voilà en effet Dieu tout entier.

Le mosaïsme et le christianisme sont inséparables comme l'esprit et le cœur, comme l'intelligence et l'amour.

L'Église, c'est l'humanité chrétienne, conséquence nécessaire et complément forcé du judaïsme mosaïque.

A côté de cette foi raisonnable a toujours tenté de s'élever la foi folle et imaginaire, anar-

chique comme la folie, capricieuse comme les rêves.

C'est là foi des visionnaires qui prennent pour des révélations divines les fantômes de leur imagination;

De ceux qui demandent la sagesse à l'extase, à l'ivresse, au sommeil, à la catalepsie, à tous les états enfin qui, supprimant le libre arbitre de l'homme, le rendent plus ou moins aliéné.

Et ils ne voient pas que l'aliénation est la déchéance de l'homme.

Et ils ne comprennent pas que l'esprit de vertige, c'est l'esprit du mensonge et du mal.

Et ils ne sentent pas qu'en s'abandonnant aux défaillances automatiques du somnambulisme ou de l'hypnotisme, aux impulsions fatales et douteuses de l'esprit des tables tournantes, ils abandonnent à l'inconnu ténébreux la direction de leur pensée, et deviennent, ce qui est horrible et tout à fait contre nature, des aliénés volontaires.

Ils deviennent alors les prophètes du tourbillon, les voyants du vertige, les oracles du grand chaos, les interprètes de la fatalité.

Ils se regardent dans un miroir brisé, et ils croient apercevoir la multitude des esprits cé-

lestes qui ont déjà servi d'aliment à leur esprit, et leurs rêves de doctrine ressemblent aux cauchemars d'une digestion laborieuse.

En quoi diffèrent essentiellement nos hypnotisés modernes de ces anciens gnostiques de l'Inde qui, les yeux fixés sur leur nombril, attendaient l'apparition de la lumière incréée?

Longtemps avant nous, les brames magnétisaient des tables et les soulevaient de terre en y imposant seulement les mains. La pythonisse d'Endor était ce que vous appelleriez aujourd'hui un puissant medium, et elle évoquait les trépassés; or, l'évocation des trépassés, je suis fâché de vous le dire, mais c'est la nécromancie, la plus noire des sciences de l'abîme, la plus maudite des opérations sacriléges. La nécromancie substituée au christianisme, la lumière des morts remplaçant la parole du Dieu vivant, le fluide spectral descendant sur nous au lieu de la grâce, la communion eucharistique oubliée pour je ne sais quels banquets, où l'âme s'asphyxie en aspirant le phosphore des cadavres; voilà, pauvres insensés, ce que vous prenez pour une rénovation religieuse; voilà votre foi et votre culte, voilà enfin le Dieu noir que vous adorez!

M. de Mirville n'a pas tout à fait tort en attribuant au diable les divagations spirites.

Mais, si Dieu envoie le diable en mission, le diable est donc forcé d'obéir à Dieu? le diable est donc le serviteur de Dieu? le diable est donc le missionnaire de Dieu?

Alors c'est Dieu qui répond pour le diable.

Alors tout ce que vous attribuez au diable, c'est Dieu qui le fait.

Le diable n'a plus son libre arbitre, et fait malgré lui tout ce que Dieu lui fait faire.

Alors, le diable menteur, c'est Dieu menteur;

Le diable bourreau, c'est Dieu bourreau; le diable grotesque, c'est Dieu grotesque.

Blasphémateurs que vous êtes! et vous ne frémissez pas!

Ce n'est point à l'imagination malade de l'homme, ce n'est point à sa folie ni à ses rêves, c'est à son intelligence et à sa raison que Dieu se révèle.

Si un père de l'Église a écrit le fameux *Credo quia absurdum*, c'est qu'il voulait indiquer par ce paradoxe le domaine réel de la foi qui commence aux limites extrêmes de la science. Or, à ses

limites extrêmes la science tombe dans l'absurde si elle veut passer outre; l'âme raisonnable alors ne peut trouver un refuge que dans la foi. C'est donc en quelque sorte l'absurde qui rend la foi nécessaire : *Credo quia absurdum*, je crois parce qu'il serait absurde de raisonner sur ce que je puis savoir, je crois surtout parce qu'il serait encore plus absurde de ne pas croire.

L'âme adhère invinciblement à ses hypothèses lorsqu'elles sont rigoureusement nécessaires, elle peut les aimer et s'y attacher lorsqu'elles sont raisonnables; mais les âmes insensées se passionnent volontiers pour les hypothèses ridicules et impossibles. Je crois à la vie éternelle, voilà l'hypothèse nécessaire; la vie éternelle ne permet pas à nos âmes de s'éteindre lorsque nous mourons, voilà l'hypothèse raisonnable. Mais que deviennent ces âmes dégagées de nos corps? Vous me répondez qu'elles restent dans notre atmosphère brumeuse toutes frissonnantes et toutes nues, ou bien qu'elles se cachent dans nos boiseries qu'elles font craquer, dans nos tables qu'elles font tourner, dans des crayons qui semblent tracer tout seuls tantôt des lieux communs de morale vulgaire, dignes tout au plus du génie de

M. Prudhomme, tantôt des divagations et des injures : voilà l'hypothèse ridicule et par conséquent impossible.

Un fait inexplicable pour vous se produit. Votre imagination prévenue l'explique à sa manière. Avez-vous fait acte de foi ? Non; vous avez fait acte de témérité, ou, si vous voulez même, de puérilité. Une voix sort du mur, elle nous parle : nous ne savons d'où elle vient. C'est saint Michel, dit ce pauvre Vintras ; c'est le diable ! s'écrie ce méchant M. de Mirville, qui s'indigne d'être appelé bon, et tous deux écrivent de gros livres. Mais enfin, que disait cette voix ? Des pauvretés, alors ce n'est pas saint Michel ; des vulgarités, alors ce n'est pas le diable. Mais enfin, quelqu'un a parlé, car nous avons entendu la voix et nous savons que les murs ne parlent pas. Très-bien, mais qu'allons-nous conclure ? Tout simplement ceci : que ce n'est pas le mur qui a parlé, mais alors qui est-ce donc ? Je vous le dirais si je le savais : mais si je vous le dis ne le sachant pas, je suis un menteur ou un imbécile.

O simple bon sens, que tu es rare ! Mais ici quelqu'un va m'arrêter. Moïse, me dira-t-on, a entendu une voix sur le Sinaï : comment a-t-il pu

savoir si c'était celle de Dieu, celle du diable, ou celle d'un rêve? C'était peut-être l'âme physique de la terre; c'était peut-être le génie irrité de l'Égypte qui voulait, en trompant les Hébreux, venger les désastres de la mer Rouge. Moïse a cru que c'était Dieu. Mais quelle raison infaillible avait-il de le croire? Pourquoi, en affirmant que c'était Dieu, n'était-il ni un menteur ni un imbécile? Pourquoi? Je vais vous le dire : c'est que les lois du Sinaï sont l'expression de la raison la plus haute et la plus pure; c'est que le Décalogue était gravé dans la conscience des hommes avant d'être sculpté sur la pierre par les doigts de Dieu, qui, comme on sait, n'a point de doigts; c'est que les éclairs et les tonnerres dont rugissait et s'échevelait la montagne n'étaient, dans cette première scène du grand drame de la révélation positive, que des décorations et des accessoires. Je vous demande un peu ce que peut faire à la proclamation du dogme de l'unité de Dieu une trompette de plus ou de moins?

Quand Jésus, par l'héroïsme divin de sa mort, prouve au monde l'immortalité de l'âme, lorsque, victorieux de l'agonie, il pousse un cri de triomphe, puis penche la tête doucement et meurt,

qu'ai-je besoin que les pierres se fendent et que les tombeaux s'ouvrent? Laissez-moi ignorer ces prodiges; je n'ai pas trop de toute mon âme pour admirer le dernier soupir du juste. Otez-moi ces fantômes, je n'ai pas le temps de les voir; ma pensée est absorbée tout entière dans une sublime réalité!

Je ne cherche pas, comme certains écrivains modernes, à m'expliquer ridiculement les miracles de l'Évangile, je ne m'efforce pas de soupçonner, par exemple, que Lazare, malade, fût enseveli vivant et abandonné pendant quatre jours dans le tombeau par ses sœurs, afin d'attirer vers ce piége étrange la vanité complice ou naïve de quelque thaumaturge douteux. Histoire ou légende, le récit évangélique m'impose la vénération, je me rappelle le magnifique tableau du prophète Ézéchiel, debout au milieu des ossements. Penses-tu, ô prophète, que ces débris puissent revivre? Et voilà pourtant qu'à la parole de l'homme obéissant à Dieu, la vie frémit et se remue dans toute cette campagne de la mort. L'esprit du Verbe a soufflé, et l'humanité va renaître. Il en est de même de Lazare. Le Lazare, le grand lépreux humain, le malade de la terre,

est mort depuis quatre jours, c'est-à-dire depuis quatre mille ans, car, devant Dieu, dit ailleurs l'Écriture, mille ans sont comme un jour. Il est déjà en putréfaction, ce genre humain que gouverne l'empereur de Caprée. Sauveur du monde, vous arrivez trop tard. Si vous eussiez été là, le Lazare ne serait pas mort. Jésus ne répond rien, mais il pleure, et l'on dit : Voyez comme il l'aimait !

Puis il fait ôter la pierre, il appelle le mort à la vie, et le mort se lève, encore garrotté dans son linceul. Voilà les commencements du christianisme. Déliez-le, dit le Sauveur, et laissez-le aller en liberté ; en voilà l'accomplissement et la fin. Ceci n'est pas l'histoire d'un homme, c'est la légende prophétique du monde, c'est le complément et l'explication de la vision d'Ézéchiel. On respire dans ce récit le souffle divin à pleine poitrine. On pleure avec Jésus, on tressaille et on se dresse avec Lazare ; on tend vers le ciel des mains encore captives. Lazare, ce sont les esclaves d'Amérique, ce sont les opprimés de l'Irlande, ce sont les martyrs de la Pologne. Dites, oh ! dites, Seigneur, qu'on les délie et qu'on les laisse marcher !

Qu'ai-je besoin de chercher autre chose dans cette page qui m'impressionne si vivement? Je sens qu'elle est vraie, je cède à l'émotion qu'elle m'inspire ; mais est-ce simplement une parabole, est-ce le récit d'un événement? Je n'en sais rien, et, par conséquent, je serais téméraire d'affirmer là-dessus quelque chose de contraire à l'enseignement de l'Église. Ici la tradition des pères est avec moi, ils ont compris le symbole comme je le comprends et se sont bien gardés de nier l'histoire qui sert de base à ce symbole. Je dois imiter leur sagesse, mais la pauvre critique de M. Renan m'inspire une pitié profonde.

La force de l'Évangile n'est pas dans les miracles que raconte ce livre sacré, mais dans la raison suprême, dans le LOGOS, qui est la lumière de tout homme venant dans le monde, comme le dit saint Jean. « Vous me demandez qui je suis, disait Jésus, *je suis le principe qui parle.* » En tant qu'opposé aux lois ordinaires de la nature, le miracle ressemble à une erreur ; mais la vérité, toujours la même, fait pâlir l'éclat éphémère de tous les prodiges devant les splendeurs de l'ordre éternel !

On ne saurait enfermer la vérité dans une tombe, et par conséquent elle ne saurait en sortir. C'est la vie qui rayonne sur la mort, et ce n'est pas la mort qui peut rayonner sur la vie. L'esprit des grands hommes n'a pas besoin de revenir vers nous d'outre-tombe, il reste toujours sur la terre. Consulteurs d'oracles funèbres, vous ressemblez à des hommes qui passeraient leur existence à regarder au fond d'un puits pour apercevoir le soleil.

Sacrifier la vie présente à une existence future, c'est l'esprit du christianisme, défini par tous les ascètes. Trouver dans ce sacrifice même le bonheur le plus grand de la vie présente, c'est le génie du christianisme, non moins finement pressenti que magnifiquement rêvé par l'âme de Châteaubriand : mais le cœur du christianisme, son essence, sa loi fondamentale, c'est la hiérarchie directement opposée à l'anarchie. Par la hiérarchie, en effet, la société se constitue et s'élève ; par l'anarchie, elle se morcelle et se détruit. La hiérarchie, c'est la communion ; l'anarchie, c'est l'excommunication volontaire. La hiérarchie, c'est l'homme dévoué à la société et protégé par elle ; l'anarchie, c'est l'homme pros-

crit par la société et conspirant contre elle. La hiérarchie enfin, c'est l'homme tout-puissant parce qu'il est multiple ; l'anarchie, c'est l'homme impuissant parce qu'il est seul.

« Si Dieu a parlé, dit Rousseau, pourquoi n'en ai-je rien entendu ? » — C'est à ta conscience qu'il faut le demander, toi qui veux marcher seul, et qui fais le sourd quand la société parle. Dieu devait-il avoir une rédemption pour l'humanité et une autre rédemption pour Rousseau ? Rousseau est-il plus ou moins qu'un homme ? S'il est plus, où sont ses titres ? S'il est moins, où sont ses droits ?

Mais, direz-vous, si la société veut imposer à ma foi des absurdités qui révoltent ma raison, puis-je abjurer ma raison pour y croire ? Non ; la société ne te commande pas la foi, mais elle te défend de troubler la paix des croyances communes par les révoltes de ton esprit ou de tes rêves : doute, si c'est ton malheur, mais tais-toi ; car c'est ton devoir.

Les inspirations personnelles ne sont rien tant qu'elles n'ont pas reçu la sanction sociale. L'homme de génie est celui qui pense mieux que personne ce que tout le monde pense ou voudrait

penser. Le penseur excentrique, qui ne rencontre la sympathie de personne, n'est pas un homme de génie ; et, s'il s'obstine, c'est un fou.

Ce n'est ni Luther ni même Savonarole qui peuvent réformer l'Église, tant que l'Église brûle Savonarole et excommunie Luther : se séparer d'un malade, ce n'est pas le guérir ; et le concile de Trente n'a rien à attendre ni à recevoir des fantaisistes de la Confession d'Augsbourg.

La même loi qui oblige le fidèle à marcher avec l'Église, oblige l'Église à marcher avec l'humanité, sous peine de n'être plus l'Église. C'est ainsi que l'Église judaïque n'a plus été que la synagogue, quand elle s'est laissé dépasser par le progrès chrétien.

Dieu ne change pas ; mais l'idéal divin peut changer, et nécessairement il change avec le génie des nations. « Quand l'homme grandit, Dieu s'élève, » a dit le Psalmiste ; et quand Dieu s'élève, son Église se transfigure ; mais c'est toujours en se rapprochant de la suprême raison. En admettant, ce que nous n'admettons pas, que le christianisme ait fait son temps, je comprends le déisme de Voltaire, mais je ne comprends pas la théurgie de Maxime d'Ephèse et de Julien.

Que prouve, en effet, une vision, si ce n'est qu'il y a des visionnaires? Vous me dites que Jésus-Christ est dépassé : — et par qui donc? grand Dieu! Vous me montrez Allan Kardec. Allons donc! décidément vous plaisantez.

Nous n'admettons pas, disons-nous, que le christianisme ait fait son temps et que ce soit un arbre mort, car il n'a pas encore donné ses fruits. L'Évangile n'a pas été entendu, la vérité n'a pas été enseignée dans son entier; des enfants ont épelé la lettre, mais l'esprit est resté au fond du texte, comme l'espérance au fond de la boîte de Pandore. Nous croyons donc qu'il ne s'agit pas d'enseigner quelque chose de nouveau, mais de mieux expliquer ce qui a été enseigné. Cet enseignement meilleur, c'est de l'Église seule que nous l'attendons; et c'est pour cela que nous déposons à ses pieds le résultat de nos recherches et de nos études, afin qu'elle lise et qu'elle juge.

Approuvés ou non par l'Église, nos travaux seront utiles au monde; car, si l'Eglise peut défendre au croyant excentrique de dogmatiser, elle ne peut empêcher le savant d'enseigner. Or, ce n'est pas sur la religion, mais bien sur la science des esprits que nous appelons aujourd'hui l'attention

des penseurs. Notre but, en écrivant cet ouvrage, n'est pas uniquement d'opposer une digue à l'épidémie du spiritisme. Nous ne sommes, de parti pris, les adversaires de personne : nous aimons ceux qui cherchent, car nous avons longtemps cherché, et c'est à eux surtout que nous voulons faire part de nos curieuses découvertes.

La grande hypothèse nécessaire des destinées futures a été travaillée et conduite, de déduction en déduction, par les sages de l'ancien monde. La pneumatique kabbalistique est véritablement une science, parce qu'elle procède méthodiquement et exactement, en allant du connu à l'inconnu par la voie des analogies les moins douteuses, parce que les faits lui révèlent des lois, et que sur ces lois elle pose solidement la base de ses hypothèses toujours prudentes. C'est donc la pneumatique kabbalistique que nous avons révélée à nos lecteurs. Nous y joignons l'analyse du profond traité d'Isaac de Loria sur le progrès circulaire des âmes (*De Revolutionibus animarum*) ; celle du Sepher Druschim par le même docteur. Nous tirons des ténèbres de l'occultisme ces livres prodigieux dont le monde mo-

derne n'a plus la clef, et nous croyons avoir bien mérité de la science et de la raison.

Avec le secours de ces puissantes lumières, nous expliquons les phénomènes étranges que les demi-savants trouvent si commode de nier, et qui pourtant les écrasent de leur évidence. Oui, les statues tressaillent, les marbres pleurent, les pains sacrés s'injectent de sang; oui, une main a pu sortir de la muraille pour terrifier par une inscription menaçante le banquet impie de Balthazar. Nous avons vu, entendu et touché de semblables prodiges; aussi ne dirons-nous pas que nous y croyons, puisque nous savons de science certaine que cela est.

Le miracle n'est pas un fait contraire aux lois de la nature; autrement il ne saurait être sans que la nature fût bouleversée. Mais c'est un fait exceptionnel et en dehors des habitudes de la nature, si l'on veut nous permettre de parler ainsi. Le miracle en un mot, comme tout ce qui existe, ne peut exister sans raison; il ne prouve donc rien contre la raison, et c'est ce que notre livre doit établir clairement, ainsi que nos autres ouvrages.

Cette vérité une fois reconnue, la superstition

devient impossible ; le fanatisme s'en va, la vraie religion emprunte tout son éclat à la raison suprême et dédaigne de vains prestiges. La foi ne trouble plus les âmes ; elle les soutient et les console pendant que la science les éclaire. L'humanité sort de l'enfance ; elle repousse en souriant et replonge dans leurs ténèbres les revenants et les vampires. Les forces secrètes de la nature deviennent les conquêtes de l'intelligence ; le symbolisme s'éclaire de lui-même, les allégories parlent, l'histoire se dégage des nuages de la fable. C'est ainsi, disent nos prophètes, qu'un jour le Fils de l'Homme, abaissant les nuées du ciel, paraîtra dans toute la gloire et dans toute la simplicité de son humanité sainte, et, ouvrant le livre des consciences, jugera les vivants et les morts.

L'auteur de ce livre ne craint pas d'avouer qu'il a eu lui-même les plus étonnantes et les plus formidables visions : il a vu et touché les démons et les anges comme les faisaient voir et toucher à leurs adeptes Maxime d'Éphèse et Schrœpfer de Leipsick. Il a pu comparer les hallucinations de la veille avec les illusions des songes, et de tout cela il a conclu que la raison

dirigeant la foi et la foi soutenant la raison sont les seules lumières véritables de nos âmes, que tout le reste n'est que fatigue vaine du cerveau, aberration des sens et délires de la pensée. Il n'écrit donc pas seulement ce qu'il suppose, il enseigne hardiment ce qu'il sait.

Aussi son livre est-il intitulé : *La science des Esprits*, et non pas Conjectures ou Essais sur les esprits.

C'est après être descendu de gouffre en gouffre et d'épouvante en épouvante jusqu'au fond du septième cercle de l'abîme, c'est après avoir traversé dans toute sa longueur l'ombre de la cité dolente, que le Dante, en se retournant et en prenant, si je puis parler ainsi, le diable à rebrousse-poil, remonte victorieux et consolé vers la lumière. Nous avons fait le même voyage, et nous nous présentons au monde la sécurité sur le front et la paix dans le cœur. Nous venons dire tranquillement aux hommes que l'enfer, que le démon, que le gouffre sans espérance, que les chimères, les satyres, les goules, les péchés personnifiés, le dragon à trois têtes et tout le reste de la fantasmagorie ténébreuse n'est qu'un cauchemar de la folie, mais que Dieu seul vivant, seul réel, seul

présent partout, remplit sans y laisser de vides, remplit, dis-je, l'immensité sans bornes des splendeurs et des consolations éternelles de la souveraine raison.

DIALOGUE

ENTRE

LE LECTEUR ET L'AUTEUR.

LE LECTEUR.

Ainsi, voilà qui est bien entendu, vous rejetez l'autorité de l'Église catholique romaine?

L'AUTEUR.

Ai-je dit cela? Je la respecte au contraire, et je crois qu'il faut y revenir comme au seul principe de hiérarchie et d'unité.

LE LECTEUR.

Votre enseignement diffère cependant du sien. Pensez-vous en savoir plus qu'elle?

L'AUTEUR.

En matière de science, oui. Car l'Église n'est infaillible qu'en matière de foi.

LE LECTEUR.

Vous rejetez le diable et l'enfer de M. de Mirville; ne sont-ce pas là des matières de foi?

L'AUTEUR.

Le *Credo* de M. de Mirville pourrait être celui-ci :

Je crois au diable, le destructeur très-puissant, perturbateur du ciel et de la terre, et en l'antechrist, son fils unique, notre persécuteur, qui sera conçu du mauvais esprit, naîtra d'une vierge sacrilége, sera glorifié, régnera et montera s'asseoir sur l'autel de Dieu le père tout-puissant, d'où il insultera les vivants et les morts. Je crois en l'esprit du mal, la synagogue satanique, la coalition des méchants, la persistance des péchés, la perdition de la chair et la mort éternelle.

Qui osera dire ainsi soit-il? Qui ne voit pas que le *Credo* noir est tout l'opposé de celui de l'Église, et que le croyant qui affirme l'un doit nécessairement nier l'autre?

LE LECTEUR.

Cependant l'Évangile et l'Église parlent du diable et de l'enfer?

L'AUTEUR.

Oui, symboliquement, et ce sont ces symboles que je viens expliquer par la science et la raison.

LE LECTEUR.

Mais enfin, la foi de l'Église...

L'AUTEUR.

L'Église n'a jamais pris le diable pour objet de sa foi.

LE LECTEUR.

Mais enfin vous affirmez une sorte de catholicité universelle qui exclurait seulement l'Église romaine.

L'AUTEUR.

J'ai dit positivement le contraire : il serait aussi absurde de mettre Rome hors de l'univers que de prétendre renfermer l'univers dans Rome.

LE LECTEUR.

Vous me permettrez de préférer les croyances de ma grand'mère à toutes vos raisons.

L'AUTEUR.

Libre à vous de penser comme les grand'mères, ou même de ne rien penser du tout. Mais le

monde souffre d'être sans religion, et j'ai voulu à mes risques et périls montrer la conciliation possible entre la raison et la foi. Laissez-moi espérer que j'aurai un jour des petits-enfants qui penseront comme leur grand-père.

LE LECTEUR.

Mais pensez-vous que Rome vous approuvera ?

L'AUTEUR.

A-t-elle approuvé Galilée? La terre tourne cependant.

LE LECTEUR.

Maintenant elle ne le condamne plus.

L'AUTEUR.

C'était une question de temps. Vous voyez bien que j'ai quelque raison d'espérer.

LE LECTEUR.

Mais on vous persécutera.

L'AUTEUR.

J'y suis accoutumé.

LE LECTEUR.

M. de Mirville dira encore que vos livres sont abominables.

L'AUTEUR.

Je suis trop poli pour lui répondre que les siens sont pitoyables.

LE LECTEUR.

On organisera plus que jamais contre vous la conspiration du silence.

L'AUTEUR.

On me traitera alors comme Alexandre devant qui la terre se taisait : *siluit terra in conspectu ejus.*

LE LECTEUR.

Adieu, car je vois que vous êtes incorrigible.

L'AUTEUR.

Au revoir, car j'espère toujours que vous voudrez vous corriger.

SUPPLÉMENT

PUISSANCE DE L'IDÉE CATHOLIQUE

RATTACHÉE A L'ESPRIT ET NON A LA LETTRE DES LIVRES SAINTS, ET COMMENT IL FAUT L'OPPOSER AUX RÊVERIES DES NOVATEURS MODERNES.

Les doctrines spirites ont le tort immense, après celui d'être le résultat du vertige et de l'extase, de rompre la chaîne d'or de la tradition, de supprimer le sacerdoce et la hiérarchie, et d'ôter à la morale sa sanction éternelle. Pour nous, tout en admirant la kabbale et ses dogmes secrets si pleins de consolation et d'espérance, nous ne croyons pas qu'une Église nouvelle en puisse faire le sujet d'un enseignement nouveau. Ils appar-

21

tiennent essentiellement à la philosophie occulte, et deviennent condamnables dès qu'ils sont divulgués.

Si nous détestons de tout notre cœur la crasse pharisaïque que les siècles ont laissée s'étendre et s'accumuler sur l'or pur du sanctuaire, nous n'en sommes pas moins partisan dévoué de l'autorité et de la hiérarchie ; et si notre messianisme n'était qu'un essai de secte nouvelle, s'il n'était pas le fond même de la science judaïque et du dogme chrétien, si nous ne le soumettions pas sans restriction au jugement de l'autorité légitime en tout ce qui concerne la portée et le mode des enseignements qu'il contient, nous aurions ajouté un rêve à ceux des Saint-Simoniens et des Fouriéristes ; nous n'aurions pas retrouvé la vraie science et l'éternelle vérité.

Que ce livre reste donc ce qu'il doit être, un recueil de recherches curieuses destinées à éclairer les esprits assez forts pour penser librement et rester soumis. Que les esprits vulgaires l'ignorent, que les hommes à préjugés le condamnent, c'est ce que nous avons désiré. Les révolutionnaires de la pensée sont comme ceux de la politique : ils se risquent en avant, on les laisse périr, on les désavoue,

et la réaction qui les tue hérite du fruit de leurs travaux.

Ce sont les boucs émissaires du progrès, ce sont les parias de la conquête ; leurs corps servent de fascines pour combler l'abîme qui sépare le passé de l'avenir; les souverainetés légitimes rentrent triomphantes par le chemin qu'ils ont frayé, mais elles rentrent transformées. Les damnés ont travaillé pour les saints, et un jour tardif arrive enfin où l'on se hasarde à soupçonner que ces réprouvés, si longtemps dédaignés ou maudits, étaient peut-être des martyrs.

Telles ne sont pas sans doute mes prétentions; mais si j'ose tout, c'est que je reconnais une inébranlable autorité, et que je ne crains pas qu'elle s'égare, même en me blâmant. L'autorité absolue, en effet, est nécessaire pour arrêter les divagations de l'erreur. Une autorité, c'est une raison collective; les rêves ne sont rien devant elle, et une raison particulière ne peut avoir de plus haute prétention que celle de se faire adopter.

Nous avions pensé à faire suivre nos hardies révélations sur le dogme occulte des anciens, d'une large et complète apologie de la catholi-

cité dans le sens du comte Joseph de Maistre; mais ce travail n'est pas fait pour nous, et nous ne nous croyons ni assez digne, ni assez autorisé, pour l'entreprendre. Il nous suffira d'en donner le plan et les principales pensées. D'autres un jour le feront, nous n'en doutons pas. A chacun son œuvre : la nôtre est celle d'un pionnier et non d'un bâtisseur. Voici donc nos quelques pierres et nos ébauches d'architecture.

DE LA VÉRITÉ CATHOLIQUE

CONTRE LES SCEPTIQUES, LES SPIRITES ET LES HÉRÉTIQUES MODERNES.

PLAN ET MATÉRIAUX.

PRÉFACE.

Le seul moyen d'unir à jamais la philosophie et la religion, c'est de reconnaître qu'elles sont opposées l'une à l'autre, mais opposées comme les deux pôles qui soutiennent l'axe de la terre.

Dès qu'une religion est expliquée, elle cesse d'être comme religion et devient un système de philosophie. Le *Credo quia absurdum* est éternel.

PREMIER MOT DE LA RÉVÉLATION.

1. Dieu est — loi naturelle; l'être est l'être.

SECOND MOT DE LA RÉVÉLATION.

2. Dieu est esprit, — loi de Moïse ; l'être est vivant et pensant.

TROISIÈME MOT DE LA RÉVÉLATION.

3. Dieu *est esprit de charité*, — loi du Sauveur ; l'être est bon.

Existence du mal. — Existence relative, mais réelle, le mal n'existe que comme abus du bien ; c'est une perversion volontaire de l'être, — réelle comme la liberté de l'homme, — irrévocable comme elle.

Le péché mortel est la négation formelle, pratique et confirmée de l'esprit de charité. — Cette négation, rendue éternelle par le suicide de la liberté, c'est l'enfer.

L'orgueil, ou le désir injuste de la domination et de l'estime ; la luxure, ou le désir injuste des plaisirs de la chair ; la cupidité, ou le désir injuste des biens de ce monde, sont les trois ennemis de l'homme. L'esprit de charité les terrasse tous les trois.

La morale n'est pas une convention entre les hommes ; c'est une loi fatale qui nous dirige à

droite ou à gauche, suivant votre choix, à tous les instants de votre vie.

Le mal est une force d'inertie, le bien une force d'action. — L'exercice, ou plutôt l'habitude du mal, paralyse l'âme ; l'exercice du bien, au contraire, la rend capable d'un bien toujours plus sublime et plus élevé.

Pour celui qui aime à remplir les devoirs d'un honnête homme, les devoirs d'un chrétien sont une consolation plutôt qu'une surcharge.

Le péché originel a pour peine la mort et l'exclusion du paradis terrestre. Dieu n'a point menacé Adam des peines de l'enfer ; — on ne saurait donc dire que les enfants morts sans baptême appartiennent à l'enfer. — Ils ne sauraient entrer en cet état dans le royaume des cieux, voilà ce qui est de foi d'après l'Écriture. Leur destinée est le secret de la miséricorde de Dieu ; mais, s'il est permis d'en conjecturer quelque chose, c'est en *esprit de charité*.

L'esprit de charité ordonne la douceur envers soi-même, et il faut porter, même dans la pénitence, un esprit paisible et bienveillant opposé aux craintes exagérées, aux scrupules, aux ma-

cérations imprudentes. Rien de plus sage, de plus harmonieux, de plus modéré, de plus aimable que l'esprit de charité.

Charitas patiens est, benigna est, non inflatur, non æmulatur, non agit perperam, non quærit quæ sua sunt, non cogitat malum, non gaudet super iniquitatem, congaudet autem veritati.

Cet esprit existe-t-il dans l'Église catholique? — Oui, sans contredit; et les scandales contraires ne peuvent que faire ressortir cette vérité. — L'esprit de charité est tellement la base des institutions catholiques, que sans cet esprit elles ne subsisteraient pas un jour.

On remarque et on enregistre les choses peu charitables de l'Église. C'est une profession de foi en l'esprit de charité qui doit lui être essentiel, et sans lequel on ne la conçoit pas.

Pour sauver le monde, il faut y ranimer l'esprit de charité; il faut répandre cet esprit, il faut le rendre universel. Pour cela, ce ne sont ni des livres ni des discours qu'il faut, mais des efforts de charité, des sacrifices héroïques, des bonnes œuvres et des prières incessantes.

QUELQUES PENSÉES
DU COMTE DE MAISTRE.

C'était, ce me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin, et à l'autre d'être pédante. (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, p. 10.)

Si quelquefois la superstition *croit de croire*, comme on le lui a reproché, plus souvent l'orgueil croit ne pas croire. (P. 14.)

En effet, l'incrédulité est une croyance négative, et la crédulité exclut la foi.

« Vous ne savez ce que vous dites, » est le compliment qu'un homme sensé aurait droit de faire à la foule qui se mêle de disserter sur les questions épineuses de la philosophie.

Croyez-vous qu'il faille être l'égal de Descartes pour avoir droit de se moquer de ses tourbillons? (P. 19.)

IDÉE DOMINANTE DE L'OUVRAGE. La plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu.

Le glaive de la justice n'a point de fourreau : toujours il doit menacer ou frapper. (P. 45.)

Nos enfants porteront la peine de nos fautes. Nos pères les ont vengés d'avance. (P. 61.)

Qu'est-ce que IOVI, sinon IOVA ?

Le sauvage n'est pas l'homme primitif, c'est un homme dégradé. (P. 82).

L'aigle enchaîné demande-t-il une montgolfière pour s'élever dans les airs ? Non, il demande seulement que les liens soient rompus. (P. 104.)

Je suis, comme Job, plein de discours : *plenus sum sermonibus*. (P. 104.)

L'état de nature, c'est la civilisation. (P. 108.)

Nous sommes à l'homme primitif ce que le sauvage est à nous. (P. 123.)

Il n'y a point de vertu proprement dite sans victoire sur nous-mêmes, et ce qui ne nous coûte rien ne vaut rien.

---

1. Répartition.
2. Déchéance.
3. Providence.
4. Prière.
5. Hiérarchie des êtres, relativement au mal. La matière n'est rien que la preuve de l'esprit.
6. Efficacité de la prière; liberté humaine.

Ne craignons jamais de nous élever trop et d'affaiblir les idées que nous devons avoir de l'immensité divine. Pour mettre l'infini entre deux termes, il n'est pas nécessaire d'abaisser l'un, il suffit d'élever l'autre sans limites.

Il faut croire ce qui a été cru toujours, partout et par tous. (Vincent de Lérins.)

Mercure a la puissance d'arracher les nerfs de

Typhon, pour en faire les cordes de la lyre divine. (*Plut. de Isi et Os.*, p. 314.)

L'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres.

Entre le blasphème humain qui nie Dieu et le paradoxe prétendu divin qui nie l'homme, l'Évangile nous donne un milieu tout à la fois divin et humain, qui nous fait éviter l'un et l'autre des deux écueils : c'est l'affirmation du Dieu fait homme; c'est le Verbe divin révélé dans l'humanité.

Pourquoi nous montrer toujours le bourreau où nous avons besoin de trouver surtout le médecin?

Tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut l'être. (Citation de Grimm, épigraphe des *Lettres sur l'Inquisition*.)

Jamais les grands maux politiques, jamais surtout les attaques violentes portées contre le corps de l'État, ne peuvent être prévenues et repoussées

que par des moyens pareillement violents. (Première *Lettre sur l'Inquisition.*)

J'honore la sagesse qui propose un nouvel organe autant que celle qui proposerait une nouvelle jambe. (*Phil. de Bacon,* p. 9.)

Bacon, *Induction;* Condillac, *Analyse;* Kant, *Critique.*

Il ne peut y avoir de nouvelle science de l'intelligence, ni surtout de nouvelle méthode pour découvrir. L'orgueil peut seulement donner de nouveaux noms à d'anciennes notions, et l'ignorance et l'inapplication peuvent prendre ces noms pour des choses. (*Ibid.,* p. 12.)

C'est en vain que le Créateur a mis dans nos mains le flambeau de l'analogie; Bacon vient placer son éteignoir poétique sur cette lumière divine. (P. 33.)

Il y a une grande analogie entre la grâce et le génie, car le génie est une grâce. Le véritable homme de génie est celui qui agit par mouvement ou par impulsion, sans jamais se contempler et

sans jamais se dire : Oui, c'est par mouvement que j'agis.

Qu'est-ce que Haller n'a pas vu dans un jaune d'œuf?

La rage du feu (Bacon). Horreur du vide! Têtes stupides, c'est l'amour du piston! — Le cœur du singe est au cœur de l'homme ce que les rêves de la poésie humaine sont à la providence de Dieu.

LES

QUATRE CARACTÈRES DE L'ABSOLU

APPLIQUÉS A LA RELIGION.

VÉRITÉ. — RÉALITÉ. — RAISON. — JUSTICE.

DÉMONSTRATION PRÉLIMINAIRE.

Vérité, — identité de l'être avec l'idée.
Réalité, — identité de l'être avec la science.
Raison, — identité de l'être avec le verbe.
Justice, — identité de l'être avec l'action.

PREMIÈRE DÉMONSTRATION.

IDENTITÉ DE L'ÊTRE ABSOLU AVEC DIEU TEL QUE LE DÉFINIT LA FOI CATHOLIQUE.

1. L'idée de Dieu est un fait psychologique, réel, universel, incontestable.

2. Développements réalistes de cette idée.

3. Influences de la hiérarchie ou de l'anarchie sur cette idée.

4. Catholicité de l'idée divine.

DEUXIÈME DÉMONSTRATION.

IDENTITÉ DE L'ÊTRE RELIGIEUX AVEC LA SCIENCE CATHOLIQUE.

1. Comment la vraie religion naturelle doit être une religion divinement révélée.

2. Qu'il n'y a pas de religion où il n'y a que de la science.

3. Accord nécessaire de la religion et de la science résultant de leur antagonisme même.

4. Science religieuse catholique, ou théologie.

TROISIÈME DÉMONSTRATION.

RAISON.

1. L'affirmation religieuse n'est raisonnable que dans l'ordre catholique et hiérarchique.

2. Raison profonde des prétendues absurdités religieuses.

3. Déraison évidente de tous les dissidents.

4. Raison de la foi catholique démontrée par l'espérance et la charité.

Indifférent en matière de religion veut dire indifférent en matière de morale.

Irréligieux veut dire immoral.

Les catholiques romains sont une famille spirituelle ayant pour père le Souverain Pontife, et l'Église pour mère.

Les chrétiens du rite grec sont une famille à plusieurs pères, et par conséquent à plusieurs mères, à moins que leur église ne soit adultère. C'est une famille sans unité.

Les protestants sont une famille sans père ni mère, ce sont des orphelins volontaires qui veulent être orphelins pour n'avoir pas à obéir à leurs parents.

L'ISLAMISME	Religion de quiétisme et de mort; fatalité et résignation.
LE BOUDDHISME. . .	Ombre du catholicisme esquissée avec les ténèbres des vieux symboles de l'Inde.
LE BRAMANISME. . .	Est au bouddhisme ce que l'Église grecque est à l'Église latine.

LE JUDAISME. . . .	Est une souche vivante, mais coupée, qui ne peut revivre qu'en se rattachant à sa branche vive, — la catholicité.
LE SAINT-SIMONISME.	Égoïsme sensuel, tempéré par des habitudes polies et des échanges industriels.
LE FOURIÉRISME. .	Faire de l'ordre avec du désordre, du plaisir avec la peine, de la vertu avec le vice, du bien avec le mal, de l'harmonie avec l'anarchie; abolir la souffrance et par conséquent le plaisir; détruire les notions du bien et du mal; abrutissement et bestialité.
LE SCEPTICISME. . .	Rien, — rien, — rien.

La critique de Voltaire est une critique de chicane et de pédanterie. — Il s'agit bien d'un texte ou d'un mot qu'il n'entend pas et que son curé entend mal ! il s'agit de l'esprit de charité, et ce n'était certes pas l'esprit de Voltaire.

La vraie religion naturelle, c'est la religion révélée ; il est de la nature d'une religion d'être révélée, autrement comment nous rattacherait-elle à un ordre supérieur ?

LES MIRACLES.

Les miracles sont des effets naturels de l'intervention d'une cause supérieure à celles qui produisent les effets ordinaires.

Ils ne sauraient être absurdes, et les supposer tels, c'est faire outrage à la sagesse de Dieu.

Le miracle en apparence le plus absurde, celui de l'enfantement de la Vierge, ne choque notre entendement qu'à cause de nos raisonnements indécents et téméraires.

La mère de Dieu est immaculée, elle est vierge et mère sans reproche. Voilà le dogme.

Sa virginité n'a jamais souffert d'atteinte, c'en est la conséquence. Comment alors a-t-elle pu devenir mère? C'est le secret de Dieu. Celui qui examine et discute une pareille chose n'est plus chrétien et ne le sera jamais. Celui qui cherche à expliquer est téméraire. C'est le *comment* qui est absurde, ce n'est pas le fait.

L'esprit est la dupe du cœur, on l'a dit, et c'est toujours vrai. Les objections insolubles de l'esprit

viennent des entraînements du cœur aux aisances de la vie.

Le véritable honnête homme, ayant tout à gagner à ce que la religion soit vraie, croit sans peine à la religion.

L'inquisition et les guerres de religion ont été des œuvres humaines. — L'Église a horreur du sang, voilà le principe. Lorsque les faits sont en contradiction avec les principes, c'est aux passions des hommes qu'il faut s'en prendre. L'humanité aussi a horreur du sang, et c'est au nom de l'humanité que la révolution a fait périr tant de victimes !

La peine de mort est contraire au génie de l'Église, qui espère toujours la conversion du pécheur et regarde le temps qui lui est laissé comme un inestimable bienfait du ciel. — Elle ne brise pas le roseau cassé, et elle ne marche pas sur la mèche qui fume encore.

La morale catholique n'est pas spéciale à cette communion : c'est la morale universelle, rigoureusement appliquée et sanctionnée par des lois positives.

Le détachement catholique ne repousse rien

de beau, de bon, ni d'aimable, il en condamne et en prévient seulement l'abus. La chasteté n'est pas le mépris, mais bien la sanctification de l'amour.

Ce qu'on reproche le plus à la religion, c'est-à-dire à ses ministres, ce sont des actes d'irréligion. Cela ressemble assez à la logique de ceux qui reprochent à Dieu de n'être pas assez Dieu, pour le condamner ensuite à ne plus être Dieu du tout.

La religion n'est pas plus difficile à pratiquer que la vraie philosophie : il s'agit d'être ou de ne pas être, de vivre en homme raisonnable ou en brute, il n'y a pas de milieu. Une vie raisonnable exige les plus grands sacrifices, et la religion ne donne que des facilités. Les Catons du christianisme ne s'arrachent pas les entrailles ; ils laissent triompher César et adorent Dieu seul.

La tourbe des cupides et des lâches, qu'est-ce que c'est? Est-ce que cela pense ? est-ce que cela vit? C'est de la corruption qui grouille. Vivre, c'est vaincre.

La religion de Jésus-Christ a subi sa dernière épreuve, la plus terrible de toutes, la plus décisive : la critique et l'indifférence. Mais les multi-

tudes souffrantes n'ont pas ri avec Voltaire; elles aiment mieux que le Sauveur vienne encore pleurer avec elles. Elles ne raisonnent pas avec Strauss; mieux vaut prier avec les plus humbles fidèles. Personne n'a touché à l'esprit de charité. On ne critique pas celui-là, et devant lui on ne saurait rester indifférent.

Croyez-vous au sérieux de la vie? à la rigueur des devoirs? à la dignité de la foi conjugale? à la pureté des mœurs? au devoir de la sobriété et de la tempérance? Si c'est non, je ne vous parlerai pas de la religion; vous n'y croyez pas. Si c'est oui, je n'ai que faire encore de vous la recommander; vous y croyez, ou vous y croirez.

On se dit : Je ne veux pas me vautrer dans le vice, mais je ne veux pas non plus vivre comme un Caton; je veux mener une existence honnête et commode. Ceci est une illusion : on ne peut pas être à moitié homme et à moitié bête; l'un doit emporter l'autre tôt ou tard. Un moment viendra où vous aurez à opter, et, plus tard vous le ferez, plus la victoire sera douteuse et pénible.

La vile multitude, la masse réprouvée, c'est la masse des tièdes, des gens qui ne savent faire ni bien ni mal. Vivre, c'est agir, c'est penser, c'est vouloir, c'est faire. La grâce peut foudroyer le méchant et lui retourner le cœur; mais que peut-elle faire d'un tiède? Aussi le Sauveur déclare aux tièdes qu'il les vomit. Que deviendront les tièdes après la mort? Ils seront chauffés au feu du purgatoire. C'est pour eux et en leur faveur que le purgatoire est fait.

Qu'eût-il fallu à Jean Huss et à Luther pour se soumettre à l'Église, malgré leurs propres raisonnements? — L'esprit de charité.

Que fallait-il pour concilier et réconcilier Lamennais avec l'Église? — L'esprit de charité.

Qu'est-ce au fond que l'esprit d'obéissance? — L'esprit de charité.

Il y a un côté de vulgarisation populaire et ridicule des dogmes qu'on affecte de prendre pour les dogmes eux-mêmes. Saint Paul recommande de se tenir en garde contre les légendes absurdes et les contes de vieille femme; mais les ennemis de la religion n'en tiennent compte; ils se-

raient trop fâchés de perdre cette bonne occasion de rire des choses qu'ils ne comprennent pas.

Pas de Dieu sans Jésus-Christ.

Pas de Jésus-Christ sans l'Église.

Pas d'Église sans un chef visible.

L'antechrist, c'est l'esprit de schisme et de division *spiritus qui solvit Christum.*

C'est l'opposé de l'esprit de charité.

L'antechrist, c'est l'homme individuel des temps modernes qui se dit Dieu, se fait le centre de toute chose, ne vit que pour le droit sans reconnaître de devoir, et ne connaît d'autre association que la complicité ou la balance des intérêts.

La discession prédite par saint Paul a commencé au seizième siècle, a continué pendant les dix-septième et dix-huitième; elle finira avec le dix-neuvième : puis le retour se fera pendant le vingtième, et le grand triomphe de la religion aura lieu vers l'an deux mil.

Supposons un instant que le fouriérisme, ou n'importe quelle rêverie soi-disant religieuse et

sociale, ait pu prévaloir dans le monde; que l'Évangile soit oublié, et qu'un jour un homme de génie le retrouve et le prêche. Quelle lumière! quel progrès! quelle révolution dans les mœurs! Quand les hommes se fatiguent de la vérité, le faux leur paraît vrai un instant; mais quand c'est le mensonge qui les dégoûte et les lasse, avec quel transport ils se jettent vers la vérité!

DIFFICULTÉS DU DOGME EN LUI-MÊME.

LE DOGME, FORMULÉ ET DÉFINI PAR L'ESPRIT DE CHARITÉ, DOIT S'INTERPRÉTER ÉGALEMENT EN ESPRIT DE CHARITÉ.

LE PÉCHÉ ORIGINEL.	Injustice apparente. — Les innocents condamnés pour le coupable.
L'INCARNATION ET SES CONSÉQUENCES.	Dieu s'apaisant soi-même en se sacrifiant à soi-même ; virginité matérielle de Marie.
LA DAMNATION ÉTERNELLE.	Du plus grand nombre des hommes, rendant presque inutile toute l'économie du salut.

DOUBLE MYSTÈRE.

MYSTÈRE D'AMOUR. . MYSTÈRE DE JUSTICE.	Expliqués et conciliés par — mystère de charité.

Le dogme, formulé et défini par l'esprit de charité, doit s'interpréter également en esprit de charité.

I. Le péché originel ne nous serait pas imputable, si nous en étions innocents.

II. Si l'on explique Dieu en le comparant avec l'homme, soit dans ses miséricordes, soit dans ses

colères, on tombera nécessairement dans l'absurde.

III. La damnation éternelle est basée sur un fait, et non sur un nombre. Tous les hommes peuvent l'éviter, voilà le fait, et le nombre de ceux qui ne le veulent pas est inappréciable pour d'autres que pour Dieu, qui seul connaît et juge le fond des cœurs. On se fait une idée fausse de la damnation, en y faisant intervenir Dieu comme vengeur actif, tandis que Dieu laisse venger ses lois par la force même de ses lois, et les pécheurs souffrir par la privation des biens dont ils se sont rendus indignes.

Montrer ici combien tout commentaire, soit pour charger, soit pour adoucir ce dogme rigoureux et terrible, serait déraisonnable et ridicule.

AUTRE OBJECTION.

L'ABANDON OU SE TROUVE L'ÉGLISE.

Abandon prédit, — *discessio* qui doit précéder l'époque du retour des Juifs et du grand triomphe de la foi.

QUESTION.

Si, suivant la doctrine de l'Église, la majorité des hommes doit être damnée?

Non; il est certain que les vrais justes sont en petit nombre; mais ces élus, ces âmes d'élite entraînent chacune avec elle des multitudes de faibles au ciel. Les prières de l'Église, la communion des saints, ont une immense efficacité. Le purgatoire achève ce qui est imparfait sur la terre. L'esprit de charité veut sauver tout le monde et sauve la multitude des fidèles.

La souffrance n'affaiblit que les lâches; elle rend la vertu plus forte.

Le corps est une machine dont l'âme doit être le machiniste, sous peine de devenir elle-même la machine du corps, et c'est ici le sens de cette profonde maxime du Maître : « Si l'aveugle conduit l'aveugle, tous deux tomberont dans la fosse. »

L'empereur Julien n'adorait pas les idoles; il croyait à la lumière suprême. Mais sa lumière était sans chaleur; il n'avait pas compris l'esprit de charité.

La charité ne veut pas l'égalité entre les hom-

mes; elle veut, au contraire, qu'ils aient besoin les uns des autres.

La charité appartient si bien au christianisme catholique, qu'au dehors de cette communion le mot même change de sens.

Les rêveurs sont toujours des dormeurs, et l'infortune leur vient en dormant.

Il ne faut pas faire de la vie un rêve, si l'on ne veut pas faire de la mort un triste réveil.

Qu'est-ce que Dieu, révélé et expliqué par la doctrine et les exemples de Jésus-Christ?

Quel doit être l'objet de tous nos efforts, et le but de tous nos sacrifices?

Quelle est la preuve de la vraie foi?

Qu'est-ce que la catholicité, dans son sens le plus étendu?

Quel est le préservatif de toutes les erreurs de l'esprit et de tous les égarements du cœur?

Quelle est la marque distinctive et éternelle de la vraie Eglise?

Quelle est la force la plus irrésistible, la vérité la plus irréfragable, la divinité la plus évidente du christianisme?

Qu'est-ce que le devoir, et qui peut le rendre plus nécessaire à notre âme que le droit?

Quel est l'accord de l'autorité et de la liberté?

Quelle est la paix religieuse?

L'ESPRIT DE CHARITÉ

Quel est l'accord de la science et de la foi?
Quelle doit être la fin de toutes les hérésies?
Quelle est la marque de la prédestination?
Qu'est-ce que la vie éternelle?
Quelle est la raison de l'infaillibilité du Saint-Siége?
Quelle est la conciliation des contradictions apparentes?
Quelle force vaincra les moqueries de Voltaire et les arguments de l'École?

L'ESPRIT DE CHARITÉ.

SECONDE PARTIE.

L'ESPRIT DE CHARITÉ. — PLAN D'UN TRAITÉ A FAIRE.

INTRODUCTION.

LA SAGESSE HUMAINE ET LA FOLIE DE LA CROIX.

Première partie.

- LIVRE I. LA SCIENCE ET LA FOI.
  - Notions essentielles et absolues.
  - Distinction nécessaire.
  - L'esprit et le cœur.
  - L'arbre de science et l'arbre de vie.
- LIVRE II. LE DROIT ET LE DEVOIR.
  - Caïn et Abel.
  - Esaü et Jacob.
  - Saül et David.
  - La parabole de l'Enfant prodigue.
- LIVRE III. ÉCONOMIE DES AGES.
  - Loi naturelle, beauté et bonté de Dieu.
  - Loi ancienne, unité et force de Dieu.
  - Loi chrétienne
    - Époque de conquête.
      - Autorité hiérarchique.
      - Liberté des enfants de Dieu.
    - Époque de triomphe.
      - Esprit de charité.

LIVRE IV. L'ESPRIT DE CHARITÉ.	L'esprit de charité traversant les âges. Réponse à toutes les objections contre la foi. Explication claire et universelle des points essentiels de la doctrine. La catholicité nécessaire. Récapitulation et synthèse universelle en deux mots qui n'en font qu'un, l'*esprit de charité.*

Vaincre la grossièreté dans la recherche des satisfactions naturelles, c'est l'œuvre d'une bonne éducation.

Vaincre les attraits du plaisir et le sacrifier au devoir, c'est tout le mérite de l'honneur.

Vaincre l'appréhension de la douleur et même de la mort pour obéir à l'honneur, c'est l'héroïsme, c'est la perfection humaine. On arrive à cette perfection par une éducation progressive de la volonté. L'ascétisme était l'apprentissage du martyre : on ne meurt pas comme Curtius lorsqu'on a vécu comme Natta. - Pour tendre ainsi à la perfection, il faut l'aimer. — L'amour de la perfection, c'est l'esprit de charité.

Les expiations sont les reprises d'une éducation manquée; heureux qui sait les reconnaître et les accepter !

Expier, c'est manger après le dessert le sel qu'on avait négligé de mêler à ses aliments.

Un homme bien élevé n'est ni débauché, ni ivrogne, ni glouton.

Un homme d'honneur pratique sévèrement la morale humaine ; un chrétien seul professe le renoncement et la charité qui est l'héroïsme de toutes les vertus.

L'homme sortant des mains de la nature n'est pas bon, comme l'a prétendu Rousseau, il a l'instinct de l'égoïsme, et ses passions, en se développant, en feront bientôt une bête féroce. La société, en lui faisant craindre ses châtiments, lui apprendra plutôt l'hypocrisie et la lâcheté, qu'elle ne parviendra à le former à la vertu, si la religion n'intervient ; et c'est ce qui arrive pour tous les hommes vraiment vertueux. Le sentiment de l'honneur et du devoir est un sentiment religieux. Sans une foi réelle au principe même de l'honneur et du devoir, il suffirait de paraître honnête et d'éluder la loi pour vivre tranquille, et il n'y aurait de vertueux que les niais. C'est en ce sens qu'il n'y a réellement pas de probité sans religion.

L'amour du beau, du bon, de l'honnête, est naturel; mais, c'est un attrait qui doit être développé par l'éducation et vivifié par la foi religieuse.

Tout est confusion de mots. On se fait un Dieu de fantaisie qu'on trouve absurde, et l'on en vient à déclarer que Dieu n'est pas. — On appelle catholiques des pharisiens modernes, et l'on en conclut que le catholicisme n'est qu'ostentation et hypocrisie. On prend les hypocrites pour des dévôts, et l'on confond ensuite à plaisir les vrais dévots avec les hypocrites. — On rencontre par hasard un mauvais prêtre, et l'on rompt en visière pour cela avec tout le clergé. Tout cela est-il juste, tout cela a-t-il même l'ombre de la logique et de la raison ?

Personne n'attaque la vraie religion, la vraie piété, le vrai Dieu, mais tout le monde se bat contre des moulins à vent.

Nous ne connaissons Dieu que par l'esprit de Jésus-Christ qui est l'esprit de charité manifesté par ses enseignements et par ses œuvres; en cela consiste toute la révélation, évidemment divine comme la charité est divine. La science conteste

les miracles et discute les prophéties, mais il y a quelque chose de plus fort que la science et de plus merveilleux que les miracles, c'est la charité. (Voir le texte de saint Paul.)

L'esprit de Jésus-Christ est toujours vivant sur la terre, autrement tout mourrait; et là où se trouve l'esprit de Jésus-Christ, Dieu est présent, agissant, et en quelque sorte visible.

Celui qui, sans croire en Jésus-Christ, prononce le mot Dieu, ne sait certainement pas ce qu'il dit. Il n'existe aucun article de foi concernant le diable. Tout ce qu'on en dit est de croyance et de tradition. Le diable, c'est l'esprit opposé à celui de Dieu, voilà le principe. Que ce malheureux esprit existe, les erreurs et les crimes des hommes le démontrent assez. On le représente difforme, bien qu'un esprit soit sans formes, pour faire comprendre que c'est l'esprit de désordre. Il est éternellement réprouvé, parce que le mal est à jamais inconciliable avec le bien.

Dire que Dieu est impersonnel, c'est en ôter toute idée possible à l'intelligence. Le faire unipersonnel, ce serait en faire quelque chose de li-

mité et d'incomplet. — Il est tripersonnel, pour être un en plusieurs et tout en tous.

L'arianisme tendait à faire de Jésus-Christ une idole vivante, une sorte de sous-dieu; — le monothélisme anéantissait en lui l'humanité.

Deux natures distinctes en Jésus-Christ, mais non deux personnes; — deux natures sont en nous tous, spirituelle et corporelle; — deux personnes, ce serait un conflit.

La religion est un ensemble de secours organisés pour aider les hommes à vivre suivant la sagesse.

L'unité de religion ne peut s'établir que par l'esprit de charité. Ce sera la communion universelle des hommes, et dès que l'esprit de charité aura triomphé dans le sein de l'Église même, de tous les vices qui lui font la guerre, il se répandra dans le monde entier qui l'appelle et qui en a soif.

Les martyrs des premiers siècles ont prouvé l'esprit de charité par le courage dans les supplices; les témoins du renouvellement de la foi devront faire à leur tour leur preuve dans l'abnégation, la pauvreté, par la résignation aux calomnies, aux mépris, aux abandons, et souvent aux persécutions les plus imméritées et les plus cruelles.

Si l'on ne peut connaître le bien et le pratiquer qu'en se faisant une juste idée de Dieu, si nous ne pouvons connaître Dieu que par Jésus-Christ, et Jésus-Christ que par son Église, il est rigoureusement vrai de dire : hors l'Église point de salut. Mais l'Église est universelle, c'est-à-dire qu'elle étend l'influence de ses grâces et la puissance de ses prières sur tous ceux qui lui appartiennent par la bonne volonté, par la rectitude du cœur et des désirs. Sur tous ceux qui seraient à elle, s'ils pouvaient la connaître, n'y a-t-il pas un baptême de désir? et la lumière de vérité a-t-elle jamais un long chemin à faire pour éclairer une âme et toucher un cœur? Avant la venue de Jésus-Christ, tous ceux qui désiraient la vraie lumière croyaient implicitement en lui. L'âme de l'Église est plus

religion est évidente et n'a même pas besoin d'être démontrée.

Le devoir est clairement tracé, et facile à suivre dans toutes les conditions de la vie.

Il est faux que le monde soit sans religion ; la société est plus catholique qu'on ne pense : tout le monde adore, désire et attend l'esprit de charité.

Plus les misères sont grandes, plus le renouvellement par cet esprit est proche.

Personne n'a aimé la souffrance pour la souffrance même, pas même Notre-Seigneur; on aime la souffrance pour la charité, dont on obtient à ce prix les mérites et les joies.

Si l'on veut te prendre ta robe, abandonne aussi ton manteau. Le Maître a dit cela aux individus et non à la société; la propriété est un principe, et les sociétés sont gardiennes des principes sous peine de mort. Le chrétien Mastaï doit se laisser dépouiller, mais le pape Pie IX ne doit pas permettre qu'on dépouille l'Église.

— Faites des concessions, ou l'on vous prendra tout, dit-on au souverain pontife. *Non possumus*,

répond le pape, et en disant cela c'est un principe qu'il défend; il sait qu'il s'expose à tout perdre, et il persiste. Ce n'est certes pas là sacrifier le spirituel au temporel. La justice est éternelle, et le pape défend la justice.

Il eût mieux valu mourir sur son siége en disant *non possumus*, que de laisser couler le sang (pour ne pas dire plus) à Pérouse et à Castelfidardo. Mais tous les hommes font des fautes, et les papes aussi sont des hommes.

Certaines paraboles de l'Évangile ne paraissent pas finies, celle de l'enfant prodigue par exemple. Le voilà rentré chez son père, et l'on a tué le veau gras; mais il n'a plus rien, et son père, qui a partagé son bien entre ses deux enfants, n'a plus rien à donner au prodigue. Qu'arrivera-t-il? Le frère sage prêtera au prodigue corrigé; ce dernier travaillera et fera valoir, il redeviendra riche grâce à son frère et à ses propres efforts : voilà ce que Jésus-Christ n'a pas voulu dire, sans doute parce qu'il n'était pas encore temps.

Un homme est jeté hors de la salle du festin parce qu'il n'a pas de robe nuptiale; mais si un

des convives sort et lui donne la sienne, ne pourra-t-il pas rentrer? et le père de famille laissera-t-il à la porte celui qui aura été si généreux? Je crois au contraire qu'il donnera lui-même une de ses robes au convive charitable. Voilà de ces choses qu'on peut espérer, mais qu'il ne faut pas enseigner.

Si les esprits de l'autre monde peuvent communiquer avec les hommes de celui-ci, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait? Pourquoi un Christ? pourquoi une Église? pourquoi des conciles? pourquoi nos travaux? pourquoi nos sciences? pourquoi notre raison? Mais nous savons qu'il y a eu de tout temps des visionnaires et des imposteurs; tous les hérésiarques se croyaient inspirés. Luther conversait familièrement avec le diable, et ce diable de Luther était un théologien retors et brutal comme son maître. Qu'est-il sorti de tout cela? confusion, anarchie, et en définitive scepticisme ou démence. Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets. On reconnaît l'arbre à ses fruits.

Si un ange de Dieu, disait saint Paul, vous

annonçait un autre évangile que celui qui vous a été annoncé, qu'il soit anathème! On ne réfléchit pas assez à la profondeur de cette parole. Si Dieu même, en effet, pouvait troubler l'ordre que lui-même a établi, tout retomberait dans la confusion, et Dieu même ne serait plus Dieu.

Tant qu'il y aura des abus dans l'Église légitime, les protestants auront une raison d'être; mais si les abus sont supprimés, la protestation tombe d'elle-même.

Quand les juifs pourront comprendre que nous adorons Dieu en Jésus-Christ, et non pas Jésus-Christ à la place de Dieu, ils se souviendront que Jésus-Christ a été le plus saint des juifs, ils seront chrétiens comme nous, et nous serons juifs comme lui.

Quand les enfants seront aussi expérimentés que les pères, quand les hommes naîtront tout sages et tout formés, quand il n'y aura plus d'esprits faibles et incomplets, la hiérarchie, n'existant plus dans la nature, cessera d'être nécessaire dans l'Église. La liberté de conscience sera alors

seulement une vérité, et l'on pourra se passer de prêtres et de pape. Mais quel est donc le père de famille qui, sans être un monstre, permettrait à ses enfants de s'empoisonner sous prétexte qu'ils sont libres? Non, celui-là n'est pas libre, qui, si on l'abandonne à lui-même, fera nécessairement le mal. Ne pas empêcher, même par la force, un fou de se tuer, c'est être soi-même un assassin.

Savez-vous quel est le crime des chrétiens de nos jours? C'est de n'être pas assez chrétiens. Celui des catholiques est également de n'être pas assez catholiques. Les vrais protestants doivent se croire plus chrétiens et plus catholiques que le pape. Ils sont alors archi-papistes, ou ils ne sont rien.

L'homme ne peut se passer d'autorité, et tel qui croit au-dessous de sa raison de consulter l'Église, ira gravement consulter son guéridon ou son chapeau.

Le spiritisme est une photographie des idées courantes. Les livres d'Allan Kardec sont farcis de saint-simonisme, de swedenborgisme et de

mormonisme ; mais c'est moins savant que Saint-Simon, moins élevé que Swedenborg, moins logique que Joë Smith. Il faudrait donc croire qu'on vieillit encore après la mort et qu'on rejette sur la terre les radotages d'outre-tombe. Quelle triste perspective pour les grands hommes ! Quelle triste aubaine pour les vivants !

Belle et sainte monarchie du ciel, Jésus homme-Dieu, et Marie mère de Dieu ! Anges de fra Angelico, saints de la légende dorée, vierges du paradis de Dante, combien vous êtes plus grands, plus poétiques, plus beaux que les spectres de Cahaguet et les larves errantes d'Allan Kardec ! Dogme sévère et incorruptible, belle et sainte charité qui distribuez les élus sur l'échelle d'or de la hiérarchie, doctrine profonde pleine de lumière pour la douceur d'esprit et de ténèbres pour l'orgueil, soleil de gloire et de justice, les hommes ne vous voient plus parce qu'ils ont les yeux malades. Qu'ils reviennent à la raison, et ils reviendront à la foi, car la foi et la véritable raison sont sœurs, et toutes deux sont les filles chéries de Dieu. Malheur à celui qui ne les dis-

seulement une vérité, et l'on pourra se passer de prêtres et de pape. Mais quel est donc le père de famille qui, sans être un monstre, permettrait à ses enfants de s'empoisonner sous prétexte qu'ils sont libres? Non, celui-là n'est pas libre, qui, si on l'abandonne à lui-même, fera nécessairement le mal. Ne pas empêcher, même par la force, un fou de se tuer, c'est être soi-même un assassin.

Savez-vous quel est le crime des chrétiens de nos jours? C'est de n'être pas assez chrétiens. Celui des catholiques est également de n'être pas assez catholiques. Les vrais protestants doivent se croire plus chrétiens et plus catholiques que le pape. Ils sont alors archi-papistes, ou ils ne sont rien.

L'homme ne peut se passer d'autorité, et tel qui croit au-dessous de sa raison de consulter l'Église, ira gravement consulter son guéridon ou son chapeau.

Le spiritisme est une photographie des idées courantes. Les livres d'Allan Kardec sont farcis de saint-simonisme, de swedenborgisme et de

mormonisme ; mais c'est moins savant que Saint-Simon, moins élevé que Swedenborg, moins logique que Joë Smith. Il faudrait donc croire qu'on vieillit encore après la mort et qu'on rejette sur la terre les radotages d'outre-tombe. Quelle triste perspective pour les grands hommes ! Quelle triste aubaine pour les vivants !

Belle et sainte monarchie du ciel, Jésus homme-Dieu, et Marie mère de Dieu ! Anges de fra Angelico, saints de la légende dorée, vierges du paradis de Dante, combien vous êtes plus grands, plus poétiques, plus beaux que les spectres de Cahaguet et les larves errantes d'Allan Kardec ! Dogme sévère et incorruptible, belle et sainte charité qui distribuez les élus sur l'échelle d'or de la hiérarchie, doctrine profonde pleine de lumière pour la douceur d'esprit et de ténèbres pour l'orgueil, soleil de gloire et de justice, les hommes ne vous voient plus parce qu'ils ont les yeux malades. Qu'ils reviennent à la raison, et ils reviendront à la foi, car la foi et la véritable raison sont sœurs, et toutes deux sont les filles chéries de Dieu. Malheur à celui qui ne les dis-

tingue pas, mais trois fois malheur à celui qui voudrait les séparer!

Nous sommes à la veille d'une transformation religieuse, le comte de Maistre l'a dit et tout le monde le sait; mais quelle sera cette transformation?

La science et la foi nous le disent assez, ce sera le passage de l'analyse à la synthèse, du christianisme au messianisme, du catholicisme aveugle à la catholicité éclairée.

Ce sera la réconciliation de la raison judaïque avec la foi chrétienne : le retour aux études kabbalistiques préparera ce grand événement prédit par les apôtres, et attendu généralement par tous les pères de l'Église. Les juifs les plus éclairés, ceux qui connaissent et qui étudient le Sohar, s'attendent à ce rapprochement. M. Franck, dans son livre sur la Kabbale, parle d'une école de Soharites qui presque tous se sont faits chrétiens; mais, ajoute-t-il, ils ne considéraient le christianisme actuel que comme une transition nécessaire de l'ancien dogme de Moïse à une synthèse religieuse universelle.

Cette synthèse, toutes les intelligences élevées

de notre temps la pressentent. Gœthe l'a magnifiquement rêvée; Lamennais voulait la faire accepter par l'Église officielle; Chateaubriand la laisse deviner sous les voiles de poésie dont il couvre la prêtresse d'Homère, la chrétienne Cymodocée; Michelet la chante en prose rhythmée dans la Bible de l'humanité, mais on sent trop en lui l'enfant de Voltaire aigri contre le christianisme par les barbaries théologiques du moyen-âge. Quoi qu'il en soit, la synthèse se fait. Michelet explique les symboles de l'Inde, de la Perse et de la Grèce, mais il comprend moins ceux de la Rome chrétienne, peut-être parce que la Rome chrétienne en est venue à ne plus les comprendre elle-même. L'esprit qui inspirait les évangiles apocryphes s'est perdu avec les mystères du gnosticisme, et la critique ecclésiastique moderne, tyrannisée par la froide et étroite raison protestante, a mieux aimé mutiler les légendes ou les effacer que d'en chercher la portée allégorique.

Nous en avons retrouvé une parmi les petits livres de la bibliothèque bleue, et cette légende, évidemment ancienne, paraît remonter jusqu'à l'époque des évangiles gnostiques; elle est pleine d'allégories touchantes et de noms qui viennent

du grec. C'est la légende de sainte Anne, mère de la sainte Vierge; Anne, dont le nom signifie *la gracieuse* ou *la grâce*. Sa naissance est annoncée par un vieillard nommé Archos, nom qui signifie le principe ou le commencement; elle naît d'une dame nommée Émérantiane, ou la dame de nos jours. Sa légende est une véritable épopée allégorique, et nous la donnons ici comme le complément de notre travail sur les évangiles apocryphes, et comme une pièce justificative en faveur de notre opinion sur le génie des premiers âges chrétiens et sur la signification philosophique de nos livres sacrés.

LA

VIE DE SAINTE ANNE

MÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

DE QUELS PARENTS EST ISSUE SAINTE ANNE.

Au temps passé, au pays de Judée, en une ville nommée *Zéphor*, située à deux lieues de Nazareth, il y avait une fille appelée Émérantiane, qui était issue de la lignée de David, laquelle était dévote à Notre-Seigneur.

Cette fille proposait en son cœur de vivre en la crainte de Dieu avec pureté corporelle, et seule durant sa vie, en cas qu'elle fût agréable à Notre-Seigneur.

Elle avait accoutumé de visiter les personnes dévotes, les prophètes Élie et Élisée, lesquels habitaient au mont de Carmel, et conférait avec eux de la vie spirituelle et des choses prodigieuses que Notre-Seigneur a faites au temps passé ès douze lignées d'Israël, semblablement

des divers prophètes par lesquels Notre-Seigneur a fait maintes promesses, mêmement comme le Fils de Dieu, pour remédier à la nature humaine, devait naître d'une jeune Vierge, et pourquoi il a si longuement différé à l'accomplir.

Quand Émérantiane eut ainsi conféré avec les disciples d'Élie et d'Élisée, advint un jour qu'elle parlait à un desdits disciples, nommé *Archos,* âgé de cent trente-trois ans, disant : O vénérable Père ! je désire de ta paternité que je te puisse demander une chose dont mon cœur est en doute et en souci.

Il répondit : Émérantiane, ma douce fille, demande hardiment et ne me cèle rien, car ta douce parole me plaît fort et me réjouit.

Alors elle lui dit : Père vénérable, mon cœur ne peut comprendre si jamais en ce monde transitoire sera trouvé quelque femme en l'état de mariage, de laquelle sera procréée la sainte fille qui méritera d'enfanter le Fils de Dieu, lequel le ciel et la terre ne peuvent environner, et comme elle le portera en corps en son sein et tendre corps.

Or, comment cela se peut-il comprendre? car il m'est avis, selon mon entendement, s'il est pos-

sible que la sainteté de tous ceux qui ont été depuis le commencement du monde, et seront encore jusqu'à la fin d'icelui, fût accumulée en une seule personne, qu'icelle ne serait pas à comparer à telle femme, de laquelle procédera la Mère future du Fils de Dieu.

O mon cher père, quand je réfléchis à tout cela, je suis en grande admiration; je ne puis toutefois penser pourquoi est-ce que notre Rédempteur ait attendu à venir plus de quatre mille ans?

Et ainsi que les larmes tombaient des yeux de cette fille, elle parla derechef, et dit : Hélas! je crains que plusieurs années ne s'écoulent encore avant que l'on puisse trouver un si saint mariage sur la terre.

Le saint père Archos, entendant ces paroles, considérant la profonde pensée de cette sainte fille, s'émerveilla; et, par long espace de temps, la regarda comme s'il avait été ravi, et de grande admiration ne put proférer aucune parole. Peu après la parole lui revint, et dit :

O Émérantiane! très-noble dame, jeune d'âge, mais ancienne de sens et d'entendement, vous me semblez être la racine dudit saint et incontaminé

lit du mariage dont vous avez parlé, de laquelle cette sainte fille, mère future, doit naître le Fils de Dieu. Avant que nous partions de ce monde il procédera; car je te dis en vérité qu'entre les filles de Jérusalem n'a été semblable à toi, ayant congitation de telle profondité comme tu as eu, pour ce tu t'en dois réjouir; car le Saint-Esprit repose en toi; en toi seront bénies toutes puissances dessus la terre.

Émérantiane, entendant cet ancien parler, fut consolée, et, en pleurant, se mit à genoux et dit : O Dieu d'Israël! combien sera à nous votre face cachée, et à nos pères constitués aux limbes, criant à vous incessamment en grand ennui, attendant de vous ce qui nous a été promis par les prophètes et saintes Écritures.

Nous avons contracté la tache du péché; qui nous relèvera, sinon vous, Vierge prédite? Quand sera-ce que nous pourrons passer les portes des ténèbres franchement? O mon Dieu! quand viendra l'agneau immaculé qui effacera les péchés des hommes et paiera les dettes de nos premiers pères, ce fort lion qui déchirera les portes de métal et rompra les portes de l'enfer? Quand chanterons-nous en jubilation : Notre-Seigneur

est venu, et toutes obscurités ténébreuses sont éclairées? Je suis pauvre pucelle, bien certaine qu'il nous faudra descendre vers nos pères aux limbes, lesquels toutefois ont été plus parfaits de leur vivant que moi; cependant une chose me réjouit, car j'ai confiance que ceux qui de mon lignage seront procréés, n'approcheront le lieu des ténèbres de l'enfer, d'autant qu'après moi une clarté infaillible s'élèvera, qui éclairera toute obscurité.

Quand les disciples d'Élie et d'Élisée, avec l'ancien père Archos, eurent entendu les paroles de la jeune Émérantiane, ils furent fort joyeux avec elle en Jésus-Christ, en lui rendant louange, dont il est fait mention au livre des miracles.

DES MŒURS ET EXERCICES D'ÉMÉRANTIANE.

Émérantiane était d'une grande beauté et bien formée de corps; elle était aussi fort riche en biens temporels, noble de lignée, mais plus noble de vertus; car avec pénitence elle châtiait son corps, et gardait tel silence que, depuis l'heure de vêpres jusqu'au lendemain à l'heure de

none, ne voulait parler un seul mot; trois jours chaque semaine elle s'abstenait de viande, et ne buvait ni mangeait que dures et amères racines d'herbes qui croissaient dans les déserts; elle ne fréquentait nulle personne vicieuse; elle ne cherchait que les personnes vertueuses et spirituelles, fussent hommes ou femmes étant dévots; elle visitait mêmement les prophètes Élie et Élisée, résidant au mont Carmel, vivant austèrement.

Souvent aussi servait et priait Dieu, en la chambre enfermée, et fuyait toute oisiveté, persistant au service divin, assistait les pauvres soigneusement depuis son bas âge qu'elle vint à avoir entendement, jusqu'au temps que, par le conseil de ses parents, elle eut pris mari et n'eût jamais regardé nul homme en face que les personnes pieuses et dévotes, auxquelles elle parlait les yeux baissés vers la terre. C'est pourquoi le bruit de sa sainteté fut répandu par toute la Judée.

Il n'est point de merveille que de bon arbre et de bonne racine il ne soit procédé de bon fruit; car c'est ce qui est dit dans l'Évangile, qu'*un bon arbre ne peut produire de mauvais fruit.*

COMME ÉMÉRANTIANE FUT MARIÉE.

Quand cette fille Émérantiane fut en l'âge de dix-huit ans, ses parents et amis s'assemblèrent et consultèrent de la marier à un honnête homme, laquelle chose ne voulut promettre. Avant d'y consentir, elle requit, par le moyen des serviteurs de Dieu, d'en savoir sa volonté; car elle avait proposé auparavant de demeurer en chasteté sa vie durant; et parce qu'elle ne savait quel état Dieu voulait qu'elle acceptât, elle s'en alla au mont Carmel consulter les saints personnages, afin qu'ils voulussent prier Dieu, pour qu'il lui voulût manifester par quelques signes sa divine volonté. Lors les saints pères le firent et prièrent Dieu, persévérant en continuelles oraisons. Au bout du troisième jour, il leur apparut une grande branche d'arbre, ayant seulement en elle un seul fruit, et sitôt que le fruit en était cueilli, ladite branche séchait. Incontinent après fut vu qu'un fruit très-beau à voir fut mis à ladite branche séchée et environnée de grande clarté divine, lequel fruit semblait, à voir si lucide, que la vue humaine ne pouvait regarder, de laquelle vision

lesdits saints pères furent émus en admiration ; car en signes miraculeux ne pouvaient nullement entendre le vouloir divin, et ce dont ils avaient fait leurs oraisons, priant Dieu de leur manifester ce que c'était de ce signe.

Il arriva encore au troisième jour qu'ils étaient en prières, qu'une voix fut ouïe du ciel, déclarant la signification du signe, en disant : La branche verte signifie le mariage qui sera consommé en Émérantiane ; le fruit en procédant démontre l'enfant qu'en brief jour d'elle naîtra ; la sécheresse de la branche dénote la stérilité ; la clarté par laquelle le fruit est attaché à la branche signifie la puissance divine, par laquelle Émérantiane, en sa vieillesse inféconde par-dessus le cours de la nature, concevra et produira un fruit, lequel apportera le sauvement au monde universel, le nom duquel chassera les esprits mauvais, et les bons anges l'auront en grande révérence, sera manifesté et annoncé par tout le monde.

Et quand les saints pères eurent ouï cette voix miraculeuse, ils rendirent louange et bénédiction à Dieu le Créateur en pleurant de joie, et donnèrent à connaître à Émérantiane, comme en peu de temps, par la volonté divine et conseil de ses

amis, elle prendrait mari, et comme, au moyen de son mariage, il voulait montrer au monde sa grande miséricorde.

Emérantiane, voyant cela, rendit grâces à Dieu, le priant très-humblement qu'il plût à sa bénignité la conjoindre par mariage à un bon, juste et loyal mari, qui fût craignant Dieu, et non autre chose demandait-elle, que ce qu'à l'état de mariage appartient à la louange de Dieu, pour multiplier lignage à l'honneur du Créateur. Enfin, elle se rendit à toutes ces pressantes sollicitations.

DU LIGNAGE DE SAINTE ANNE.

En ce temps-là, il y avait un jeune homme riche et de bonne estime, nommé *Stolano*, issu du sang royal, noble dès le commencement de son enfance, nourri en la crainte de Dieu, lequel fut donné, par les amis d'Émérantiane à icelle, en légitime mariage, duquel elle eut une fille qui fut appelée *Ysmaria*. Quand elle eut quinze ans, elle fut mariée à Élinde, qui eut une fille appelée *Élisabeth*, qui eut pour mari Zacharie, le souve-

rain prêtre dont est descendu Jean-Baptiste, et en outre conçut encore Ismaria une fille nommée *Enim,* mère du saint évêque Servais. Dans la suite, quand Émérantiane eut soixante et un ans, elle pensait pour certain de là en avant, selon le cours de nature, qu'elle n'aurait plus d'enfants; néanmoins elle était attendant, suivant la promesse qui lui avait été faite par le saint père Archos. Quelques jours après, étant dans la chambre en oraison, elle fut environnée d'une grande clarté, et ouït une voix qui lui dit : Émérantiane, je t'annonce aujourd'hui une grande joie à venir en ce monde, car Dieu tout-puissant veut montrer sa bonté infinie aux enfants du genre humain; le temps est proche qu'il a promis par les prophètes; car la racine de Jessé fleurira, et la semence d'Abraham recevra bénédiction, le trône de David aura qui en lui s'asseoira. Par quoi, chère amie, écoutez-moi, car l'esprit de Dieu vivant est en moi.

DE LA MERVEILLEUSE NATIVITÉ DE SAINTE ANNE.

Alors qu'Émérantiane eut vu la grande clarté, elle fut fort épouvantée, elle ouït une voix, lui di-

sant ainsi : Émérantiane, n'aie ni peur ni crainte, mais honore ton Créateur de tout ton pouvoir ; car par sa grâce tu concevras par-dessus le cours de nature, de Stolano ton mari, et enfanteras une fille, de laquelle naîtra une fille qui a été prédestinée avant la création du monde, précieuse par-dessus toutes créatures humaines ; car Dieu veut opérer en elle des choses incompréhensibles, excédant les entendements angéliques et humains, par-dessus l'œuvre naturelle.

Lors Émérantiane répondit : Je suis fille d'Adam, ancienne d'âge, le fruit de mariage défaut en moi ; c'est pourquoi naturellement je ne puis concevoir ; néanmoins je sais bien et confesse qu'à Dieu rien n'est impossible. Faites de moi selon votre bon plaisir et selon vos grandes miséricordes ; car nos parents et moi nous vous avons grièvement offensé, et ne méritons rien. Lors elle ouït derechef la voix, lui disant : Fille, demeure en paix, car il faut que je fasse savoir la puissance et volonté divine aussi pareillement à Stolano, ton mari. En ce temps-là, Stolano était allé dehors voir ses bestiaux allant paître aux champs ; ainsi comme il était en son oraison, subitement fut environné d'une lumière, et ouït une

voix qui lui dit : Stolano, paix soit avec toi, lève-toi, et t'en va en ta maison, et couche avec ta femme Émérantiane, laquelle le nom sera manifesté par le monde universel.

Quand Stolano ouït cette voix, il en fut fort épouvanté, et s'étonna beaucoup; car il était en l'âge de soixante-dix ans, et que tous deux étaient inhabiles pour avoir génération selon le cours de la nature. Lors il ouït derechef la voix, disant : Stolano, ne veuille douter, car il n'est rien d'impossible à Dieu, et pour signe de ce que je dis, quand tu entreras dans ta chambre, là où tu dois coucher, regarde vers le chevet du lit, et tu trouveras en écrit quatre lettres d'or que nulle personne n'a écrites. Et ayant dit cela, la clarté s'évanouit de lui. Quand Stolano eut entendu, il se leva de sa cellule, louant Dieu, puis s'en alla vers sa femme Émérantiane, et se contèrent l'un à l'autre ce qu'ils avaient vu et ouï, allèrent en ladite chambre, et trouvèrent le signe de quatre lettres d'or écrites au chevet du lit, comme deux *A* et deux *N*, lesquelles jointes ensemble font *Anna,* laquelle Émérantiane concevrait en bref et enfanterait, dont ils louèrent et remercièrent Dieu, attendant la promesse du Créateur

à eux faite. Peu de temps après, Émérantiane conçut, de Stolano son mari, un fruit par la grâce spéciale de Dieu, et en grand désir attendait le temps de l'enfantement.

Quand le temps s'approcha, elle alla vers les disciples, priant très-humblement qu'ils voulussent faire oraison pour elle envers Dieu, afin qu'il lui plût préserver de l'ennemi le fruit qu'elle portait, et qu'en temps et lieu elle pût enfanter salutairement. En ce temps, il y avait un disciple nommé *François,* lequel, quand il vit Émérantiane, se mit à genoux, criant à haute voix, et disant : Qui est cette sainte matrone qui est auprès de moi? Émérantiane lui répondit : Très-vénérable père, ne me connais-tu pas? Je suis la vieille Émérantiane, ta très-humble servante. Il lui dit : Émérantiane, je vois en toi grand mystère pardessus le cours de la nature. Je te dis, en vérité, que, comme un cierge ou une lampe rend clarté ès ténèbres, ainsi je pénètre au milieu de ton sein une fille resplendissante en clarté, dont je ne puis assez m'émerveiller, car elle excelle l'entendement humain.

Émérantiane lui dit: Révérend Père, les œuvres de Dieu sont incompréhensibles, et ses miséri-

cordes sont impénétrables, et ce qu'il veut montrer dans peu de temps à son peuple. Veuillez prier pour moi; car la bonté divine se veut manifester, laquelle nous est promise depuis longtemps.

Quand le bon père François et ses compagnons entendirent cela, ils prièrent avec ferveur pour elle; ils lui dirent : Émérantiane, réjouis-toi, car ta prière sera exaucée; retourne en ta maison, et fais tes apprêts pour enfanter.

EN QUEL TEMPS SAINTE ANNE FUT NÉE.

Quand le temps fut venu qu'Émérantiane, suivant la promesse de l'ange, enfanterait une fille, cela arriva ainsi qu'il avait été prédit; et il parut sur la poitrine dudit enfant quatre lettres d'or, faisant le nom d'Anne. Ce nom était resplendissant comme pierres précieuses.

D'UN MIRACLE ARRIVÉ A CAUSE DUDIT NOM.

Quand ce beau miracle de ce nom fut vu par les femmes qui avaient assisté à l'enfantement, le bruit de cette merveille se répandit de toutes parts,

et grand nombre de gens y accoururent pour voir ce prodige; entre autres il y vint un chevalier aveugle, et comme ses yeux ne pouvaient voir le nom de sainte Anne, il demanda de le toucher de ses mains, ce qui lui fut accordé. Emérantiane, considérant qu'il était l'un des bons personnages de Jérusalem, ne lui osa refuser, mais lui accorda. Quand il eut touché son nom, et en grande dévotion le croyait baiser, il arriva que la main d'Anne toucha ses yeux, lesquels soudain s'ouvrirent, et y reçut la vue dont il était privé auparavant, étant né aveugle. Quand il vit le nom de sainte Anne en si grande clarté, de grande joie il s'écria, en disant : Béni soit le Dieu d'Israël. De ce miracle Émérantiane fut émue, craignant que si le commun peuple était averti de cela, il viendrait en foule voir sa fille, et qu'au moyen de ce, l'enfant pourrait tomber dans quelque inconvénient de maladie, à cause des incommodités de plusieurs personnes; c'est pourquoi elle pria le chevalier qu'il ne publiât pas ce qui lui était arrivé. Quand le chevalier eut entendu cela et voyant Émérantiane en si grand souci, il lui promit de n'en rien dire à personne, il la baisa en grande révérence, tenant les yeux fermés comme s'il eût encore été

aveugle; et se fit conduire par son serviteur à Jérusalem, lieu de sa demeure.

COMME SAINTE ANNE FUT L'ESPACE DE CINQ ANS SERVANTE AU TEMPLE DE JÉRUSALEM AVEC LES AUTRES FILLES.

Après qu'Émérantiane et Anne sa fille vinrent demeurer en Bethléem, vinrent neuf prêtres au temple de Jérusalem qui reçurent sainte Anne de sa mère en grands honneurs, qui n'avait que trois ans, la menèrent en grande révérence dans le temple de Jérusalem, pour y servir les autres dévotes qui y demeuraient, entre lesquelles Anne profitait et croissait en l'amour de Dieu et en toutes sortes de vertus; jour et nuit dévote en toutes ses prières, elle était aussi diligente aux œuvres manuelles qui lui étaient ordonnées, car les jeunes filles servant au temple, devaient laver, coudre et nettoyer les ornements du temple.

Lorsqu'elle se trouvait seule, elle se jetait à genoux pour prier Dieu en grande dévotion, ce qu'un des prêtres du temple s'apercevant, s'étonna de la grande dévotion de cette jeune fille. Afin d'en être encore mieux informé, il se cacha secrètement en la chambre où il avait accoutumé

de faire cette dévotion, afin qu'il pût voir et ouïr la manière de ses prières. Et quand se vint à minuit, Anne se leva de son lit à la manière accoutumée, priant à mains jointes, les genoux en terre, les yeux fixés vers le ciel, et disant :

O Dieu d'Israël ! ma conscience me donne témoignage que nous vous avons grandement offensé, à cette cause vous vous êtes éloigné de nous; certes, Seigneur, combien de temps se passera-t-il encore jusqu'à la délivrance de notre dur esclavage ? Nous sommes dans cette attente, suivant les promesses que vous en avez faites à notre père Abraham, de nous donner un libérateur. Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes passées; mais souffrez que votre miséricorde nous vienne consoler.

Souvenez-vous de nos pères Abraham, Isaac et Jacob, et de la miséricorde que vous leur avez promise.

Je vous prie, Seigneur, de vouloir exaucer la prière de mon tendre cœur, et ne rejetez point mon oraison, car vous êtes mon Père qui m'avez créée; c'est pourquoi mes lèvres vous loueront en ma jeunesse, et quand j'aurai plus d'âge, je

vous donnerai de plus grandes louanges, en vous confessant, et aurai mémoire de votre miséricorde, et la prêcherai à ceux qui en vous ne croient.

Quand Anne eut ainsi prié, elle se prosterna sur la terre, et prit un peu de repos.

Le prêtre, qui s'était caché pour voir et entendre les ferventes prières de cette jeune fille, fut ravi d'étonnement à la vue d'une si grande dévotion ; il disait en lui-même :

Si tous les sages de Jérusalem voyaient la piété de cette pucelle, ils n'en seraient pas moins étonnés que moi. Et parce que le jour approchait, ledit prêtre n'osa demeurer plus longtemps, de peur d'être aperçu, mais secrètement se retira. L'empressement qu'il avait de savoir qui était cette sainte fille, fit qu'il y alla tant de fois qu'il vit Anne en face, joignant les mains, dit :

O Dieu tout-puissant ! je ne pouvais vivre en repos jusqu'à ce que j'eusse connu cette sainte pucelle, et je crois que c'est cette fille dont il est dit qu'une pucelle parviendra à un éminent degré de sainteté.

Anne continua ses exercices de dévotion, et se rendit de plus en plus agréable à Dieu.

COMME ÉMÉRANTIANE MOURUT ET FUT MISE EN SÉPULTURE PRÈS DE STOLANO SON MARI.

Quand Émérantiane, mère de sainte Anne, eut septante-huit ans, elle dit à sa fille Anne : Regardez, mes jours sont passés, il est temps que je me repose avec mes père et mère et d'être en sépulture auprès de Stolano, votre père. O ma très-chère fille! ayez mémoire de la miséricorde que Dieu nous a montrée et fait encore attendre patiemment le temps de grâce que Dieu nous a promis. Gardez les commandements de Dieu, ayez compassion des pauvres, consolez les désolés, demandez conseil aux gens pieux et savants, lisez la sainte Écriture, rendez grâces au Créateur de tous les biens qu'il vous a faits, et à tous gens soyez humble, et ne mettez en oubli le dernier jour de votre vie, mais soyez toujours prête.

Lorsqu'Émérantiane instruisait ainsi Anne sa fille, la mort vint lui ravir la vie.

Anne pleura amèrement la mort de sa mère, priant Dieu dévotement pour elle. Lors Anne fit assembler toute leur parenté, ils ensevelirent Émérantiane en grande révérence, et l'enterrèrent

auprès de son mari, comme elle avait demandé. Anne pleura sa mère autant de jours qu'elle avait d'années.

COMME SAINTE ANNE, A L'AGE DE DIX-HUIT ANS, PRIT MARI.

Alors qu'Anne eut dix-huit ans, par le conseil de ses amis, elle prit mari, un homme craignant Dieu, noble de sang, comme de la lignée du roi David, appelé *Joachim,* lequel vivait saintement en la crainte de Dieu, et gardait ses commandements, et était miséricordieux envers les pauvres; car on dit de lui que quand il eut quinze ans, il partagea son bien en trois parts, en donna une partie aux pauvres, l'autre au temple, et la troisième part fut pour subvenir aux besoins de sa maison.

Quand il eut vingt-un ans, il épousa Anne et la prit pour femme, laquelle était fort charitable, faisant du bien aux pauvres, et même aux malades et affligés; elle habitait en Nazareth, petite ville de Galilée, en laquelle l'ange Gabriel annonça à Marie sa fille qu'elle concevrait et enfanterait le fils de Dieu; ainsi donc Anne menait une vie très-

sainte. Il lui arriva une fois qu'elle lisait comme Tobie instruisait son fils, en cas que Dieu lui envoyât largement des biens temporels, qu'il en donnât librement aux pauvres, lesquelles paroles l'épouvantaient en soi-même, pensant en son cœur : O Dieu ! combien j'ai de biens et pourvue de toutes choses nécessaires ! hélas ! j'ai été ingrate et n'ai pas accompli mon pouvoir comme cet écrit l'ordonne. Pendant qu'elle était ainsi pensive, il y survint Joachim, son mari, et la voyant triste, lui dit : O ma très-chère aimée ! pour quelle cause êtes-vous triste? Elle répondit : Parce qu'il y a longtemps que nous n'avons satisfait aux ordonnances de la sainte Écriture, et lui fit lire ce qu'elle avait lu de Tobie. Quand il eut lu, il lui dit : Que te semble-t-il que nous devons faire? Elle lui répondit : Il me semble que puisque Dieu nous a pourvus de biens, que nous les partagions en trois parts, que les deux premières parties soient distribuées à l'honneur de Dieu, et la troisième part nous la garderons pour nos besoins. Il lui répondit qu'ainsi ferait, car il désirait faire le semblable, avant qu'ils fussent conjoints ensemble. Quand Anne ouït cela, elle fut réjouie, et se fit préparer un mulet, s'assit dessus, et s'en alla avec

ses serviteurs aux champs et ès lieux où étaient les bestiaux paissants, pour les ramener à la maison. Le nombre était de deux mille deux cents. Et quand ils les eurent ramenés, ils les partagèrent tous en trois parts égales ; l'une des parts fut donnée au temple, l'autre aux pauvres, et la troisième ils la conservèrent pour se nourrir, et dont elle aidait encore les pauvres veuves et orphelins, là où elle savait les trouver, et le faisait par le consentement de son mari Joachim, car il était semblablement miséricordieux envers les pauvres, et en ce point ils vivaient en la crainte de Dieu, en paix et amour ensemble, gardant les commandements de Dieu soigneusement.

Hélas ! combien s'en faut-il aujourd'hui que les personnes conjointes en mariage se conduisent en cette sorte ! Dieu y veuille pourvoir. Ainsi soit-il.

COMME ANNE FUT AVEC JOACHIM EN L'ÉTAT DE MARIAGE VINGT ANS SANS AVOIR FRUIT, ET COMME IL FUT REPROCHÉ AUDIT JOACHIM DU SOUVERAIN PRÊTRE, ALLANT A L'OFFRANDE.

Quand Joachim eut été avec Anne en mariage l'espace de vingt ans, vivant selon Dieu,

ils n'eurent aucun fruit, ce qui était grand opprobre devant les gens, car, en ce temps-là, on se moquait de ceux qui étaient infructueux et qui n'augmentaient point le peuple, et, pour cette cause, furent méprisés de plusieurs.

C'est pourquoi ils firent leur oraison à Dieu avec ferveur qu'il lui plût regarder ce reproche, et leur envoyer du fruit, lequel lui offriraient pour le servir au temple de Jérusalem.

Un jour que Joachim en une grande fête vint avec les autres de son lignage en Jérusalem pour faire offrande selon la loi, comme il approcha de l'autel, il mit l'offrande dessus.

Le prêtre le prit de mauvaise part, jetant l'offrande hors de l'autel en présence de tout le peuple, lui reprocha son infructuosité, disant :

Qu'il n'était pas décent de recevoir son offrande avec ceux qui étaient fructueux, à cause qu'en son état de mariage il ne multipliait pas la lignée du peuple d'Israël.

A ces paroles, Joachim fut triste et ennuyé, inclinant la tête, n'osait de honte regarder personne en face.

COMME JOACHIM S'EN ALLA VOIR SES BERGERS ET PASTOUREAUX GARDANT SON BÉTAIL, ET COMME L'ANGE LE CONFORTA.

Comme Joachim en la présence de ses amis et de tout le commun peuple avait en cet état été rejeté, car c'était sa coulpe, et de chagrin il n'osait retourner en Nazareth, craignant que ses voisins ne lui reprochassent ce qui lui était arrivé au temple, il s'en alla vers ses pastoureaux, et délibéra de demeurer avec eux sans se trouver à Nazareth, comme il fit, attendant que Dieu le consolât et lui donnât à entendre ce qu'il avait à faire.

Et quand il eut été là quelque temps, il arriva une fois qu'étant seul, l'ange de Dieu, avec une grande clarté, le vint visiter, en le consolant et l'exhortant qu'il ne fût épouvanté, et lui dit : Je suis l'ange de Dieu, par lui envoyé pour t'annoncer que ton oraison est exaucée de Dieu, et que tes aumônes sont montées jusqu'au ciel ; il a vu la honte et le reproche de ton infructuosité ; car Dieu est le vengeur des péchés, et non point de la nature. Et quand il rend une femme infé-

conde, il fait cela afin que plus miraculeusement il lui rende la fécondité quand il lui plaira, comme il fut fait de Sara, femme d'Abraham, laquelle en sa vieillesse enfanta Isaac. Semblablement Rachel fut inféconde, et en vieillesse enfanta Joseph, qui devint grand Seigneur en Égypte. Puis Samson et Samuel, qui eurent tous deux des mères qui furent longtemps stériles; ainsi il faut croire que les nativités différées sont d'autant plus merveilleuses qu'elles ont été différées. Sache que ta femme concevra une fille que tu nommeras Marie. Cette fille consacrée à Dieu, et au ventre maternel sera remplie du Saint-Esprit; c'est pourquoi elle ne demeurera entre le peuple commun; mais au temple, afin que nul n'ait suspicion d'elle, et ainsi qu'elle sera née d'une femme infertile; ainsi d'elle naîtra le Fils de Dieu, qui s'appellera *Jésus*, et par lui recevra toutes créatures à sauvement. Pour signe de vérité, ta femme Anne te rencontrera en Jérusalem à la porte dorée, car elle a dessein que tu t'en retournes.

Quand l'ange eut ainsi parlé à Joachim, il se réjouit; et comme Anne, sa femme, était ennuyée, attendant sa venue, ledit ange s'apparut à elle,

et la consola, lui dit ce qu'il avait annoncé à Joachim, et qu'elle allât en Jérusalem à la porte dorée, où elle le rencontrerait, ce qu'elle fit.

Et quand ils se rencontrèrent, ils furent remplis de joie de la promesse de l'ange, touchant la fille qu'ils devaient avoir. Quand ils eurent été au temple servir Dieu dévotement, ils retournèrent ensemble à Nazareth, où ils attendaient en grande liesse la promesse divine. Aussitôt après Anne conçut, et neuf mois après enfanta une fille, laquelle fut appelée *Marie*, comme l'ange avait ordonné. Or, quelle joie fut au ciel et sur la terre de cette nativité! Qui pourrait expliquer le bonheur que reçurent les humains!

DE LA NATIVITÉ DE MARIE.

Le jour qu'Anne devait enfanter le bienheureux enfant que l'ange avait annoncé à Joachim, son mari, celui-ci s'en alla quérir une partie des sages-femmes, pour assister Anne à son enfantement, pareillement s'en alla en la montagne quérir Élisabeth, la femme de Zacharie, et Ysmaria, sœur d'Anne, ayant quatre-vingt-un ans. Quand elles furent venues en la chambre d'Anne,

il leur semblait qu'elles sentaient une grande joie au cœur, et plus elles approchaient Anne de près, plus elles sentaient de joie et d'odeur. Quand vint l'heure qu'Anne devait enfanter, elle fut subitement environnée d'une grande clarté, et enfanta une belle fille, luisante comme le soleil, et incontinent vint une multitude d'esprits célestes, chantant mélodieusement : Voyez ici la reine des cieux et mère à venir du Fils de Dieu. Quand les sages-femmes furent assemblées en la chambre d'Anne, et y eurent été six jours, virent choses merveilleuses, et rendirent louange à Dieu.

UN MIRACLE.

Au même instant que Marie fut née, vint incontinent un aigle volant sur la maison où Anne était accouchée, tenant en son bec plusieurs rameaux, et fit un nid dessus ladite maison, lequel dura depuis plusieurs années, mêmement après la résurrection de Jésus-Christ.

AUTRE MIRACLE.

Au même temps dans un désert, près de là, était une licorne fort grande, dont l'on n'avait

jamais vu sa pareille, et qui souvent avait été chassée des rois, mais ils ne la purent prendre ; hors que quand Marie fut née, elle venait devant la porte, et nul ne pouvait la chasser. Alors un chevalier nommé *Adrianes*, demeurant près de Nazareth, la perça d'une lance et la tua, et l'offrit au souverain prêtre de Jérusalem, qui l'en remercia grandement.

AUTRE MIRACLE.

En ce temps, tous ceux des environs de Jérusalem et du pays de Judée étaient oppressés de mauvais esprits, et jetaient des cris si horribles, que le peuple fut fort étonné, craignant que Dieu voulût confondre tout le pays. Alors il y avait en Jérusalem un saint homme, lequel conjura l'un des oppressés de lui dire pourquoi ce tumulte se faisait. Alors le mauvais esprit dit par la bouche d'un démoniaque : qu'en ce jour était née à Nazareth une fille dont les anges étaient fort réjouis, et qu'ils ne pourraient plus demeurer en possession des corps, et qu'ils seraient obligés d'en sortir pour être mis au profond de l'enfer par la vertu de cette divine créature.

AUTRE MIRACLE.

En ce temps furent délivrées de l'ennemi deux cent cinquante personnes démoniaques au pays de Judée et en Samarie.

COMME L'ANGE ANNONÇA A JOACHIM LA NATIVITÉ DE MARIE.

Pendant qu'Anne enfanta Marie, Joachim était hors de la maison, attendant les joyeuses nouvelles de l'enfantement. Sitôt que l'enfant fut venu, l'ange s'en vint à lui, disant : Joachim, je t'annonce grande joie, car aujourd'hui est né le fruit qui t'avait été promis, et je te commande que de seize jours tu n'entres où Anne est accouchée, afin que les sages-femmes qui y sont assemblées ne soient troublées au lieu de réjouissance; ce jour sera ta joie et à tout le monde.

Cela dit, l'ange disparut, et Joachim se prosterna incontinent en terre, remerciant Dieu ; après il se leva et vint en sa maison, rempli de joie, et commanda à tous ceux de sa famille que de seize

jours personne n'entrât où sa femme était en couche.

Après cela Joachim se vêtit de ses meilleurs habits, et prit don et offrande avec lui, et s'en alla avec sa famille à Jérusalem offrir à Dieu son offrande. Quand les prêtres du temple ouïrent que Dieu leur avait envoyé une fille, ils en furent bien réjouis, louant Dieu par des cantiques, et faisant à Joachim et à sa famille honneur et révérence. Joachim s'arrêta au temple avec sa famille l'espace de huit jours, pour solenniser la naissance de la fille nouvellement née, puis après se tournèrent à l'hôtel. Et quand les seize jours furent passés, Joachim envoya une de ses servantes en la chambre d'Anne, où étaient encore les sages-femmes, et leur fit savoir que les seize jours étaient passés; ce qu'elles ne pouvaient croire, car il ne leur semblait pas qu'elles y eussent été un demi-jour; aussi n'avaient-elles point aperçu de nuit, en sorte qu'elles ne pouvaient croire ce que la servante leur disait; mais pour en être plus assurées, elles le demandèrent à Joachim, lequel leur dit que les seize jours étaient passés. Lors elles sortirent, et chacune retourna en sa maison.

COMME JOACHIM VISITA ANNE SA FEMME ÉTANT ACCOUCHÉE, ET BAISA EN GRANDE JOIE SA FILLE NOUVELLEMENT NÉE.

Après que les sages-femmes eurent été chez Anne pendant seize jours, elles s'en retournèrent. Au moment Joachim s'en alla vers Anne, sa femme, et la salua. Incontinent elle lui donna entre ses bras sa fille, laquelle il reçut joyeusement en louant Dieu, et de grande joie se mit à pleurer en voyant la beauté de cet enfant, puis la rendit à Anne, et la nomma Marie, comme l'ange lui avait ordonné. Quand ils lui eurent imposé ce nom, il vint neuf anges, lesquels se prosternèrent neuf fois à genoux, disant : Béni est le doux nom de Marie ; aujourd'hui nous est manifesté le nom de notre reine ; c'est pourquoi réjouissons-nous en attendant ce doux nom. Alors ils disparurent en chantant mélodieusement.

Quand Marie entendit le mélodieux chant des anges, elle les regarda d'une face riante, dont ses parents en eurent grande joie, s'étonnant des choses merveilleuses que Dieu faisait en

terre, et lors ouïrent une voix du ciel, disant : Joachim et Anne, ne soyez point surpris de ce que vous avez vu et ouï, comme si c'était chose nouvelle, car cela a été prévu de la Sainte-Trinité, et pour le présent arrivé selon le vouloir de Dieu, pour être manifesté à toutes les créatures sur la terre. Desquelles choses Joachim et Anne s'étonnaient ; ils se mirent à genoux, rendant bénédiction et louange à Dieu tout-puissant.

COMME MARIE EST PRÉFIGURÉE EN L'ANCIEN TESTAMENT.

Saint Jérôme disait en un sermon de l'Assomption de Marie : Elle a été figurée des patriarches, annoncée des prophètes, montrée des évangélistes; Marie est cette dame de laquelle est fait mention au premier livre de l'Ancien Testament, dit la *Genèse*, qui a brisé la tête du serpent, c'est à savoir l'ennemi qui pousse à la concupiscence charnelle et à l'orgueil du cœur ; elle est aussi la lumière que Dieu commanda d'être faite, de laquelle il en sortit.

Elle est la fidèle copie de Jésus en plénitude des grâces de Dieu, lequel homme eut quand elle

conçut du Saint-Esprit, et l'enfanta sans peine, et demeura Vierge mmaculée. C'est pourquoi aussi Ève n'est appelée qu'une mère des morts, amie des mourants, tant de la mort de l'âme que de celle du corps; mais Marie nous a tous délivrés de ces deux morts, car Jésus, son Fils, est la vraie vie de l'âme et du corps des fidèles, qui, par lui, ont été sauvés et seront ci-après; mais elle est aussi l'arche de Noé, qui est faite d'un bois incorruptible, du vrai Noé Jésus-Christ, qui a été trouvé seul juste en sa nativité; elle est cette Rebecca dont le fils Jacob luttait contre l'ange qui a procuré et obtenu la bénédiction paternelle pour tous ceux qui lutteront contre le mauvais ennemi. Elle est aussi l'échelle que vit Jacob le bon patriarche en vision, et par laquelle les anges montaient et descendaient. Elle est aussi la belle Rachel, dont Dieu a été amoureux comme fut Jacob, et est descendu du ciel pour prendre chair humaine, et s'est humilié prenant grande peine pour l'amour d'elle. Elle est aussi la belle Rachel ayant enfanté le vrai Joseph, lequel n'a seulement pas été seigneur de ses frères, mais de toute l'Égypte, et aussi il est le prince des anges, Seigneur de toutes créatures, Jésus-Christ

toujours béni. Elle est aussi figurée par le buisson ardent de Moïse qui semblait brûler, toutefois ne brûlait pas, car elle a conçu un Fils, et demeurée Vierge immaculée. Elle est encore figurée par la verge florissante d'Aaron avec humilité, car elle a produit Jésus-Christ. Elle est aussi figurée par la toison de Gédéon, auquel descendit la rosée de nuit sans humecter la terre; car le Fils de Dieu est descendu en elle sans nulle fraction ni souillure de sa pudicité. Elle est encore figurée par la verge de Moïse qui sépara la mer en deux parties par où les enfants d'Israël passèrent à pieds secs, et dont icelui Moïse frappa la pierre qui donna grande abondance d'eau, dont le peuple et tout le bétail burent et furent rassasiés. Elle est aussi figurée du vrai écu de Josué, duquel il vainquit les ennemis de Dieu; car elle seule a exterminé toutes les hérésies. Marie est aussi le trône du vrai roi Salomon, et un siége d'ivoire; car sa pure virginité a préparé à Jésus-Christ un trône et un siége en son ventre virginal, où il a reposé l'espace de neuf mois. Elle est encore le renom du temple de Jérusalem, qu'on édifia sans outils, haches ni marteaux, car elle enfanta Jésus-Christ sans douleur. Marie est

aussi la bienheureuse Vierge, de qui ont prophétisé Isaïe et Jérémie ; le premier dit : Il sortira une verge de la racine de Jessé, et une fille enfantera un fils, et l'autre dit que le Seigneur ferait chose nouvelle sur la terre, car une femme environnerait un homme. S'il eût dit un enfant, cela n'eût pas été chose nouvelle à s'étonner, si était Jésus-Christ un homme au ventre de sa mère, non point d'âge, mais de sagesse ; non en force corporelle, mais en force spirituelle, tant posé en la crèche, tant en l'âge de trente-trois ans, qu'il prêcha et qu'il est à présent où il est assis à la droite de son père éternel ; mais il n'a usé de cette sagesse pour un temps, comme de sagesse mondàine, pour faire voir que véritablement il avait pris nature humaine. Elle est aussi la montagne de la haute perfection, dont a été coupée une pierre sans mains d'hommes, et par laquelle pierre entendons Jésus-Christ, qui a été né par la Vierge sans œuvre virile. Elle est aussi la porte close en qui le Seigneur seul a passé et repassé ; car Marie est demeurée Vierge en concevant et enfantant, et le demeurera toujours.

Marie est aussi le chandelier d'or, lequel, dit le prophète Zacharie, où il y avait sept lampes

ardentes au temple de Jérusalem, qui signifiaient les sept œuvres de miséricorde en Marie, et l'exemple lumineux de sa sainte vie et bonnes mœurs. Elle est aussi l'arche du Testament où furent mis les commandements de la loi, et les deux tables de Moïse où furent écrits de la main de Dieu les dix commandements que Marie garda soigneusement, en vivant selon iceux : en ladite arche était aussi la verge d'Aaron, laquelle florissante produisait le fruit de vie, Jésus-Christ qui nous nourrit de sa divine chair et précieux sang au saint sacrement de l'autel ; ladite arche contenait aussi la manne, dont les enfants d'Israël furent reçus dans le désert, et Marie a porté la vraie manne du ciel pendant neuf mois, le vrai pain des anges, et la viande des malades ; ladite arche était aussi du bois imputride, ainsi a été Marie, sans corruption, transférée au ciel en corps et en âme ; l'arche avait quatre anneaux d'or aux côtés, par lesquels on la portait; Marie a eu en elle les quatre vertus cardinales, qui sont les racines de toutes vertus.

L'arche avait deux fustes, lesquels on portait parmi les quatre anneaux d'or quand on les portait, lesquels sont figurés par la charité qui était

en Marie, c'est, à savoir, l'amour de Dieu et de son prochain. L'arche était par dedans et dehors dorée, ainsi Marie est décorée, étant luisante en toutes vertus. Marie est figurée par la fille du roi Astiages, lequel, comme est contenu en l'histoire scholastique, vit en vision comme si une vigne croissait du ventre de cette fille, qui s'étendit si fort, qu'elle environna tout son royaume, lui fut dit que de sa fille sortirait un roi, et après elle produisit le roi Cyrus, qui délivra les enfants d'Israël de la captivité de Babylone; ainsi fut dit par l'ange à Joachim et Anne, que d'eux viendrait une fille qui nous délivrerait de la passion du diable, aussi préfigurée par la fontaine sortant du jardin fermé; car elle était enclose au ventre de sa mère, elle fut sanctifiée du Saint-Esprit et de la Sainte-Trinité prémunie, que nul péché d'impureté ne pouvait entrer en elle; elle est encore figurée par le prophète Balaam, qui dit que de la lignée de Jacob il sortirait une étoile de la grande mer, à savoir de ce monde périlleux, sans aide de laquelle on ne peut passer sans naufrage, ni arriver au port du salut. La sainte Église la salue journellement par l'hymne : *Ave, maris stella*, c'est-à-dire, je vous salue, étoile de mer, dont

aussi saint Bernard a écrit à l'homélie de l'ange, disant : Marie est l'étoile luisante de cette grande mer du monde, resplendissante par les vertus, œuvres et exemples de bonne vie et de bonnes mœurs. Marie est aussi figurée par le temple de Salomon, lequel on édifia à Dieu de pierre blanche, de marbre, doré par-dessus ; ainsi Marie est blanche et sainte de pureté, virginale en corps et en âme, décorée d'amour et de charité.

COMME JOACHIM ET ANNE NOURRISSAIENT MARIE LEUR FILLE.

Quand Anne eut fait sa couche, et offert Marie au temple suivant la loi, et après l'avoir ramenée à la maison, Anne et Joachim la nourrissaient soigneusement en grande révérence, et ne la laissaient toucher de personne, sinon d'eux et de Fine, la sœur d'Anne. Qui est-ce qui pourrait expliquer la grande joie qu'ils eurent en regardant ce béni enfant, en la baisant et jouant avec ? je crois que nul ne le peut exprimer. Joachim et Anne la regardaient avec tant d'admiration, qu'ils oubliaient quelquefois même le boire et le manger, et leur semblait que ce temps ne durait

qu'un moment. Ils avaient ordonné à leur famille que, quand ils étaient ensemble avec leur enfant en la chambre, personne ne les troublât ; ce qui fut exécuté.

DE LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

Lorsque Marie fut à l'âge de trois ans, Joachim dit à Anne : Ma chère Anne, souvenez-vous de la promesse que nous avons faite, parce que nous ne pouvions avoir fruit ensemble comme nous fîmes vœu à Dieu qu'il lui plût nous envoyer un fruit, que nous lui offrions au temple. Lors Anne lui répondit : Mon cher ami, combien qu'il nous soit dur de laisser notre fille, encore nous serait-il plus grief de rétracter notre promesse, et offenser Dieu. C'est pourquoi je suis prête à faire votre conseil et à l'accomplir. Il s'en alla apprêter, et fit assembler ses plus proches amis et honnêtes sages-femmes de son lignage, prenant avec lui de riches dons et un riche habit de couleur de miel, qui était travaillé en filets d'or luisant comme étoile du ciel, et avait fait une couronne de belles fleurs, que Marie portait sur sa tête, à laquelle furent mises cinq pierres précieuses, donnant

splendeur par-dessus toutes pierres ; et quand ils furent tous apprêtés, elle avec son mari, leur fille et leurs bons amis, tirèrent devers Jérusalem, et furent trois jours en chemin : il y a de Nazareth à Jérusalem trente-cinq lieues ; ils firent ce chemin en grande joie, car leur compagnie était les anges.

Quand ils arrivèrent en Jérusalem, Joachim envoya dire aux prêtres du temple qu'ils s'apprêtassent pour recevoir leur fille, dont ils furent réjouis ; ils s'apprêtèrent, prenant des riches habits, dont ils se vêtirent.

COMME MARIE FUT REÇUE AU TEMPLE.

Lorsque Joachim et Anne, avec Marie leur fille, et leurs amis, furent vêtus de leurs meilleurs habits, et eurent accommodé leur fille Marie de l'habit et de la couronne, ils allèrent ensemble devant le temple, parce que le temple était assis sur une montagne ; il y avait quinze degrés à monter.

Ainsi qu'ils commencèrent à monter, et qu'ils pensaient porter leur fille jusqu'au haut, ou la mener par la main, Marie monta les degrés toute

seule, aussi vite comme si elle eût eu douze ans, ce qui donnait grande admiration aux prêtres, à ses parents et amis, et à tous ceux qui le virent et ouïrent dire, car elle n'avait que trois ans. Quand ils virent s'approcher du temple, ils avaient leur offrande toute prête, et entrèrent dedans vers le prêtre, et lui présentèrent leur fille Marie avec de riches dons, comme ils avaient voué. Alors le prêtre la reçut en grande révérence, avec chants de louanges, et la menèrent en la compagnie des autres vierges demeurant au temple, servant nuit et jour.

COMME MARIE A ÉTÉ PRÉSENTÉE AU TEMPLE TROIS FOIS.

Toutefois, ainsi que disent les saints évêques Épiphanus, Carisius et Basilides, Marie a été présentée au temple trois fois ; mais Vicentibus, au miroir des histoires, et plusieurs écrivent que quand elle eut trois ans, elle fut offerte au temple, où elle demeura un bon espace de temps, car premièrement elle fut offerte au temple par sa mère quatre-vingts jours après sa nativité, avec don à la purification, suivant le commandement de la loi, que, quand une femme avait une fille,

elle demeurait quatre-vingts jours hors du temple, et si c'était un fils, elle devait demeurer quarante jours, la cause pourquoi était-elle, ainsi qu'écrivent les maîtres de la nature, un fils reçoit la vie au ventre de sa mère, la moitié plus tôt qu'une fille. Quand Anne eut offert Marie au temple avec l'offrande accoutumée, elle la ramena incontinent avec elle à la maison. La seconde présentation a été faite au temple, quand Marie était à l'âge de trois ans, comme il est dit ci-dessus. Peu de temps après fut encore ramenée en la maison de ses parents, et demeura jusqu'à ce qu'elle eut sept ans ; et pour la troisième fois fut derechef offerte au temple, où elle demeura jusqu'à l'âge de quatorze ans.

COMME LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE A ÉTÉ PRÉFIGURÉE AUPARAVANT.

La présentation de Marie est préfigurée au temple par la table qui fut trouvée au Sorbion, dont parle *Scholastica Historia*. Comme les pécheurs tendirent un jour leurs filets en la mer, quand ils les tirèrent à bord, ils y trouvèrent une table d'or, qu'ils présentèrent au soleil naturel,

car ils tenaient et adoraient le soleil pour leur Dieu au temple du soleil, qui, sur la rive de la mer, était édifié. Par laquelle table Marie est pleinement préfigurée; par la fille de Jephté, dont il est écrit en la Bible, au livre *de Judicum*, qu'elle fut offerte indiscrètement, car elle ne pouvait plus après servir Dieu ; mais Marie a été offerte avec discrétion, servant Dieu tous les jours de sa vie.

COMME MARIE FUT PRÉSENTÉE AU TEMPLE, ET Y DEMEURA JUSQU'A L'AGE DE QUATORZE ANS.

Alors Marie fut présentée au temple; elle y demeura jusqu'à l'âge de quatorze ans, et fut colloquée avec les autres pucelles, qui aussi étaient agréables à Dieu ; elle apprenait la loi de Moïse, serviteur de Dieu. Elle délibéra en son cœur de prendre Dieu pour son père et ses parents, et pouvoir dire avec David : Père et mère m'ont délaissée, mais le Seigneur m'a reçue. Elle se laissa enseigner des prêtres en la loi mosaïque, pensa en son cœur quelle chose elle pourrait faire pour être plus agréable à Dieu, et à cet an pria incessamment le Seigneur qu'il lui fît et donnât la

qu'à prime, elle était en oraison, et après elle vaquait à faire quelques œuvres manuelles jusqu'à l'heure de tierce et de sexte, que l'ange lui apportait sa réfection ; après elle retournait à son oraison, tellement que jamais elle n'était oisive, soit qu'elle priât Dieu, méditât ou fît quelques bonnes œuvres ; elle demeura au temple dans cet exercice jusqu'à l'âge de quatorze ans.

APRÈS QUE JOACHIM ET ANNE EURENT PRÉSENTÉ LEUR FILLE AU TEMPLE, ILS RETOURNÈRENT EN NAZARETH.

Après que Joachim et Anne eurent présenté leur fille Marie à Dieu, au temple, et demeuré un peu près d'elle, louant et bénissant le Seigneur de ses bénédictions qu'il leur avait montrées, retournèrent en Nazareth, et avaient été trois jours en chemin, allant à Jérusalem, ils furent semblablement trois nuits, et prirent un même logis que devant ; en chemin il arriva plusieurs miracles, lesquels semblaient être contre le cours de la nature, je les passerai sous le silence.

faits, et immuable en courage. Jamais on ne la vit en colère, ses paroles étaient pleines de douceur; en sorte que par la langue on la pouvait connaître de Dieu. Elle était soigneuse de ses compagnes, en les gardant qu'elles n'offensassent Dieu ou leur prochain, ou donnant de mauvais exemples, ou provoquassent quelqu'un à dire, ou fissent tort à personne. Sans cesse louait Dieu, et priait pour le salut du genre humain; et quand on la saluait, elle répondait : *Deo gratias*. Il est vraisemblable que d'elle est venu cet usage, que quand les gens de bien sont salués, ils répondent : *Deo gratias*. Marie voua aussi à Dieu sa chasteté, dont il n'y avait point eu d'exemple, car aucunes filles, dès le commencement du monde, n'avaient fait le semblable, en sorte qu'elle fut la première vouant à Dieu sa chasteté. Elle se conduisait en toutes ses affaires si sagement, que sa vie était à toutes gens un miroir de bonnes mœurs et vertus, comme écrit d'elle saint Ambroise, croissant journellement en sainteté, et fut tous les jours visitée des anges, et eut visions divines. Saint Jérôme écrit en une épître aux saints évêques Cramario et Heliodato, que Marie s'était réglée tellement, que depuis le matin jus-

qu'à prime, elle était en oraison, et après elle vaquait à faire quelques œuvres manuelles jusqu'à l'heure de tierce et de sexte, que l'ange lui apportait sa réfection; après elle retournait à son oraison, tellement que jamais elle n'était oisive, soit qu'elle priât Dieu, méditât ou fît quelques bonnes œuvres; elle demeura au temple dans cet exercice jusqu'à l'âge de quatorze ans.

APRÈS QUE JOACHIM ET ANNE EURENT PRÉSENTÉ LEUR FILLE AU TEMPLE, ILS RETOURNÈRENT EN NAZARETH.

Après que Joachim et Anne eurent présenté leur fille Marie à Dieu, au temple, et demeuré un peu près d'elle, louant et bénissant le Seigneur de ses bénédictions qu'il leur avait montrées, retournèrent en Nazareth, et avaient été trois jours en chemin, allant à Jérusalem, ils furent semblablement trois nuits, et prirent un même logis que devant; en chemin il arriva plusieurs miracles, lesquels semblaient être contre le cours de la nature, je les passerai sous le silence.

COMME JOACHIM TRÉPASSA LA MÊME ANNÉE QU'IL EUT PRÉSENTÉ MARIE AU TEMPLE.

Incontinent que Joachim et Anne eurent présenté leur fille Marie à Dieu au temple, et furent retournés à la maison, la même année Joachim devint malade, et pria Dieu qu'il le voulût recevoir comme il avait fait de ses prédécesseurs; ainsi qu'il était au lit malade et sentait approcher la mort, il appela Anne sa femme, disant : Ma femme Anne, l'heure est venue que je prendrai repos avec nos pères. Je te prie de me faire mettre dans le tombeau de mon père Barphanter, et de cheminer le reste de ta vie dans les commandements du Seigneur. Ayez souvent mémoire avec gratitude envers Dieu des bienfaits qu'il nous a montrés ici-bas ; ayez aussi souvenance de la promesse de notre fruit au salut de tout le monde, car je m'en irai aux limbes et annoncerai à nos pères la miséricorde de notre Dieu, afin qu'ils soient consolés, attendant leur délivrance, et quand tu feras savoir mon trépas à notre fille Marie, dis-lui qu'elle prenne la mémoire de moi gravée en son cœur comme le soleil au firma-

ment. Et quand il eut dit cela, il rendit son esprit à Dieu ; ce qu'Anne voyant, elle se prosterna en terre, pleurant de bonne affection et amour cordial dont elle l'aimait. Elle ordonna qu'il fût oint de précieux onguents, et le fit mettre près de son père, suivant son ordre, et demeura sur sa sépulture, se lamentant et regrettant son trépas, et après retourna en sa maison, où elle continua à pleurer l'espace de quarante jours.

COMME ANNE, APRÈS LE TRÉPAS DE SON MARI, PAR LE COMMANDEMENT DE L'ANGE, PRIT UN AUTRE MARI, NOMMÉ CLÉOPHAS.

Un an après le trépas de Joachim, Anne prit ses habits solennels, les voulant défaire et donner aux pauvres, disant : Dorénavant ne seront trouvés de moi aucuns habits solennels, ainsi vêtirai habits viduaux et de deuil, pleurant le trépas de mon mari ma vie durant. Et comme elle prit un couteau pour couper ses vêtements, l'ange s'apparut à elle, disant : Anne, tu ne rompras point tes vêtements, mais tu auras souve-

nance comme Dieu t'a rendue féconde lorsque tu étais stérile, et envoyé un fruit très-salutaire, dont n'a été et ne sera jamais le semblable, duquel sortira le Fils de Dieu éternel, au salut de tout le monde. Par ainsi te faut être obéissante à Dieu, et prendre à mari celui que je te nommerai, lequel devant Dieu est trouvé juste, appelé *Cléophas;* tu auras une fille dont seront nés de grands hommes, qui soutiendront la foi chrétienne, et combattront jusqu'à l'effusion de leur sang, après recevront la couronne du martyre, lesquels il veut faire premiers de tout le monde; ils seront assis sur des siéges, jugeant les douze lignées d'Israël. Anne, crois-moi et suis mon conseil, car pour cela Dieu m'a envoyé vers toi, ôte tes habits de deuil, et habille-toi solennellement, et tu accompliras le vouloir de Dieu. Quand Anne eut ouï ce que l'ange lui avait dit, elle se mit à genoux en remerciant Dieu, et épousa Cléophas, duquel elle conçut et enfanta dedans l'année une fille, comme l'ange lui avait prédit, qui fut nommée *Marie*, pour la révérence de sa première qu'elle eut de Joachim; et avant qu'elle accouchât, Cléophas, son second mari, trépassa, laissant sa femme enceinte. Anne, voyant cela, fut

remplie de tristesse, disant : O que je suis désolée ! quand serai-je réjouie du fruit que je porte? Il me survient grand ennui, car la fille qui de moi naîtra ne connaîtra et ne verra jamais son père, et en cet ennui fut Anne, attendant le jour de son accouchement, et l'heure venue, elle enfanta une fille qu'elle fit nommer Marie. Quand cette fille fut en âge de se marier, et par le conseil de sa mère, prit un homme de bien craignant Dieu, nommé *Alphéus*, duquel sont issus saint Jacques le Mineur, saint Alphéus, ou Judas son autre nom, et Joseph le juste, qui furent apôtres de Jésus-Christ. Et ainsi pleurait Anne derechef la mort de son mari Cléophas, et un an après elle dit en soi-même : J'ai maintenant accompli la volonté de Dieu, et dorénavant ne veux être en compagnie d'homme. Et incontinent qu'elle eut dit cela, l'ange vint à elle, disant : Anne, tu sais bien que tout témoignage est posé en nombre ternaire; pour ce, qu'il te faut prendre un troisième mari, qui a été trouvé juste devant Dieu, nommé *Salomé*, duquel tu concevras et enfanteras une fille que tu nommeras *Marie*, comme les autres ; d'elle naîtront deux princes qui régneront sur les douze lignées d'Israël, et Dieu fera des choses

merveilleuses par eux devant tout le monde. C'est pourquoi, Anne, réjouis-toi de tes enfants; car Dieu veut faire des choses merveilleuses sur la terre par eux, et ce qui descendra de toi recevra bénédiction éternelle; par quoi consens à mes paroles, car après le trépas de trois maris tu resteras veuve comme il t'a été ordonné.

COMME ANNE PRIT SON TROISIÈME MARI, NOMMÉ SALOMÉ, SUIVANT LE COMMANDEMENT DE L'ANGE.

Quand Anne eut entendu l'ordonnance de l'ange, elle bénit Dieu, qui en toutes ses œuvres est merveilleux, prit le troisième mari, nommé *Salomé*, et vivaient ensemble justement et en la crainte de Dieu, gardant ses commandements. Quand ils eurent été un an ensemble, Anne conçut et enfanta une fille, qu'elle fit nommer *Marie*, qui, étant en âge de se marier, on la maria à un personnage très-pieux, nommé *Zebedeus*, dont elle conçut et enfanta deux enfants, apôtres de Dieu, Jacques le Majeur et saint Jean l'évangéliste. Quelque temps après, Salomé trépassa, et Anne le pleura comme elle

avait fait de ses autres maris; après la mort duquel Anne quitta tous ses joyeux et beaux habits, proposant de vivre le reste de sa vie en austère pénitence, comme elle fit.

COMME MARIE FUT DONNÉE EN MARIAGE A JOSEPH.

Marie étant à l'âge de treize ans, jusqu'alors elle avait servi au temple, où elle avait été offerte, le souverain prêtre commanda que toutes les filles venues audit âge se retirassent, ce qu'elles firent en général, excepté Marie, fille d'Anne, et le souverain prêtre demanda à Marie pourquoi elle n'obéissait pas à son commandement. Elle répondit qu'elle avait voué sa virginité, c'est pourquoi elle ne pouvait prendre mari. Le souverain prêtre, entendant cela, fut surpris, car il savait que l'Écriture commande de tenir à Dieu les vœux et promesses; mais il n'y voulait point consentir, parce que c'était chose nouvelle; c'est pourquoi il était en doute de ce qu'il ferait. Il demanda Anne, la mère de Marie, pour prendre son conseil, car il la savait être femme selon Dieu; et quand elle fut venue devant lui, elle lui donna

à connaître plusieurs faits miraculeux qui lui étaient arrivés au retour dernier, qu'elle offrit sadite fille au temple, dont le prêtre conçut encore plus grand doute sur ce qui devait faire; enfin il résolut de faire venir les prêtres du temple, et s'en alla avec eux audit temple, se prosternant contre terre, priant Dieu qu'il lui plût leur inspirer ce qu'ils devaient faire. Lors vint une voix du grand autel nommé *Sancta Sanctorum*, disant : Il sortira une fleur sur laquelle se reposera le Saint-Esprit, ainsi qu'Isaïe a prophétisé. Quand le prêtre entendit tout cela, il fit assembler tous les hommes à marier étant de la lignée de David, leur commandant que chacun d'eux apportât une verge au temple, et la verge de celui qui produirait une fleur sur laquelle poserait le Saint-Esprit, il aurait Marie en mariage; ce que chacun fit, excepté Joseph. Et parce qu'il n'y eut aucune verge qui fleurît, il fut dit à Joseph qu'il apportât sa verge, et en la mettant avec les autres sur l'autel, incontinent elle produit une fleur, sur laquelle descendit le Saint-Esprit, en forme de colombe blanche. Quand Anne sut que Joseph aurait sa fille Marie en mariage, elle en fut fort joyeuse, car elle savait qu'il était cra

gnant Dieu et qu'il la voulait honorer, et que bien souvent buvait et mangeait avec elle ; après le trépas de son mari, il l'allait souvent soulager en son besoin, comme s'il eût été son enfant ; aussi elle avait encore une fille vivante, et à cette cause l'amitié entre Anne et Joseph fut plus forte qu'auparavant.

COMME MARIE FUT DONNÉE EN MARIAGE A JOSEPH PAR LE SOUVERAIN PRÊTRE.

Joseph voyant que la divine Providence voulait qu'il eût en mariage Marie, et sachant qu'elle avait voué à Dieu sa chasteté, il fut réjoui, louant Dieu qui l'avait conjoint à une telle personne qui avait été par ses parents offerte et présentée à Dieu le créateur, et lui avait offert sa virginité, afin de vivre en chasteté, et qui lui avait aussi proposé de demeurer et vivre en chasteté.

Quand Marie vit que le souverain prêtre et les amis de Joseph parlaient de faire le mariage entre lui et elle, elle pensa au vœu qu'elle avait fait, et baissa les yeux. Quand Anne l'aperçut, elle la

tira à l'écart avec une quantité de filles du temple qui désiraient être ses compagnes, et allèrent ensemble en Nazareth où elle demeurait. Joseph se retira en son logis pour préparer ce qui était nécessaire pour les noces. Certains jours après, le souverain prêtre les maria. Quand Marie fut donnée à Joseph en mariage, ils s'en allèrent avec leur mère Anne en Nazareth, y demeurant assez bon espace de temps, pendant lequel temps ils devaient se préparer pour célébrer les noces, Joseph se retira en diligence, et se prépara pour recevoir Marie, son épouse, en sa maison.

COMME L'ANGE GABRIEL ANNONÇA A MARIE QU'ELLE CONCEVRAIT LE FILS DE DIEU.

Ainsi comme Joseph se préparait en diligence de recevoir Marie, son épouse, en sa maison, l'ange Gabriel vint, comme le témoigne saint Luc, envoyé de Dieu à Nazareth à la vierge épousée à un nommé *Joseph*, de la maison de David, et le nom de la vierge était *Marie*. Il est vraisemblable, comme écrit saint Bernard, que la vierge Marie était en sa chambre enfermée, et s'exerçait

à la lecture de la sainte Écriture : l'ange Gabriel entra vers elle, et lui dit : *Je te salue, Marie, vleine de grâce, le Seigneur est avec toi : tu es bénie entre toutes les femmes.*

Quand elle eut ouï cette parole, elle fut troublée, pensant quelle était cette salutation. L'ange lui dit : Ne crains point, Marie, tu as trouvé grâce envers Dieu, tu concevras et enfanteras un fils, que tu nommeras *Jésus*; il sera grand, et se nommera le Fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; il régnera en la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. Marie dit à l'ange : Comment cela s'accomplira-t-il, car je n'ai aucune connaissance d'homme ? L'ange lui dit : Le Saint-Esprit surviendra en toi, et la vertu du Souverain t'obombrera, et l'enfant qui naîtra de toi s'appellera *le Fils de Dieu;* et Élisabeth, ta cousine, a conçu un fils en sa vieillesse, et voilà le sixième mois de sa grossesse : rien n'est impossible à Dieu. Lors Marie dit à l'ange : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. Ainsi, du consentement de Marie, ce message fut mis à exécution par le Saint-Esprit, et elle conçut le Fils de Dieu.

COMME MARIE VISITA SA COUSINE ÉLISABETH.

Peu après que Marie eut été saluée de l'ange Gabriel, et qu'elle se fut soumise à la volonté du Seigneur, elle s'en alla, comme écrit saint Luc, avec empressement traverser les montagnes pour se rendre en la maison de Zacharie, pour saluer sa cousine. Élisabeth entendant cette salutation de Marie, l'enfant qui était en son sein tressaillit de joie, Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit et s'écria à haute voix, disant : Bénie tu es entre les femmes, et béni est le fruit de ton ventre, d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Sauveur vient à moi? A ton entrevue, l'enfant qui est dans mon sein a tressailli de joie; tu es bien heureuse, car les choses prédites sont accomplies. Lors Marie composa ce beau cantique, *Magnificat*. Marie demeùra là près de trois mois, puis s'en retourna en sa maison.

JOSEPH, VOYANT MARIE, SON ÉPOUSE, ENCEINTE, LA VOULAIT SECRÈTEMENT ABANDONNER, ET COMME L'ANGE L'EN DÉTOURNA.

Lorsque Marie fut donnée à Joseph en mariage, et qu'elle fut de retour de la maison d'Elisabeth,

comme écrit saint Matthieu, Joseph, apercevant qu'elle était enceinte, ne la voulut point diffamer, mais résolut de la laisser; et comme il avait cette volonté, l'ange s'apparut à lui en songe, disant: Joseph, fils de David, ne veuille craindre de recevoir Marie, ton épouse, car ce qui est en elle est du Saint-Esprit; elle enfantera un fils qui se nommera *Jésus*, et sera celui qui sauvera son peuple. A ces paroles, Joseph fut consolé de l'ange, et reçut son épouse Marie en sa maison, la gardant soigneusement.

POURQUOI NOTRE-SEIGNEUR VOULAIT QUE MARIE, SA MÈRE FUTURE, ÉPOUSAT JOSEPH.

Il faut savoir, pour plusieurs raisons, que Notre-Seigneur voulait que sa mère épousât un mari. Premièrement, comme écrit saint Ambroise, pour éviter toute mauvaise suspicion en la voyant enceinte, si elle n'eût eu mari, Dieu voulant que ce mystère fût couvert du sacrement de mariage, pour empêcher la calomnie; car l'on croyait Marie enceinte de son mari Joseph; autrement, sans ce mariage, les mauvais esprits eussent jugé Marie être adultère, et tout cela a été affranchi par le

moyen du mariage, ç'a été aussi afin que Joseph fût époux secourable à Marie et à l'Enfant Jésus, comme nous le voyons dans la fuite en Egypte, et par son retour après la persécution d'Hérode, ainsi qu'écrivent saint Jérôme et saint Ambroise, afin que ce mystère ne fût connu aux mauvais esprits, afin qu'ils ne sussent au vrai qu'il fût le Fils de Dieu.

ANNE SE RÉJOUIT, SACHANT QUE MARIE, SA FILLE, AVAIT CONÇU LE FILS DE DIEU.

Quand Anne entendit parler de Marie, sa fille, et aussi de la salutation que l'ange lui avait faite, et comme elle avait conçu le Fils de Dieu, elle fut réjouie, donnant bénédiction au Seigneur de tous ses dons et grâces, disant : O Dieu ! si j'avais autant de langues comme j'ai des parties en mon corps, je les emploierais toutes pour louer votre infinie bonté, pour les grandes merveilles que vous opérez en ma fille pour le salut de tout le monde. O vous, ciel et terre, et toutes créatures qui y sont, et ceux qui sont constitués aux limbes et ténèbres, réjouissez-vous avec moi, donnant

louange et bénédiction à Dieu de son immense miséricorde envers nous.

COMME ANNE, LA NUIT QUE JÉSUS-CHRIST FUT NÉ, CHERCHA MARIE, SA FILLE.

Ainsi qu'Anne en grand désir attendait l'heure que Marie, sa fille, enfanterait J.-C., elle était en grand soin pour préparer ce qu'il fallait. Elle prépara un riche lit pour Marie et son fils, elle fit aussi un berceau de bois de cèdre, que lui avait donné le Chevalier de Jérusalem, en reconnaissance d'avoir reçouvré la vue à sa naissance, comme il est dit ci-devant. Enfin l'heure approchant que Marie devait enfanter, Anne alla en Jérusalem pour chercher tout ce qu'une femme a besoin quand elle est accouchée. Quand Anne fut allée en Jérusalem, il vint un édit de l'empereur Auguste, que tout le monde de son vaste empire fût mis en écrit, comme le récite saint Luc ; ainsi chacun se retira en la cité d'où il était natif, pour se faire mettre en écrit. A cet effet, Joseph se retira en Bethléem ; parce qu'Anne n'était pas en sa maison, il n'osait laisser Marie, son épouse, seule, à cause qu'elle était au terme

de son enfantement ; il la mit sur un âne, parce qu'elle ne pouvait cheminer ; il prit aussi un bœuf pour vendre, afin d'avoir leurs nécessités, tandis qu'ils seraient dehors, car ils ne savaient pas quand ils pourraient revenir ; et ainsi vint Joseph avec Marie en Bethléem. Lorsqu'Anne revint de Jérusalem à la maison, elle ne trouva pas Marie, ce qui l'affligea d'abord. Ses voisins lui dirent qu'elle était avec Joseph en Bethléem, pour satisfaire au mandement de César. Anne craignait que le jour de l'enfantement de sa fille ne vînt à arriver en chemin, ou avant son retour en Nazareth ; c'est pourquoi elle se mit en chemin, et s'en alla vers Bethléem. Il arriva qu'en chemin faisant, elle se trouva surprise et égarée de son droit chemin ; quand elle s'en fut aperçue, elle s'assit à terre pour se reposer ; elle commença à pleurer très-amèrement, craignant qu'il ne fût arrivé quelque inconvénient, et fut en grande tristesse et ennui jusqu'à l'heure de minuit, qu'elle entendit un chant mélodieux, résonnant en l'air, et en outre elle ouït une grande joie : *Gloria in excelsis Deo*, gloire soit à Dieu Très-Haut, et en la terre paix aux hommes de bonne volonté. Lors les anges la vinrent consoler, lui assurant que

Marie, sa fille, était devenue mère du Fils de Dieu tout-puissant. A ces paroles, Anne fut merveilleusement consolée et réjouie, bénissant Dieu de tout son cœur.

COMME ANNE S'EN ALLA EN BETHLÉEM POUR CHERCHER MARIE, SA FILLE, AVEC JÉSUS.

Anne ayant entendu des anges ce chant mélodieux et ces paroles de paix qu'ils annonçaient aux hommes, elle reprit le droit chemin qu'elle avait perdu, et s'en alla vers Bethléem. Et étant arrivée, demanda de maison en maison, Marie et Joseph ; mais personne ne pouvait lui en rendre raison ; toutefois quelqu'un lui dit qu'on les avait vus, et qu'ils cherchaient à loger, et qu'ils ne pouvaient trouver logis, mais qu'ils ne savaient ce qu'ils étaient devenus. Anne, entendant cela, fut remplie de tristesse, et s'en retourna vers Nazareth, croyant qu'ils y seraient retournés depuis qu'elle en était partie ; y étant arrivée, elle ne les trouva pas ; elle ne savait que faire d'ennui ; elle s'en alla vers Jérusalem pour les chercher, pensant qu'ils pouvaient avoir été dévorés, ou qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire.

Et quand Anne vint en Jérusalem, elle chercha par la cité Marie et Joseph, et elle n'en ouït nulle nouvelle, et se prit à se déconforter et à gémir, et ne savait que faire ni dire.

COMME ANNE TROUVA LES TROIS ROIS, ET LEUR DEMANDA S'ILS N'AVAIENT POINT VU NI RENCONTRÉ SA FILLE MARIE ET JOSEPH.

Or, ainsi qu'Anne était fort déconfortée, et que si longuement avait cherché sa fille et ne l'avait point trouvée, ne se pouvait contenter, sans encore les chercher jusqu'à ce qu'elle les eût trouvés ; c'est pourquoi elle s'en alla derechef en Bethléem, les cherchant à l'autre bout de la cité, où elle les avait déjà cherchés, elle rencontra les trois Rois auxquels elle demanda en pleurant : si en chemin ils n'avaient pas rencontré un homme et une femme, leur déclarant la forme et façon comme ils étaient, dont l'un d'eux considérant qu'Anne paraissait une femme pieuse et vertueuse, de compassion descendit de dessus sa monture, lui demandant la cause de son deuil. Lors Anne voyant qu'un grand personnage par

Marie, sa fille, était devenue mère du Fils de Dieu tout-puissant. A ces paroles, Anne fut merveilleusement consolée et réjouie, bénissant Dieu de tout son cœur.

COMME ANNE S'EN ALLA EN BETHLÉEM POUR CHERCHER MARIE, SA FILLE, AVEC JÉSUS.

Anne ayant entendu des anges ce chant mélodieux et ces paroles de paix qu'ils annonçaient aux hommes, elle reprit le droit chemin qu'elle avait perdu, et s'en alla vers Bethléem. Et étant arrivée, demanda de maison en maison, Marie et Joseph ; mais personne ne pouvait lui en rendre raison ; toutefois quelqu'un lui dit qu'on les avait vus, et qu'ils cherchaient à loger, et qu'ils ne pouvaient trouver logis, mais qu'ils ne savaient ce qu'ils étaient devenus. Anne, entendant cela, fut remplie de tristesse, et s'en retourna vers Nazareth, croyant qu'ils y seraient retournés depuis qu'elle en était partie; y étant arrivée, elle ne les trouva pas ; elle ne savait que faire d'ennui ; elle s'en alla vers Jérusalem pour les chercher, pensant qu'ils pouvaient avoir été dévorés, ou qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire.

s'entrebaisèrent en grande révérence, et se séparèrent l'un de l'autre, et Anne en grande admiration oublia à demander au Roi son nom.

ANNE TROUVA SA FILLE AVEC JÉSUS ET JOSEPH.

Lorsqu'Anne fut arrivée en Bethléem, elle s'en alla en l'étable où Jésus était né, et le vit gisant en la crèche : et sitôt que Marie aperçut sa mère, elle alla au-devant d'elle et la reçut en grande joie, lui disant qu'elle fût la bienvenue, aussi fit Joseph, et de grande joie commencèrent à pleurer. Marie et Joseph menèrent Anne à la crèche, où était le doux Jésus entre l'âne et le bœuf. Aussitôt qu'elle le vit, elle se prosterna à ses pieds, et l'adora, disant : *O mon Dieu! ô mon Sauveur! ô Fils de Dieu tout-puissant! ô mon Dieu mon créateur! ô Roi des rois! ô Seigneur des seigneurs! quoi! cette étable est votre palais? Cette crèche est-elle le précieux berceau que je vous avais apprêté?* Après elle leva les yeux vers le ciel, et pleurant tendrement, puis dit à Marie : *O ma très-chère fille! le reconfort de mon âme, est-ce là le riche lit que je vous avais préparé?* En outre regarda autour d'elle, et vit cette étable ou-

verte et démolie de tous côtés, elle dit, les larmes aux yeux : *O mon enfant! le cœur me fend de la grande tristesse où je suis de voir ce précieux trésor de tout le monde être exposé dans ce lieu à l'injure du temps et de cette rude saison.* Lors Marie sa fille et Joseph la reconfortaient doucement, disant que c'était la volonté divine, et que Dieu l'avait ainsi voulu ; ils lui dirent encore plusieurs autres raisons consolantes, de sorte qu'elle fut consolée. Lors elle prit Jésus entre ses bras, le baisant en grande dévotion ; Jésus l'embrassa de ses petits bras, l'accola, et lui montra signe d'amour. Elle demeura avec eux, les assistant en ce qu'elle pouvait, attendant le jour de la Purification, suivant la loi de Moïse, afin qu'après ils se puissent retirer vers elle en Nazareth en sa maison, et pensait colloquer l'Enfant Jésus au riche berceau qu'elle lui avait fait faire, et Marie au beau lit qu'elle lui avait préparé.

COMME MARIE, ANNE ET JOSEPH AVEC JÉSUS ALLÈRENT AU TEMPLE DE JÉRUSALEM.

Et quand le jour de la purification de Marie fut arrivé, savoir, quarante jours après la nativité de

Jésus, Marie, Anne et Joseph furent tous ensemble avec Jésus en Jérusalem ; et quand ils furent arrivés, ils allèrent au Temple pour y faire leurs prières et offrandes selon l'ordonnance de la loi ; puis ils retournèrent en Nazareth, et se réjouit fort de ce qu'elle recouvrait Jésus en sa maison honnêtement, et s'en alla devant, laissant les autres avec Marie, afin qu'ils vinssent à leur aise.

COMME L'ANGE S'APPARUT A JOSEPH, L'EXHORTA A MENER L'ENFANT ET SA MÈRE EN ÉGYPTE.

Quand Anne fut retournée en Nazareth en sa maison, Marie, Joseph et les autres étaient encore en chemin, l'ange vint à Joseph en songe, disant qu'il se levât, et prît l'enfant avec sa mère, et s'en allât en Égypte, et ne sortît de là que quand il lui dirait ; car il était certain qu'Hérode cherchait l'enfant pour le mettre à mort. Joseph se leva vite, et avertit Marie, qui fut triste, d'autant qu'elle ne pouvait avertir Anne, sa mère, de leur départ. Joseph mit Marie sur son âne avec l'Enfant-Jésus, et Joseph les conduisait en crainte dans ce pénible voyage.

MIRACLE.

On trouva en écrit que quand Jésus arriva en Égypte, toutes les idoles qui y étaient tombèrent et se démolirent.

DE LA TRISTESSE D'ANNE A CAUSE QUE SA FILLE ÉTAIT DEMEURÉE DERRIÈRE.

Quand Anne vint en Nazareth dans sa maison, elle la prépara le plus honnêtement qu'il lui était possible, pour recevoir l'Enfant-Jésus avec sa mère, et désirait fort leur arrivée : elle allait souvent regarder si elle ne les verrait point; et n'apercevant rien, elle s'en alla au-devant d'eux vers Jérusalem, craignant qu'il leur fût arrivé quelque inconvénient en chemin, d'autant qu'ils demeuraient si longtemps; et quand elle eut beaucoup cheminé, elle demanda, de maison en maison, si on ne les avait point vus, les dépeignant comme ils étaient. Quand elle vit qu'elle n'en pouvait avoir des nouvelles, elle s'en alla en Jérusalem, étant fort désolée, et demanda partout si on ne les avait point vus; elle fit le semblable en Bé-

thanie, en Bethléem, en Jéricho, en Afrique, en Syrie, en Samarie, à Naïm, et en tous lieux où il était possible d'aller; mais, hélas! elle ne put découvrir où ils étaient.

Quand Anne eut cherché un an, et ne les pouvait trouver, elle prit le chemin de sa maison, disant : Hélas! que je suis désolée! et quel précieux trésor ai-je perdu! Plût au Seigneur de me priver de la vie, car je l'ai bien mérité, puisque j'ai laissé ma mère Émérantiane l'espace de deux ans ainsi chercher en tout pays après moi en grande douleur de son cœur; j'aperçois à présent quel ennui elle pouvait avoir pour l'amour de moi. En cette tristesse, elle s'en retourna en Bethléem, afin qu'encore une fois avant sa mort elle pût voir le lieu et la crèche où Jésus avait reposé.

QUELLE FUT LA COMPASSION D'ANNE VENANT EN BETHLÉEM, VOYANT LE MASSACRE DES PETITS INNOCENTS.

Quand Anne, pleine d'ennui, fut venue près de Bethléem, elle ouït les cris perçants des Innocents, et les lamentations pitoyables des mères qui pleuraient de telle sorte, que non-seulement les personnes en étaient tristes, mais aussi les

animaux, car le bruit était si grand, que toute la nature était dans la consternation ; les bœufs, les brebis et autres bestiaux étaient errants dans les campagnes, marquant par leur situation la tristesse où ils étaient ; et lorsque Anne approcha de plus près la cité de Bethléem, elle ouït de plus en plus les clameurs ; et entrant en la cité, elle vit les petits innocents gisant par les rues, morts sans nombre, et le sang qui coulait par les rues. Elle vit aussi des enfants que les bourreaux inhumains avaient égorgés entre les bras de leurs mères.

Plusieurs pères et mères suivaient leurs enfants, pleurant et s'arrachant les cheveux ; d'autres offraient leur bien pour sauver la vie de leurs enfants ; mais rien n'était capable de les épargner de cette cruauté ; leur résistance leur faisait quel quefois perdre la vie avec celle de leurs enfants ; et généralement tout le monde était dans la consternation dans ces villes affligées ; il y en avait même qui quittaient leur demeure, pour s'épargner de voir une pareille cruauté. O Dieu tout-puissant ! je connais à cette heure que, depuis que je suis vivante, je n'ai vu semblable tyrannie. Seigneur tout miséricordieux, consolez ces pau-

vres mères désolées, dont les petits enfants ont été massacrés. Je vous prie, ô Dieu très-béni, de prendre vengeance de ceux qui sont les auteurs de cet horrible carnage ; car le monde universel ne saurait réparer une telle offense ; il n'y a que vous seul, mon Dieu, qui la puissiez réparer.

ANNE FIT RAMASSER LES PETITS ENFANTS MORTS QUI ÉTAIENT DANS LES RUES, PLONGÉS DANS LEUR SANG, PUIS LES FIT ENTERRER.

Quand Anne vit qu'Hérode eut mis à mort les petits enfants, et que le peuple ému de pitié s'était retiré hors de Bethléem, elle fut touchée de compassion à la vue de ces pauvres innocents qui étaient jetés çà et là dans les rues ; elle les mit dans un endroit pour les faire enterrer en grande révérence. Quand, quatre jours passés, le peuple, qui s'en était enfui, revint chacun en sa maison, et voyant la grande charité qu'Anne avait montrée envers leurs enfants morts, ils disaient l'un à l'autre : Anne nous a fait déjà beaucoup de bien au temps passé, en guérissant nos aveugles, boiteux, paralytiques et autres malades, et à nous, en donnant la sépulture à nos enfants, et nous en

sommes ingrats, même voyant sa fille enceinte, n'y a eu nul d'entre nous qui lui ait donné le couvert; ainsi il fallut prendre logis dans cette étable, où elle enfanta, et personne de nous ne l'a assistée; c'est pourquoi il est à douter qu'à cause de notre ingratitude, Dieu nous a envoyé cette punition; et en outre, dirent: Anne, dame pitoyable entre les filles de Jérusalem, n'a été trouvée semblable à toi, nous te remercions de tes bienfaits; nous confessons que nous sommes insuffisants pour te remercier comme il faut. Anne alla consoler les pères et mères affligés.

ANNE FUT PRENDRE SON REPOS OU JÉSUS-CHRIST AVAIT ÉTÉ NÉ.

Six jours après, Anne s'en alla dans l'endroit qui avait servi d'asile à Marie pour enfanter le Fils de Dieu; elle était pour lors fatiguée et n'avait guère mangé; elle se mit à genoux là où Jésus-Christ avait été pour reposer, elle fit son oraison devant la crèche, puis prit un peu de foin de la crèche, où Jésus-Christ avait été né, et se mit dessus pour prendre repos, et étant endormie, elle fut ravie en esprit et vit toutes les

peines que Jésus-Christ souffrait pour le salut de son peuple, et qu'il s'était à cette cause fait homme, et qu'il était convenable pour le salut du genre humain; ensuite elle vit les douleurs que Marie sa fille, avec ses deux sœurs et leurs enfants, enduraient et combattraient pour Jésus-Christ jusqu'à la mort. Anne s'éveilla ensuite et dit :

O doux Enfant Jésus! vous êtes cet agneau innocent qui sera immolé sur le Calvaire pour le salut du monde : ô peine salutaire! ô douleur bienheureuse! que tous ceux qui descendent de moi puissent ainsi souffrir pour votre nom, s'il est ainsi prévu convenable, et que mon propre corps demeure sans souffrir peine; et pour cela, je vous prie, mon Dieu, qu'il vous plaise me montrer un lieu là où, pour l'amour de vous, je puisse châtier mon corps; je veux réconcilier l'arbre, afin que le fruit en venant ne soit à mourir, car je sais le fruit être précieux qui durera toujours.

ANNE PARTIT DE BETHLÉEM POUR SE RETIRER DANS LE DÉSERT.

Quand Anne eut résolu de se rendre dans le désert pour l'amour de Dieu, pour y mener une

vie austère, elle fut prendre congé des pauvres malades qu'elle avait coutume de soulager, et avant de partir elle les oignit et leur distribua aussi le reste de ses biens. Cela fait, elle prit congé d'eux et s'en alla dans les déserts. Quand les pauvres le surent, ils coururent après elle, pleurant et disant : Notre mère et bienfaitrice nous a laissés. Qui sera-ce qui aura soin de nous ? qui nous assistera en nos nécessités ? qui nous donnera à boire et à manger ?

Soleil, éclairez-nous, afin que nous puissions trouver Anne qui nous a fait tant de bien : ils se lamentaient et couraient par le désert pour la rechercher ; mais ils ne purent la trouver, dont plusieurs moururent de chagrin.

LA VIE AUSTÈRE DE SAINTE ANNE.

Comme Anne avait proposé de là en avant de mener une vie austère, elle le mit à effet ; car depuis ce temps elle ne coucha point sur son lit, mais sur la terre ; et sa nourriture était du pain et de l'eau ; elle visita les malades et pansa les pauvres, et oignit les pèlerins de précieux oignements. Elle faisait le semblable aux ladres, quoiqu'ils fussent

difformes ; elle nettoyait et renouvelait leurs habits ; de sorte que la renommée de sa sainte vie se répandit par tout le pays, néanmoins elle conserva son humilité. Il serait à souhaiter que les riches et les pauvres imitassent sa sainte vie. A l'âge de cinquante ans, elle entreprit de vivre encore plus austèrement ; c'est pourquoi elle s'enfonça dans le désert le plus secret qu'elle put trouver ; elle s'arrêta dans un endroit où il y avait une caverne sur une hauteur, et en icelle s'en alla reposer, et ne mangeait que des racines ; quand elle avait soif, elle allait chercher de l'eau à deux lieues de là, et cette austérité continua plusieurs années.

ANNE ÉTANT AU DÉSERT FUT TENTÉE DE L'ENNEMI.

L'ennemi, voyant qu'Anne vivait saintement dans le désert, en fut envieux ; il se transforma en un jeune homme, comme s'il eût été un ange envoyé de Dieu, il vint à elle, disant : *Anne, lève-toi promptement et viens avec moi ; car Dieu m'a envoyé pour te mener où est ta fille et son enfant, et ils se sont fourvoyés au désert où ils sont entrés cherchant après toi.* Anne se leva bien vite et le

suivit, pensant que ce fût un Ange envoyé de Dieu. Il la mena au pied d'une montagne fort haute et droite, de sorte qu'on n'y pouvait monter qu'avec grande peine. Lors le malin esprit lui dit : *Anne, l'on va voir maintenant si tu aimes Dieu et si tu veux châtier ta chair pour l'amour de lui, suis-moi.* Anne répondit : Je monterai la montagne d'amertume. *Mais ne regarde nullement derrière toi.* Il monta le premier en haut, et elle après lui. Quand ils furent un peu montés, elle trouva des pierres tranchantes par où il fallait passer, de sorte que les pieds d'Anne se coupaient dessous, dont le sang en sortait de toute part. Anne, voyant cela, dit en se lamentant : O Marie, ma chère fille ! si tu passes par ici, considère ce chemin arrosé de mon sang en te cherchant. Lorsqu'elle s'efforça de monter encore plus haut, elle trouva encore des pierres plus aiguës, de sorte que ses pieds en étaient déchirés ; ce qui la fit tomber à terre de faiblesse : en cet état elle dit d'une voix plaintive : L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Lors l'ennemi, qui était sous la figure d'un ange, lui dit : *Si tu ne peux marcher, permets que je te traîne sur le sommet de cette montagne.* Elle lui permit. Cet esprit malin tira Anne au haut de la

montagne et heurta son corps contre les pierres tranchantes, de sorte que tout son corps était découpé. Lors Anne dit : Mon Dieu, béni soyez-vous, qui m'avez donné une créature qui châtie mon corps et éprouve ma patience ; je le souffre volontiers pour votre amour.

UN ANGE CONSOLA ANNE, ET LA DÉLIVRA DE LA TYRANNIE DU MALIN ESPRIT.

Anne étant en grande peine et douleur, l'ange de Dieu vint à elle, lui disant : Je te salue, âme généreuse, sache que Dieu a pour agréable tout ce que tu as souffert pour l'amour de lui, et tu en recevras la récompense ; car tu as enseigné à tout le monde comment il devait vivre en l'amour de Dieu et de leur prochain, et comment il faut chercher Dieu pour le trouver. Quand il eut dit cela, il la porta où l'ennemi l'avait prise, et soudain toutes les plaies furent guéries, et fut aussi saine que jamais.

JÉSUS ET MARIE AVEC SES SŒURS VISITÈRENT ANNE AU DÉSERT.

Après qu'Anne eut longuement continué sa vie austère au désert, et étant pour lors âgée de

septante-un ans, elle commençait à décliner; elle avait toujours vécu en tristesse depuis qu'elle s'était vue séparée de Jésus et de Marie, ne sachant où ils étaient. Mais Jésus, le Fils de Marie, qui connaissait tout selon sa divinité, savait bien où elle était; il avait été témoin oculaire de ses souffrances et de son austère pénitence; il savait bien aussi qu'elle était près de son décès et qu'elle se préparait à la mort.

Jésus dit à sa mère: tout l'Ancien Testament ne nous a pas fourni un plus parfait modèle de vertu que ta sainte mère, qui incessamment est embrasée de l'amour divin, et doit bientôt passer de cette vie à l'autre pour y jouir du repos éternel.

Pour ce, ma mère, allons ensemble, tes sœurs et leurs enfants, pour la voir, et la consoler avant sa mort. Quand Marie entendit ce discours, elle fut réjouie de ce qu'encore une fois elle pourrait voir sa mère et lui parler; elle assembla ses sœurs et leurs enfants, puis s'en allèrent, Jésus avec eux, dans le désert, où saint Jean-Baptiste fit pénitence près du fleuve du Jourdain, lequel désert les enfants d'Israël passèrent avec Josué à la Terre promise, et parce qu'Elisabeth, mère de saint Jean, était sœur d'Anne, Jésus lui dit:

Viens aussi voir une sainte dame dans le désert, qui mène une vie angélique dans un corps mortel ; ma mère a reposé neuf mois dans son sein, sa grande sainteté attire sur elle les regards du ciel et de la terre ; et pour ce, il est convenable, vu que nous sommes encore sur la terre, que nous lui allions rendre visite. Quand saint Jean-Baptiste eut ce entendu, il fut réjoui, désirant de voir l'arbre qui avait porté de si précieux fruits.

JÉSUS VINT VISITER SAINTE ANNE AVEC SA COMPAGNIE, ET COMME ILS FURENT REÇUS.

Lorsque Jésus et sa compagnie furent arrivés vers Anne au désert, elle en fut joyeuse; elle se leva, fut au-devant d'eux et les reçut en grande révérence. Jésus et Marie allaient devant les autres. Quand Anne fut auprès de Jésus, elle se prosterna à ses pieds, et les baisa en pleurant, puis chantant le psaume, *In te, Domine, speravi, etc.* En vous, Seigneur, j'ai mis ma confiance, je ne serai point confondue éternellement. Ce psaume continua jusqu'à la fin. Puis après, elle embrassa sa bonne fille avec tendresse, et fit le semblable à ses sœurs et à ceux de la suite.

Après cela, Jésus et Marie s'assirent, et Anne au milieu d'eux, et ceux de leur suite en firent autant avec leurs enfants.

LES BONS CONSEILS QU'ANNE DONNA A CEUX QUI LUI RENDAIENT VISITE.

Lorsqu'Anne se vit au milieu de sa famille, elle leur parla avec tendresse, leur disant : Je vous prie, mes enfants, d'entendre ce que je m'en vais vous dire : C'est que vous vous aimiez les uns les autres, de sorte qu'aucune adversité ou peine ne vous sépare de l'amour fraternel ; ayez mémoire que vous êtes issus d'une race telle que vous voyez devant vos yeux ; marchez dans les voies du Seigneur ; soyez miséricordieux ; ne condamnez personne ; soyez charitables aux pauvres ; menez une vie pure et paisible sur la terre ; ne soyez ambitieux des biens périssables de la terre, désirez seulement les biens éternels.

Je vous prie qu'au temps de la passion de Jésus, vous ne l'abandonniez pas ; car vous connaîtrez, après sa passion, qu'il est véritablement le Rédempteur des hommes. Quand Anne eut ainsi parlé, elle sentit que la mort était proche, elle

mit son chef sur la poitrine de Jésus, disant Ayez souvenance de celle qui expire dans votre amour.

JÉSUS VINT VISITER ANNE AVEC SA COMPAGNIE, ET COMME ILS FURENT REÇUS.

Après cela, Jésus vit une grande clarté au ciel, où les anges étaient assemblés. Lors Jésus dit à Anne : Ma bien-aimée, ceux qui t'honoreront sur la terre et m'invoqueront en ton nom, seront exaucés. Ce mardi est le jour de ta naissance. Il est aussi celui de ton trépas; c'est pourquoi je bénis ce jour, et le consacre en ton nom, et tous ceux qui t'invoqueront en ce jour, je les exaucerai, parce que tu as saintement vécu et glorifié mon Père. Et de plus, à cause de la grande sainteté de ceux qui sont descendus de toi, tu seras assise sur un des trônes de mon Père céleste, afin que tu puisses voir toute la lignée ensemble, et aussi tous ceux qui te serviront dévotement. Alors Anne dit à saint Jean l'Evangéliste, lequel était encore jeune : Mon cher enfant, il viendra un temps que Marie ma fille sera dans une grande

affliction, et peu de gens alors confesseront la divinité de Jésus-Christ; c'est pourquoi je vous la recommande, je vous prie de ne la point délaisser dans ce temps d'affliction, car elle sera plongée dans une extrême tristesse ; à peine eut-elle achevé ces paroles, qu'elle sentit approcher son dernier moment.

LE TRÉPAS DE SAINTE ANNE.

Anne posa sa tête sur la poitrine de Jésus, et Jésus mit son chef contre le sein, parlant aimablement à elle. Dans le moment Anne étendit ses bras, Marie les lui soutenait, les arrosant de ses larmes. Lors on aperçut une clarté qui descendait du ciel, laquelle environna Anne. Alors elle prononça ce verset du psaume de David, disant : *Comme le cerf lassé désire les fontaines rafraîchissantes, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! qui êtes la fontaine de vie ; quand apparaîtrai-je devant la face du Père céleste?* Elle continua ce psaume jusqu'à la fin ; étant à la fin, elle rendit l'esprit à Dieu ; et ceux qui y étaient assistants se prosternèrent à terre, rendant bénédiction à Dieu en diverses manières, par des psaumes

et des cantiques; mais par fragilité ordinaire ils versèrent beaucoup de larmes.

LE CORPS DE SAINTE ANNE FUT ENTERRÉ.

Quand Jésus et Marie sa mère avec leur compagnie eurent été près d'Anne l'espace de vingt jours, et qu'elle fut trépassée, ils portèrent son corps en Nazareth, l'oignirent d'onguents précieux, parce que la mère du Fils de Dieu était sortie de ses entrailles, l'enterrèrent auprès de Joachim son mari : ils demeurèrent jusqu'au dimanche au soir : étant enterrée, ils la pleurèrent pendant quarante jours.

CONCLUSION DE L'AUTEUR POUR FORTIFIER CE QUI EST ÉCRIT DE LA VIE DE SAINTE ANNE.

Comme rien n'est impossible à Dieu, il ne faut nullement douter des grandes merveilles que Dieu a opérées en ceux qui ont vécu saintement sur la terre; c'est pourquoi nous voyons dans la vie des saints et saintes que Dieu leur a accordé le don de faire une infinité de miracles, et des choses extraordinaires par la vertu de son saint nom.

Ceux qui ont réclamé et qui réclament dévotement sainte Anne, ont ressenti les effets de sa puissante intercession auprès de Dieu.

Ainsi, au commencement (Archos), était la lumière (la dame des jours, Émérantiana), et la lumière enfanta la grâce, et la grâce enfanta la beauté sans tache, qui fut nommée Marie. Ainsi commence cette légende qu'on pourrait appeler l'évangile de la Vierge.

Anne, comme sa fille Marie, se sanctifie dans les douleurs, car le génie du christianisme c'est le sacrifice.

L'innocent sacrifié pour le coupable! Quelle injustice! dira Michelet. O philosophe de l'amour! pouvez-vous appeler injuste un sacrifice volontaire?

Le christianisme, c'est la grâce, parce que c'est le sacrifice.

C'est le devoir préféré au droit, parce que l'homme, en effet, n'a pas d'autre droit que celui de faire son devoir.

Et le christianisme lui dit que son devoir, c'est de se sacrifier pour les autres.

C'est en cela que le christianisme est surhumain.

C'est pour cela que si les fables païennes, justement admirées par Michelet, sont la Bible de l'humanité, l'Évangile est et restera le Testament de la Divinité.

Michelet, dans son livre, affecte de diviser la grâce et la loi, et de les opposer l'une à l'autre.

Comment ne comprend-il pas qu'au lieu de les diviser il faut les réunir, et que la grâce sans loi, mais aussi la loi sans grâce, sont deux souveraines injustices?

Son livre a toutefois ceci de grand et de vrai, qu'il démontre la grande et unique religion de l'humanité, toujours révélée à la foi par le génie, et toujours la même sous les voiles de toutes les mythologies et de tous les symboles.

M. de Mirville lui-même, ce diaboliste incorrigible, rend hommage à cette merveilleuse unité du dogme universel, qui est la catholicité des nations.

La haute philosophie de la nature, cachée sous les voiles de l'allégorie, a créé les mythologies

qui se continuent et se complètent dans nos légendes.

La légende de sainte Anne tient à ce cycle d'ingénieuses fables chrétiennes qu'on appelle légende dorée.

Cette légende, où l'esprit symbolique du christianisme primitif se mêle aux naïves croyances du moyen âge, nous a semblé digne d'être reproduite et conservée. On y trouve quelque chose d'analogue à la belle fable de Psyché. La gracieuse, la fille de la lumière, c'est l'âme humaine, qui a enfanté le mythe sublime de Marie, mère de Jésus.

Elle perd ses enfants comme Psyché a perdu l'Amour, et les cherche à travers les plus rudes épreuves. Elle est livrée à la malignité du mauvais ange comme Psyché à la colère de Vénus; mais le démon qui la traîne à travers les pierres aiguës et tranchantes la conduit cependant au but. Elle retrouve ses enfants après tant de fatigues, et s'endort pour l'éternité sur la poitrine de Jésus.

Le sacrifice : voilà le grand mot du christianisme, et c'est ce que les Renan et les Michelet ne comprennent pas. Le sacrifice est au-dessus

de toute justice, et c'est pour cela qu'il est la raison suprême de la grâce.

La nature est belle sans doute, mais elle est pleine de mort et de corruption. C'est le sacrifice qui la transfigure et qui la conserve; la nature sacrifiée s'élève au-dessus d'elle-même et devient surnaturelle. Nous avons dit que le surnaturalisme n'est que le naturel exalté. Oùi, exalté et divinisé par le sacrifice.

Sacrifice de l'esprit par la foi; sacrifice de la volonté par l'obéissance; sacrifice des sens par l'austérité; sacrifice de la vie même par le martyre. Chrétiens! voilà vos titres à l'immortalité. Les anciens l'avaient compris lorsqu'ils inventaient le dévouement sublime, les pérégrinations, la virginité et le martyre d'Antigone. Psyché n'épouse l'Amour qu'après avoir poussé l'obéissance jusqu'à la mort. Hercule ne monte glorieux au ciel qu'après avoir arraché, lambeau par lambeau, avec sa chair saignante, la tunique de Déjanire.

Souffrir pour être fort, mourir pour renaître immortel.

Voilà, suivant le symbolisme religieux universel, l'unique clef des grands mystères.

Résumons-nous.

L'esprit de sacrifice est esprit de Jésus-Christ. L'esprit de Jésus-Christ est celui de Dieu et de l'humanité, et la science des esprits n'est autre, si on la comprend bien, que la science de l'Évangile.

ÉPILOGUE

COMPOSÉ A LA MANIÈRE DES LÉGENDES ÉVANGÉLIQUES

ET

RÉSUMANT L'ESPRIT DE CET OUVRAGE.

I

LES VIVANTS ET LES MORTS.

En ce temps-là, le Christ passa par le champ des tombeaux, et il y trouva un jeune homme qui était à genoux et qui pleurait devant une croix.

En voyant ce jeune homme, Jésus eut pitié de sa douleur, et, s'approchant, il lui dit : — Pourquoi pleurez-vous ?

Celui qui pleurait se détourna, et répondit en étendant la main : — Ma mère est là depuis trois jours.

Jésus lui dit : — Croyez-moi, mon fils, votre mère n'est pas là. On a déposé ici le dernier vêtement qu'elle a quitté; pourquoi pleurez-vous sur cette dépouille insensible? Levez-vous et marchez ; votre mère vous attend.

Le jeune homme secoua tristement la tête et dit : — Je ne me lèverai point et je ne marcherai point pour aller chercher la mort ; je l'attendrai et elle viendra; et alors, je le sais, je serai réuni à ma mère.

Alors le Christ : — La mort attend la mort, et la vie cherche la vie! N'attristez pas par une douleur égoïste et stérile l'âme de celle qui vous a précédé ; ne retardez pas sa marche vers Dieu par votre désespoir et votre inertie. Car son amour vit encore dans votre cœur, et vous ne l'aurez point perdue si vous la faites vivre dignement en vous. Au lieu de pleurer votre mère, ressuscitez-la ! Ne me regardez pas avec étonnement, et ne pensez pas que je me fasse un jeu de votre douleur! Celle que vous regrettez est près de vous; un des voiles qui séparaient vos âmes est tombé ; il en reste un encore. Et séparés seulement par ce voile, vous devez vivre l'un pour l'autre; vous travaillerez pour elle, et elle priera pour vous.

— Comment travaillerai-je pour elle? répondit l'orphelin ; elle n'a plus besoin de rien, maintenant qu'elle est dans la terre.

— Vous vous trompez, mon fils, et vous confondez encore le corps avec le vêtement. Elle a plus que jamais besoin d'intelligence et d'amour dans le monde des esprits. Or, vous êtes la vie de son cœur et la préoccupation de son esprit, et elle vous appelle à son aide.

Pour que vous traversiez la vie en y faisant du bien, et pour que vous arriviez près d'elle les mains pleines lorsque Dieu vous réunira.

Pour avoir le droit de se reposer, il faut travailler. Or, si vous ne travaillez pas pour votre mère, vous mettrez son âme à la gêne. C'est pourquoi je vous disais : Levez-vous et marchez, parce que l'âme de votre mère se lèvera et marchera avec vous, et vous la ressusciterez en vous si vous faites fructifier sa pensée et son amour.

Elle a un corps sur la terre, c'est le vôtre ; vous avez une âme au ciel, c'est la sienne. Que cette âme et ce corps marchent ensemble, et votre mère revivra.

Croyez-moi, mon fils, la pensée et l'amour ne meurent jamais, et ceux que vous croyez morts

vivent plus que vous, s'ils pensent et s'ils aiment davantage.

Si la pensée de la mort vous attriste et vous épouvante, réfugiez-vous dans le sein de la vie; c'est là que vous trouverez tous ceux que vous aimez.

Les morts sont ceux qui ne pensent pas et qui n'aiment pas; car ils travaillent pour la corruption, et la corruption à son tour les travaille.

Laissez donc les morts pleurer sur les morts, et vivez avec les vivants!

L'amour est le lien des âmes; et lorsqu'il est pur, ce lien est indestructible.

Votre mère vous précède, elle marche vers Dieu; mais elle est enchaînée encore à vous : et si vous vous endormez dans la torpeur ou dans un chagrin égoïste, elle sera forcée de vous attendre et elle souffrira.

Mais je vous dis en vérité que tout le bien que vous ferez sera compté à son âme, et que si vous faites du mal, elle en souffrira volontairement la peine.

C'est pourquoi je vous dis : Si vous l'aimez, vivez pour elle.

Le jeune homme alors se leva, et ses larmes

cessèrent de couler, et il contemplait la face du Seigneur avec étonnement, car le visage du Christ rayonnait d'intelligence et d'amour, et l'immortalité resplendissait dans ses yeux.

Alors il prit le jeune homme par la main et lui dit : — Venez.

Puis il le conduisit sur une colline qui dominait la ville tout entière, et il lui dit : — Voilà le véritable champ des tombeaux.

Là-bas, dans ces palais qui attristent l'horizon, il y a des morts qu'il faut pleurer bien plutôt que ceux dont les restes sont ici, car ceux-là ne se reposent point.

Ils s'agitent dans la corruption et disputent aux vers leur pâture; ils sont semblables à l'homme qui a été enterré vivant.

L'air du ciel manque à leur poitrine, et la terre pèse sur eux. Ils sont cloués dans les étroites et misérables institutions qu'ils se sont faites, comme dans les planches d'un cercueil.

Jeune homme qui pleuriez et dont ma parole a séché les larmes, pleurez maintenant et gémissez sur les morts qui souffrent encore! pleurez sur ceux qui se croient vivants et qui sont des cadavres tourmentés!

C'est à ceux-là qu'il faut crier d'une voix puissante : Sortez de vos tombeaux ! Oh ! quand donc retentira la trompette de l'ange ?

L'ange qui doit réveiller le monde, c'est l'ange de l'intelligence ; l'ange qui doit sauver le monde, c'est l'ange de l'amour.

La lumière sera comme l'éclair qui se lève à l'orient et qui est vu en même temps à l'occident : à sa voix le corps du Christ, qui est le pain fraternel, sera révélé à tous, et autour du corps qui doit les alimenter les aigles se rassembleront !

Alors le verbe humain, affranchi des intérêts égoïstes, s'unira au Verbe divin.

Et la parole unitaire, retentissant dans le monde entier, sera la trompette de l'ange.

Alors les vivants se lèveront, les vivants que l'on avait crus morts et qui souffraient en attendant la délivrance.

Alors tout ce qui n'est pas mort se mettra en marche et ira au-devant du Seigneur ; tandis que les cendres de ceux qui ne sont plus seront balayées par le vent.

Jeune homme, tenez-vous prêt, et prenez garde de mourir !

Vivez pour ceux que vous aimez, aimez ceux

qui vivent, et ne pleurez pas ceux qui ont monté un degré de plus sur l'échelle de la vie; pleurez ceux qui sont morts!

Votre mère vous aimait, vous aime par conséquent bien plus encore maintenant que sa pensée et son amour sont affranchis des pesanteurs de la terre. Pleurez ceux qui ne pensent pas à vous et qui ne vous aiment pas.

Car je vous dis en vérité que l'humanité n'a qu'un corps et qu'une âme, et qu'elle vit partout où elle se sent travailler et souffrir.

Or, un membre qui n'est plus sensible au bien-être ou à la douleur des autres membres, est mort et doit être bientôt retranché.

Ayant dit ces choses, le Christ disparut aux yeux du jeune homme qui, après être resté quelques instants immobile et comme frappé du souvenir d'un rêve, reprit silencieusement le chemin de la ville, en disant : — Je vais chercher des vivants parmi les morts.

Et je ferai du bien à tous ceux qui souffrent, en souffrant avec eux et en les aimant, afin que l'âme de ma mère le sache et me bénisse dans le ciel.

Car je comprends maintenant que le ciel n'est

pas loin de nous, et que l'âme est au corps ce que le ciel matériel est à la terre.

Le ciel qui entoure et soutient la terre s'abreuve de l'immensité, comme notre âme s'enivre de Dieu même.

Et ceux qui vivent dans la même pensée et dans le même amour ne peuvent jamais être séparés !

II

LE PHILOSOPHE DÉCOURAGÉ.

Il y avait en ce temps-là un homme qui avait étudié toutes les sciences, médité sur tous les systèmes, et qui en était venu à douter de toutes choses.

L'être même lui paraissait un rêve, parce qu'il ne lui trouvait pas de cause suffisante. Il avait cherché la nature de Dieu et ne l'avait pas devinée, car il n'avait jamais aimé. Et son intelligence s'était obscurcie comme l'œil de celui qu fixe le soleil.

C'est pourquoi il était triste et découragé.

Jésus, qui s'occupe des morts et qui aime à guérir les aveugles, eut pitié de cette pauvre intelligence malade et de ce cœur éteint; et il entra un soir dans la chambre solitaire du philosophe.

C'était un homme pâle et chauve, aux yeux creux, au front plissé et aux lèvres dédaigneuses.

Il veillait seul près d'une petite table couverte de papiers et de livres; mais il ne lisait plus et n'écrivait plus.

Le doute courbait sa tête comme sous une main de plomb, ses yeux fixes ne regardaient pas et sa bouche souriait vaguement avec une profonde amertume.

Sa lampe se consumait près de lui, et ses heures passaient en silence sans espoir et sans souvenir.

Jésus se tint sans rien dire devant lui, et levant les yeux au ciel, il priait.

Le savant leva lentement la tête, puis la secoua et la laissa retomber en murmurant tout bas: « Visionnaire ! »

— Notre Père qui es au ciel, que ton nom soit sanctifié, dit Jésus.

— Il t'a laissé mourir sur la croix, reprit le penseur, et tu lui as crié inutilement: « Mon

de la lumière, et cette lumière frappe tes yeux qui ne la voient pas, parce qu'ils cherchent leur clarté en eux-mêmes et ne trouvent qu'obscurité.

— Seigneur, ouvrez-moi donc les yeux, dit le philosophe, et illuminez mes ténèbres.

Jésus lui dit : — Si je t'avais fermé les yeux, je devrais te les ouvrir ; mais si je les ouvre et qu'il te plaise de les refermer, comment verras-tu la lumière ?

Ne sais-tu pas que la volonté de l'homme agi sur les paupières de ses yeux, et que si on le force d'avoir les yeux ouverts ou fermés, il perdra la vue ?

Je puis t'engager à allumer en toi le feu qui éclaire, et c'est pourquoi je te fais entendre ma parole, et puisque déjà tu désires que je t'ouvre les yeux, tu n'es pas éloigné de voir. Que ton désir se change donc en une volonté énergique, et tu ouvriras toi-même les yeux et tu verras.

— Quel est le feu qui éclaire ? demanda le savant.

— Tu le sauras, lui dit le Christ, quand tu auras beaucoup aimé.

Car si la raison est comme une lampe, c'est l'amour qui en est la flamme.

Si la raison est comme l'œil de notre âme, c'est l'amour qui en est la puissance et la vie.

Une grande raison sans amour est un bel œil mort, c'est une lampe richement ciselée, mais froide et éteinte.

Lorsque l'égoïsme des passions animales avait fait défaillir la philosophie humaine, j'ai sauvé le monde par la foi, parce que la foi est la philosophie de l'amour.

On croit à ceux qu'on aime et à ceux dont on sait être aimé : aussi avais-je donné pour base à la foi une charité immense, lorsque moi et mes apôtres nous avons prouvé aux hommes, par un sanglant martyre, la sincérité de notre amour. Et tant que l'Église a régné par la charité, elle a triomphé par la foi ; mais la foi attend l'intelligence, et le moment approche où ceux qui auront cru sans voir comprendront et verront.

Si donc tu veux comprendre, commence par aimer, afin de croire.

— Que croirai-je donc, Seigneur ?

— Tout ce que tu ignores : car la foi est la confiance de l'ignorance raisonnable. Crois tout ce que Dieu sait et ta foi embrassera l'immensité. Confie à ton père céleste tout ce dont il se réserve

la connaissance, et ne t'inquiète pas d'abord des destinées infinies. Aime cette immense sagesse dont tu es l'enfant, aime les autres hommes qui passent ignorants comme toi sur la terre, et borne maintenant encore ta science à l'accomplissement de tes devoirs; tu la verras bientôt grandir d'elle-même et monter jusqu'à Dieu, car Dieu se laisse voir par les cœurs purs.

— Oh ! voir Dieu ! s'écria le savant en entr'ouvrant ses lèvres tremblantes, comme un homme qui a soif et qui attend la pluie du ciel. Oh ! réunir enfin dans ma pensée tous les rayons épars de cette vérité que j'ai tant aimée et qui m'échappait toujours !... Mais qui me donnera cet amour immense qui fait communier l'homme avec Dieu, et le rapprochera du centre de toute lumière ?

— Tu le mériteras par tes œuvres, lui dit le Christ; car si l'on se corrompt dans les œuvres de la corruption, si l'on se perd dans les œuvres de la haine, on s'agrandit et l'on se sauve par les œuvres de l'amour. Pour s'approcher de Dieu, il faut marcher, et les actions saintes sont les mouvements de votre âme.

— Quelles sont les actions vraiment saintes? demanda le docteur ; est-ce la prière et le jeûne ?

— Écoute, dit le Christ, et ne juge pas témérairement tes frères qui ont passé en cherchant et en pleurant. L'humanité s'est confirmée dans le désir par la prière et les larmes. Et ceux de ses enfants qui les premiers ont eu soif des choses du ciel, se sont abstenus de celles de la terre ; mais tout cela n'était que le commencement. Il fallait savoir s'abstenir, pour apprendre à bien user. Il fallait sacrifier d'abord le corps à la pensée, pour émanciper la pensée. Car le ciel moral, c'est la liberté de l'âme ; mais l'âme est appelée à régir le corps et non à le détruire ; de même que le ciel physique régit la terre et ne la détruit pas. Le temps de la prière et des larmes doit faire place aux jours du travail et de l'espérance : car la prière des anciens était un travail, et il faut que notre travail, à nous, soit une prière plus efficace et plus active.

— Comment travaillerai-je ? dit le philosophe ; je ne sais rien faire d'utile.

— Tu as donc perdu à de vains efforts la vigueur de ta pensée, répondit le Christ : et toi qui voulais tout savoir, tu n'as pas même appris à vivre. Redeviens un petit enfant et va à l'école de l'amour. Apprends à aimer et

à faire du bien, voilà la vraie science de la vie.

Souviens-toi de la légende du Christophore. C'était un géant terrible, mais comme il ignorait l'usage de sa force, il était faible comme un enfant.

Il lui fallait donc un tuteur, et il se mit au service d'un roi; mais le roi fut malade et Christophore le quitta.

Il chercha celui qui peut faire souffrir les rois; et comme il ne connaissait pas Dieu, il s'attacha d'abord au génie du mal.

Cependant un jour une croix apparut sur un rocher, et le génie du mal tomba comme frappé de la foudre.

Christophore chercha alors celui dont la croix est le signe, et un vieillard lui dit qu'il le trouverait en faisant du bien.

Christophore ne savait ni prier ni travailler, mais il était fort et de grande taille, et il se mit à porter sur ses épaules les voyageurs égarés qui voulaient traverser le torrent.

Or, un soir, il porta un petit enfant sous lequel il s'inclina, comme s'il eût porté le monde, car dans la personne du pauvre orphelin égaré il avait reconnu le grand Dieu qu'il attendait.

As-tu compris cette parabole?

— Oui, Seigneur, dit le philosophe devenu chrétien.

Eh bien! va et fais comme Christophore, porte le Christ lorsqu'il tombe de fatigue, ou lorsque les torrents du monde s'opposent à son passage. Le Christ pour toi sera l'humanité souffrante. Sois l'œil de l'aveugle, le bras du faible et le bâton du vieillard; et Dieu te dira le grand pourquoi de la vie humaine.

— Je le ferai, Seigneur, et désormais je sens que je ne serai plus seul au monde. Auquel de mes frères tendrai-je d'abord la main?

— A celui qui est plus malheureux que toi, et qui expire inconnu de toi-même dans la petite chambre qui est voisine de la tienne. Va donc à son secours, parle-lui pour qu'il espère, aime-le pour qu'il croie, fais-toi aimer de lui pour qu'il vive.

— Conduisez-moi près de lui, Seigneur, et parlez-lui pour moi.

— Viens et regarde, dit le Sauveur, et il toucha légèrement la muraille, qui s'entr'ouvrit comme un double rideau, et le savant fut transporté en esprit dans la chambre voisine de la

sienne. C'était celle d'un jeune poète qui allait mourir abandonné.

III

LE POÈTE MOURANT.

Il y avait donc en ce temps-là un jeune homme qui, de bonne heure, avait écouté dans son âme l'écho des harmonies universelles.

Or, cette musique intérieure avait distrait son attention de toutes les choses de la vie mortelle, parce qu'il vivait dans une société encore sans harmonie.

Enfant, il était le jouet des autres enfants, qui le prenaient pour un idiot; jeune homme, il trouva à peine une main pour serrer sa main, un cœur pour reposer son cœur.

Ses jours passaient dans un long silence et dans une profonde rêverie; il contemplait avec d'étranges extases le ciel, les eaux, les arbres, les campagnes verdoyantes; puis ses regards deve-

— Comment travaillerai-je pour elle? répondit l'orphelin; elle n'a plus besoin de rien, maintenant qu'elle est dans la terre.

— Vous vous trompez, mon fils, et vous confondez encore le corps avec le vêtement. Elle a plus que jamais besoin d'intelligence et d'amour dans le monde des esprits. Or, vous êtes la vie de son cœur et la préoccupation de son esprit, et elle vous appelle à son aide.

Pour que vous traversiez la vie en y faisant du bien, et pour que vous arriviez près d'elle les mains pleines lorsque Dieu vous réunira.

Pour avoir le droit de se reposer, il faut travailler. Or, si vous ne travaillez pas pour votre mère, vous mettrez son âme à la gêne. C'est pourquoi je vous disais : Levez-vous et marchez, parce que l'âme de votre mère se lèvera et marchera avec vous, et vous la ressusciterez en vous si vous faites fructifier sa pensée et son amour.

Elle a un corps sur la terre, c'est le vôtre ; vous avez une âme au ciel, c'est la sienne. Que cette âme et ce corps marchent ensemble, et votre mère revivra.

Croyez-moi, mon fils, la pensée et l'amour ne meurent jamais, et ceux que vous croyez morts

agité par la fièvre et ses yeux étincelaient d'un feu sombre.

Le Christ lui apparut vêtu de la robe blanche, emblème de folie qu'il avait reçu d'Hérode, et le front couronné tout à la fois d'épines sanglantes et d'une auréole de gloire.

— Frère, dit-il au pauvre malade en le regardant avec un ineffable amour, pourquoi veux-tu mourir ?

— Parce qu'on ne peut plus vivre sur la terre lorsqu'on a vu le ciel, soupira le poète.

— Et moi, pour vivre et souffrir sur la terre, je suis pourtant descendu du ciel, reprit Jésus.

— Vous êtes le fils de Dieu et vous êtes fort.

— Et j'ai voulu être le fils de l'homme pour avoir faim, pour craindre et pour pleurer. N'ai-je pas défailli au jardin des Olives ? N'ai-je pas gémi sur la croix comme si Dieu m'avait abandonné ?

— Eh bien ! moi, dit le malade, je sors de la vie comme vous du jardin des Olives, et je suis sur le lit de douleur comme vous sur la croix.

— Si je n'avais fait que prier mon Père, dans les vallées, en respirant le parfum des rosiers de Sârons, si je m'étais silencieusement enivré des extases du Thabor, je n'aurais pas mérité de ra-

cheter le monde sur la croix, répondit le Sauveur. Mais j'ai cherché la brebis égarée, et pour arrêter mes pieds qui couraient sans cesse après les misères du peuple, il a fallu les clous des bourreaux. Il a fallu percer mes mains pour les empêcher de rompre le pain aux multitudes affamées ; et c'est alors que, ne pouvant plus donner autre chose à mes frères, j'ai laissé couler tout mon sang !

— J'ai chanté, dit le poète, et les hommes ne m'ont pas entendu.

— C'est que tu chantais pour toi seul et que tu as trop dédaigné leurs dédains. Il fallait, à l'exemple du Verbe éternel, descendre assez pour te faire entendre.

— Peut-être au lieu de m'oublier, ils m'auraient crucifié alors !

— Et c'est alors seulement, ô mon frère ! qu'il eût été beau de mourir pour ressusciter glorieux !

— Maître, au lieu de me consoler à ma dernière heure, venez-vous pour m'effrayer et m'adresser des reproches ?

— Je viens te guérir et t'inspirer le courage de vivre, afin de te faire mériter une mort tranquille et pleine d'immortalité.

Pourquoi veux-tu vivre seulement dans le ciel

pendant les jours que Dieu te donne à passer sur la terre ?

Pourquoi laisses-tu se perdre dans des aspirations vagues l'immense amour de ton cœur ?

Pourquoi t'isoles-tu dans l'orgueil de tes rêves, quand des douleurs réelles saignent et palpitent autour de toi ?

Dieu ne t'a pas donné le baume céleste pour en parfumer ta tête ; il ne t'a pas confié le vin de son calice pour enivrer ta bouche et la dégoûter des amertumes de la terre.

Tu devais adoucir, relever, consoler : tu devais être le médecin des âmes, et voilà que toi-même, pour avoir caché les remèdes de Dieu, tu es plus malade que les autres.

On ne t'a pas compris, dis-tu ; mais c'est toi, pauvre jeune homme, qui n'as pas compris tes frères.

Quoi ! ton intelligence était supérieure, et tu n'as pas su parler aux pauvres d'esprit ! tu te croyais grand et tu as eu peur de te baisser pour rapprocher ta bouche de l'oreille des petits ! tu aimais, et tu as été dégoûté des infirmités des hommes !

Relève-toi, pauvre ange tombé, et recommence

ta mission ! Sache que l'esprit d'harmonie, c'est l'esprit d'amour que j'annonçais au monde sous le nom du consolateur. Si c'est le Saint-Esprit qui t'anime, sois désormais le consolateur de tes frères, et pour avoir le droit et le pouvoir de les consoler, apprends à souffrir et à travailler avec eux.

J'étais plus grand que toi, et plus que toi j'élevais mon âme au sein des harmonies éternelles; et pourtant j'ai passé ma vie à travailler avec les charpentiers et à converser avec les pauvres, éclairant leur esprit, remuant leurs cœurs et guérissant leurs maladies. Jusqu'à présent tu n'as fait de la poésie qu'en rêves et en paroles, mais le temps est venu de faire de la poésie en actions ! Car tout ce qui se fait par amour de l'humanité, tout ce qui est dévouement, sacrifice, patience, courage et persévérance, tout cela est sublime d'harmonie, c'est la poésie des martyrs !

Au lieu d'aimer vaguement l'infini, tâche d'aimer infiniment tes frères qui sont près de toi.

En voici un que je t'amène; il souffrait comme toi et il était venu au néant de la pensée pour avoir isolé le travail de sa pensée, comme tu en

es venu au désespoir du cœur pour avoir isolé ton amour !

Désormais vous saurez tous deux qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul.

Le philosophe devenu chrétien s'approcha alors du lit du malade dont la fièvre s'était calmée tout à coup à la parole douce et sévère de Jésus, et il lui dit :

— Frère, acceptez mes soins et la moitié du pain qui me reste : demain nous travaillerons ensemble, et quand je serai malade à mon tour, vous me soignerez et vous aurez du pain pour moi.

— Frère, parce que vous avez vu le ciel, ne brisez pas l'échelle qui vous y fera monter, prenez-moi plutôt par la main et conduisez-moi, car j'ai beaucoup pensé et beaucoup médité, et je sens maintenant que je n'ai pas assez aimé.

Vous dont la voix est l'écho vivant de l'harmonie éternelle, vous êtes un enfant du céleste amour, car la bouche parle de l'abondance du cœur.

Mais l'amour ne saurait devenir égoïste sans se donner la mort à lui-même, et il ne trouve la plénitude de la vie qu'en se donnant tout entier aux autres.

Vivez donc pour que je vous aime, car si j'aime, je serai heureux ; et si vous aimez Dieu, vous voulez le bonheur de ceux qui sont les enfants de Dieu comme vous. L'harmonie est à la fois science et poésie, l'exactitude numérique est la grande loi de la beauté, et les magnificences harmoniques sont la raison divine des nombres ; mais tout cela, pour être vivant et réel, doit s'appliquer à ce qui est.

Frère, le positif de Dieu est mille fois plus poétique que l'idéal de l'homme. Cherchons Dieu dans l'humanité et ne désespérons pas de ses destinées : car ses désordres mêmes la conduisent à l'harmonie, et si Dieu nous a comptés au nombre de ceux qui voient les premiers où doit aller ce peuple errant à travers les solitudes, mettons-nous à la tête de ce grand et laborieux mouvement au lieu de nous isoler et de mourir.

— Frère, merci pour toi, dit le poète, et merci pour celui qui t'inspire ! désormais je ne me retirerai plus du champ de bataille pour mourir seul, quand je pourrais combattre encore ; je me croirais un lâche et un déserteur.

Si je tombe les armes à la main au premier ou au second rang de la milice humanitaire, je mour-

rai plein de courage et en bénissant Dieu, et mon âme ne se présentera pas seule devant le juge suprême.

Depuis ce jour, le philosophe et le poëte s'unirent d'une sainte amitié, et ils ne dédaignèrent pas quelquefois les plus humbles travaux pour soutenir leur vie.

Ils traversaient ainsi toutes les classes de la société et trouvaient partout des cœurs malades qui attendaient le baume d'une parole de sagesse et d'amour.

Partout ils sentirent qu'ils pouvaient encore faire du bien, et les douleurs de la vie leur parurent légères ; car ils les supportaient avec courage, pour inspirer du courage à ceux qui souffraient comme eux, et le dévouement leur donnait une force nouvelle.

IV

LE NOUVEAU NICODÈME.

Il y avait en ce temps-là un prêtre qui aimait la vérité, et qui cherchait le bien dans toute la sincérité de son cœur.

Or, une nuit qu'il veillait et qu'il priait, le Christ vint s'asseoir auprès de lui et le regarda avec bonté.

— Maître, est-ce vous, enfin? dit le pasteur. Il y a longtemps que je vous cherche, et c'est vous qui venez à moi pendant la nuit!

Jésus lui répondit : — Nicodème est venu me voir pendant la nuit, parce qu'il avait peur des Juifs : je sais que ton existence dépend de la nouvelle synagogue, et je n'ai pas voulu te compromettre.

Car les scribes et les pharisiens, et les faux docteurs de la loi me persécutent encore et persécutent ceux qui me reçoivent.

— Seigneur, dit le prêtre avec tristesse, les glorieuses années dont se composent les beaux siècles de l'Eglise ont donc été infécondes pour l'avenir? la vérité échappe donc toujours aux ardentes aspirations de l'homme? les saints et les martyrs se sont donc trompés, puisque dix-huit siècles de combats et d'étude n'ont abouti qu'à faire encore vos ennemis de ceux qui devaient être vos ministres!

Jésus lui dit : — Ils ne sont pas tous mes ennemis, et mon Père compte encore parmi eux des âmes généreuses et des cœurs purs.

J'irai à eux comme je suis venu à toi, pour leur rappeler les signes des temps et pour ouvrir leurs yeux afin qu'ils voient.

Je viens t'expliquer en secret encore ce que j'enseignais en secret à ce docteur de l'ancienne loi, qui était aussi un homme de désir.

Je lui disais que l'entrée du royaume de Dieu était une naissance nouvelle.

La vie du monde est une génération sans cesse renouvelée, et il faut que les germes de l'année qui meurt soient déposés dans la terre pour préparer les richesses de l'année qui naîtra.

Mais on ne doit pas mettre le vin nouveau dans les anciens vases.

La vigne de mon Père n'est jamais stérile, et d'année en année elle renouvelle ses fruits, mais il appelle des vignerons à différentes heures du jour.

C'est pourquoi j'appelais les docteurs fidèles de l'ancienne loi à une naissance nouvelle, car leur vieille mère, la synagogue judaïque, était mourante, et pour naître il fallait sortir de son sein.

Et ceux qui ont cru ont laissé le cadavre de la synagogue en restant unis à son âme, et ils ont été les premiers enfants de l'Église universelle.

Mais l'Église universelle, c'était un ciel nouveau et une terre nouvelle, et pour renouveler toutes choses il fallait combattre d'abord contre toutes les puissances de la terre et du ciel.

C'est pourquoi les premiers chrétiens construisirent une arche pour lutter contre le déchaînement des vents et le soulèvement des eaux.

Cette arche fut l'Église hiérarchique, la sainte Église catholique, la gardienne du symbole de l'unité.

Tant que l'arche est portée par les eaux, elle marche sous le souffle de Dieu, et c'est dans son sein que toute âme vivante cherche un refuge : — mais dès qu'elle s'arrête, la famille nouvelle doit en sortir pour repeupler le monde, et c'est là cette nouvelle naissance dont je t'ai parlé.

Le prêtre lui dit : — Seigneur, dois-je sortir de l'Église catholique ? Mais à quelle autre Église pourrai-je me réunir ?

— Je ne te dis pas de sortir de l'Église catholique, reprit Jésus, mais je t'invite à y entrer. Je te dis de te détacher des ombres pour commencer à vivre dans la lumière. Je te dis de sortir de l'école pour entrer dans la société et y appliquer la science que tu as dû acquérir !

Je n'étais pas venu détruire la loi ancienne, mais lui donner son accomplissement, et je viens maintenant pour accomplir la loi nouvelle.

N'ai-je pas dit : Croyez d'abord et vous comprendrez ensuite, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres ?

N'ai-je pas dit que mon second avénement serait comme l'éclair qui frappe les yeux de tous et qui brille à la fois sur le monde entier ?

N'ai-je pas annoncé que l'esprit d'intelligence viendrait et qu'il suggérerait à mes disciples le complément de mes paroles ? Et vos symboles ne disent-ils pas que l'esprit d'intelligence est l'esprit d'amour qui doit opérer une création nouvelle et qui rajeunira la face de la terre ?

Or, l'esprit d'amour n'est-il pas l'esprit d'ordre et d'harmonie qui doit associer tous les hommes et les faire communier tous à l'unité divine et humaine ?

Sortez donc de tous les liens qui empêchent les frères de marcher vers leurs frères, renversez les barrières qui séparent, élargissez les demeures qui isolent, échappez aux doctrines qui réprouvent les uns et choisissent les autres, sortez de la synagogue aveuglée, entrez dans l'Église catholi-

que, qui n'est plus maintenant un conventicule de prêtres et de docteurs, mais l'association universelle de tous les hommes d'intelligence et d'amour.

— Seigneur, dit le prêtre, je ferai tout ce que vous me direz. Où irai-je d'abord et comment commencerai-je ?

— Restez où vous êtes, dit Jésus, et faites ce que vous avez à faire.

Instruisez les enfants, catéchisez les pauvres, visitez les malades et priez pour le peuple.

Que rien ne soit changé dans vos œuvres, mais qu'un amour universel les vivifie et les féconde !

Prêchez la miséricorde et la paix, prêchez la modestie et le pardon des injures, prêchez les saintes aspirations vers Dieu et l'union entre les frères !

Que la charité soit la loi de votre âme, et vous n'imposerez pas à la conscience des autres de contraintes désespérantes !

Soyez doux et humble de cœur comme mes premiers disciples, lorsque vous parlerez aux femmes, aux enfants et au pauvre peuple ; mais soyez inflexible comme mes martyrs, lorsqu'on voudra vous corrompre ou vous intimider !

Ce que je te dis, je le dis pour tous ceux qui, comme toi, croiront à l'esprit d'intelligence et d'amour, et c'est pourquoi j'adresse la parole à plusieurs.

Ne confondez pas l'esprit d'abstinence avec l'esprit de mort, car je n'ai ordonné à mes disciples de s'abstenir pour un temps des richesses de leur père, que pour leur apprendre à en user dignement.

Je te dis en vérité que je ne suis pas venu pour tuer la chair, mais pour la sauver en la soumettant à l'esprit.

Car il ne doit pas y avoir de division entre l'esprit et la chair de l'homme ; Dieu les a également créés et bénis.

L'esprit est le roi de la chair; un roi ne doit pas régner pour détruire.

Les organes et les sens sont les sujets de l'intelligence.

Un roi doit empêcher ses sujets de mal faire ; mais il doit aussi pourvoir à leur prospérité et à leur bonheur.

L'attrait n'est-il donc pas la loi générale des êtres, et l'équilibre n'est-il pas l'harmonie des attractions ?

Que l'esprit donc ne brise pas la chair, et que la chair n'éteigne pas l'esprit.

Car l'un ou l'autre de ces excès serait la mort!

Or, je ne suis pas venu donner la mort à ceux qui vivaient, je suis venu pour rendre la santé à ceux qui étaient malades et la vie à ceux qui étaient morts!

Ayant dit toutes ces choses, Jésus disparut aux regards du bon prêtre et le laissa plein d'espérance et de courage; car il voyait la force de Dieu relever d'âge en âge les défaillances des hommes, et il comprenait comment la religion marche toujours à travers les siècles en grandissant et en triomphant toujours.

V

LE TOMBEAU DE SAINT JEAN.

En ce temps-là, Jésus parcourut avec la rapidité de l'esprit toutes les contrées de la terre.

Toutes étaient tristes et attendaient. Et partout le Christ était seul encore, comme au jardin des Oliviers.

Il entra comme un pauvre pèlerin dans la basilique de Saint-Pierre où personne ne le reconnut, il s'approcha du tombeau des apôtres, pour voir si leurs reliques étaient mûres pour la résurrection; mais les cendres des saints étaient froides et ils continuèrent à dormir leur sommeil.

Or, il est un de ces apôtres qui, selon la tradition, n'a jamais dû mourir : celui que la peinture symbolique nous représente toujours jeune, et qui a un aigle pour emblème, c'est celui qu'on appelle l'Apôtre de la charité et le disciple de l'amour.

C'est celui-là, disaient les légendes des premiers siècles, qui doit se réveiller à la fin des temps, pour sauver le monde, en y rallumant le feu sacré de la charité fraternelle.

Et, en effet, disent les mêmes légendes, ses restes n'ont pas été retrouvés : les fidèles d'Éphèse ont cru l'ensevelir et le garder parmi eux, mais les anges sont venus et ont caché l'apôtre endormi dans les solitudes de Pathmos.

Jésus donc se transporta dans l'île de Pathmos, qui semble épouvantée encore du bruit des sept tonnerres; et il s'approcha de la grotte où dormait son disciple fidèle.

A l'entrée du tombeau, une forme céleste était assise immobile ; c'était comme une femme couverte d'un long manteau azuré qui lui couvrait la tête et l'enveloppait tout entière en retombant autour d'elle en larges plis.

Ses mains pâles et un peu allongées étaient jointes avec ferveur, et ses yeux pleins d'une tristesse résignée et d'une espérance infinie étaient fixés sur le tombeau.

Jésus s'approcha d'elle et lui dit : — Ma mère, est-ce vous ? Vous saviez sans doute que je devais venir ici ?

— Je le savais, mon fils, répondit Marie ; car celui qui repose ici, vous l'avez tendrement aimé ; et lorsque vous alliez mourir, vous m'avez confiée à lui en lui disant : « Voici ta mère. »

Maintenant, pour que je puisse revenir sur la terre en la personne des femmes qui comprendront ce que c'est que d'être mère, il faut que le disciple de l'amour revive pour me protéger. Car je dois, ô mon fils, en la personne de toutes les femmes d'intelligence et d'amour, vous mettre au monde une seconde fois.

— Ma mère, reprit Jésus, souvenez-vous de ce

que l'ange dit aux femmes qui me cherchaient dans un sépulcre :

« Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts ? il est ressuscité, il n'est plus ici. »

— Vous savez que le prophète Élie, selon les traditions des Juifs, devait revenir sur la terre pour me préparer les voies. La forme d'Élie s'était transfigurée et son esprit est revenu en la personne de Jean-Baptiste.

Ainsi, je vous dis en vérité que vous vivez maintenant sur la terre en la personne de toutes les femmes qui sentent tressaillir dans leur sein l'espérance de l'avenir. C'est pourquoi, ô ma mère, vous apparaissez aujourd'hui pour la dernière fois sous votre figure symbolique.

Jean, mon disciple bien-aimé, a légué son esprit à tous les hommes pleins de foi et d'amour qui veulent bâtir la nouvelle Jérusalem, la cité sainte de l'harmonie, et je vous dis en vérité que ceux-là savent honorer leur mère, et qu'ils sont dignes d'être appelés les fils de la femme.

Car ils soumettent leur cœur aux inspirations de votre cœur, eux qui veulent partager le travail à tous les enfants de la grande famille selon les attraits et les aptitudes de chacun, afin que tous

composent ensemble le miel de la ruche humaine qui servira ensuite à la nourriture de tous.

Ils savent ce que c'est que la femme, ceux qui veulent affranchir son amour de toute servitude, afin qu'il ne se prostitue jamais et que la source des générations soit pure.

Levez-vous donc et venez, ô ma mère; venez sur le Calvaire, assister à mon dernier triomphe symbolique, puis nous revivrons dans l'humanité tout entière. Toutes les femmes seront vous, et tous les hommes seront moi, et nous deux nous ne ferons qu'un.

Et le Christ, soulevant sa mère et la portant dans ses bras comme elle l'avait porté tant de fois lorsqu'il était petit enfant, quitta l'île de Pathmos, et marchant sur les flots de la mer, il s'en alla vers les rivages de la Palestine.

En ce moment le soleil se levait et faisait resplendir toute la surface des eaux, et les deux formes célestes glissaient sans jeter d'ombre et sans laisser de traces, comme un couple d'oiseaux merveilleux, ou comme une nuée légère, teinte des couleurs de l'aurore, et nuancée des reflets de l'arc-en-ciel.

VI

LES ADIEUX AU CALVAIRE.

Jésus traversa les champs désolés de la Judée et s'arrêta sur la cime aride de l'ancien Calvaire.

Là un ange au sourcil noir et à l'œil sombre était assis, enveloppé dans ses deux vastes ailes. C'était Satan, le roi du vieux monde.

L'ange rebelle était triste et fatigué, et il détournait ses regards avec dégoût d'une terre où le mal était sans génie et où l'ennui d'une corruption timide avait succédé aux combats titaniens des grandes passions antiques. Il sentait qu'en éprouvant les hommes il avait instruit les forts et n'avait trompé que les faibles; aussi ne daignait-il plus tenter personne, et sombre sous son diadème d'or, il écoutait vaguement tomber les âmes dans l'éternité, comme les gouttes monotones d'une pluie éternelle.

Poussé par une force qui lui était inconnue, il était venu s'asseoir sur le Calvaire, et rêvant à la mort de l'Homme-Dieu, il en était jaloux.

C'était un ange puissant et beau ; mais il était jaloux du Christ, et cette jalousie était figurée par un serpent qui plongeait la tête dans sa poitrine et lui rongeait le cœur.

Jésus et Marie étaient debout près de lui et le regardaient en silence avec une grande pitié. Satan regarda à son tour le Rédempteur et sourit avec amertume.

— Viens-tu, lui dit-il, essayer de mourir une seconde fois pour un monde que n'a pu sauver ton premier supplice ?

As-tu essayé inutilement de changer les pierres en pain pour nourrir ton peuple, et viens-tu m'avouer ta défaite ?

Es-tu tombé du haut du Temple, et ta divinité s'est-elle brisée dans sa chute ?

Viens-tu pour m'adorer, afin de posséder le monde ? Va, il est maintenant trop tard, et je ne saurais te tromper. L'empire du monde a échappé à ceux qui m'adoraient en ton nom ; et moi-même je suis las d'un règne sans gloire. Si tu es découragé comme moi, assieds-toi près de moi, et ne pensons plus ni à Dieu ni aux hommes.

— Je ne viens pas m'asseoir près de toi, lui dit le Christ, je viens te relever, te pardonner

et te consoler, pour que tu cesses d'être méchant.

— Je ne veux pas de ton pardon, répondit le mauvais ange, et ce n'est pas moi qui suis méchant.

Le méchant, c'est celui qui donne aux esprits la soif de l'intelligence, et qui enveloppe la vérité dans un impénétrable mystère.

C'est celui qui laisse entrevoir à leur amour une vierge idéale, une beauté enivrante à les jeter dans le délire, et qui la leur donne pour l'arracher aussitôt à leurs premiers embrassements et la charger de chaînes éternelles. C'est celui enfin qui a donné la liberté aux anges, et qui a préparé des supplices infinis pour ceux qui ne voudraient pas être ses esclaves !

Le méchant, c'est celui qui a tué son fils innocent sous prétexte de venger sur lui le crime des coupables, et qui n'a pas pardonné aux coupables, mais leur a fait un crime de plus de la mort de son fils !

— Pourquoi me rappeler si amèrement l'ignorance et les erreurs des hommes ? reprit Jésus : je sais mieux que toi combien ils ont défiguré l'image de Dieu, et tu sais bien toi-même que

Dieu ne ressemble pas à l'image qu'ils en ont faite.

Dieu ne t'a donné soif d'intelligence que pour t'abreuver à jamais de la vérité éternelle. Mais pourquoi fermer les yeux et chercher le jour en toi-même au lieu de regarder le soleil ?

Si tu cherchais la lumière où elle est, tu la verrais; car il n'y a en Dieu ni ombres ni mystères; les ombres sont en toi et les mystères sont les faiblesses de ton esprit.

Dieu n'a pas donné la liberté à ses créatures pour la reprendre, mais il la leur donne pour épouse et non pour amante illégitime; il veut qu'on la possède et non qu'on lui fasse violence, car cette chaste fille du ciel ne survit pas à un outrage, et quand sa dignité virginale est blessée, la liberté est morte pour celui qui l'a méconnue.

Dieu ne veut pas d'esclaves : c'est l'orgueil révolté qui a créé la servitude. La loi de Dieu, c'est le droit royal de ses créatures; ce sont les titres de leur liberté éternelle.

Dieu n'a pas tué son fils, mais le fils de Dieu a donné volontairement sa vie pour tuer la mort : et c'est pour cela qu'il vit maintenant dans l'humanité tout entière et qu'il sauvera toutes les gé-

nérations, car d'épreuve en épreuve il conduit la famille humaine dans la terre promise, et déjà elle en a goûté les premiers fruits. Je viens donc t'annoncer, ô Satan, que ta dernière heure est arrivée, à moins que tu ne veuilles être libre et régner avec moi sur le monde, par l'intelligence et l'amour.

Mais tu ne t'appelleras plus Satan, tu reprendras le nom glorieux de Lucifer, et je mettrai une étoile sur ton front et un flambeau dans ta main. Tu seras le génie du travail et de l'industrie, parce que tu as beaucoup lutté, beaucoup souffert et douloureusement pensé !

Tu étendras tes ailes d'un pôle à l'autre et tu planeras sur le monde; la gloire se réveillera à ta voix. Au lieu d'être l'orgueil de l'isolement, tu seras l'orgueil sublime du dévouement, et je te donnerai le sceptre de la terre et la clef du ciel.

— Je ne te comprends pas, dit le démon en secouant tristement la tête, et je ne saurais te comprendre : tu sais bien que je ne puis plus aimer ! Et avec un geste douloureux l'ange déchu montrait au Christ la plaie qui lui sillonnait la poitrine et le serpent qui lui rongeait le cœur.

Jésus se tourna vers sa mère et la regarda : Marie comprit le regard de son fils, elle s'approcha du malheureux ange et ne dédaigna pas d'étendre la main vers lui et de toucher sa poitrine blessée.

Alors le serpent tomba de lui-même et expira aux pieds de Marie, qui lui écrasa la tête ; la plaie du cœur de l'ange fut cicatrisée, et une larme, la première qu'il eût versée, descendit lentement sur le visage repentant de Lucifer.

Cette larme était précieuse comme le sang d'un Dieu ; et par elle furent rachetés tous les blasphèmes de l'enfer.

L'ange régénéré se prosterna sur le Calvaire et baisa en pleurant la place où s'était jadis enfoncée la croix.

Puis il se releva triomphant d'espérance et rayonnant d'amour, et se jeta dans les bras du Christ. Alors le Calvaire trembla ; sa cime aride se revêtit tout à coup d'une verdure fraîche et brillante, et se couronna de fleurs.

Et à l'endroit où fut la croix une jeune vigne s'éleva et se chargea de fruits mûrs et parfumés.

Le Sauveur dit alors : — Voici la vigne qui donnera le vin de la communion universelle, et

elle croîtra jusqu'à ce que tous ses rameaux embrassent toute la terre.

Puis, reprenant sa mère par la main, il tendit l'autre main à l'ange de la liberté et lui dit : — Que nos formes symboliques retournent maintenant au ciel, je ne reviendrai plus souffrir la mort sur cette montagne, Marie n'y pleurera plus son fils et Lucifer n'y traînera plus les remords de son crime maintenant effacé.

Nous ne sommes plus qu'un même esprit : l'esprit d'intelligence et d'amour, l'esprit de liberté et de courage, l'esprit de vie qui a triomphé de la mort.

Tous trois alors prirent leur vol à travers l'espace ; et s'élevant à une prodigieuse hauteur, ils virent la terre et tous ses royaumes qui étendaient leurs chemins les uns vers les autres comme des bras entrelacés, ils virent les campagnes vertes déjà des premières moissons fraternelles, et de l'Orient à l'Occident ils entendirent le prélude mystérieux du cantique de l'union. Et vers le nord, sur la crête d'une montagne bleuâtre, ils virent se dessiner la forme gigantesque d'un homme qui élevait ses bras vers le ciel.

Sur ses bras on voyait encore la trace récente

des chaînes qu'il venait de rompre, et sa poitrine était cicatrisée comme celle de Lucifer.

Sous son pied droit, sur la pointe la plus aiguë de la montagne, palpitait encore le cadavre d'un vautour dont la tête et les ailes étaient pendantes.

Cette montagne, c'était le Caucase; et le géant délivré qui étendait ses mains était l'antique Prométhée.

Ainsi les grands symboles divins et humains se rencontraient et se saluaient sous un même ciel; puis ils disparurent pour faire place à Dieu même qui venait habiter pour toujours avec les hommes.

VII

LA DERNIÈRE VISION.

Au-dessus des formes matérielles et de l'atmosphère terrestre, il est une région où les âmes s'élancent affranchies de leurs chaînes.

C'est là que les arômes éthérés, obéissant à la pensée, la revêtent successivement de toutes les splendeurs de la forme idéale et peuplent de

merveilleuses beautés le monde spirituel de la poésie et des visions.

C'est dans cette région que nous emportent les plus beaux rêves pendant notre sommeil, et c'est là que, pendant leurs veilles laborieuses, l'inspiration élevait le génie des grands poètes à qui le sentiment de l'harmonie a fait pressentir dans tous les temps les grandes destinées humaines.

C'est là que vivent les images et que règnent les analogies. Car la poésie est dans les images; et l'harmonie des images est essentiellement analogique.

C'est dans cette région idéale qu'Eschyle voyait souffrir Prométhée, et que Moïse écoutait parler Jéhova.

C'est là que le plus grand poète de l'Orient, l'aigle de Pathmos, le chantre de l'Apocalypse, voyait l'Église chrétienne sous la forme d'une femme en travail qui enfantait péniblement l'homme de l'avenir.

C'est dans ce monde merveilleux de la poésie et des visions que Dieu lui apparut voilé de lumière et tenant à la main l'Évangile éternel qui s'ouvrait lentement, tandis que les fléaux travaillaient le monde et que les anges exterminateurs

défrichaient la terre pour faire place à la cité de l'unité sainte et de l'harmonie, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel toute bâtie, parce que l'idée de l'harmonie existe en Dieu et se réalisera d'elle-même sur la terre quand les hommes la comprendront.

La figure glorieuse du Christ, après avoir parcouru la terre, remonta dans cette région éthérée, et là, le Rédempteur fit voir à l'ange autrefois rebelle et désormais régénéré la grande assemblée des martyrs.

Là, se trouvaient toutes les victimes du despotisme humain, tous ceux qui avaient mieux aimé mourir que de mentir à leur conscience ;

Les victimes d'Antiochus, les martyrs de l'ancienne Rome et les suppliciés de la Rome nouvelle.

Les uns pour des croyances légitimes, d'autres pour des illusions et des rêves, ils avaient courageusement affronté la tyrannie des hommes, et tous étaient purs devant Dieu, car ils avaient souffert pour conserver le plus noble et le plus beau de ses dons : la liberté !

Longtemps leurs âmes vêtues de robes blanches tachées de sang avaient gémi sous l'autel et avaient

demandé justice : mais enfin, le jour était venu et tous ensemble, tenant des palmes à la main, ils s'avançaient au devant du Rédempteur.

Le Christ parut au milieu d'eux, entre sa mère et l'ange du repentir, et leur demanda quelle vengeance ils voulaient tirer de leurs persécuteurs.

— Seigneur, que leurs âmes nous soient données, afin que nous disposions d'eux pour l'éternité, comme ils ont disposé de nous dans le temps.

Le Christ, alors, leur remit les clefs du ciel et de l'enfer et leur dit : — Les âmes de vos persécuteurs sont à vous.

Alors un cri de joie et de triomphe retentit des hauteurs du ciel jusque dans les profondeurs de l'abîme, les âmes des martyrs ouvrent les portes de l'enfer et tendent la main à leurs bourreaux.

Chaque réprouvé trouve un élu pour protecteur : le ciel agrandit son enceinte et la vierge-mère pleure de joie en voyant se presser autour d'elle tant d'enfants qu'elle croyait perdus à jamais.

Tandis que le ciel souriait tout entier à ce magnifique spectacle, on voyait sur la terre se lever

un nouveau soleil et la nuit replier ses voiles vers l'Occident.

Les nuages sombres du passé s'enfuyaient chargés de fantômes, c'étaient les ombres des grandes monarchies éteintes et des vieux cultes évanouis.

Entre la nuit et l'aurore naissante le crépuscule blanchissait la tête d'un vieillard qui était assis le visage tourné vers l'Orient. C'était le voyageur des siècles chrétiens, le maudit de la civilisation barbare, le type des parias, le vieil Ahasvérus qui se reposait. Le peuple avait enfin une patrie, et le juif errant avait obtenu son pardon.

La terre était devenue le temple de Dieu. L'association universelle avait réalisé la charité chrétienne. Tous vivaient et travaillaient pour chacun et chacun pour tous.

Chacun jouissait en paix du fruit de ses œuvres, et aucun des enfants de Dieu ne périssait de faim près de la table de son père, car le travail équitablement réparti facilitait la vie à tous.

L'association avait centuplé les richesses de la terre, et l'union de tous les intérêts avait donné aux travaux de l'homme une direction si divine et une force si merveilleuse, que les saisons elles-

mêmes avaient changé, et qu'il y avait, selon la promesse de l'apôtre, un ciel nouveau et une terre nouvelle, et Jésus dit à l'ange de la liberté et du génie : — Voilà l'œuvre que tu dois accomplir. Voilà la cité nouvelle de l'intelligence et de l'amour.

La terre est prête, elle tressaille d'espérance. Les hommes la voient maintenant comme la vit autrefois le prophète, couverte de cendres et d'ossements ; mais une vie nouvelle fermente déjà dans cette cendre, et un frémissement divin parcourt ces ossements desséchés.

Bientôt ils se lèveront à l'appel du nouvel esprit, et un peuple nouveau couvrira les campagnes de la terre. L'humanité alors sortira d'un long sommeil, et il lui semblera qu'elle voit le jour pour la première fois !

Ayant dit ces paroles, le Christ se prosterna devant le trône de son père, en disant : — Seigneur, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Et la Vierge, qui est le type de la femme régénérée, et l'ange de la liberté devenu le génie de l'ordre et de l'harmonie, et tous les martyrs consolés, et tous les réprouvés pénitents et délivrés

de leurs peines, répondirent tous ensemble la parole mystérieuse qui unit la volonté des créatures à celle du Créateur, et toutes les forces humaines à la puissance divine : Amen !

FIN.



BOUILLIER (Francisque). **Du plaisir et de la douleur**. 1 vol. in
de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Des hallucinations, ou Histoire ra
sonnée des apparitions**, des visions, des songes, de l'extase,
magnétisme et du somnambulisme, 1862, 3e édition très-augmentée. 1

BRIERRE DE BOISMONT. **Du suicide et de la folie suicide**, con
sidérés dans leurs rapports avec la statistique, la médecine et la philosoph
2e édition, 1864. 1 vol. in-18 de 680 pages. 7

CHARPIGNON. **Physiologie, médecine et métaphysique d
magnétisme**, 1848, 1 vol. in-8 de 480 pages. 6

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme anima**
précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et sui
d'une lettre d'un médecin étranger. 1853, 1 vol. in-12. 3 fr.

DU POTET. **Traité complet du magnétisme**, cours en douze leço
1856, 3e édition, 1 vol. de 634 pages. 7

DU POTET. **Manuel de l'étudiant magnétiseur**, ou nouvelle in
truction pratique sur le magnétisme, fondée sur *trente années d'expé
rience* et d'observations. 1854. 3e édition, 1 vol. grand in-18, av
2 figures. 3 fr.

GOUPY. **Explication des tables parlantes**, des médiums, d
esprits et du somnambulisme, suivie de la Voyante de Prévorst, 18
1 vol. in-8. 6

JEANNEL. **De la prostitution publique**, et Parallèle complet ent
la prostitution romaine et la prostitution contemporaine, 2e édi
1863. 8

LAFONTAINE. **L'art de magnétiser**, ou le magnétisme animal, co
sidéré sous les points de vue théorique, pratique et thérapeutique. 18
3e édit., 1 vol. in-8, avec fig. 5

LAUGEL (Auguste). **Les problèmes de la nature**, 1864, 1 vol. in-
de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr.

LEVÊQUE (Charles). **La science de l'invisible**, étude de psych
logie et de théodicée. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosoph
contemporaine*. 2 fr. 5

MORIN. **Du magnétisme et des sciences occultes**. 1860, 1 vo
in-8. 6

RÉMUSAT (CHARLES DE). **Philosophie religieuse**. De la théolog
naturelle en France et en Angleterre, 1864. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèq
de philosophie contemporaine*. 2 fr.

